Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoirest03soci

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS

FONDÉE LE 1r OCTOBRE 1876

TOME III

ANVERS
IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35
— 1886 —

GC
D8
S5
t.3

OCT 6 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

VOYAGES EN ORIENT

d'EUGÈNE DE PRUYSSENAERE DE LA WOSTYNE

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE.

ANVERS.
IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.
— 1886 —

PRÉFACE.

Eugène de Pruyssenaere de la Wostyne, né à Ypres le 26 octobre 1826, fut l'un des précurseurs de nos modernes voyageurs africains. Poussé par la passion des voyages, il visita la Nubie et le Soudan de 1859 à 1864, avec l'espoir de résoudre le problème de la découverte des sources du Nil, qu'il remonta jusqu'à Gondokoro sans parvenir, comme tant d'autres, à franchir cette limite fatale, au moment même où Speekle et Grant, plus heureux, abordant par la côte orientale, découvraient les grands lacs. Il paya de sa vie son dévouement à la science et après avoir vainement essayé de remonter le Nil blanc et le Nil bleu, il mourut victime du climat à Karkodj le 15 décembre 1864.

J'ai raconté dans le *Bulletin* de la société de géographie d'Anvers (tome I, p. 382) l'histoire de ce voyageur intrépide qui fait honneur à notre pays.

Ce premier volume renferme l'histoire des voyages qu'il fit en Grèce et en Asie Mineure pour se préparer au rôle d'explorateur. Elle n'est que la reproduction textuelle de la correspondance adressée à sa famille et que celle-ci a bien voulu me confier. Mon rôle s'est borné à en extraire les détails intimes que ne pouvaient avoir aucun intérêt pour les lecteurs.

Pruyssenaere, en rédigeant ces notes détaillées, avait certainement l'intention d'en faire un jour la publication. « Lorsque » mes études et les découvertes que j'espère faire seront

» assez nombreuses, je les publierai en Europe...., » écrivait-il à sa sœur. « Je désire que vous conserviez mes lettres où » je pourrai plus tard retrouver les indications qui me man- » queraient..... »

L'Orient est le pays de l'immobilité et quoique ces notes se rapportent à une époque déjà assez éloignée, je crois que plus d'un lecteur y trouvera encore de l'intérêt.

J'ai voulu rendre hommage à la mémoire d'un voyageur courageux et répondre aux espérances qu'il n'a pas eu le bonheur de réaliser.

H. Wauwermans,
Président de la société de géographie d'Anvers.

VOYAGES EN ORIENT

D'EUGÈNE DE PRUYSSENAERE DE LA WOSTYNE.

CHAPITRE I.

LA GRÈCE.

J'ai parcouru pédestrement deux des plus belles provinces de la France, le Dauphiné et la Provence; j'ai admiré avec enthousiasme cette nature si nouvelle pour moi, ces climats méridionaux et les superbes restes de la magnificence romaine, que présentent encore Vienne, Orange, Avignon, Arles et jusqu'à des villages ignorés, qui durent être anciennement de grandes et riches villes. Le vallon de Vaucluse, non moins

Marseille (1854.)

poétique par son site que par ses souvenirs, jardin où la fontaine chantée par Pétrarque s'échappe d'abord sous forme d'un majestueux torrent, puis d'une tranquille rivière, et entretient une verdure perpétuelle entre deux chaînes de rocs merveilleux, et la ville d'Avignon avec son gigantesque palais papal, ses églises et son enceinte crénelée du XIV^e^ siècle, sont certes des merveilles, l'un de la nature, l'autre des hommes, qui ne s'oublient pas.

J'arrive à Marseille qui trompe mon attente: la plus vieille cité des Gaules n'a pas conservé le moindre débris même du moyen-âge, pas le moindre souvenir. C'est une grande ville, bien monotone, avec ses rues tirées au cordeau et ses maisons régulières. . . . . Mais le bel Orient, que tant de fois j'ai rêvé, je le touche de la main, il s'avance vers moi comme un horizon sans bornes !.....

Depuis deux mois je me prépare à la vie nouvelle que je vais commencer. Je voyage à pied ne m'inquiétant ni des correspondances, ni des voies de communication. Je note dans mon carnet, jour par jour, mes impressions, je dessine sur mon album les points de vue et les monuments les plus curieux. Il y a peu de jours, accompagné d'un guide, je campais dans la neige à 4000 mètres de hauteur au sommet du Ventoux, la plus haute montagne des Alpes du Dauphiné, me chauffant à la lueur d'un brasier de sapin ; le lendemain je m'endormais, vaincu par la chaleur, au bord du chemin de Carpentras. J'ai quitté tout ce qu'a d'incommode notre sot costume occidental: chapeau qui vous presse la tête, souliers qui vous pressent les pieds, gants qui vous pressent les mains, cols et cravates, courroies de tous genres qui vous compriment. Un large *sombrero* m'ombrage la figure, une chemise de nuit, un paletot sac, un pantalon de coutil bouffant et des bottes en maroquin jaune; voilà ma tenue. Une carnassière contenant des objets de première nécessité, une canne à pointe de lance que je dissimule à volonté. J'y ajouterai pour ma défense un poignard et un pistolet de ceinture.

Grâce à l'italien, peu de jours m'ont suffi *per intender lou prouençaou doré,* et depuis mon arrivée à Marseille, je passe mes nuits à étudier le turc, que je continuerai sur le bateau à vapeur. Puis il me faudra l'arabe et le persan. Le grec ancien me servira à comprendre le moderne; je me prépare déjà à débiter aux Athéniens le plus grand nombre possible d'hémistiches homériques et anacréontiques. . . . .

Chose étrange, lorsque je vivais tranquille au milieu des miens, lorsque dans ma vie régulière je me trouvais sûr du lendemain, je n'osais faire aucun projet, et comme un épicurien je ne songeais qu'au présent. Aujourd'hui au contraire, que je suis prêt à livrer ma vie aux hasards des voyages et des climats nouveaux, je fais des projets pour plus d'une existence, tant je me sens revivre. L'Orient, objet des aspirations de quiconque a une âme, la foi et le culte de l'antiquité, m'attire avec une force irrésistible. Malte, plein de glorieux souvenirs, sera ma première étape. Une escale au Pirée me permettra de visiter Athènes et l'Attique, d'Éleusis à Sunium, de Salamine à Marathon. Puis, je débarquerai à Smyrne sur les rives de l'Ionie ; j'irai lire Homère sur les bords du Milès à Magnésie à l'emplacement de Troie. . . . Je compte passer un an à Constantinople ou à Brousse pour étudier la médecine dans une école arabe; étant déjà préparé aux sciences naturelles, ce temps me suffira pour passer comme médecin à la façon du pays. En même temps j'aurai appris les langues qui me sont le plus nécessaires. Je serai alors préparé à mes voyages et j'irai aussi loin que je le pourrai, me remettant de tout à la Providence.

La solitude et l'aspect de la nature m'ont rendu à mes instincts religieux. Il me semble que je vois Dieu de plus près, comme du sommet des Alpes il me semblait voir les étoiles, sous un ciel plus pur, se rapprocher de moi. Je n'ai pas traversé de village sans m'agenouiller dans une église. J'ai visité le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, la patronne des voyageurs et c'est avec un cœur fervent que mon souvenir

s'est reporté sur les amis que je laisse en Europe et que peut-être je ne reverrai plus. . . . . .

Le 21 avril 1854 je m'embarque à bord de l'*Egyptus* pour l'Orient. La traversée commence mal, bien que je ne m'en sois guère aperçu ; j'ai manqué l'occasion de vous faire la description obligée d'une tempête. Le 22 au matin, m'étant levé pour monter sur le pont, je vis à mon grand étonnement que nous cinglions vers Marseille. J'appris que nous avions essuyé une forte rafale pendant la nuit et que le navire avait éprouvé des avaries qui nécessitaient une journée de réparation. Tout le monde s'étonnait que je ne me fusse pas réveillé.

Nous remîmes à la mer le soir même. Nous avions à bord 800 hommes de troupes françaises destinés pour Gallipoli, qui bivaquaient sur le pont, et rendaient ainsi toute promenade impossible, et tous plus ou moins pris du mal de mer, ce qui fournissait un spectacle fort peu poétique. Sauf cet inconvénient, la traversée fut admirable. La Méditerranée, à moins que le temps ne soit gros, est unie comme un lac et bleue comme le ciel. Ce voyage n'a rien de monotone, car on a constamment la terre en vue. Après avoir longé la côte occidentale de la Corse, nous passons dans le détroit de Bonifacio et nous suivons la côte orientale de Sardaigne, toujours à petite distance de la terre. La Corse offre partout l'aspect de la désolation : tout, depuis la côte jusqu'à la chaîne de médiocre élévation qui forme l'arrête de l'île, semble n'être qu'un roc nu, aride et déchiré. La Sardaigne offre un coup d'œil plus varié et plus grandiose. Au centre une haute et belle chaîne de montagnes dont les chaînons descendent par étage jusqu'aux bords de la mer, couverts de forêts, de cultures, de jolis villages. Puis nous voyons les côtes de la Sicile éclairées par ces tons chauds du midi qui les font paraître roses et dorées. L'atmosphère, d'une admirable pureté, permet de les suivre à des distances étonnantes. Enfin Malte semble surgir comme un écueil au milieu des flots.

Malte.

L'île n'est qu'un rocher aride, mais la capitale est une charmante petite ville dont les blanches fortifications et les maisons étagées, à persiennes vertes, se mirent coquettement dans la mer et dans les trois ports. Ses fortifications si gracieuses à l'extérieur qu'elles paraissent un ouvrage d'agrément plutôt qu'une construction de guerre, vues de près, sont formidables. Ce sont d'épaisses murailles de marbre, assises sur le roc vif, et hérissées de canons. Elles appartiennent à tous les âges, chaque grand maître ayant ajouté quelque chose à l'œuvre de son devancier; les Anglais ont coordonné et complété le tout, néanmoins en laissant debout les travaux de leurs prédécesseurs. On remarque surtout les forts St.-Elme et St.-Nicolas (1), anciens boulevards des chevaliers célèbres par les sièges soutenus contre les Turcs. A une portée de pistolet du fort St.-Elme est une anfractuosité de rocher que l'on appelle le *trou de Dragut*; c'est là que le fameux corsaire, maître déjà du fort St.-Nicolas, dirigeait l'assaut qui devait lui livrer le fort St.-Elme, dernière défense de la ville, quand il fut tué d'un éclat de pierre détaché par un boulet de canon parti du fort. L'armée, découragée par la perte de son chef, leva le siège et Malte échappa au plus grand danger qu'elle ait couru. (2)

A l'intérieur comme à l'extérieur, la ville est charmante de propreté. Les maisons à balcons joignent tout le confortable anglais à toute l'élégance italienne. Les rues sont peu larges, mais tirées au cordeau et parfaitement dallées. Je visitai avec les officiers que nous avions à bord, le palais des grands maîtres, aujourd'hui résidence du gouverneur anglais. On nous montra jusqu'au lit défait où avait couché lord Raglan, que nous venions de rencontrer sur l'escalier. Le monument modernisé n'offre plus de remarquable qu'une vaste salle d'armes remplie d'armures des anciens chevaliers et de tro-

(1) Fort Ricaasoli sur la hauteur de St.-Nicolas.
(2) En 1565.

phées militaires conquis sur les Turcs. Le musée d'artillerie de Paris donne l'idée de cette collection. Les armures de Villiers de l'Isle-Adam, de Vignacourt, de La Valette et des autres grands maîtres portent encore l'empreinte de nombreux trous de balles et des coups d'épée et sont aussi les plus glorieuses archives de Malte.

Ce qu'il y a de plus beau à Malte, c'est la cathédrale de St.-Jean, en style du XVII[e] siècle. (1) Le pavement est une mosaïque à la façon de Florence, en marbres rares et en pierres de prix. L'autel est en malachite, lapis lazuli et or massif. La balustrade qui entoure le chœur et l'immense porte d'une chapelle adjacente sont en argent. Les sièges, pupitres, chandeliers, tout l'ameublement du chœur en un mot, est en or ou argent. L'édifice tout entier est en marbre blanc sculpté d'arabesques, jusqu'à la clef de voûte, et rehaussé d'or, de peintures et de draperies de velours. Dans l'église et dans les souterrains sont de splendides tombeaux des grands maîtres et d'autres personnages illustres.

Deux choses donnent à Malte une physionomie spéciale : — La première c'est l'immense quantité de prêtres et de moines d'une infinité d'ordres, qui se promènent dans les rues, cigare à la bouche, causant avec tout le monde, avec les femmes, avec les religieuses, entrant dans les cafés ; on se croirait en Italie. — La seconde, c'est le type remarquablement beau et généralement uniforme de la population féminine. Les femmes sont très brunes, aux yeux et aux cheveux noir de jais, aux traits fortement dessinés ; elles passent généralement leur temps couchées sur leurs balcons, s'éventant à l'aide d'un éventail. On nous dit que les mœurs ne sont rien moins que sévères et ce qui doit faciliter singulièrement les intrigues, c'est que toutes les maisons sont en terrasses et que l'on peut de cette manière arpenter

(1) L'église St.-Jean fut bâtie par l'architecte maltais Jérôme Cassat sous le magistère de La Cassière en 1572-1580.

la plus grande partie de la ville sans descendre dans la rue. La population masculine est laide ; on la dirait du type mulâtre ; il y a en effet du sang africain dans cette race, et si avec les étrangers elle se sert de l'italien, on reconnaît bien vite que son patois propre est une espèce d'arabe.

Ile Cérigo.

De Malte, nous ne vîmes plus terre jusqu'aux côtes de Grèce. Nous passâmes entre le Péloponèse et l'île de Cérigo, l'ancienne Cythère, si célèbre par ses délices, devenue aujourd'hui un roc nu et aride. Toutes les îles de l'Archipel, tant chantées par les poètes, étaient couvertes jadis de forêts et arrosées par une infinité de ruisseaux qui leur donnaient l'aspect le plus séduisant. Aujourd'hui cette couronne de verdure a disparu, et il serait difficile de se figurer quelque chose de plus misérable. Il en est de même de la plupart des montagnes de la Grèce continentale, autrefois célèbres par leurs belles forêts et aujourd'hui si désolées. Un professeur de l'université d'Athènes, dont j'ai fait la connaissance à Syra, m'a dit que c'était le résultat de l'incurie des habitants : ils ont détruit sans le moindre ménagement, pendant des siècles, les forêts qui boisaient la montagne ; les charbonniers abattant les arbres, les pasteurs les incendiant pour se créer de nouveaux pâturages, et nul n'a songé à les remplacer par de nouvelles plantations. Aujourd'hui le mal est irrémédiable. La terre végétale ayant cessé d'être retenue, protégée par la végétation qui la recouvrait, a été entraînée par les pluies et la montagne n'offre plus que la pierre crue que brûle un soleil ardent ; les sources ont disparu du même coup. Les plantations que l'on essaierait de créer à nouveau périraient désormais faute de terre, d'ombre, d'eau et de toute protection que les mettrait à l'abri du vent. Les vallées elles-mêmes sont devenues pareilles au désert ; les eaux de l'hiver, au lieu de couler peu à peu des montagnes, pour former des ruisseaux qui entretiennent la fertilité du sol, coulent, à l'époque de la fonte des neiges, sous la forme

de torrents entraînant avec eux les pierres et les roches qui recouvrent le sol. (1) Aussi dans les îles, la culture est à peu près abandonnée ; elle ne subsiste plus que dans les plaines assez vastes de l'Attique, de l'Argolide et de la Messénie. C'est ce qui explique la vie toute maritime du peuple grec, sa propension au brigandage et à la piraterie. Malgré son aridité, le paysage de la Grèce a une incroyable majesté et la traversée devient magnifique dès qu'on entre dans les eaux de l'Archipel. D'un côté c'est le Péloponèse, coupé de baies profondes, bordé de montagnes noires, que domine la chaîne bleue du Taygète, dont la crête se découpe sur le ciel entre des pics de glace et de neige ; de l'autre côté la mer couverte d'îles, dont les noms ont bercé notre enfance, respire la poésie, et nous reporte vers les souvenirs de la jeunesse : Delos, Naxos, Paros, Milos, qui avec cinq ou six autres forment un cercle autour de Syra, dont la capitale Hermopolis est la plus jolie ville de la Grèce.

Syra. Nous nous arrêtons un jour à Syra, ou plutôt à Hermopolis, car Syra est le nom de l'île, pour attendre le bateau qui doit nous conduire au Pirée. La ville s'élève en amphithéâtre et affecte la forme d'un triangle appuyé par sa base au bord de la mer et dont le sommet s'élève sur un pic où se trouve l'église catholique. Hermopolis est assez propre et bien bâtie, du moins la partie inférieure habitée par les Grecs ; les catholiques habitent plus haut et sont généralement pauvres. Les deux communions vivent en assez mauvaise harmonie.

Les femmes de Syra s'habillent à peu près à l'européenne et sont remarquablement gracieuses et jolies. Les habitudes sont si peu sévères, que le soir les demoiselles des meilleures familles se promènent seules par l'obscurité la plus complète,

(1) « De nos jours un auteur a dit : La Grèce n'est plus que le » squelette de ce qu'elle était autrefois. » (Élisée Reclus.)

tête, épaules et bras nus, pour respirer la fraîcheur de la nuit: elles entrent même dans les cafés. Ceci donna lieu à une scène assez comique : des officiers français, peu au courant des mœurs grecques, ayant pris quelques jeunes filles pour tout autre chose que ce qu'elles étaient, dans le principal café de l'endroit, il en résulta une bagarre. Le scandale fut immense.

Une grande partie des hommes conserve le costume grec qui se porte de deux façons : — L'un consiste en une chemise au-dessus de laquelle est un gilet et une veste étroite et courte, ouverte par devant, à manches fendues rejetées en arrière, une jupe blanche qui descend jusqu'au genou et s'attache à la ceinture par une écharpe, une paire de guêtres et de petits souliers. Le costume est d'ordinaire en velours brodé ou en drap de couleur éclatante; pour les riches, il est en drap d'or et d'argent d'une incroyable magnificence. — L'autre costume, plus sombre et moins somptueux, est un ample pantalon qui descend jusqu'au mollet, en forme de large sac percé au bas de deux trous pour le passage des jambes, une écharpe, un gilet, une veste sans manches ou à manches fermées et étroites. — La coiffure est toujours le *fez* ou calotte rouge à houppe bleue. Le fez des Turcs est si petit qu'il recouvre à peine le sommet de la tête ; celui des Grecs est ample et la houppe, ou *sariq*, vient flotter sur les épaules. Chaque homme, sans exemption, tient en main, suivant un usage bizarre, un chapelet, non pour prier, mais pour en rouler perpétuellement les grains entre les doigts en guide de passe-temps, comme nous tenons une canne. L'usage de ces chapelets est très répandu en Orient, chez les Grecs, comme chez les Turcs, les Arméniens et les Juifs.

On construit à Syra une belle église grecque en marbre de Paros, que je visitai, accompagné d'un pope, dont l'ignorance m'amusa beaucoup. Comme il me questionnait sur mon pays et que je lui répondis que j'étais Belge, il me dit qu'il ne savait pas ce que cela signifiait. Quand je lui eus

expliqué que c'était un pays situé vers le Nord, au-delà de la France, il me demanda d'un ton de compassion : — « Vous êtes donc idolâtre ? » — Le brave homme de prêtre croyait, parce qu'il avait appris que les Français s'étaient alliés aux Turcs pour la guerre de Crimée, qu'ils s'étaient aussi convertis au mahométisme ou à l'idolatrie, ce qui pour lui est une seule et même chose, et que nous Belges, voisins des Français et ayant les mêmes mœurs, nous avions suivi leur exemple. On lui avait même assuré, et d'ailleurs on le prêchait en chaire dans les villages pour exciter le peuple, que les Français étaient anthropophages. Je ne le satisfis que fort peu en lui disant que j'étais catholique, néanmoins il me montra et me donna à baiser les images de St.-Charalampos, de St.-Acrocomi et de cinq ou six autres saints ou saintes de la même trempe, ce que je fis en tâchant de garder mon sérieux.

Les églises grecques sont comme les nôtres, sauf que le chœur est séparé de la nef par un portique dont les arcades sont fermées au moyen de rideaux, et qu'on n'y voit ni statues, ni images taillées, mais seulement des tableaux peints dans un style qui ressemble quelque peu à celui de nos peintres du XIV^{e} siècle. Les saints portent de vastes chasubles en dorure, et ce qu'ils sont sensés dire, leur sort de la bouche écrit sur une banderolle. Auprès de chaque personnage d'un tableau, se trouve écrit d'ailleurs, comme sur les estampes chinoises, les explications qui le concernent. Il est quelques images vénérées auxquelles on fait un honneur spécial, surtout celle de la Vierge et des grands saints du culte grec, St.-Nicolas, St.-Constantin, St.-Georges ; celles-là sont recouvertes d'une plaque d'or ou d'argent, ornée de pierreries et reproduisant, par leur ciselure, le tableau qu'elles cachent ; seulement elles sont découpées de manière à laisser voir le visage et les mains du tableau. On a adopté dans les églises catholiques de l'Orient (je ne dis pas de la Grèce, car l'intolérance religieuse y est telle que même

à Athènes les catholiques n'ont qu'une mauvaise grange pour église, mais en Turquie) un usage analogue ; dans les tableaux religieux on donne aux personnages des mitres, crosses, ceintures, souliers et autres attributs, voire même des vêtements en or et en argent, que l'on cloue sur le tableau, ce qui est de l'effet le plus absurde.

Quant au costume des prêtres grecs, il est absolument celui des juges, chez nous; ils ont la barbe et les cheveux longs. Comme ils ont femmes et enfants, et qu'ils ne reçoivent point d'appointements, ils exercent pour la plupart une sordide mendicité et ne jouissent d'aucune considération.

Le Pirée.

Je partis le soir pour le Pirée, et le lendemain matin j'étais dans le golfe d'Athènes. Je ne saurais rendre l'impression que produisit sur moi la vue de ces endroits célèbres, dont les noms avaient si poétiquement, si harmonieusement, résonné à mon oreille depuis ma première jeunesse, que j'avais plus d'une fois entrevus dans mes rêves d'avenir, mais que je n'avais jamais osé espérer voir réellement. Je pleurai, et je voudrais souvent pleurer ainsi. Il me semblait retrouver d'anciennes connaissances.

Devant moi j'avais le golfe, la belle île d'Égine, la seule de la Grèce dont l'aspect soit riant, et plus loin Salamine et son fameux détroit. A gauche les montagnes d'Argolide et d'autres chaînes plus élevées couvertes de neige, Trézène, Épidaure, Corinthe avec son énorme rocher de l'Acro-corinthe, et l'isthme qui, par sa faible élévation, semble une déchirure entre les deux massifs de montagnes formant au midi l'Achaïe et au nord la Phocide. C'est de ce côté surtout que le spectacle est saisissant : le Parnasse, l'Hélicon, le Cythéron, qui le cèdent peu aux Alpes, entassés les uns sur les autres, présentent d'immenses masses de neige que dore le soleil levant, au point que l'œil peut à peine en supporter l'éclat. A droite l'Attique, le promontoire fameux de Sunium, l'Hymette, le Pentélique et enfin le Pirée, d'où l'on découvre la plaine d'Athènes. Cette plaine forme un demi-cercle dont le rivage

serait la corde et dont l'arc serait formé par les chaînes du Parnasse, du Pantélique et de l'Hymette. Au milieu s'élèvent quelques monticules isolés qui forment les vallons et la séparent de l'ancienne Athènes. L'une de ces éminences se termine par un plateau ceint de fortifications et couvert d'importantes ruines; c'est l'Acropole d'Athènes, avec son gigantesque Parthénon, ses Propylées et son temple d'Érechtée qui semble commander toute la contrée. La ville moderne s'étend sur tout le versant septentrional de l'Acropole jusqu'au pied d'une autre éminence nommée l'Anchismus.

Le Pirée est une petite ville moderne assez bien bâtie. Son vaste port, qui abritait autrefois les flottes toutes puissantes d'Athènes, est aux trois quarts ensablé et les deux autres ports de Munychie et de Phalère le sont tellement qu'ils peuvent à peine servir d'abri à les barques de pêcheurs. On voit au Pirée les restes des fortifications de Thémistocle et du double mur qu'il éleva pour relier le port à Athènes et d'autres ruines importantes, telles que les acropoles de Phalère et de Munychie, des chapelles taillées dans le roc, etc.

Athènes Athènes est à une lieue et demie du Pirée : le chemin se fait par une assez bonne route en traversant le ruisseau de Céphyse sur lequel est un pont (ce qui est du luxe), et une plaine plantée d'oliviers, anciennement le bosquet d'Académus. Athènes, bien que renfermant 30 à 35,000 habitants, est une misérable et affreuse ville, construite de planches et de boue, à l'exception des deux rues principales qui la coupent à angle droit, partageant la ville en quatre *dêmes* ou arrondissements, offrant quelques constructions passables et qui équivalent à peu près à ce que l'on trouve à Poperinghe ou à Menin. Le reste est un dédale de ruelles infectes et raboteuses, bordées de pauvres masures qu'on a eu l'idée plaisante d'affubler de noms empruntés à la mythologie grecque : vous pataugez dans la rue de *Vénus Idatie*, vous vous rompez le cou dans la rue des *Muses* ou des *Hespé-*

rides, vous vous bouchez le nez en traversant la rue d'*Hébé* ou des *Trois-Grâces*. Pavé raboteux ou absence complète de pavé, gravier, poussière, boue, tas d'ordures, odeurs infectes, tout conspire pour faire d'Athènes le plus insupportable séjour. Le climat si beau et si doux dans le reste du pays, y est intolérable même pour les habitants ; ce ne sont que transitions brusques d'une chaleur sèche et suffocante à un froid glacial, vents qui soulèvent la poussière, absence complète d'ombre et de végétation. Athènes a conservé quelques églises du moyen-âge, petites, mal bâties, et un certain nombre d'édifices turcs, mosquées, bains, hôpitaux qui ont reçu des destinations diverses. En fait de constructions récentes, il y a deux églises assez belles en briques et en marbre. Il existait jadis un théâtre dont la troupe s'est débandée ; aujourd'hui la seule ressource pour le voyageur consiste dans deux ou trois cafés un peu acceptables, où se trouvent les journaux grecs.

Au bout de la rue Hermès, l'une des grandes rues dont j'ai parlé, donnant sur une place, est le palais du roi, vaste bâtiment carré en pierre blanche et en marbre, mais de si mauvais goût que l'on doute si c'est une caserne ou une fabrique. Derrière, un grand jardin à parterres rectangulaires, bordé par une haie de nopal, dans le style de ceux qu'on nomme chez nous « jardins de curés. »

A peine débarqué en Grèce, la déception commence ! En Europe nous voyons la Grèce à travers le prisme de nos souvenirs classiques ; cette illusion a valu aux Grecs modernes des sympathies qu'ils sont loin de mériter, et que certains écrivains, plus poètes qu'exacts, ont rendues populaires. J'ai parcouru la Grèce, à pied, sans guide et sans bagages, désireux de connaître le pays lui-même et non sa surface comme beaucoup de voyageurs qui se contentent de voir la capitale et une ou deux villes principales, entrevoyant le reste tout au plus à travers les portières d'une berline. J'ai cherché à me rendre compte des travaux publics entamés,

de l'agriculture, des administrations publiques, j'ai écouté les conversations, lu les journaux, étudié l'esprit public, interrogé les habitants les plus sensés, les étrangers établis depuis longtemps, j'ai lié conversation sur la route avec les passants, m'arrêtant souvent sous l'humble toit du paysan, entendu causer les prêtres, les militaires, les fonctionnaires publics, les hommes du peuple, me servant de l'italien qui est devenu pour moi la langue usuelle, et du grec que j'arriverai bientôt à comprendre parfaitement. Le résumé de mes expressions est que la Grèce est beaucoup trop pauvre pour former un État indépendant.

Si au lieu de visiter, comme on le fait ordinairement, Athènes, la ville de cour, Syra, la ville du commerce, cités plus ou moins cosmopolites, on parcourt l'intérieur du pays, on est frappé d'un incroyable spectacle de misère et de barbarie. Les campagnes sont désertes au point que j'ai fait deux fois sept lieues sans apercevoir la moindre trace du séjour de l'homme, ni plus ni moins que dans une île déserte; la moitié des villages sont abandonnés et les villes en ruines. Il n'existe de routes qu'aux environs d'Athènes; les anciens chemins servent de lits à des torrents : les ponts sont écroulés ; les fontaines, que les Turcs avaient multipliées le long des routes, sont comblées ou taries, les aqueducs, hors de service. Vingt fois, rencontrant une rivière, j'ai été obligé de faire un paquet de mes habits, que je portais au bout de ma canne, et après avoir pris un bain forcé, de me rhabiller sur l'autre rive.

Telle ville, Hydra ou Tripolizza, qui sous les Turcs, comptait 30,000 ou 40,000 habitants, en a aujourd'hui 7 à 800 ; la population totale est réduite au cinquième de ce qu'elle était et la misère est au comble. Je fus un jour à Kératria, ville de 4000 âmes où il me fut impossible de me procurer un morceau de pain ; on n'en avait pas cuit depuis trois mois et les habitants vivaient de racines sauvages qu'ils cuisaient sous la cendre.

La race grecque, si souvent envahie depuis l'antiquité, hormis sa langue, n'a plus rien qui décèle son origine. Le type masculin est beau ; taille élevée et bien prise, marche un peu théâtrale, physionomie spirituelle et expressive, mais sournoise et sans dignité. Tous les hommes portent la moustache et les cheveux longs. Ils sont généralement plus coquets que les femmes parce que leur costume y prête davantage ; aussi ils mettent du prix à se serrer la taille, tandis que les femmes ne portent pas même de corsets. Ces dernières ont toutes l'air de se trouver dans un négligé plus ou moins tendre et ne songent plus guère à se voiler. Elles ne sont pas belles ; toutes ont les traits excessivement durs. Bien que ni le type, ni le caractère n'aient rien qui rappelle l'ancienne race grecque, les habitants actuels d'Athènes n'en sont pas moins ridiculement fiers de leur prétendue origine et il n'y a pas de coquin qui ne s'appelle Aristide, Thémistocle ou Épaminondas. La langue est extrêmement corrompue, surtout parmi le peuple ; dès les premiers jours je pus facilement me faire comprendre des personnes qui avaient appris la langue par principe, mais je n'ai pu encore comprendre complètement le patois du peuple.

Le caractère du peuple grec est tout ce qu'on peut imaginer de plus méprisable. Ce n'est donc pas sans raison que nous donnons en Europe le nom de *Grec* à toute espèce de filous. Tous grands et petits, pauvres et riches, sont enclins à l'escroquerie et j'en ai été dupe plus d'une fois ; j'ai appris à me défier de tous, et principalement de ceux qui m'accablaient de prévenances, car ce n'était jamais qu'un prétexte pour m'arracher de l'argent. Ce qu'il y a de plus saillant dans ce caractère grec, c'est la cupidité et le penchant à la tromperie ; on n'achète rien en sûreté et il n'y pas de marchands qui, en vous remettant le reste de votre monnaie, ne vous en escamote quelques pièces entre les doigts. Sous ce rapport les fonctionnaires en place donnent l'exemple : lorsque j'arrivai au Pirée, le contrôleur de la douane vint

me dire à l'oreille que si je voulais lui donner un franc, il ferait passer mon sac sans qu'il soit visité ; je lui répondis en lui présentant la clef, mais un monsieur que j'avais vu à bord me représenta que pour me vexer le contrôleur ne manquerait pas de faire jeter mes effets pêle-mêle sur le trottoir, sous prétexte de visite, ce qui m'exposerait à être volé. J'offris vingt centimes qui furent acceptés. Même scène à l'octroi d'Athènes et partout où l'on a affaire aux employés du gouvernement. Si, à un coin de rue, vous demandez à un Grec, s'il faut prendre à droite où à gauche, la réponse invariable est : — « Commencez par me donner cinq *leptes ?* » — Quant aux gendarmes, qui sont sensés aller à la poursuite des brigands dont le pays est infesté, ils sont notoirement de connivence avec eux et reçoivent leur part du butin en échange des indications qu'ils sont à même de donner aux voleurs. Ils se cantonnent dans les maisons des villageois, où ils se font donner à manger et à boire, expulsent même les habitants, qui les considèrent comme un surcroît de calamité. J'eus le malheur de rencontrer dans mon voyage de Corinthe à Argos, une bande de ces gendarmes qui me cherchèrent querelle, sous un prétexte futile, et ne me relâchèrent qu'après m'avoir prié de donner cinq francs, menaçant de me faire assommer si je les dénonçais.

Les Grecs ont de l'esprit naturel, mais comme ils ne reçoivent aucune espèce d'éducation, ils sont remplis de présomption, sots et vaniteux, même ceux qui occupent des positions élevées. Je fus un jour mêlé à une conversation avec deux colonels et un général : — « Après avoir parié un souper, contre un étranger, qu'Othon serait avant la fin de l'année, empereur de Byzance, le général nous confia que le plan du gouvernement était, une fois l'empire turc renversé, de conquérir l'Italie pour reconstituer l'empire romain et de faire cesser le schisme en déposant le pape. Après quoi on devait marcher sur Paris, déclarer la France réunie à l'empire, rassembler une armée à Boulogne et opérer une

descente en Angleterre pour punir cette puissance de l'appui qu'elle prête à la Turquie. » — Notez que la Grèce a une armée de 3400 hommes de mauvaises troupes ; il est vrai que par contre, elle a un état-major considérable de généraux et de colonels, plus qu'il n'en faudrait pour commander 150,000 hommes. Ceci vient de ce que tout va par corruption et qu'on est obligé d'acheter une foule de gens en leur conférant des places.

La liberté que la Grèce a conquise en secouant le joug des Turcs, consiste dans l'absence complète de toute force publique, de toute administration régulière et surtout dans l'impunité assurée au brigandage et à la piraterie. Les crimes sont fréquents ; il est vrai que la statistique ne les relate guère, parce qu'il est rare qu'un assassinat même soit suivi d'un commencement d'instruction ; les autorités judiciaires, pour ne se mettre mal avec personne, laissent chacun se débrouiller. On m'a montré à Argos un monsieur haut placé, qui l'année dernière, aidé de quatre domestiques, s'était introduit à main armée, en plein jour, dans l'habitation d'un voisin avec lequel il avait un procès, et l'avait massacré au su de toute la population, sans qu'on songea à mettre le meurtrier en jugement. Il y a quelques mois seulement Mme Mavromichales, dame d'honneur de la reine, fit assassiner dans son hôtel et en présence de sa femme, par un sicaire à gages, le ministre Korphiothakes. On se contenta de la renvoyer de la cour. Cette famille Mavromichales était déjà tristement célèbre par le meurtre du comte Capo d'Istria, que les frères Mavromichales assassinèrent un jour de fête au milieu d'une église; l'un d'eux fut mis en pièces par le peuple à l'instant même et l'autre, qui réussit à s'échapper, fut mis ensuite en jugement et fusillé.

J'ai quitté la Grèce avec l'intime conviction qu'on ne peut y trouver d'honnêtes gens qu'en bien petit nombre: tous sont brigands, filous, hommes de mauvaise foi, concussionnaires. L'exemple vient d'en haut: l'Europe a vu le roi et la

reine, étrangers il est vrai à la Grèce, mais parfaitement identifiés aux mœurs de leurs sujets dont ils portent même le costume, organiser sur la frontière turque une guerre de flibustiers, au moyen d'une armée où les premiers fonctionnaires de l'État combattaient à côté des brigands et des échappés des bagnes de Chalcis. Le gouvernement s'en targuait devant le peuple ; on faisait sonner haut les sommes puisées dans la cassette privée et dans les caisses publiques pour fomenter la *guerre sainte*, et on jouait à la duplicité en affirmant aux puissances qu'on observait la plus stricte neutralité.

Comme vous le pensez, au moment de mon arrivée à Athènes, la politique était la grande préoccupation du jour ; rien n'égalait la prétention des Grecs et la facilité avec laquelle les agents russes exploitaient leur crédulité à l'aide des contes les plus absurdes. Dix ou douze journaux, d'une sottise vraiment phénoménale, alimentaient l'arrogance et la présomption du peuple et imposaient ainsi leur volonté au roi qui n'est pas, tant s'en faut, une forte tête. Le jour de Pâques (la Pâques grecque) la ville fut envahie par des milliers de gens de mauvaise mine, armés jusqu'aux dents qui partaient ou étaient sensés partir pour la guerre d'Épire et de Thessalie ; on montrait parmi eux un grand nombre de brigands reconnus et d'échappés des prisons. Le roi fut obligé de faire bon accueil à toute cette canaille, de se promener avec les chefs, de distribuer des décorations et des poignées de main, ce qui faisait honte à voir. Ils reçurent sur la cassette privée et sur des fonds effrontément détournés des caisses publiques, de l'argent pour faire route et pour s'acheter de nouvelles armes ; après quoi, les trois quarts se voyant la bourse garnie et possesseurs de bons fusils, se moquèrent de la guerre des Turcs et allèrent dans les montagnes exercer le meurtre et le brigandage, plus lucratifs et moins dangereux. On ne l'ignorait pas à la cour, mais l'imprévoyance du roi était telle qu'aucune considération ne l'arrêtait.

D'ailleurs on déversait volontiers tous ces vauriens sur la province, espérant en débarrasser la capitale. Je sais par des témoins oculaires que l'insurrection des provinces limithrophes de la Turquie n'a pas atteint à beaucoup près l'importance que lui ont attribuée les journaux, sur la foi de nouvelles venues de Grèce et des bulletins des chefs insurgés. Tous les jours arrivaient les nouvelles, soi-disant authentiques, de cinq ou six victoires. Les Turcs ne perdaient jamais moins de deux ou trois mille hommes, sans compter les blessés, leurs canons et leurs bagages ; les Grecs avaient d'ordinaire un homme tué et sept ou huit qui avaient reçu des égratignures. De victoires en victoires, les libérateurs ne tardèrent pas à revenir comme ils étaient partis, à la grande consternation du peuple, qui aurait souhaité que tous eussent été exterminés jusqu'au dernier. Les deux tiers des volontaires s'étaient débandés au bout de quelques jours ; les généraux s'étaient enfuis avec la caisse (à la grecque !) et ceux qui avaient osé se mesurer avec les Turcs avaient été battus à plate couture. Leurs exploits s'étaient bornés à occuper quelques villages et à piller ou massacrer de pauvres gens sans défense. — Lors de mon passage à Corinthe, la contrée était infestée d'une bande de ces brigands ou kleptes, soi-disant partis pour la *guerre sainte*. Une trentaine d'entr'eux exploitaient les environs et avaient commis des atrocités si révoltantes que le peuple était plongé dans la consternation. On avait envoyé contre eux des gendarmes, mais c'était un surcroît de maux, car on les accusait d'être de connivence avec les brigands, ou tout au moins d'en avoir peur et d'éviter soigneusement toute rencontre avec eux; en revanche ils excellaient à extorquer toutes sortes de choses dans les maisons où ils s'installaient.

Les Grecs professent une haine incroyable contre les Européens, à l'exception des Russes qui sont leurs coreligionnaires. Cette haine, assez mal déguisée déjà à Syra et à Athènes, éclate dans toute sa force dans le reste du pays. Presque

partout les Européens sont accueillis par des injures, sinon à coups de pierres, et il est très dangereux pour eux de sortir sans être bien armés; fort bien m'a pris d'avoir emprunté à l'hôtelier chez lequel j'avais mon appartement, une paire de pistolets et un long couteau; l'aspect de ces crosses qui sortaient de ma ceinture et que je caressais de temps à autre, m'a évité plus d'un mauvais parti.

Les premiers jours de mon séjour à Athènes furent consacrés comme de juste à visiter les monuments. Ceux du moyen-âge et de la domination turque, non plus que les monuments récents, n'offrent rien de curieux; mais pour les ruines anciennes, Athènes est sans contredit la première ville du monde et dépasse de beaucoup Rome. La principale est l'Acropole, dont je vous ai déjà décrit la position. Les murailles qui ceignent cette ancienne citadelle d'Athènes appartiennent à tous les âges: on voit dans les assises inférieures de nombreuses traces de constructions cyclopéennes, au-dessus desquelles se succèdent par étages des constructions helléniques, romaines, vénitiennes, du moyen-âge, le tout couronné d'un parapet crénelé élevé par les Turcs. On monte à l'intérieur par les Propylées, immense escalier de marbre bleu aboutissant à de gigantesques portiques à colonnes. Une fois entré, le spectacle est saisissant : on a devant soi debout, dans un bon état de conservation, le Parthénon, le plus beau monument de l'antiquité, avec une partie considérable de ses métopes sculptées par Phidias. Lord Elgin, comme on sait, a volé le reste. Près de là se trouve le triple temple de Minerve Poliade, de la nymphe Pandroce et d'Érecthée, monument doublement intéressant parce qu'il s'est conservé comme neuf et qu'il s'éloigne de la symétrie un peu monotone des temples grecs.

Au pied même de l'Acropole sont d'autres magnifiques ruines : le théâtre d'Hésiode Atticus, le théâtre de Dionysiaque, le temple de Bacchus, la grotte fatidique d'Apollon, etc. Ce qui ajoute à la majesté du lieu, c'est que de la

plate-forme de la citadelle, on domine au loin le golfe, la mer Égée, et je dirai presque la Grèce entière.

A peu de distance de l'Acropole sont des ruines intéressantes taillées dans le roc et destinées à une durée éternelle : d'abord le rocher fameux de l'Aréopage, où l'on monte par deux escaliers ; plus loin l'Angora, place publique des délibérations avec la tribune d'où haranguaient Eschine et Démosthènes ; enfin les prisons, chambres souterraines creusées dans la colline du musée ; on montre celle des condamnés à mort où Socrate but la ciguë.

Je n'en finirais pas si je voulais entrer dans le détail de de tout ce qu'Athènes a conservé d'antiquités : Portique d'Adrien, Arc de triomphe, Porte de l'Angora, Tombeau de Philopoppus, Tour des vents, Monument de Lysicrate, Stade, etc., etc. Je citerai encore cependant deux monuments qui comptent parmi les plus beaux restes de l'antiquité : le temple de Thésée, bâti sur le même plan que le Parthénon, qu'il n'égale cependant pas en dimensions mais qu'il dépasse en antiquité, puisqu'il remonte à 500 ans avant notre ère. Il n'en est pas tombé une pierre et on le croirait tout récent ; il sert aujourd'hui de musée. Le second est le temple fameux de Jupiter Olympien bâti sous Adrien, en style corinthien et le plus vaste temple qui ait été construit; il en reste une douzaine de colonnes avec la portion correspondante d'entablement, le tout en marbre blanc. Le fût de chacune de ces colonnes a 60 pieds de haut, non compris la base ni le chapiteau, et les chapiteaux sont d'un diamètre tel que sur l'un d'eux les Turcs ont construit une tour qui était un ouvrage de défense. Le temple était entouré d'une vaste péribole qui existe encore en partie, et qu'ornaient des portiques et des statues.

Après avoir visité les antiquités et les monuments d'Athènes, je résolus de faire quelques excursions à pied dans les parties les plus célèbres du pays. Je me munis à cet effet d'un petit sac dans lequel entraient le linge strictement nécessaire, **Sunium.**

quelques livres, des cartes géographiques, ce qu'il faut pour écrire et pour dessiner et que je pouvais facilement porter sur le dos. Avec cela un bâton ferré et une paire de pistolets, car le pays n'est pas trop sûr.

Le but de ma première excursion était Sunium, promontoire situé à l'extrémité de l'Attique et célèbre par les ruines du temples de Minerve. Je partis vers le milieu de la journée, comptant loger à Bari, que les cartes indiquent comme une ville placée sur la côte à quatre lieues d'Athènes et par conséquent à mi-chemin. Je me décidai à longer la mer pour ne pas m'égarer.

A peine a-t-on traversé le Céphise qui forme de ce côté la limite de la ville et qui n'est, malgré sa célébrité, qu'un petit torrent que l'on peut traverser à pied sec, on peut se croire en plein désert : une campagne poudreuse et déserte sans habitation. Voilà ce qu'est aujourd'hui la fameuse plaine d'Athènes, autrefois si fertile, qui s'étend vers le sud jusqu'au pied de l'Hymette. On ne voit un peu de culture avec des vignes et des oliviers que du côté opposé dans la direction du Pirée et d'Eleusis. A une lieue de la ville on cesse complètement de voir des habitations, et le pays ne se présente plus que sous forme d'une plaine de broussailles desséchées, dans lesquelles rampent de grands lézards verts et de véritables troupeaux de tortues. J'avançais sous les rayons d'un soleil brûlant sans rencontrer une goutte d'eau et Bari ne paraissait pas.... Le mont Hymette se rapprochait insensiblement de la mer où bientôt ses roches venaient tomber d'aplomb, de sorte que je me vis forcé de traverser la montagne. Le soir vint sans que je visse même dans le lointain la moindre habitation ; je marchai tant que je le pus au risque de me rompre le cou dans les rochers, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue, ne voyant plus à deux pas devant moi, je me décidai à me coucher où j'étais. Je m'abritai de mon mieux dans un petit bouquet de pins, et pour la première fois je me couchai à la belle étoile où je m'endormis

d'un excellent sommeil. Le lendemain matin je poursuivis ma route dans les rochers encore pendant plusieurs heures avant d'apercevoir au loin dans la plaine un petit village où je me rendis, et qui se composait de quatre misérables huttes de paille et de boue. J'appris que c'était là *la ville* de Bari que j'avais cherchée sur la côte.

Je n'y trouvai qu'un morceau de pain noir et après avoir visité une belle caverne ornée de stalactites, je me remis en route, comptant arriver le soir à Sunium. Mais je ne tardai pas à m'égarer de nouveau dans les montagnes jusqu'à ce que je rencontrasse des chevriers qui me conduisirent au village le plus prochain, situé sur la côte qui regarde Négrepont. Là, comme dans tout village grec, l'arrivée d'un étranger est un évènement. S'il s'arrête au *Magazi*, qui est à la fois la boutique, l'auberge et le cabaret de la localité, il ne tarde pas à recevoir la visite de deux personnages : le *grammaticos* ou écrivain public qui remplit à la fois les fonctions de notaire et de secrétaire communal et le *didascalos* ou maître d'école. Le premier vient lui offrir une hospitalité intéressée et lui servir de cicérone; le second vient pour satisfaire sa curiosité et se donner de l'importance en étalant son savoir: il interroge l'étranger en italien, affecte de parler cette langue alors même que l'étranger sait le grec, puis d'un air de charlatan, traduit pompeusement la conversation à la foule ébahie. L'étranger est assailli de questions par chacun. Les premières ont invariablement trait à la religion que l'on professe et au schisme romain ; puis vient la politique. Je fus longuement interrogé sur la guerre contre la Russie, qui irritait singulièrement les Grecs et surtout les gens ignorants du pays, qui s'imaginaient que l'empereur Nicolas soutenait la guerre pour donner aux Grecs et à leur roi le trône de Byzance, tandis que Français et Anglais venaient pour les replacer sous le joug turc. Quand on demande à loger au *Magazi* pour ne pas avoir à payer en anglais l'hospitalité du grammaticos, on s'entend faire par

l'hôte, cette question : — « Avez-vous apporté un lit? » — En cas de négative on obtient pour y passer la nuit une natte et un mauvais tapis.

De ce village je me rendis à Mariopoulo, puis à Keratia où je passai la nuit, Ce sont deux petites villes où l'on montre quelques débris d'antiquités, maçonnés dans le mur de l'église.

De Keratia à Sunium la promenade est charmante; c'est le plus beau coin de la Grèce. Le pays est entièrement sauvage. Le chemin serpente dans les montagnes ombragées et les vallées couvertes de la plus riche végétation; les rocs se tapissent de lierre et de plantes grimpantes ; une infinité de fleurs de toutes les couleurs en font un véritable parterre. Enfin il y a une foule d'oiseaux et d'insectes de tous genres, des ruisseaux formant de nombreuses cascades et la belle vue de la mer, des îles de l'Archipel, parmi lesquelles on distingue l'Eubée à ses sommets couverts de neige.

A l'extrémité de cette admirable petite contrée s'élève d'aplomb dans la mer, l'immense rocher de Sunium que dominent les superbes ruines du temple de Minerve. Presque toutes les colonnes sont restées debout et par leur blancheur éblouissante se dessinent magnifiquement sur le ciel bleu. L'horizon est immense et la vue embrasse une infinité d'îles.

Je passai la nuit sous une tente de chevrier dans un lieu nommé Lagréné. Ces gens étaient si prévenants que je crus avoir trouvé dans la solitude, la bonne foi exilée du reste de la Grèce, et après les avoir largement payés, je fis présent aux gens de la cabane de petits objets que je portais sur moi. Deux hommes de la famille s'offrirent à m'escorter le matin pour me mettre sur la bonne voie ; mais lorsque nous fûmes à un quart de lieue dans la montagne, les deux brigands se retournèrent en me disant que je n'avais pas assez payé et qu'il leur fallait encore 6 drachmes (5 fr. 40) ; malgré leurs cris et leurs gestes j'étais déterminé à ne pas

céder à leurs exigences et je mis la main sur la crosse de mon pistolet, faisant trois pas en arrière ; comme ils n'avaient que des bâtons, ils jugèrent à propos de ne pas insister et me laissèrent passer. — Je me remis en marche vers Athènes par un chemin différent de celui que j'avais déjà suivi. Quand la nuit tomba, je me trouvais encore à deux lieues d'Athènes et comme l'incertitude des routes et les chiens de garde qui rôdent aux environs des villages, ne permettaient pas de cheminer de nuit, je cherchai à me loger dans un village nommé Lapesi. Mais les villageois refusèrent de me recevoir et lâchèrent même leurs chiens à ma poursuite. Quand je me fus esquivé, je remarquai que la porte de leur église ne fermait pas très bien et m'y introduisis. Je m'arrangeai tant bien que mal sur l'autel au moyen de la nappe, du rideau du chœur que j'arrachai et de tout ce que je pus trouver, et partis avant le jour pour ne pas être trouvé là par les gens de l'endroit.

Le lendemain de mon retour à Athènes, je partis pour le Pirée où je visitai les ruines des célèbres murailles élevées par Thémistocle pour réunir le port à la ville, les ports anciens de Munychie et de Phalère et leurs acropoles taillées dans le roc.

Égine.

De là je m'embarquai sur un petit navire pour Égine où j'arrivai en quelques heures et je me logeai dans une mauvaise auberge, la seule de l'endroit. Le lendemain matin je reçus la visite du gouverneur de la province qui comprend quelques îles voisines et une partie de l'Argolide. La connaissance de M. Koutaxès me fut agréable et utile. Il avait fait ses études à l'université de Pise, parlait plusieurs langues et connaissait l'Europe ; d'un autre côté j'étais heureux de pouvoir puiser des renseignements à une source sûre. Il me fit faire la connaissance de ses fils étudiants à Athènes et m'accompagna dans une tournée des îles d'Égine et de Salamine.

Égine, la plus belle et peut-être la plus célèbre des îles

de la Grèce, est entrecoupée de hautes montagnes et de vallées cultivées, richement plantées de vignes, de mûriers, de figuiers, d'amandiers et de grenadiers ; le climat y est fort doux et les palmiers même y viennent très bien en pleine terre. Anciennement elle était la plus importante des possessions d'Athènes, qui y avait ses établissements maritimes les plus considérables et à qui elle servait de port avancé. On y voit encore les ruines du magnifique port construit par Thémistocle : ce sont trois ou quatre ports contigus, bâtis en pleine mer; les jetées et les quais sont construits en immenses blocs de marbre blanc qui ont 18 à 20 pieds d'épaisseur. A peu de distance on trouve des fondations en marbre, de murs qui ont dû appartenir à des établissements dépendants du port. Cet ensemble de ruines parfaitement conservées est une des plus belles choses que j'ai vues en Grèce.

La ville moderne est assez misérable. Comme elle fut quelque temps la capitale de Capo d'Istria, on y a construit des casernes, aujourd'hui désertes, et un vaste bâtiment nommé l'Apharіotrophie, également abandonné. Dans deux salles attenantes à l'école, se trouvent une bibliothèque, un petit musée que M. Koutaxès et moi nous nous occupâmes à mettre en ordre.

Nous traversâmes l'île dans toute sa longueur pour visiter les ruines célèbres du temple de Jupiter. Chemin faisant nous vîmes sur un rocher escarpé les ruines d'une ville entière abandonnée depuis quelque temps. Les colonnes du temple de Jupiter Panhellénicum, qui fut un certain temps le point central de la fédération grecque, s'élèvent en face de la mer, au sommet d'un rocher où l'on arrive par une suite de rampes et de terrasses; elle sont en pierres calcaires et doivent avoir été jadis couvertes de peintures et de dorures.

Salamine. Nous fîmes ensuite une promenade à Salamine, grand rocher semi-circulaire, aride et presque inhabité. L'île n'a de remar-

quable que son célèbre détroit qui se déroule comme un magnifique fleuve bleu sur une longueur de plusieurs lieues.

Je pris congé de M. Koutaxès qui me fit accepter, à mon départ, quelques antiquités grecques, et retournai à Athènes d'où je partis le lendemain pour une excursion de plus longue durée.

Éleusis.

Je me rendis d'abord à Éleusis par une route qui longe la mer: la ville s'élève en amphithéâtre sur une colline peu éloignée de la plage. Au sommet sont quelques pans de murs en construction cyclopéenne, restes de l'ancienne Acropole et dans les flancs de la colline deux constructions souterraines du genre de celles auxquelles on a donné le nom de Trésors: elle appartiennent à la même époque. Les ruines du fameux temple de Cérès forment au milieu de la ville, un vaste monceau d'entablements et de tronçons de colonnes d'une dimension énorme et du plus beau marbre blanc, que recouvrent une couche de terre et d'épaisses touffes d'herbes. On voit encore, non loin de la ville, les restes d'un bel aqueduc romain.

Mégare.

Le jour suivant j'allai jusqu'à Mégare situé également près du bord de la mer, sur le versant de deux collines qui avaient chacune leur acropole de construction cyclopéenne; on en voit encore des restes fort remarquables. On me montra en outre les vestiges de deux petits temples, un pavement romain et trois superbes statues de marbre que l'on avait récemment trouvées. Tout autour de la ville se trouvent les ramifications d'un immense aqueduc romain dans les galeries duquel circulerait à l'aise un homme à cheval.

Isthme de Corinthe.

Je couchai à Mégare et le lendemain matin je partis de bonne heure pour Corinthe. Jusqu'à Éleusis, le chemin avait été bon ; d'Éleusis à Mégare il était supportable, mais à partir de Mégare ce n'est plus qu'un misérable sentier, dont il est difficile souvent de suivre la trace, qui tantôt gravit des montagnes escarpées, tantôt se baigne dans la mer, tantôt enfin se perd dans les broussailles. De Mégare

à Calamacha, sur l'isthme de Corinthe, c'est-à-dire sur un espace de sept lieues et demie, le pays est complètement abandonné, sans la moindre trace d'habitants. On remarque sur la route deux ou trois villages en ruine et des vestiges de culture, qui prouvent que cet abandon ne remonte qu'à quelques années. Des restes de voies romaines et autres débris de diverses époques se retrouvent également, car Mégare fut jadis une ville considérable et la route qui conduisait à Corinthe était l'une des plus fréquentées de la Grèce.

Cette contrée déserte est néanmoins une des plus belles de la Grèce: une végétation luxuriante a envahi la plaine et les flancs des montagnes, pour les métamorphoser en bocages; le sol est tapissé d'une infinité de fleurs et arrosé par de nombreux torrents aux bords couverts de belles touffes de lauriers roses et de plantes grimpantes. On a sans cesse la vue de la mer et de chaque sommet des collines on découvre une immense étendue de pays. Comme la Suisse, elle a de hautes montagnes, le Parnasse, le Cithéron, l'Hélicon, le Taygète, qui rivalisent de hauteur avec les Alpes, se recouvrent comme elles de neiges éternelles ; de plus la configuration de la côte découpée en golfes nombreux séparés par des caps, la vue de la mer et d'une infinité d'îles, lui donnent un pittoresque incomparable. Ajoutez-y le soleil du midi, le ciel sans nuage , une végétation plus riche, surtout où il est resté un peu de terre végétale, l'originalité des costumes, les souvenirs qu'éveille chaque nom, les plus beaux restes de l'art antique semés à profusion, des ruines dont chaque pierre a son histoire, et vous direz comme moi qu'il n'est peut-être pas de pays qui doive autant que la Grèce intéresser le voyageur.

Arrivé à l'isthme de Corinthe, je m'arrêtai un instant au village de Calamacha, bourgade d'une douzaine de maisons avec un port sur le golfe Salonique, et repris aussitôt ma route. L'isthme de Corinthe, aujourd'hui presque désert, était jadis la principale position de la Grèce ; une route d'une

lieue et demie, qui unissait les deux ports que possédait Corinthe sur le golfe Salonique et sur le golfe de Patras, servait de voie au commerce des deux mers, qui a fait de Corinthe une des villes les plus riches du monde. C'était là aussi que se célébraient les fameux jeux isthmiques auxquels accourait toute la Grèce ; aussi n'y a-t-il pas dans tout le pays un coin qui offre autant de ruines amoncelées, débris de voies, de digues, de temples, monceaux de pierres, fûts de colonnes. Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est une chaîne de collines peu élevées, en pierres calcaires qui a été excavée à ciel ouvert sur une demie lieue d'étendue et transformée en une longue suite de théâtres, de naumachies, de stades, de palestres et de salles de toutes grandeurs, carrées, circulaires, elleptiques pour la célébration des jeux. Non loin de là sont des chambres sépulcrales et d'autres excavations en nombre infini, taillées dans la roche, et en avançant vers la ville, un reste de construction romaine, un immense théâtre taillé dans une montagne et enfin un aqueduc.

Corinthe.

La position de Corinthe est admirable : la ville s'étend sur une ondulation de terrain peu élevée, à vingt minutes de l'extrémité du golfe et au pied d'un immense rocher de 1800 pieds de haut, régulièrement escarpé sur les flancs et arrondi en dôme au sommet, de manière à représenter la forme d'une cloche : le sommet se couronne d'une immense forteresse crénelée aussi grande à elle seule qu'une ville tout entière. L'aspect de ce roc géant est d'autant plus saisissan qu'il s'élève isolé à l'extrémité de l'isthme qui forme une plaine assez basse entre les deux massifs de montagnes élevées formant au nord la Phocide et au midi le Péloponèse. Corinthe méritait que je m'y arrêtasse deux jours. Ma première visite fut pour l'Acropole à laquelle on arrive par un sentier escarpé que commandent de toutes parts les murailles de la citadelle: la montée exige une couple d'heures. Les fortifications qui tombent aujourd'hui en ruine sont vraiment formidables; ce n'est qu'après avoir traversé trois enceintes

de murailles épaisses, défendues par des tours et des fossés, que l'on pénètre dans l'Acropole dominant du côté opposé un précipice à pic, dont la profondeur donne le vertige : cette crête elle-même, inaccessible à tout ce qui n'a pas d'ailes, est défendue par des châteaux forts.

L'Acropole, aujourd'hui complètement abandonnée, fut de tous temps, et pendant les premières années de l'indépendance grecque, une ville populeuse. Actuellement c'est un labyrinthe de constructions écroulées, où se sont accumulées les ruines de toutes les époques, depuis les assises cyclopéennes que l'on voit encore dans les murs, jusqu'aux casernes et aux magasins construits il y a vingt-cinq ans par les Grecs. Sur toutes ces ruines a poussé une véritable forêt de chardons qui rendent la promenade fort pénible. — Le vieux soldat qui garde seul la forteresse, m'a appris que ces chardons pelés et mangés crus étaient excellents, et depuis, en me promenant à la campagne, j'ai mis fréquemment son avis à profit. — Une chose remarquable c'est qu'à une telle hauteur, se trouve, à quelques pieds de profondeur sur toute l'étendue du rocher, une puissante nappe d'eau, excellente à boire, et qui, par diverses sources, se répand dans la ville : les anciens en avaient fait une divinité sous le nom de Pyrène.

Je crois qu'il est peu de panoramas comparables pour le grandiose à celui dont on jouit au sommet de l'Acro-Corinthe : d'un côté c'est le golfe de Lépante qui s'étend à perte de vue, bordé à droite par les montagnes de la Phocide et dominé par les sommets neigeux de l'Hélicon et du Cithéron, et l'immense chaîne du Parnasse, à gauche par les plaines de l'Achaïe et les montagnes qui s'élèvent en étages jusqu'aux cimes du Ghizi et de l'Arachné, couvertes également de neiges éternelles. Du côté opposé on voit le golfe d'Athènes avec ses belles îles d'Égine et de Salamine, les montagnes de la Mégaride, les côtes de l'Attique et vis à vis, les masses de rochers noirs qui forment l'Argolide ; enfin la perspective lointaine de l'immense Archipel. Le soleil

qui anime ce paysage de sa puissante lumière, produit des contrastes inouïs d'ombre et de jour dans les anfractuosités des montagnes et fait resplendir comme de l'or les glaciers de leurs cîmes. Le ciel d'un bleu de lapis, la mer verte comme l'émeraude, des amas de nuages tourbillonnants autour des montagnes, cachant et découvrant tour à tour de nouveaux horizons ; c'est à ne pas croire à la réalité de ce que l'on a sous les yeux ; on est tenté de se croire pris de rêve. Un orage épouvantable, le seul que j'ai vu en Grèce, après avoir ajouté quelque temps à la majesté du tableau, m'arracha à ma contemplation et, me mouillant jusqu'aux os, me força à descendre.

La superbe Corinthe a laissé peu de débris de sa splendeur. Renversée de fond en comble par Mummius, lors de la conquête romaine, elle était redevenue florissante, mais le torrent des barbares y passa plusieurs fois dans les premiers siècles de notre ère ; pendant les dernières guerres de l'indépendance, les Turcs n'y ont pas laissé pierre sur pierre ; aussi la ville offre-t-elle un amas de ruines de tous les âges, la plupart méconnaissables. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les sept colonnes restées debout avec la partie d'entablement correspondante du temple de Minerve Calamachis. Ces colonnes, d'un seul bloc de pierre calcaire, attestent par leurs proportions courtes et massives et par certains détails de l'architrave, une antiquité plus reculée que les autres débris de construction hellénique restés debout en Grèce, et peuvent se comparer au fameux temple de Pestum en Italie. Cette majestueuse ruine domine encore aujourd'hui la ville entière. Après cela on peut citer les ruines des Thermes romains, quelques cavernes sépulcrales situées entre la ville et la mer, une grotte voisine où St-Paul, dit-on, se réfugia un jour, et l'église bâtie sur l'emplacement de la cellule où il écrivit ses épîtres aux Corinthiens.

La ville actuelle est bien misérable ; ses deux ports sont déserts, la culture du raisin dit de Corinthe est presque aban-

donnée aux environs, et la maladie de la vigne jointe à la guerre, enlève aux habitants leurs dernières ressources. Le soir seulement la place où les habitants vont boire, jouer et causer sous un vaste platane, et la rue principale formée de boutiques à vastes auvents éclairées par des feux de sapins à lueur rougeâtre, offrent quelque animation. Mais la peur des brigands et plus ou moins des gendarmes, renferme de bonne heure les habitants dans leurs demeures, et aussitôt la tombée de la nuit, il n'y a plus dans la rue qu'obscurité et silence.

Sicyon. De Corinthe je passai dans l'Achaïe en longeant le golfe de Lépante jusqu'à Baselica, autrefois Sicyon, l'une des plus anciennes cités de la Grèce. C'est aujourd'hui un pauvre village qui n'a conservé que quelques débris cyclopéens de son acropole.

Némée. De Sicyon je pris le chemin des montagnes qui séparent l'Achaïe de l'Argolide. C'est une charmante promenade : le pays est coupé de belles montagnes parfaitement praticables et de profondes vallées où coulent des torrents qui entretiennent une fraîcheur et une verdure perpétuelles ; ce ne sont que lauriers roses, myrtes, grenadiers et autres arbustes inconnus à nos climats, couverts de fleurs et embaumant l'atmosphère de leurs parfums. On foule des menthes, des sauges et autres plantes odoriférantes dont l'odeur mêlée aux milles senteurs qu'apporte la brise, enivre à chaque pas. Après avoir rencontré quelques excavations de diverses natures faites dans le roc à des époques reculées, et passé devant un terrain jonché de pierres et de tronçons de colonnes qui indique le site de l'ancienne Cléone, on arrive à une charmante vallée ceinte de montagnes; c'est là qu'était jadis Némée, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours, bien qu'il n'y ait pas même une seule cabane sur l'emplacement de cette ancienne ville. On y voit debout au milieu d'un amas de décombres sur lequel les herbes ont poussé, trois belles colonnes doriques, restes du fameux temple de

Jupiter Néméen; cette ruine tire du site gracieux qu'elle occupe, au centre d'un vallon tranquille, un charme indéfinissable. Tout près sont les restes d'un théâtre romain construit en briques, et à quelque distance dans la montagne un théâtre grec excavé dans le roc vif, devant avoir servi à la célébration des jeux néméens.

A partir du vallon où sont ces ruines, le paysage prend un caractère plus agreste: on traverse des montagnes à l'aspect désolé, on passe par une gorge où coule un torrent et où sont les cavernes dont la mythologie a fait le repaire du lion de Némée, vaincu par Hercule; enfin on débouche près de Mycènes dans la belle plaine Argolique qui s'étend jusqu'au golfe de Nauplie en formant un triangle dont la mer serait la base, Argos et Nauplie les deux angles adjacents, et Mycènes le sommet.

Ce fut en traversant ces gorges que survint mon aventure avec les gendarmes, dont j'ai parlé. Ces voleurs patentés me cherchèrent chicane sous prétexte que mon passeport n'était pas visé de Corinthe pour Argos (c'est à peu près comme si l'on vous disait en Belgique que le passeport doit être visé de Damme pour Blankenberghe); ils me menacèrent de me retenir jusqu'au lendemain et de me reconduire à Corinthe si je ne leur donnais pas cinq francs, ce à quoi je fus obligé pour continuer ma route. Il faut beaucoup de résolution pour faire un voyage dans l'intérieur du pays, si l'on n'est pas en nombre, et encore alors est-ce un spectacle qui soulève le cœur de dégoût, que l'avilissement actuel de ce peuple jadis si grand.

Mycènes.

L'Argolide est la terre classique de la mythologie et de l'âge héroïque des Grecs; l'époque de sa grandeur est contemporaine des Atrides et de la guerre de Troie. Aussi ne trouve-t-on nulle part de plus nombreux et de plus magnifiques spécimens de ce genre de constructions qui appartiennent aux âges antéhistoriques des races Pélasgiques, et auxquelles on a donné le nom de cyclopéennes.

Ces constructions se trouvent répandues plus ou moins nombreuses dans toutes les contrées parcourues par l'émigration pélasgique, depuis la Phrygie au centre de l'Asie mineure jusqu'aux îles Baléares, mais dans aucun lieu elles n'atteignent l'importance qu'on leur voit dans l'Argolide, où les Pélasges ont eu leur empire le plus puissant et leur civilisation la plus avancée. Ces constructions consistent en blocs de dimensions considérables, irrégulièrement taillés, quelquefois même entièrement bruts et irrégulièrement alignés, les vides que ces blocs laissent entr'eux étant plus ou moins parfaitement remplis au moyen de pierres de moindres dimensions. Ce genre de constructions varie d'ailleurs selon le plus ou le moins d'antiquité, passant par gradations successives des blocs de pierres brutes, entassées telles qu'elles ont été arrachées du flanc de la montagne voisine, comme c'est le cas à Tyrinthe, aux matériaux de choix taillés avec art et disposés avec une entente si parfaite que l'on n'enfoncerait pas une épingle dans leurs joints, comme on peut s'en assurer à l'acropole d'Argos et à la voûte du trésor d'Astrée.

Outre l'intérêt tout particulier qu'offre l'Argolide au double point de vue historique et monumental, c'est la partie la plus avancée de la Grèce actuelle. La contrée forme une plaine fertile, abondamment arrosée et parfaitement bien cultivée. De beaux champs de blé se mêlent aux jardins légumineux et aux bosquets d'arbres fruitiers, parmi lesquels on remarque de nombreux orangers et citronniers dont les fleurs embaument le pays. De grands troupeaux de chevaux paissent çà et là : les chevaux d'Argos et de Nauplie jouissent aujourd'hui encore de la même réputation que dans les temps anciens.

La première ville qui se présente au sortir du défilé qui conduit dans la plaine, est Carvathie, misérable petite ville aujourd'hui, mais la plus remarquable de toutes, par les magnifiques ruines de l'ancienne Mycènes dont elle occupe

l'emplacement. Elle s'élève sur une petite colline séparée, par un profond ravin, d'une haute chaîne de montagnes auxquelles elle paraît adossée et regarde en face le fond du golfe de Nauplie. L'Acropole, longue de 400 mètres environ et large de moitié, s'étend sur la partie la plus élevée de la colline; son enceinte cyclopéenne est encore parfaitement reconnaissable. Au milieu de cette Acropole se trouve le plus remarquable et le mieux conservé de tous les monuments Pélasgiques, le trésor d'Astrée, vulgairement appelé tombeau d'Agamemnon. C'est un édifice souterrain formant un immense dôme circulaire, d'une cinquantaine de pieds d'élévation sur autant environ de diamètre, bâti en pierres de magnifique appareil, régulièrement disposées en encorbellement. L'écho de la voix et des pas y est vraiment formidable. Le seul bourdonnement d'une abeille y produit un bruit assourdissant. On y arrive par une porte dont le linteau passe pour la plus grande pierre qui ait jamais été mise en œuvre dans une construction : il a 24 pieds de long sur 8 d'élévation, et 17 de profondeur. (1) Attenante au dôme, se trouve une seconde salle, de moindre dimension et de forme carrée excavée dans le roc. Elle a dû servir de crypte funéraire : les rois de cette époque avaient l'habitude de déposer leurs richesses dans une pièce contiguë à leurs tombeaux pour les placer sous la sauvegarde de l'inviolabilité dont jouissaient les sépultures. — Tout près se trouve un second édifice du même genre, mais moins grand et ruiné : le peuple l'appelle le tombeau de Ménélas. — Au sommet de l'Acropole, sur la crête même qui commande le ravin, est un château formé de trois terrasses quadrangulaires superposées en retraite, et auxquelles on monte par des rampes. Ces terrains et les rampes sont soutenues par de belles murailles d'appareils cyclopéens. C'est l'antique résidence des rois de Mycènes ; elle doit remonter à l'antiquité mythologique, car Agamemnon fut le dernier roi qui règna à Mycènes ; après ce prince, qui déjà

(1) On estime son poids à 169 tonnes (Élisée Reclus).

se partageait entre Mycènes et Argos, cette dernière ville devint définitivement la résidence des rois. L'unique porte qui donne accès dans ce château, est devenue célèbre sous le nom de porte des Lions, à cause de deux lions debout soutenant une colonne sculptée sur l'immense pierre qui forme le linteau. C'est le plus ancien morceau de sculpture grecque.

Argos. De Mycènes, je me rendis à Argos, à l'extrémité opposée de la plaine, près du golfe de Nauplie ; la distance qui sépare les deux villes est d'environ deux lieues.

L'exaspération des Grecs contre les Français, ou contre tout ce qu'ils prenaient pour tels, croissait à mesure que les bruits d'occupation de la Grèce par les troupes françaises prenaient de la consistance (1). Ma présence excitait des murmures ; plus d'une fois je fus menacé de voies de fait, et surtout à mon arrivée à Argos j'aurais pu craindre un mauvais parti, si un Italien, M. Bellino, major de cavalerie au service de la Grèce, qui se trouvait là par hasard, ne m'eut pris sous sa protection et offert l'hospitalité. Je commençai par refuser, croyant avoir à faire à quelque Grec qui voulait m'exploiter, le major étant vêtu en bourgeois ; il se douta de ma pensée, me fit connaître sa qualité, après quoi j'acceptai volontiers. Je trouvai quelques jours dans sa famille l'accueil le plus cordial. Elle se composait non seulement de sa femme et d'une charmante fille de 17 ans qui revenait de Turin, où elle avait fait son éducation, mais le major exerçait l'hospitalité sur la plus large échelle. Il avait chez lui son beau-frère le prince Kalergi, qui, hostile à la politique agressive adoptée par le roi Othon contre les puissances protectrices de la Grèce, avait dû prendre le parti de quitter la cour et de se retirer à Hydra, un refugié politique Italien, un autre Italien qui avait été longtemps médecin à Bagdad d'où le pacha venait de l'expulser, et moi. Je

(1) Une note très sévère avait été adressée, le 10 avril, par la France et l'Angleterre au gouvernement du roi Othon, qui encourageait ouvertement les agressions contre la Turquie.

vis chez lui une société fort agréable composée des personnes les plus distinguées d'Argos et de Nauplie. Cette dernière ville n'est qu'à une lieue et demie d'Argos et les habitants communiquent fréquemment entre eux au moyen d'un service d'omnibus.

Argos, entièrement détruite par Ibrahim-pacha pendant la guerre de l'indépendance, est aujourd'hui une ville toute neuve ; ses maisons sont construites presque toutes en bois, à un étage, sans portes ni fenêtres et sont complètement ouvertes sur le devant ; elles se ferment le soir au moyen d'un auvent qui se rabat. Ce mode de construction lui donne l'aspect très pittoresque d'un camp de baraques élevé en quelques jours. Comme chacun passe une journée entière en plein air, les rues sont continuellement animées. De nombreux ruisseaux, de vastes jardins mêlés aux constructions achèvent de faire ressembler Argos à un grand village plutôt qu'à une ville. Le soir, comme à Corinthe, toutes ces maisons, qui sont généralement des boutiques ou des cabarets, sont illuminées et les rues s'éclairent au moyen de petits tas de bois résineux auxquels on met le feu. Cet aspect tout particulier et original de la ville, la beauté du pays, les jardins délicieux qui l'entourent, le beau golfe de Nauplie, les montagnes qui ceignent la vallée, la douceur du climat, font d'Argos l'un des plus riants séjours qu'on puisse imaginer.

La ville n'a point d'autres monuments remarquables que son acropole, connu par les anciens sous le nom de Larissa. Elle est située sur le sommet d'une haute montagne dont la montée est des plus pénibles ; c'est une vaste forteresse, où l'on remarque des pans de murs cyclopéens et helléniques, des tours romaines enclavées dans une enceinte vénitienne du moyen âge, auxquelles sont venues s'ajouter des parties de construction turque ; aujourd'hui le tout tombe en ruine. — Sur la partie la plus élevée de cette acropole est restée debout une construction carrée en forme de donjon, du plus bel appareil cyclopéen que j'aie vu, admirablement

conservé : c'est le château des rois d'Argos, entouré depuis de constructions de diverses époques. Ces dernières étant tombées en ruine, ont fait reparaître au jour, belles et solides, comme si elles étaient d'hier, les vieilles murailles Agamemnoniennes. A l'intérieur, creusé dans le roc qui lui sert d'assiette, est une salle de bains ; on voit encore les conduits qui y amenaient l'eau. C'est là, suivant la tradition conservée par Sophocle, que fut massacré Agamemnon à son retour de Troie, par son épouse adultère. Est-ce là qu'Électre médita en silence la vengeance qu'elle demandait aux dieux d'Argos et qu'Oreste, instrument de la fatalité, revint d'exil pour frapper sa mère, où elle avait frappé son époux ? La lugubre histoire des Atrides semble peser sur ces ruines. Ce sol que je foule est celui où se sont accomplis tous ces drames funestes ; c'est évidemment à cet angle du palais que s'élevait la tour d'où Égisthe épiait l'arrivée du roi des rois.

Je dirai en passant que malgré les doutes des critiques, bande noire de l'histoire, il suffit pour être convaincu de la réalité des grands faits mythologiques, de visiter les lieux où ils se sont passés. Les ruines dont est semée l'Argolide, cette terre mythologique de la Grèce, remontent toutes évidemment à des époques antérieures à celles que nous nommons historiques. Plusieurs villes telles que Tyrinthe, Trézère, Mycènes, dont les ruines gigantesques annoncent une ère puissante, étaient déjà déchues ou entièrement ruinées au commencement des temps historiques ; elles avaient donc brillé antérieurement d'un vif éclat et une histoire dut vivre après elles dans les traditions des peuples. Cela étant, il est clair que les poètes n'auront pas inventé, mais qu'ils auront, comme cela arrive partout, puisé aux riches sources de la tradition, respectant les faits établis par elle et se bornant à les enrichir des fleurs de la poésie. La preuve en est dans l'unité des versions des poètes. S'il n'y avait pas une tradition populaire et antique à respecter, croirait-on que des génies comme Eschyle, Sophocle et Euripide se fussent astreints à demeurer

assujettis à une version unique et qu'ils n'eussent point pris pour eux le droit d'inventer que se seraient arrogé leurs devanciers ? Encore ces auteurs existaient-ils six ou sept siècles après l'époque où se plaçent les évènements qu'ils célèbrent ; mais Homère, Hésiode et d'autres, dont nous avons les fragments et qui racontent les mêmes faits, n'en étaient séparés de plus de cent cinquante ans, le souvenir laissé par les bardes (voyez l'Odyssée) était vivant dans des récits populaires, et si l'amplification était permise, l'invention pour eux était impraticable. On a fait un argument en faveur de la réalité du fond de l'Iliade, de l'accord parfait des lieux et de la description minutieusement exacte du poète, qui permet encore aujourd'hui de suivre le récit sur l'emplacement même de Troie, le volume à la main : combien, à plus forte raison, cet argument s'applique aux faits que la mythologie place dans l'Argolide ? Il n'y a pas un incident, quelque minime qu'il soit, qui ne s'explique par l'inspection des lieux ; il y a dans tous un accord que les inventeurs d'une fable ne se seraient pas donné la peine d'y mettre et que, le voulant, ils n'auraient pu réussir à atteindre. J'ai suivi tout cela sur les lieux avec détail et ne puis conserver à cet égard aucun doute.

Non loin de Larissa on voit dans le flanc de la montagne, creusé dans le roc, un immense théâtre, en amphithéâtre circulaire de gradins, presque aussi bien conservé que s'il était neuf et où trouvaient place vingt mille spectateurs. En suivant un petit sentier également taillé dans le roc, dont la paroi est criblée de petites niches à offrandes, on arrive à une grotte où se rendaient anciennement les oracles d'Apollon.

Lerne.

Pendant mon séjour à Argos je fis avec le major Bellino quelques excursions aux environs. Non loin de la ville, sur le côté droit d'Argos, nous visitâmes Lerne, où le major avait une petite campagne. C'est un joli village, planté de vignobles et voisins des fameux marais où la fable place l'hydre que tua Hercule.

Tyrinthe. En tournant le fond du golfe pour arriver sur le rivage opposé à Nauplie, à une demi-lieue de cette ville, on voit les ruines de Tyrinthe, les plus anciennes probablement de la Grèce et de l'Europe. L'histoire de Tyrinthe appartient tout entière aux temps mythologiques. L'époque de sa plus grande splendeur fut celle où l'on place Amphytrion et Hercule ; bientôt après, elle disparut de l'histoire. La construction des murailles est reportée à quinze siècles avant notre ère. C'est un spécimen de l'art de bâtir le plus primitif : d'énormes blocs tirés de la montagne voisine, sans avoir été taillés, ont été empilés de la manière la plus irrégulière, après quoi les vides qu'offrait la masse ont été comblés avec des matériaux de moindre dimension. L'ensemble est néanmoins parfaitement aligné et profilé, et l'aspect est vraiment titannique.

L'enceinte de cette acropole, qui égale en dimensions celle de Mycènes, est parfaitement conservée et les murailles s'élèvent encore en certains endroits à 40 pieds d'élevation sur 20 pieds d'épaisseur. Une partie de l'emplacement, comme dans toutes les acropoles, est occupé par un château qui servait de résidence au souverain. Celui-ci, qui fut la demeure d'Amphytrion et d'Hercule, communique avec le dehors par une large porte, de laquelle on descend par une rampe. L'acropole elle même avait en outre pour issue deux poternes, dont l'une est restée entière : c'est une petite porte en ogive effilée de 7 pieds de haut sur 3 de largeur.

Nauplie. Nauplie, où l'on arrive bientôt, est située dans une position qui n'a d'égale en Grèce que celle de Corinthe et qui l'emporte même sur cette dernière au point de vue de la défense. De la rive gauche du golfe de Nauplie, à peu de distance de son extrémité, se détache une presqu'île qui ne tient à la côte que par un isthme étroit. Cette presqu'île présente, du côté du golfe, une côte à pic d'une grande élévation, couronnée par une formidable citadelle, tandis que la partie opposée qui fait face au fond du havre se présente en pente douce sur laquelle est bâtie la ville.

L'isthme qui relie cette presqu'île à la côte est formé d'une montagne escarpée de 2000 pieds de hauteur qui, du côté du port tombe à pic dans la mer et ne laisse du côté opposé, entre son versant et le fond du havre, qu'un étroit chemin, le seul qui donne accès dans la ville. Sur cette haute montagne est une seconde citadelle appelée du nom de Palamède tandis que la première a gardé le nom d'Hycale. Enfin entre la pointe de la presqu'île et la côte opposée du golfe est un îlot sur lequel on a bâti Borgi, une troisième citadelle qui ferme l'issue du fond du port et forme un vaste et beau port. Nauplie dut à cette position inexpugnable d'échapper à l'armée d'Ibrahim-pacha pendant les luttes de l'indépendance ; il fut un moment où c'était la seule partie du territoire continental de la Grèce qui resta au pouvoir de l'insurrection. Le gouvernement siégeait alors sur l'îlot de Borgi.

Après Athènes et Syra, Nauplie est la ville de Grèce dont l'aspect est le plus européen. Cela tient, je suppose, en grande partie à ce que, avec Athènes, elle est la seule ville qui ait une garnison et à ce que les officiers sont en grande partie Européens ou du moins ont étudié ou servi en Europe. Les familles militaires donnent le ton à la ville ; elles en ont le droit, car je n'ai vu nulle part de meilleures manières, un meilleur genre que dans les familles du major Fontana, commandant de la place et du major von Steinbach. Dans quelques visites que j'eus l'occasion de faire à Nauplie, je rencontrai les plus jolies filles que j'ai vues en Grèce ; leur éducation parfaite ne le cèderait à aucune Européenne. En hiver on y donne des bals, des soirées, des concerts de même que chez nous.

Nauplie n'a conservé d'ancien que quelques pans de murailles cyclopéennes dans la citadelle d'Hycale. Comme je crayonnais ces ruines, un factionnaire s'imaginant que j'en levais les plans et supposant sans doute que j'étais un espion fran-

çais, me conduisit au poste et il fallut faire venir un officier pour me relâcher.

Dans la ville on remarque l'église où fut assassiné Capo d'Istria par les frères Mavromichales et sur la place des Platanes, le monument du prince Ipsilanti, le fondateur de la liberté hellénique.

Hors de la ville, autour d'une chapelle qui attire de nombreux pélerins, est un assez beau Campo-Santo où l'on voit un lion colossal, taillé dans le roc au flanc d'une montagne. C'est le monument que le roi Louis de Bavière a fait ériger à la mémoire des officiers et soldats bavarois morts pendant la guerre de l'indépendance.

Épidaure. — Entre le golfe de Nauplie et celui d'Athènes, s'élève une presqu'île montagneuse qui dépend de l'Argolide; un chemin la traverse et mène à Épidaure sur le golfe d'Athènes. La seule ruine remarquable restée de cette antique ville, de tous ses temples et de tous ses monuments, est celle d'un théâtre assez semblable à celui d'Argos.

Retourné à Argos, mon intention était de consacrer un mois à voir Sparte, la Messénie, l'Elide, après quoi j'aurais traversé à Patras le golfe de Lepante et visité Delphes, la Phocide et la Béotie, pour retourner ensuite à Athènes. Malheureusement le bruit de l'arrivée des Français prenant de la consistance, le peuple s'irritait contre tout ce qui était européen, des bandes armées parcouraient le pays exerçant le brigandage et rendaient les chemins impraticables. On me fit comprendre la nécessité de renoncer à mes projets et de quitter la Grèce avant la déclaration d'un blocus des côtes, qui paraissait probable.

Le séjour des cinq heureuses journées que j'ai dues à l'hospitalité du major Bellino me laissera un souvenir profond. J'y ai passé de bien douces soirées sous un ciel admirablement étoilé, d'une pureté inconnue à nos climats, respirant la brise embaumée de la mer et le parfum des orangers en fleurs. Sur la terrasse, la jolie Francesca, qui était adorable

de naïveté, ne me présentait jamais, selon l'usage grec, un sorbet sans en avoir goûté, un chibouk sans en avoir tiré la première bouffée pour le bien allumer. Je l'écoutais alors me parlant la langue d'Homère, et me citant les souvenirs antiques, tandis que je suivais en rêvant les évolutions de la fumée de mon chibouk. Il me semblait entendre le langage harmonieux d'une sœur d'Hélène ou de Léda. Le jour de mon départ je reçus un bouquet de fleurs et l'on me fit promettre de revenir à l'automne. Je quittai les larmes aux yeux et sur la route de Nauplie, je me retournai plus d'une fois pour revoir la blanche maison entourée de mûriers, où j'avais été si heureux.

Je m'embarquai sur le *Périclès*.

Spezzia et Hydra.

Nous fîmes échelle à Spezzia et à Hydra, deux îles célèbres dans l'histoire de la révolution grecque et importantes par leur commerce maritime. A l'époque où je les vis, les circonstances de la guerre avaient changé en une misère affreuse leur ancienne prospérité. Tous les navires étaient à l'ancre dans le port. Spezzia et Hydra ont chacune une petite ville bâtie sur les rochers, dont le pied se baigne dans la mer. Les maisons sont neuves et ont un certain air d'aisance. Nous apprîmes à Hydra que la flotte française avait passé en vue de l'île peu d'heures auparavant, se dirigeant vers le Pirée; cette nouvelle avait plongé les habitants dans la consternation.

Athènes.

Nous ne tardâmes pas à rejoindre la flotte française, dont les vapeurs remorquaient des vaisseaux à voile, cheminant lentement, et nous fîmes en même temps qu'elle, notre entrée au Pirée. (25 mai.)

Malgré l'hostilité ouvertement déclarée du gouvernement contre les Français, aucun préparatif n'avait été fait pour résister à l'occupation dont il était menacé! Un officier français et quelques matelots débarquèrent sans résistance, et s'emparèrent d'une batterie à l'entrée du port, que les soldats grecs abandonnèrent précipitamment en y laissant même

leurs fusils. Un cordon de sentinelles fut établi sur les quais, et sous leur protection, les troupes de débarquement prirent rapidement position à terre. L'école militaire et les autres bâtiments du gouvernement furent transformés en caserne. L'artillerie installa ses magasins dans le bâtiment de la douane. Une foule de curieux inoffensifs venus d'Athènes et des environs, parmi lesquels on remarquait des officiers et soldats grecs, assistaient au débarquement.

Après avoir assisté à ces opérations, je partis pour Athènes, curieux de voir quelle y serait la disposition des esprits. Je vis le long de la route des groupes nombreux revenant comme moi du Pirée et de cinq en cinq minutes des estafettes se rendant au galop à Athènes. En ville, une foule nombreuse stationnait au carrefour des rues Hermès et d'Éole, là où sont les principaux cafés, interrogeant sur les nouvelles. Le ton présomptueux des Grecs avaient baissé ; chacun parlait à voix basse comme s'il craignait d'être épié et on évitait le voisinage des Européens, sur lesquels on jetait des regards de défiance. Le lendemain matin en m'habillant, j'entendis une musique militaire ; je crus d'abord que c'étaient les Français qui venaient occuper la ville, mais m'étant mis à la fenêtre, je reconnus le corps de musique de la garde royale, qui parcourait les rues suivie d'environ deux cents soldats et d'une foule énorme. Cette promenade dura toute la matinée et je ne pouvais m'expliquer le but de cette démonstration, qui me paraissait singulièrement ridicule et intempestive. J'allai ensuite me promener au Pirée pour voir les Français. Ils avaient établi deux camps provisoires, l'un sur la presqu'île de Munychie entre le port de ce nom et celui du Pirée, l'autre sur une élévation voisine de l'isthme qui relie cette presqu'île à l'Attique. Les soldats circulaient par la ville et les habitants, consolant leur amour-propre froissé par le débit que leur procurait la présence des troupes, paraissaient s'accoutumer facilement à leurs nouveaux hôtes. Le soir je visitai le camp de Munychie en compagnie d'un

médecin militaire dont j'avais fait la connaissance, et je m'y attardai si bien que quand je voulus sortir les sentinelles me refusèrent le passage. Je fus forcé de rendre visite au lieutenant-colonel commandant le camp, qui me donna un officier pour me conduire au-delà des avant-postes.

Je retournai coucher une dernière fois à Athènes et le lendemain je revins au Pirée d'où je devais partir pour Syra. J'appris chemin faisant que sur les sommations des ambassadeurs de France et d'Angleterre, le ministère était tombé après quelque tentative de résistance, et que le Roi avait promis de souscrire aux conditions de la France et de cesser toute démonstration contre la Turquie. M. Mavrocordato qui se trouvait à Paris avait été appelé à la tête des affaires. On considérait M. Mavrocordato comme un homme honnête, mais dépourvu de caractère ; on avait plus de confiance dans l'énergie du général Kalergi appelé au ministère de la guerre et que l'on venait d'envoyer chercher à Hydra, mais on ne se dissimulait pas que le nouveau ministère intronisé par la pression étrangère, aurait à lutter contre le mauvais vouloir de la Cour, contre les passions de la partie la plus remuante du peuple et contre les intrigues du parti déchu.

Les Cyclades.

Dans le courant de la journée je partis pour Syra que je connaissais déjà, où je dus passer deux jours pour attendre l'*Alexandre* qui devait me conduire à Smyrne.

En quittant Syra nous traversâmes le groupe des Cyclades où nous jouîmes du plus magnifique coup d'œil ; nous passâmes successivement en vue d'Andras, de Tinos, de Delos aujourd'hui nommé Miconi. Plus loin nous vîmes l'île isolée de Nicaria et enfin Chios qu'un canal resserré sépare de la presqu'île de Tchechmé sur la côte de l'Asie mineure.

Chios.

La grande et belle île de Chios qu'on appelle le paradis de l'Archipel, présente un coup d'œil ravissant. Au centre règne une haute chaîne de montagnes granitiques ; au pied de ces montagnes, au bord de la mer, s'étend une vaste plaine couverte de vignes et d'admirables plantations dans

lesquelles dominent l'olivier, le figuier et le mûrier. La ville qui porte également le nom de Chios, s'étend au bord de la mer sur une longueur de plus d'une lieue et se compose de maisons blanches, cachées au milieu d'arbres touffus et de vastes jardins. Parmi les cyprès on aperçoit d'élégants minarets et les tours de quelques églises.

Chios a perdu beaucoup de son importance depuis la guerre de la révolution grecque. Cette île, qui était alors presque uniquement peuplée de Grecs, s'insurgea contre le gouvernement ottoman ; les Turcs firent une descente et massacrèrent toute la population, femmes, vieillards et jusqu'aux enfants, au nombre de 80,000. Aujourd'hui, un grand nombre de Turcs s'y sont établis.

Tchechmé. Sur la côte opposée on voit aussi de riches cultures et de nombreux villages, parmi lesquels se détache Tchechmé qui fut témoin de l'incendie de la flotte turque dans sa baie.

Smyrne. Au sortir du détroit qui sépare Chios de la côte asiatique, on double le cap Noir (en turc Kara-Bouroun) formé par le mont Stylidion, et l'on entre dans le vaste golfe de Smyrne.

Les nouvelles politiques que j'y reçois de la Grèce me prouvent que la situation actuelle de ce pays ne peut durer. L'hostilité du Roi et de son ministère est telle que le général Kalergi, après avoir chassé l'entourage du Roi qui le poussait dans la voie imprudente d'hostilité contre la France, a dû faire maison nette au palais, mettant à la porte, depuis l'aumônier et le secrétaire, jusqu'au barbier et au cuisinier. Craignant que le Roi exploitât contre ce ministère les sympathies populaires, il lui interdit les promenades dans certains endroits, et le fait surveiller de si près que le Roi préfère ne plus sortir de ses appartements et ne reçoit plus personne.

Smyrne, 16 *juillet* 1854.

CHAPITRE II

SMYRNE.

Obligé de renoncer à poursuivre mon voyage en Grèce, à cause de l'occupation française, qui avait soulevé une vive animosité dans le pays contre tous ceux qu'on pouvait supposer français, je m'embarquai pour l'Asie mineure et arrivai à Smyrne le 30 mai 1854.

Smyrne, située à une lieue et demie de l'extrémité du golfe de ce nom et sur la rive méridionale, offre du côté de la mer un aspect triste et sévère. La ville s'étend sur la pente d'une colline aride au sommet de laquelle sont les ruines d'une vaste forteresse génoise du moyen âge. La couleur grisâtre des maisons et des toits se confond avec la teinte du rocher, presque aucune végétation n'apparaît, ni parmi les habitations, ni autour de la ville. Le seul édifice qui de la côte attire l'attention est une vaste construction peinte en rouge, qui borde la mer à la droite du spectateur et sert de caserne. Au-dessus sont les sombres massifs de cyprès des cimetières et les montagnes noires d'un aspect désolé qui ferment ce côté du golfe. Si ce coup d'œil ne répond pas à l'idée que je m'étais faite, d'après les descriptions des

voyageurs, de l'aspect extérieur d'une ville d'Orient, en revanche je fus agréablement surpris de voir que l'intérieur n'a rien de cet air malpropre et délabré que les mêmes relations prêtent continuellement aux villes turques. Je fus frappé de voir, tant parmi la population que dans les habitations, un air d'aisance et des rues certes mieux pavées et plus proprement tenues que celles des deux dixièmes des villes de France.

Il est vrai que beaucoup de villes d'Orient ont singulièrement changé de face depuis un petit nombre d'années. De fréquents incendies balayent de temps à autre des quartiers entiers, y font table rase en une nuit et permettent de les reconstruire entièrement à neuf, ce qui est l'œuvre de quelques mois. Ces incendies, dont les relations nous paraissent si terribles, n'ont rien qui effraie les Orientaux. Sitôt qu'un incendie se déclare, dans tout le quartier de la ville qui se trouve menacé par la direction du vent, chacun se dépêche de déménager son mobilier, ce qui est bientôt fait de la manière dont on meuble les maisons, où l'on n'a les trois quarts du temps, que les quatre murs. Quant aux marchandises, personne ne tient en Orient dans sa maison, ni son magasin, ni ses bureaux. On les a dans le quartier du bazar, qui ne se compose que de boutiques. Chacun les abandonne après le coucher du soleil, après les avoir fermés à clef et se retire chez soi. Les rues formées par ces boutiques sont fermées par des portes de fer et des gardes y circulent toute la nuit pour veiller à leur sûreté. Cet usage est venu de la nécessité d'avoir ses affaires au centre de la ville et de la cherté excessive des loyers qui ne permet pas à un particulier d'y occuper une habitation entière. On voit qu'en cas d'incendie les chances de perte sont assez minimes pour le locataire, à moins que le feu ne prenne à un bazar, ce qui est assez rare à cause de la surveillance qu'on y exerce et aussi parce qu'on n'y fait jamais ni feu, ni lumière. Quant au propriétaire incendié, il ne perd d'ordinaire qu'une mauvaise baraque en bois et le terrain balayé par le feu étant

destiné à voir s'élever un quartier neuf construit en pierres, le prix du sol s'élève presque toujours assez pour l'indemniser de cette perte. Quelquefois il y gagne et l'on cite à Smyrne des gens enrichis de la sorte. Un vaste incendie détruisit en 1846 une grande partie du quartier franc, grec et Arménien de Smyrne; 45,000 personnes se trouvèrent sans abris et campèrent sous les tentes aux environs de la ville; depuis cette époque Smyrne a pris un aspect tout nouveau et l'emporte sur toutes les villes de l'Orient, sauf Constantinople, au point de vue des constructions privées.

. . . . . .

La ville de Smyrne, qui comprend une population totale de 160,000 âmes, est divisée en plusieurs quartiers selon les nations qui les occupent. Ces quartiers ont chacun leur aspect particulier. Au centre de tous, et en face de la mer, est le quartier des bazars ou du commerce, qui n'appartient à aucune nation en propre, mais où toutes viennent se confondre. A gauche du quartier central, le long de la mer, s'étend sur un espace de trois quarts de lieue environ le quartier des Grecs parmi lesquels habitent aussi les Européens ou Francs, bien que ces derniers recherchent plus particulièrement la mer et la grande rue appellée *rue franque*, qui traverse une grande partie de ce quartier parallèlement à la mer.

Les Européens qui habitent Smyrne sont au nombre de 5,000 de toutes les nations. La plupart d'entre eux appartiennent à des familles établies à Smyrne depuis quelques générations et n'ont conservé leur nationalité que de nom, afin de jouir des privilèges accordés aux Francs et de la protection de leurs consuls. Ils ont presque tous oublié la langue de leur pays pour se servir du grec; ils ont même adopté complètement les mœurs grecques et la plupart ont épousé des Grecques. Tout cela ne les empêche pas d'avoir pour les Grecs un profond mépris et une haine invétérée, ce qui du reste leur est rendu avec usure. Le fanatisme religieux entre pour beaucoup dans ces haines, du moins entre les Grecs et les catho-

liques, les seuls parmi les Européens qui semblent prendre leur religion au sérieux ; encore ce fanatisme se traduit-il moins en amour de son propre culte qu'en haine de celui des autres. En dehors des affaires de leur commerce et des langues européennes qu'ils sont obligés d'apprendre pour ces mêmes affaires, leur éducation et leur instruction sont d'ordinaire fort négligées et le mercantilisme dont ils sont imbus rend leur société, de même que leur caractère, assez peu agréable. On doit cependant leur accorder qu'ils sont bienveillants avec les personnes venues d'Europe auxquelles ils font toujours bon accueil.

Les femmes et les hommes ont pris les mœurs du pays et ce que je dirai plus loin des Grecques peut s'appliquer aux Européennes ; il n'y a qu'un petit nombre de familles qui font exception, et ce sont celles arrivées le plus récemment, ou qui ont envoyé leurs enfants faire leur éducation en Europe. En été, les familles les plus riches vont habiter la campagne ; la ville n'offre alors d'autre attraction que quelques cafés sur le *Quai anglais*. En hiver on a des réunions de sociétés, des bals, des concerts, et un Casino qui donne des fêtes, outre que toute l'année il sert de cabinet de lecture pour les journaux. Il n'y a parmi les Européens de Smyrne ni luxe extérieur de dépenses, ni gens oisifs. On y trouve cependant des représentants de la plus illustre aristocratie : des marquis de Lusignan, des comtes de Escalon, des comtes de Hochepied, des barons van Lennep, considérablement riches. Tous font le commerce à l'exception des médecins et d'un petit nombre d'avocats. Les médecins sont pour la plupart des gens qui se disent tels, sans instruction aucune, véritables charlatans ; quant à la chirurgie, surtout la saignée et l'art du dentiste, elle est réservée aux barbiers.

Les Européens jouissent à Smyrne de la liberté la plus illimitée et ne relèvent guère que de leurs consuls. Ils sont exempts de tout impôt et ne paient même pas jusqu'ici de contributions foncières pour les terres et les maisons qu'ils

possèdent. La loi turque ne reconnaît pas à la vérité aux étrangers le droit d'être possesseurs du sol, mais cette prohibition s'élude facilement au moyen d'un contrat passé avec un sujet turc ; ce dernier est reconnu propriétaire du fond mais il en cède à perpétuité l'usage et la superficie à l'étranger, moyennant une minime redevance. Cet état de choses va cesser à Smyrne : les opérations du cadastre et de la répartition de l'impôt foncier que l'on vient de terminer, imposeront aux étrangers l'obligation de payer pour les terres et maisons qu'ils détiennent et auront pour effet de reconnaître implicitement le droit de posséder le sol.

Les cultes jouissent, même pour leurs exercices extérieurs, de la plus grande liberté. Un grand nombre de congrégations des deux sexes y ont leurs couvents et parcourent les rues en costumes, sans qu'on y prenne plus garde qu'aux imans ou aux derviches.

Les Grecs qui habitent Smyrne, comme je l'ai dit plus ou moins mêlés avec les Européens, sont au nombre de 40,000. Tous font commerce, grand ou petit, sont actifs et intrigants et ont les mêmes défauts que leurs compatriotes d'Europe, ce qui les fait également détester par les Européens et par les Turcs. Le peuple a conservé son costume national, mais les gens aisés affectent de porter le costume et d'avoir les mœurs européennes.

Leurs maisons sont charmantes. L'extérieur a peu d'apparence : un rez-de-chaussée à fenêtres grillées et un seul étage. Mais la porte de la rue qui est laissée constamment ouverte, laisse apercevoir un immense vestibule de marbre ouvrant du côté opposé sur un jardin entouré d'un péristyle, arrosé par l'eau qui s'élance d'une fontaine mauresque en marbre blanc et rempli d'une foule d'arbres et de plantes tropicales qui y font de frais ombrages. Sur le vestibule donnent l'escalier et les portes des divers appartements. C'est dans ce vestibule qu'on se tient, qu'on reçoit des visites, souvent même que l'on dîne. On y installe quelques sofas sur lesquels les

femmes passent leur journée, plutôt couchées qu'assises, dans un costume assez simple et sans faire autre chose que de se donner de l'éventail, tandis que les hommes passent toute la journée dans le quartier des affaires et ne reviennent chez eux que le soir.

On voit à Smyrne, parmi les Grecques des femmes tellement belles qu'avant d'avoir quitté l'Europe, je ne m'étais jamais imaginé qu'il put en exister de pareilles, si ce n'est en lithographie ou en gravures. Elles sont grandes et bien faites, non pas à la manière des femmes d'Europe qui s'emprisonnent la taille dans un corset, mais à la manière des statues antiques. Elles ont les pieds et les mains d'une finesse extrême, les traits réguliers, le teint d'un blanc mat, de grands yeux noirs très expressifs et une superbe chevelure d'ébène. Leur marche, qui n'est jamais gênée par le costume, a une grâce infinie, et elles ont pour la plupart autant d'abandon dans la conversation que dans la tenue. J'ai entendu sous ce rapport parmi les Grecques, et aussi parmi les Européennes qui leur ressemblent beaucoup, dans la meilleure société, des choses étonnantes. Le costume de maison est peu compliqué : une chemise au-dessus de laquelle on jette une jupe de soie légère nouée à la taille, un *kazavek* de mousseline blanche ne fermant guère et à manches ouvertes, de petites babouches et une fleur dans les cheveux.

Les Orientaux aiment beaucoup les fleurs, surtout la rose, l'œillet et le jasmin, Non seulement les hommes et les femmes en ont continuellement à la main ou à la boutonnière, dans les cheveux, mais on en vend partout, on en place dans votre chambre, on en met un bouquet près de vous au cabaret. Les Turcs partagent cette passion. Tous, jusqu'aux vieillards, en mettent à leur turban, dans leur barbe ; j'ai vu des soldats monter la garde tenant en main un bouquet de roses.

Le costume des femmes dans la rue ressemble un peu plus au costume d'Europe, sauf que le corset et le chapeau sont

peu portés ; les jeunes filles vont tête nue et les femmes d'un certain âge arrangent leurs cheveux en turbans avec une torsade de velours brodé d'or autour d'un fez écarlate.

Quoique la nation grecque soit très hostile aux Turcs et nourrisse continuellement des désirs de séditions, le gouvernement laisse toute latitude aux Grecs de parler, d'imprimer, d'exhiber des images révolutionnaires dont ils ornent leurs cabarets et les devantures de leurs boutiques, sans que l'on s'en soucie. Seulement on ne leur permettrait pas de bouger et l'on renouvellerait au besoin les châtiments qu'ils ont reçus aux temps de l'insurrection grecque : lorsqu'on en massacrait 80,000 à Chios, il en périssait 50,000 à Smyrne, 35,000 à Rhodes, 20,000 à Samos etc. On estime que cette révolution a coûté la vie à un demi million de Grecs. La population grecque est celle qui donne le plus de tablature à l'administration ; d'abord parce que tous les délits se commettent par eux ; ce sont eux qui forment les bandes de brigands qui infestent les environs et il est rare que l'on trouve en prison d'autres individus que des Grecs ; ensuite parce qu'ils sont amateurs de procès, querelleurs et batailleurs. Quand ils se battent entre eux, la garde turque assiste et laisse faire; quand ils ont le malheur de s'en prendre à d'autres, on tombe sur eux à bras raccourci.

Le quartier habité par les Francs et les Grecs a, dans toutes ses parties neuves, un grand aspect de propreté et d'aisance ; on y trouve toutes les ressources que l'on pourrait désirer en Europe. Il existe encore quelques pâtés de vieilles maisons de bois que l'incendie a respectés et qui font tâche, mais elles tendent à disparaître.

Au-dessus de ce quartier est celui des Arméniens qui sont au nombre de 15,000. Ayant été incendié complètement lors du grand embrasement de Smyrne, il est aujourd'hui complètement neuf et régulier, et l'emporte de beaucoup sur le quartier grec.

Les Arméniens sont les plus riches négociants et banquiers de Smyrne, et en général de l'Orient. Ils ont toute la ruse

et l'astuce du Grec et du Juif réunis, avec plus de dissimulation.

Ce sont de grands et beaux hommes, au type viril, à l'air calme et impassible, ce qui leur donne un caractère de ressemblance avec les Turcs. Les plus aisés portent le costume européen d'une manière sévère, à la façon des Turcs : rédingote noire à collet relevé, boutonnant droit, cravate, gilet, pantalon noir ou blanc ; mais ils se coiffent toujours du bonnet turc, ce que ne font pas les Européens de Smyrne, qui conservent les coiffures d'Europe. Les gens du peuple ont un costume pareil, soit à celui des Grecs, soit à celui que portaient anciennement les Turcs et qui devient rare à Smyrne : pantalon à la mameluk, robe flottante, fendue sur le côté et retenue à la taille par une ceinture, long manteau à manches et turban. Mais, quel que soit celui des deux costumes qu'ils adoptent, on les reconnaît facilement aux couleurs sombres dont ils s'habillent, tandis que Turcs et Grecs préfèrent les nuances éclatantes. Les Arméniens ont des mœurs pareilles à celles des Grecs, mais plus retirées. Leurs femmes sont également fort belles et d'un type analogue, quoique plus sévère. Leurs prêtres sont mis comme les prêtres grecs. Il y a d'ailleurs beaucoup d'Arméniens qui appartiennent au culte catholique.

A droite du bazar, du côté opposé à celui qu'habitent les Francs, les Grecs et les Arméniens, sont les Juifs au nombre de 10,000. Ils sont aujourd'hui en Orient ce qu'ils étaient en Europe au moyen âge, à cela près que le gouvernement du moins les laisse en repos. A force d'être méprisés ils sont devenus méprisables ; la défiance qu'ils inspirent les empêchant de trouver à gagner leur vie honnêtement, ils sont tous forcément trompeurs, filous, entremetteurs ou quelque chose de ce genre, et comme on ne tolère rien d'eux, chacun se croit en droit de leur administrer pour la moindre bagatelle une volée de coups, sans que jamais ils osent ni riposter ni se plaindre. Somme toute ils sont plus à plaindre qu'à haïr ; ils se tiennent pour heureux lorsqu'ils ont filouté quelques

sous pour se procurer du pain et ce pain ils l'achètent au prix de bien des bassesses et de bien des humiliations.

Un certain nombre d'entre eux exercent la profession d'interprètes (drogman) et de ciceroni pour les étrangers, et sont une des pestes de l'Orient : ils s'entendent avec les marchands pour leur amener la pratique, recevant de vous pour vous guider dans vos achats, et des boutiquiers pour les aider à vous plumer. Ils sont tellement plats, serviles, ennuyeux et ignorants, qu'on a toute la peine du monde à s'empêcher de leur donner des coups de canne pour se soustraire à leurs importunités.

Les Juifs s'habillent absolument comme les Arméniens ; malheureusement leur type bien connu d'abord, et leur affreuse malpropreté ensuite, les font reconnaître partout et les exposent à des insultes continuelles. Leurs enfants sont remarquablement beaux ; le type des hommes lui-même est beau encore dans les traits, mais dégradé par l'expression de la physionomie, qui est à la fois rusée, basse et craintive. Le femmes sont de même assez jolies dans leur première jeunesse, mais deviennent laides et décrépites à 18 ou 20 ans; cela tient à la misère, aux mariages précoces, car elles se marient le plus souvent à 12 ans, et surtout à la teigne qu'elles ont toutes et qui leur fait perdre les cheveux. Leur costume, s'il était porté avec quelque propreté, serait admirable d'élégance et de caractère antique: un large pantalon noué à la cheville, une large robe nouée à la ceinture, laissant à découvert une partie de la poitrine, un bandeau sur le front en forme de diadème antique, et au-dessus un long voile flottant. Toutes, jusqu'aux femmes du peuple, ont de riches bijoux, qui contrastent singulièrement avec leur misère: elles portent des colliers, de larges bracelets aux poignets et à la cheville et une double agrafe à la ceinture, le tout en or massif et de forme antique. Les jeunes filles laissent pendre leurs cheveux sur le dos en une quinzaine de tresses effilées au bout desquelles pendent de petites pièces d'or, et se couvrent la tête de fez. Pour sortir, les femmes juives s'enve-

loppent dans un immense manteau blanc attaché au sommet de la tête, et enferment leurs pieds dans de larges bottines en maroquin jaune, au-dessus desquelles elles portent des babouches de même couleur selon l'usage turc.

Le quartier juif se compose d'un certain nombre de rues qui offrent l'aspect de la misère la plus repoussante. Les maisons sont à plusieurs étages, sombres et délabrées : à chaque étage sont plusieurs chambres, dont chacune sert d'habitation à une famille entière. Ces chambres sales et infectes, servent de cuisine, de salle à manger, de salle de réception et le soir on y déroule quelques tapis troués sur lesquels toute la famille couche pêle-mêle. Quand on traverse ce quartier, on n'y voit que les femmes, dont quelques-unes lavent ou raccommodent, tandis que la plupart passent leur temps à donner la chasse à certains insectes dont elles sont rongées.

Au-dessus de tous ces quartiers, occupant la partie supérieure de la ville, est le vaste quartier turc peuplé de 9000 âmes. A l'exception de quelques rues habitées exclusivement par des artisans, ce quartier est triste et désert. Les Turcs qui ne sont pas appelés au centre de la ville par leurs affaires, restent chez eux, et c'est tout au plus si l'on rencontre de loin en loin quelque vieux Turc qui vous regarde avec étonnement, ou quelque femme qui ramène son voile et se tourne la face au mur pour ne pas être vue par un infidèle. Les rues de ce quartier sont escarpées et raboteuses, leurs maisons toutes de bois, à jalousies grillées et souvent délabrées ; mais l'ensemble produit un effet assez pittoresque, surtout à cause de la végétation qui se mêle aux maisons bâties en amphithéâtre, et à cause des nombreux cimetières plantés de cyprès qui se trouvent dans ce quartier de la ville.

Il existe parmi les Turcs deux types fort distincts : le premier semble plus particulier à la Turquie d'Europe où le mélange des races a été le plus grand ; on le retrouve dans la Turquie d'Asie dans les classes aisées, soit à cause de la

polygamie qui a produit le même hybridisme de races, soit parce que tous les fonctionnaires ou employés sont des gens venus de la Turquie d'Europe. Ce type est peu différent de celui des autres nations du midi de l'Europe, Grecs, Italiens ou Espagnols ; il a seulement quelque chose de moins élégant, même de grossier dans la basse classe, ce qui se remarque surtout à Constantinople et jusqu'à un certain point dans l'armée. Ces hommes sont plutôt petits que grands, mais d'une complexion vigoureuse, au teint basané, aux yeux et aux cheveux d'un noir intense. Ce type s'embellit notablement dans les familles riches, qui achètent, pour en peupler leurs harems, de belles Circassiennes, et produit alors un sang très analogue à celui des Espagnols. — Le second type est particulier à ces contrées de l'Asie où la population, déjà mélangée aux temps anciens de races sémitiques et indo-caucasiques, s'est croisée, par suite de l'émigration turque, avec les races mongoles. Ce double hybridisme a produit les plus belles races d'hommes qui soient au monde : les Turcs d'Asie, les Persans et les Circassiens.

Les Turcs asiatiques (je parle surtout de la partie inférieure de la population où la monogamie et les mariages contractés dans le même sang ont conservé la pureté du type) sont de taille grande et de proportions athlétiques. Leur vigueur n'a pas de pareille au monde : les portefaix de Smyrne, qui tous appartiennent à cette race, portent aisément des fardeaux de 400 kilogrammes, et si la course n'est pas longue, la charge peut aller jusqu'à 600 kilog. Les traits sont d'une beauté et d'une régularité extrêmes, le regard calme, d'une majesté vraiment olympienne, la barbe belle et fournie. La couleur de ce type est le châtain ou le brun avec les yeux bleus, souvent aussi le blond, presque jamais le noir; quant au roux on ne le voit que chez les Juifs. La peau est blanche et ferme. Les Persans sont plus élancés et plus sveltes que les Turcs; si leurs traits sont moins réguliers, ils ont plus de vivacité et d'expression. Enfin les

Circassiens, les plus beaux de tous, réunissent la vigueur et la majesté des Turs à l'élégance de l'expression des Persans.

Les Turcs riches et ceux qui sont employés par le gouvernement, portent, comme je l'ai dit en parlant des Arméniens, un costume européen avec le fez pour coiffure et les babouches au-dessus de leurs bottines, parce que la religion ne permet pas d'entrer à la mosquée avec une chaussure qui a foulé le sol des rues. Il est du reste également d'usage de déposer ces babouches en entrant dans une chambre, en se couchant sur un sofa, au café, etc. C'est probablement l'usage de cette double chaussure qui donne aux Turcs leur démarche massive.

Le peuple a conservé le magnifique costume national que tout le monde connaît et les *ulémas* la longue robe, le manteau flottant et le turban blanc, qui est l'insigne de tout ce qui tient au clergé et à l'administration de la justice, comme le turban vert est réservé aux descendants du prophète et aux *hadjis*, c'est-à-dire à ceux qui ont fait le pélerinage de La Mecque. Les *bachi-bouzouks* ou irréguliers qui existent partout en grand nombre, se distinguent de tous les autres par le luxe inoui de leurs costumes et la richesse de leurs armes, qui sont généralement d'argent ciselé et même incrustées de pierreries. L'armée porte la tunique à la façon des Européens et ne se distingue que par le fez écarlate.

Le caractère des Turcs est plein de dignité et de politesse réservée, aussi bien parmi le peuple que chez les grands. On ne les voit jamais ni se quereller, ni se battre, ni même parler à haute voix. Si le précepte qui prohibe toute liqueur fermentée est souvent enfreint dans les classes élevées, ou en cachette, du moins le bas peuple, et tous en apparence, sont sous ce rapport d'une conduite irréprochable et l'on n'en voit jamais qui soient ivres.

Les fonctionnaires subalternes avec lesquels on est généralement en rapport, les gardes ou *kavas*, les *zeibeks* et les *bachi-bouzouks*, les soldats sont tous d'une obligeance extrême

pour les étrangers vis-à-vis desquels ils n'exécutent aucune consigne avec rigueur.

Tous les Européens sont d'accord pour reconnaître qu'il n'y a pas au monde une armée qui ait une tenue plus convenable que l'armée turque. En Europe le voisinage des casernes est souvent inhabitable à cause du cynisme que les soldats ont dans leurs habitudes ; en Orient on n'entend aucun cri, on ne voit rien d'inconvenant, on n'est en butte à aucune importunité. Les soldats qui sont presque tous gens mariés et pères de famille, parce qu'en Orient on se marie avant l'âge de la conscription, aiment à jouer avec les enfants du voisinage ; les familles les mieux placées leur confient leurs petits garçons qu'ils mènent à la promenade. Comme les portes sont toutes ouvertes ils vont causer dans les maisons, même avec les demoiselles qui leur font la cigarette ou leur préparent le chibouk. Chez ces peuples à demi civilisés la classe inférieure n'est jamais grossière ; sans gêne ni contrainte ces hommes ont une politesse naturelle et simple, et ce qui est chez nous l'apanage des personnes de la meilleure société, une élégance exempte d'affectation, se rencontre souvent chez le dernier ouvrier. Des soldats de ce caractère, dont les trois quarts sont presque des gentlemens par leurs allures, ne peuvent être que bons soldats et effectivement, pendant la campagne actuelle, on n'aurait pu souhaiter mieux, soit dans leurs quartiers, soit sur les champs de bataille. Malheureusement leurs officiers, loin d'être à la hauteur de leur rang, sont ordinairement ce qu'il y a de moins bon parmi la troupe, parce que les grades, jusqu'à celui de capitaine inclusivement, sont à la disposition des chefs immédiats et s'achètent d'ordinaire par les plus basses complaisances, et en tous cas par une plate servilité. Aussi le rang d'officier, à moins qu'on ne soit colonel ou lieutenant-colonel, est-il loin de jouir d'une considération analogue à celle dont jouit en Europe la profession militaire.

La tenue des soldats n'est pas de nature à flatter la vue

de ceux qui sont habitués à avoir sous les yeux des troupes européennes. Chaque soldat a un uniforme magnifique de drap aussi fin que celui que portent chez nous les officiers, mais cette tenue gala ne paraît que trois ou quatre fois par an ; et encore un grand nombre de régiments en manquent-ils. Le reste du temps ils sont habillés d'un drap si grossier que l'on dirait une étoffe d'emballage cousue avec des ficelles, que jamais ils ne brossent, et dont ils n'enlèvent pas même les taches de graisse. En outre ces hommes, venus de la campagne et habitués aux amples vêtements nationaux, supportent mal les costumes étriqués de l'Occident, et font bon marché de la tenue : la plupart du temps ils sont sans bas, sans chemises, sans cravates et même sans souliers, portant leur veste à rebours, ou la jetant sur les épaules sans y passer les bras, comme si c'était un dolman. Le fez leur paraît trop mesquin et ils l'entourent d'une écharpe en guise de turban, ou mettent un second au-dessus du premier, enfin il n'est pas de bizarrerie qu'ils ne se permettent, et il en est à peu près de même de la discipline que des costumes. Par contre ils soignent parfaitement leurs armes, leurs casernes, qu'on peut visiter en tout temps comme des modèles de propreté, de même que leurs camps.

Je fus plus d'une fois invité à prendre le café au quartier militaire et même à y passer une nuit de Ramazan, le carême musulman, qui commençait précisément à mon arrivée à Smyrne. Après avoir passé assez tristement la journée sans boire ni manger, ni même fumer, un coup de canon annonce le coucher du soleil ; c'est le signal du souper auquel on invite l'iman de la caserne. Après vient la prière qui se fait avec force prosternations, redressements et saluts de tous genres, ce qui la fait ressembler à un exercice gymnastique. La prière achevée, la nuit se passe à boire du café et de la limonade et à chanter à gorge déployée avec accompagnement d'une espèce de mandoline appellé *tchousa*. A trois heures du matin, un autre coup de canon annonce la cessation de la fête et le commencement du jeûne.

Les bachi-bouzouks, qui forment dans les villages des gardes de sûreté, m'ont toujours parfaitement reçu, m'offrant la pipe et le café, m'escortant quand il était besoin, sans jamais accepter la moindre gratification.

Outre cette hospitalité envers les étrangers, les Turcs ont encore une bonne foi incontestée dans toutes leurs relations ; dans leur commerce jamais ils ne surfont d'un para, vendant tout à prix fixe ; on leur confie sans hésiter même pour les voyages à l'intérieur, des valeurs considérables sans exiger de reçu. On m'a assuré que tous les payements que les négociants des Échelles du Levant font à l'intérieur, qui s'élèvent jusqu'à 300,000 piastres, se confient à un pauvre muletier qui reçoit 5 francs pour sa peine.

Enfin ce qui achève de rendre le caractère des Turcs respectacle, c'est la ponctualité avec laquelle ils remplissent les devoirs de leur religion. L'heure de la prière venue, n'importe où ils se trouvent, soit entre eux, soit en compagnie d'Européens, ils se prosternent, la tête tournée dans la direction de La Mecque et achèvent leur prière. Il règne dans les mosquées le plus parfait recueillement.

Les établissements de charité sont nombreux et richement dotés: les pauvres sont bien secourus et la mendicité est rare; ce sont, ou des vieillards, ou des estropiés.. Dans ses pittoresques haillons, le mendiant turc ne demande jamais l'aumône; il vous suit pas à pas, se contente de vous saluer en portant la main au cœur, puis sur la tête. Sa formule de remerciement est touchante; *Allah vere !* (C'est Dieu qui donne!) Le Turc ne possède aucun mot pour remercier un homme, tout s'adresse à Dieu.

S'il y a peu de pays où le peuple soit aussi bon et doué de tant de qualités qu'en Turquie, il n'y en a peut-être pas un seul où toutes les hautes classes vaillent moins. Outre que l'élévation se doit presque toujours à l'intrigue, à la servilité, à la vénalité des charges, l'argent les rend avides et tel Turc qui vivait sans ambition avec une fortune de 5,000 francs, s'il devient pacha, trouve que les 60, 100, ou même 200 mille

francs d'appointements annuels ne lui suffisent plus, et vole en plus le double de cette somme. Un Turc de distinction me disait lui-même que plus le rang s'élève, plus la corruption et les vices qui l'accompagnent, sont grands. Ignorants, débauchés et rapaces, voilà ce que sont les trois quarts des pachas. Ils font en outre bon marché de leur religion, dont les prescriptions sévères servent de frein à la multitude crédule.

On se fait en Europe une très singulière opinion de la vie des femmes turques, qu'on se figure cloîtrées, cachées aux regards, et ne voyant rien au monde. C'est précisement l'inverse: tandis que les hommes presque tous apathiques ne sortent guère de chez eux sans y être forcés, les femmes sont hors de chez elles depuis le matin jusqu'au soir. Dans les rues, dans les bazars, dans les magasins on ne rencontre qu'elles. Comme les dames d'Europe, et encore bien plus qu'elles, les dames turques aiment à sortir pour regarder aux boutiques, faire leurs emplettes et mettre sens dessus dessous dix magasins avant de se décider à un achat. Elles parcourent aussi la ville en bandes de cinq ou six et davantage, suivies de leurs enfants et de leurs servantes, et paraissent s'amuser beaucoup. A Constantinople, elles sortent presque toutes en *arabas,* voitures fermées du haut mais ouvertes sur le côté, et souvent richement ornées; à Smyrne, où les *arabas* sont peu d'usage, les femmes riches se font suivre d'un garde, presque toujours nègre, armé jusqu'aux dents. Il est vrai que s'il leur est parfaitement permis de se voir entre elles, elles sont difficilement vues elles-mêmes par suite de leur costume. Ce costume dans leurs maisons est des plus simples: un pantalon large et une toute petite veste de soie ouverte sur la poitrine; elles ne portent pas même de chemises, laissent flotter leurs cheveux sur le dos, et passent leurs pieds nus dans de petites babouches. C'est cet habillement fort peu gênant des femmes, qui fait en Orient une nécessité des fenêtres à petits treillis qui ne permettent pas de voir à l'intérieur.

Pour sortir les femmes turques jettent au-dessus du costume ci-dessus un grand manteau à collet nommé *feredgé* et un voile en étoffe de coton qui enveloppe la tête et retombe sur les épaules et le dos. Les yeux, sur la partie du visage que ce voile ou *yazmak* laisse à découvert, sont cachés par une grande visière en mousseline noire. On dirait absolument des masques. Heureusement une modification à ce costume, général à Constantinople, commence à s'introduire parmi les élégantes de Smyrne. Le *yazmak* se transforme en un voile de gaze qui enveloppe gracieusement la tête et recouvre le visage, pour la forme sans le cacher ; le *feredgé* se porte alors sur les épaules au-dessus du *yazmak*. Le costume turc ainsi porté est le plus élégant, le plus noble et le plus gracieux de tous les costumes de femmes qui existent. Le *yazmak* laisse entrevoir le visage et les cheveux négligemment noués sur le derrière de la tête, souvent entremêlés de perles et de pierreries : le *feredgé* et son ample collet drapent à merveille et flottent avec une grâce toute antique. Les femmes s'habillent des nuances les plus tendres et les plus brillantes, et les couleurs à la mode varient à l'infini : l'effet d'ensemble d'un groupe est charmant ; on dirait un parterre de fleurs.

On remarque que plus ces femmes sont jolies et plus est transparent le voile dont elles se couvrent. Quelles que belles que soient les Grecques, les femmes turques, les Circassiennes surtout, telles que j'en ai vues quelques-unes, les dépassent encore et sont bien les plus admirables créatures que l'on puisse voir. Elles se distinguent surtout par la finesse et la blancheur de leur carnation et par leurs grands yeux expressifs. A Smyrne, et plus encore dans les petites villes où elles voient moins d'étrangers, les jolies femmes paraissent fort coquettes et se plaisent à être regardées, ce que les Européens ne manquent guère de faire. Quant aux Turcs, ils ne regardent jamais une femme qui passe.

Dans leur intérieur les femmes sont absolument comme les

meubles du harem, menant une vie végétative, sans recevoir jamais la moindre instruction. Matériellement il ne leur manque rien, leur existence est molle et oisive, et les maris les traitent avec beaucoup d'égards.

Depuis quelque temps surtout, dans les endroits où les habitations de campagne se touchent, les femmes turques prennent l'habitude de lier connaissance avec les Européennes, et se font un grand plaisir de leurs visites. Elles questionnent avec une infatigable curiosité sur les mœurs et les usages de l'Europe, et reviennent volontiers sur le chapitre de la galanterie. Elles supposent que les femmes franques jouissant de plus de liberté avec les hommes, doivent avoir une foule d'intrigues et d'aventures amoureuses, et tachent de les faire parler sur ce sujet. Quant aux Turcs, quand ils vont chez des Européens et qu'ils trouvent des dames dans l'appartement où ils sont reçus, la politesse telle qu'ils l'entendent est de ne pas saluer et de faire semblant de ne pas les voir.

Les mœurs turques passent pour avoir dégénéré de leur ancienne sévérité. — On raconte des aventures curieuses surtout au sujet de médecins; l'un des principaux médecins de Smyrne, Grec de nation, nommé Paléologue, a eu sous ce rapport une histoire très singulière parfaitement connue du public. N'ayant aucune fortune, il avait sollicité de Raschid-pacha les moyens de faire des études et Raschid l'avait envoyé à ses propres frais à Paris, d'où il était revenu docteur. Son protecteur lui fit donner une place d'inspecteur de service sanitaire à Constantinople, qui lui valait 60,000 fr., indépendamment d'une clientèle nombreuse et choisie. Malheureusement ou heureusement Paléologue est un fort beau garçon, et bientôt un pacha l'accusa d'avoir séduit sa femme. Paléologue prit la fuite, mais la police qui visita son domicile y trouva pour 400,000 fr. de bijoux de femmes, qui furent reconnus les mêmes que ceux dont plusieurs pachas avaient dénoncé la soustraction, faits qui permettaient de

supposer d'assez nombreux délits d'un autre genre. Il n'y a pas longtemps, Paléologue eût été pendu pour moins que cela. Aujourd'hui il a suffi qu'il se tienne à l'écart quelque temps perdant sa place, après quoi il est venu à Smyrne, où il s'est établi et on ne l'a plus inquiété. Il est certain que beaucoup de femmes de Constantinople s'habillent d'une façon très peu austère ; tout en se voilant la face, elles oublient de fermer leur manteau sur le devant et leur corps jusqu'à la ceinture se trouve beaucoup moins couvert que leur visage. A Smyrne règne plus de décence, mais divers témoins oculaires m'affirment qu'il n'en est pas de même dans la plupart des grandes villes de l'intérieur et surtout en Syrie.

Indépendammant des bazars où l'on coudoie sans cesse les dames turques, il est facile de les observer de près en allant à la campagne de grand matin ; elles y vont en sociétés nombreuses, suivies d'esclaves qui étendent des tapis sur l'herbe, sur lesquelles elles déjeunent, mais il faut affecter de ne pas les regarder. Très souvent j'en ai fait l'expérience ; je me mettais à dessiner et alors elles venaient, poussées par la curiosité, voir elles-mêmes ce que je faisais, tandis que je voyais administrer des raclées à des Grecs, ou à de malheureux Juifs qui s'étaient aventurés de trop près.

Entre autres erreurs que l'on publie journellement sur les femmes turques, j'ai lu souvent que les mosquées leur étaient interdites ; or je n'ai presque jamais été dans une mosquée sans en voir un grand nombre.

Ce qui est charmant chez les Turcs ce sont les enfants, garçons et filles ; ils sont beaux comme les anges des tableaux et tout le luxe de la famille paraît réservé à leur gracieux habillement. Il faut les voir surtout pendant le Baïram, c'est-à-dire pendant la fête qui termine le Ramazan, vêtus de velours et de satin, couverts de broderies et de perles, quelques-uns même entièrement habillés de drap d'or. Les pères surtout les soignent avec une affection extraordinaire,

les portent sur leurs épaules, les servant, les caressant tout le long du jour. Ceux des pachas et des officiers supérieurs reçoivent des grades d'officiers et portent l'uniforme ; j'ai vu ainsi à Constantinople un jeune garçon de 11 à 12 ans, aller avec les autorités féliciter le sultan et porter dans une fête, avec une aisance parfaite, le costume de colonel d'artillerie de la garde. De même on voit de petits garçons appartenant à des familles de derviches porter le bonnet de feutre gris en cône tronqué qui distingue ces religieux.

Le Turc ne sort jamais avec sa femme ; le Turc de distinction ne sort même presque jamais en société d'amis et ne va guère à pied. Il est à cheval, d'un air distrait, et son cheval marche au pas : à côté est un laquais à pied, tenant la main sur la croupe du cheval et portant la couverture qui se jette sur la riche chabraque sitôt que le maître met pied à terre ; un second laquais porte le chibouk enveloppé d'un étui de drap, et si le personnage est fonctionnaire, un troisième valet est chargé du portefeuille. Il est très rare, même à Constantinople, que le Turc aille en voiture ; on les laisse pour les femmes.

On ne peut pas parler d'une ville ou d'un quartier turc sans parler de cimetière. Ce sont d'épais bois de cyprès couvrant de vastes espaces, coupés par des chemins et quelquefois même des rues, les chemins étant bornés de murs avec des fenêtres grillées par lesquelles on aperçoit les tombeaux, qui se composent d'une pierre debout dont l'extrémité est taillée en forme de bonnet ou de turban ; la plupart du temps ces pierres sont peintes, dorées et couvertes d'inscriptions. Les monuments des riches consistent en un sarcophage dont la partie supérieure reçoit ordinairement de la terre où l'on sème des fleurs pour embellir le repos de la mort ; à chaque extrémité du sarcophage est une pierre debout, l'une portant le turban ; le tout est quelquefois entouré d'une grille ou placé dans une petite chapelle sépulcrale. Le respect que les Turcs portent à la tombe les

empêchent de jamais détruire un cimetière, de déplacer une pierre funéraire, ou de creuser la terre pour un nouveau mort, là où un autre a été enterré. Les cimetières s'étendent ainsi indéfiniment, tant au centre des villes qu'à leur circonférence, et les entourent d'une zone de solitude et de silence, au lieu des faubourgs qui entourent les villes d'Europe. Les cimetières sont souvent de délicieuses promenades et permettent de trouver à un pas de la ville, l'ombre et la tranquilité que chez nous on va chercher au loin. Les cimetières ne réveillent d'ailleurs chez les Turcs aucune idée triste ; ils sont parfois des lieux publics fréquentés, et les deux principales promenades de Constantinople, bordées de belles maisons et de cafés, sont le grand et le petit champs de repos des morts de Péra.

Les principaux monuments, je devrais dire les seuls, sont les mosquées et leurs attenances : monuments de marbre, enrichis de dorures et inscriptions.

Après avoir jeté un regard sur les différents quartiers de Smyrne et sur les nations qui les occupent, j'arrive au quartier du bazar, qui en forme le centre et les relie tous. Ce que nous appellons bazar, se retrouve en Turquie dans toutes les villes et presque dans les villages : c'est le quartier des boutiques, dont les rues ont été couvertes pour mettre marchandises, marchands et acheteurs à l'abri du soleil brûlant. Dans quelques villes d'immenses bâtiments avec des allées qui se croisent en tous sens à perte de vue ont été construits pour remplir ce but ; ailleurs se sont simplement les rues que l'on a couvertes de toits ; ailleurs encore ce sont des couvertures de nattes et des lambeaux de toile qu'on a jetés au-dessus de la rue pour y faire l'ombre et un abri. Le nom de bazar sous lequel nous désignons généralement tous ces marchés de l'Orient n'est connu que dans peu d'endroits ; partout ailleurs ce que les Européens appellent bazar est désigné sous le nom de *tcharcé* ou de *khan*. Le bazar de Smyrne est loin d'atteindre la magnificence de ceux de Constantinople et de quelques grandes villes de l'Europe ; à part un petit nombre

de galeries voutées et construites à dessein, il se compose de rues bordées d'échoppes et recouvertes d'un toit. Mais à défaut de luxe local, l'animation qui y régne, le coup d'œil tout nouveau pour un Européen, et la beauté des marchandises qui le garnissent, en font un lieu de promenade très divertissant.

Je passais peu de jours sans aller me promener quelques heures dans ces allées tortueuses où se presse une foule bigarrée de toutes les couleurs, de tous les types, de tous les costumes du monde, où se confondent dans un vague bourdonnement tous les bruits, tous les idiômes. Indépendamment des races diverses qui se partagent les quartiers de Smyrne, on rencontre là se coudoyant, le Persan au regard fier, vêtu de sa longue tunique et de son haut bonnet pointu, le Bédouin enveloppé de son immense bournous de laine blanche, le Circassien qui dépasse de la tête entière toutes les autres races d'hommes, portant un pantalon à l'antique noué à la cheville, une tunique nouée à la ceinture à laquelle pendent des armes magnifiques, une espèce de redingote à la poitrine de laquelle sont attachées des cartouches comme les portaient nos arquebusiers du moyen âge, en bandouillière attaché à un cordonnet et pendant derrière la taille un gigantesque pistolet, enfin un bonnet conique dont la moitié inférieure est garnie d'une bande de peau d'ours, le Kurde et le Turcoman à l'air sauvage en costume de peaux de bêtes, le Syrien habitant du Liban et celui de l'Yemen qui ont conservé toute l'ampleur et la majesté du costume oriental avec le gigantesque turban de cachemire, la ceinture de même étoffe et le châle ou manteau de soie brodée, l'Africain qui porte le costume algérien de drap écarlate couvert de broderies et passementeries d'or. Parmi les habitants de Smyrne se distinguent par la beauté de leurs types et l'originalité de leurs costumes, les portefaix, les zecbecks ou irréguliers, les derviches et les imans, mais surtout les fakirs dont l'austérité consiste à adopter pour costume leur barbe et

leur chevelure, tout ce que l'on peut imaginer de plus sauvage et de plus poétiquement hideux. Il n'y a pas jusqu'aux mendiants qu'il ne soit un plaisir de rencontrer ; tous inventent quelque manière originale de s'affubler des lambeaux d'étoffes leur tombant sous la main, et il est curieux de constater avec quelle majesté ils savent se draper dans leurs pittoresques haillons. Cette race turque a un tel cachet de fierté et de grandeur, que la mendicité même chez elle n'a rien d'ignoble ; ce sont des vieillards à l'air vénérable, dont chaque tête mériterait de servir d'étude à un peintre, et qui ne suivent et n'importunent personne, se contentant de prononcer de temps à autre le mot *Allah* ! Ce spectacle est bien ce qu'il y a de plus curieux pour un Européen habitué à la monotonie de nos villes et de nos populations. Ajoutez-y les groupes de personnes vêtues de couleurs éclatantes, les coursiers arabes richement caparaçonnés, les troupes de mulets originalement batés, les longues files de mélancoliques chameaux qui se suivent comme en une procession, et toute cette ménagerie de chiens, chats, porcs, chèvres, poules, canards etc., qui pillulent dans les villes d'Orient et circulent en paix dans les rues, vous aurez une idée de l'animation des bazars.

Les marchands ne sont pas moins curieux à observer que la foule qui se porte dans les rues. Ils sont établis avec leur marchandise sur une échoppe dressée en dehors du magasin, et couchés sur le comptoir où ils prennent leur repos et se font servir le café; chaque genre de commerce occupe un quartier séparé. Les Juifs crient à tue tête pour attirer les pratiques, se querellent entre eux ou avec les acheteurs, et finissent par se faire donner des coups de poing. Les Grecs bavardent sans fin et sont adroits à gagner la bienveillance des passants. L'Arménien, pareil à l'avare des vieux tableaux, compte et recompte son or, et paraît étranger au tumulte qui l'entoure. Enfin le Turc dans sa majesté olympienne dédaigne de dire un mot pour attirer les chalands ; s'il ne fume pas sa pipe d'un air distrait, il lit le Coran, ou il

enseigne à lire à son fils. A chaque angle du bazar, dans quelque encoignure, s'établit le *kafedji* ou cafetier qui sert les marchands de la galerie voisine et dispose de quelques chaises pour les promeneurs qui veulent s'asseoir et se font servir un *narghilé*. Les consommations de café atteignent en Orient une proportion incroyable à cause du bas prix de cet article, qui fait que la population s'installe une partie du jour dans les cafés et cabarets. Le café coûte cinq centimes, le narghilé autant, une grande et excellente glace dix centimes et le reste à proportion. Chacun en outre ne faisant qu'un repas proprement dit, mange à tout instant dans une foule d'échoppes établies en plein vent.

Peu avant le coucher du soleil ce mouvement du bazar et des rues attenantes cesse, et au moment où la nuit tombe tout est rentré dans le calme, à l'exception de quelques Francs qui sont restés à se promener au quai anglais ou à causer dans les cafés qui le bordent. Dès qu'il fait obscur, chacun est tenu, sous peine d'être conduit au corps de garde par les patrouilles, d'avoir une lanterne allumée et d'ailleurs la chose se prescrit d'elle même, la ville étant peu éclairée. On a pour cet usage de petites lanternes de papier qui se plient et se mettent en poche.

Avant de terminer cet aperçu de l'aspect général de Smyrne, je dois relever une erreur très répandue dans les relations que nous lisons de l'Orient. Celle-ci concerne les chiens qui sont dépeints comme un fléau des places et des rues, harcelant les passants par bandes nombreuses, surtout ceux que par leur costume ils reconnaissent pour des étrangers ; ce dernier trait surtout est fort piquant. Je croyais donc à mon arrivée à Smyrne ne pouvoir pas me munir d'un trop gros bâton pour me défendre des attaques de ces animaux ; je fus étonné de trouver les animaux les plus doux, les plus pacifiques qu'on puisse voir. Ils passent tout le long du jour couchés dans les rues sans jamais molester qui que ce soit et le soir vont se cacher dans je ne sais quel recoin, si bien

qu'on n'en aperçoit plus un. Ni à Smyrne, ni à Constantinople, ni dans aucune ville que j'ai visitée je n'en ai vu un seul aboyer même contre un passant. Ce qui est vrai, c'est que les bandes de chiens sont un des caractères, je dirais presque une curiosité des villes d'Orient. On les voit par troupes nombreuses, attachées chacune à une rue ou à un quartier, prendre leurs ébats de la manière la plus amusante. Les habitants qui les affectionnent se détournent de leur chemin pour ne pas les déranger, et les protègeraient contre quiconque voudrait les taquiner. On ne les reçoit pas dans les maisons par suite d'un précepte qui a en vue une mesure de propreté et même d'hygiène, car ces animaux sont sujets à la gâle, mais on les nourrit, on leur place des auges que l'on remplit d'eau, on les soigne quand il y en a de blessés ou d'estropiés. Vivant dans un état complet de liberté, ils ont si bien perdu le caractère apparent du chien domestique, qu'il en est un grand nombre qui ressemblent à s'y méprendre à des loups ou à des chacals.

. . . . . .

Visiter et connaître uue ville d'Orient à moins d'être accompagné d'une cicerone, ce qui est vraiment ennuyeux, n'est pas chose facile. Les rues tortueuses, aboutissant à une infinité d'impasses, forment un vrai labyrinthe et il est d'autant plus difficile de s'y retrouver que toutes se ressemblent parfaitement. On ne voit pas devant soi et on n'aperçoit ni monument ni autre chose qui puisse servir de repère. Quant aux plans de ville, il va de soi qu'il n'y en a pas. L'incendie qui balaie des quartiers entiers, d'autres qu'on laisse tomber en ruine, des terrains vagues qui se couvrent de constructions, changent en une courte période le plan entier d'une ville. Les rues n'ont pas de nom, ou ce qui est encore pire en ont une dizaine, et si l'on ne sait pas la langue, on ne doit pas songer à se faire indiquer le chemin.

Smyrne n'offre rien de remarquable sous le rapport de l'art : non seulement il n'est pas resté un seul débri de son ancienne

splendeur, mais elle n'a aucune construction du moyen âge, et ses mosquées, ainsi que ses fontaines, bains, bazars, etc., n'offrent absolument rien qui puisse intéresser le voyageur.

La beauté de Smyrne est dans la nature magnifique qui l'entoure, dans la luxuriante verdure de ses jardins, dans la fraîcheur de ses eaux, dans son beau golfe et surtout dans son admirable climat. Quant on a passé une partie de la journée dans les maisons ou dans les allées encombrées de bazars, où ne pénètre qu'un demi jour, rien de plus délicieux que de se promener vers le soir le long des quais, dont les cafés sont le rendez-vous des promeneurs élégants, dames et cavaliers: la chaleur du jour est tempérée par la brise de mer et le golfe qui s'étend à perte de vue dans la direction du soleil couchant entre deux chaînes de collines paraît un vaste lac à peine agité où circulent de légers caïques. Par un raffinement de délices, ces cafés turcs sont établis sur un plancher à claire voie au dessus de la mer sous des tentes que la brise agite, entretenant une molle fraîcheur.

Les alentours de la ville offrent d'agréables promenades. La chaîne de collines sur laquelle est bâtie Smyrne, et qui borde une partie de la rive méridionale du golfe, est aride et rocailleuse, déchirée de profondes ravines et conserve les traces de nombreux tremblements de terre qui ont bouleversé cette contrée. Il n'y pousse que quelques herbes séchées immédiatement et dévorées par de nombreuses sauterelles. Sur le mamelon qui domine la ville est une vaste citadelle, aujourd'hui en ruine, où l'on voit encore les assises cyclopéennes et d'autres taillées dans le roc, ainsi que de vastes souterrains. — Souvent, j'aimais à parcourir ces plateaux arides, ravinés par des convulsions volcaniques, où ne pousse qu'une espèce d'arum à spathe violet qui exhale une odeur fétide, et quelques maigres plantes que dévorent des nuées de sauterelles. La roche nue, exposée aux rayons perpendiculaires du soleil, brûle la plante des pieds comme un fer chaud ;

sur le plateau une bande de Turcomans avait néanmoins planté des tentes de feutre assujetties par des cordes ; c'était une image du désert. Certes nos vertes prairies et nos forêts ombreuses ont leur douce et tranquille poésie, mais combien plus grandiose est cette austère poésie du désert avec ses monotones ondulations de terrain et son vaste silence ; le soleil à travers une atmosphère diaphane verse sur le tableau une lumière puissante qui produit des effets d'ombre et de clair réellement fantastiques. La chaleur ardente, l'air lourd comme le plomb exaltent le cerveau, et donnent au corps une énergie inaccoutumée comme si toutes ses forces se réunissaient pour réagir contre la pression des éléments. Plusieurs fois j'ai loué un cheval arabe pour aller en vrai bédouin, errer dans ces solitudes ; j'aime a m'abandonner à toute la rapidité du galop de mon fougueux coursier, si doux néanmoins et si souple qu'on pourrait se croire bercé dans un lit. Souvent je m'arrêtais dans les ruines de la citadelle d'où l'on jouit du coup d'œil le plus admirable et le plus calme qu'on puisse voir : à ses pieds on a la ville entière, ses cimetières, ses jardins, puis le golfe et ses admirables rivages. Un jour je m'étais assis pour contempler ce beau spectacle, lorsque j'entendis derrière moi quelque bruit, mais je ne songeais pas à me retourner pensant que c'était quelqu'une des chèvres que j'avais vu roder autour de moi ; le bruit se rapprochant, je vis tout-à-coup à mes côtés un aigle magnifique qui me regardait fixément ; il était si près de moi que j'aurais pu lui donner un coup de pied, je fis un geste pour le faire lever, il se contenta d'aller se poser six pas plus loin. Je ne savais pas à quoi attribuer cette familiarité d'un oiseau d'ordinaire si défiant, lorsque je découvris qu'il habitait avec sa famille, une aire située sur une vieille tour au pied de laquelle gisaient de nombreux ossements. Mon fusil était chargé à balle, mais je ne voulais pas tuer ce magnifique animal dont la présence seule anoblissait les ruines. A quoi bon troubler par un meurtre cette belle nature de Dieu ?

Aussitôt qu'on dépasse Smyrne en avançant vers le fond du golfe, ou que l'on franchit cette chaîne de collines que je pourrais comparer à nos dunes, le pays change complètement de caractère : ce sont partout de riantes collines bien plantées, séparées par des vallées profondes, ombragées, où coulent de frais ruisseaux. Le côté de la ville qu'on n'aperçoit pas en arrivant à Smyrne, parce qu'il regarde le fond du golfe, offre le même aspect riant : ce ne sont que vastes jardins entourés de murs, plantations magnifiques, maisons ou kiosques cachés parmi les arbres.

Derrière la ville, entre le mamelon où s'élève, comme je l'ai dit, l'ancienne acropole et une chaîne de collines parallèle, coule, au fond d'une charmante vallée, la petite rivière si célèbre chez les anciens qui a conservé son nom de Mèlès. C'est sur ses bords que la tradition fait naître Homère, et l'on prétend que c'est là qu'il passa une grande partie de ses jours à réciter aux rapsodes ses immortelles épopées qui devaient faire le tour de la Grèce. C'est aujourd'hui une poétique et solitaire promenade à travers d'épais jardins ; l'eau de la rive, d'une fraîcheur et d'une limpidité admirable, est utilisée à l'arrosement des plantations voisines. On la traverse sur de magnifiques ponts, chacun de deux arcades, qui servent en même temps d'aqueducs. Les arcades inférieures semblent être de construction romaine ; l'étage supérieur à belles et larges ogives est d'architecture sarrasine.

C'est là que je vais souvent avec un livre chercher le calme et le silence, couché près d'une source ; sous un vaste platane je contemple le ciel bleu, la large vallée et la perspective lointaine des montagnes ; j'aspire la brise fraîche et le vague parfum de la voluptueuse terre d'Ionie, mélange indéfini de tous les parfums. L'onde murmure, les insectes bourdonnent, les oiseaux chantent, le lézard brille au soleil, la couleuvre se glisse le long des haies, la cigogne familière se perche sur les arbres ou sur le faîte des maisons. Tout est vie dans la nature et moi-même je sens ma vie décupler. Oh ! qu'on se sent heureux

de vivre sous le soleil d'Orient! — Souvent le livre me tombe des mains et la contemplation de cette belle nature me plonge dans des extases des heures entières. J'oublie de boire, de manger... j'oublierais de vivre.

J'ai visité le midi de la France, Malte, la Grèce, j'ai vu cette mer bleue, ce ciel d'un profond azur, ces flots intarissables de lumière, cette nature si magnifique dans son luxe sauvage et surtout la vie libre et simple de ces contrées primitives ; tout cela a fait de moi quelque chose que j'ignorais ; on dirait qu'il s'est réveillé en moi un être qui dormait, que je me sens homme pour la première fois. J'ai lu les livres des voyageurs, j'ai lu Marcellus, Lamartine, Chateaubriand, mais que sont les paroles auprès de la réalité, et quelle langue peut essayer de rendre les beautés sublimes de la nature et de son créateur !

Mais de toutes les promenades aux environs de Smyrne celle qui est la plus en vogue est celle de Bournabat, charmante petite ville située un peu au-delà du fond du golfe et où se rend quatre fois par jour un petit bateau à vapeur. A l'extrémité du golfe de Smyrne dont elle fait pour ainsi dire la continuation, est une charmante plaine mêlée d'arbres et de champs cultivés, ceinte de magnifiques montagnes dont les gradins inférieurs se recouvrent de superbes plantations tandis que leurs cimes granitiques offrent au soleil les nuances les plus belles et les plus variées. Cinq ou six jolis villages, dont deux ou trois sont plutôt de petites villes, se trouvent au fond de cette vallée . Bournabat, auquel on se rend de l'endroit où touche le bateau à vapeur, par d'élégantes arabas, est le plus remarquable de tous et je n'ai pas même vu en Europe un village qui puisse lui être comparé. C'est un assemblage de maisons de campagne appartenant aux premières familles de Smyrne qui y passent l'été et qui ont trouvé moyen d'y réunir tout le luxe de l'Europe à tout celui de l'Orient. Toutes sont entourées de longs murs blancs, mais la porte restée ouverte permet aux promeneurs de plonger leurs regards dans

les jardins où les arbres pressés produisent une demi-obscurité et qu'ornent de vigoureux lauriers roses. Ce ne sont que ruisseaux, vases et fontaines de marbre. Au fond, cachée par les massifs de verdure, est une somptueuse habitation entourée de péristyles sous lesquels les femmes couchées sur des sophas viennent goûter la fraîcheur. Ce charmant petit endroit a une place ombragée par d'immenses platanes, ornée de deux jolies fontaines et entourée de cafés où les hommes vont fumer et causer sous des treillis de vignes, un bazar, une mosquée et deux jolies églises.

Narnikani avec ses forêts d'abricotiers et de grenadiers, Bournabachi ou la capitale des sources, avec ses riches plantations qu'arrosent de nombreux ruisseaux divisés en une infinité de bras, sont, avec deux ou trois villages pittoresquement situés dans les montagnes voisines, les lieux de prédilection des Smyrniotes, en été surtout quand les épidémies, dont ils ont une peur affreuse, menacent d'envahir la ville. Cette peur était, quand j'ai fait séjour à Smyrne, le sujet de toutes les conversations: depuis mon arrivée, j'ai lu dans un journal que bien que le choléra n'ait fait à Smyrne qu'une huitaine de victimes, la moitié des habitants était en fuite, encombrant les villages des alentours.

A l'extrémité de la plaine dont j'ai parlé et à l'entrée des défilés des montagnes, se trouve la petite ville de Hadjilar où j'ai logé quelque temps à la campagne chez un de mes amis; j'ai saisi avec plaisir cette occasion de voir de plus près les mœurs des habitants de la campagne. Elles sont plus hospitalières encore que celles de la ville ; les gens mêmes qui ne comprennent pas une syllabe de votre langage s'empressent de vous rendre service et de vous inviter à prendre quelque chose. Un soir même les bachi-bazouks vinrent me donner une sérénade parce qu'ils avaient remarqué que je m'étais amusé à écouter leur musique bizarre.

Je me suis souvent rendu aux environs pour chasser, soit seul, soit en compagnie, et partout le pays est admirable ;

les vallées sont cultivées en perfection, tandis que les montagnes couvertes de broussailles abondent en gibier de toute espèce et surtout en sangliers dont nous tuâmes plusieurs. Chaque village paraît avoir adopté sa spécialité de culture, ce qui donne à la campagne un aspect tout particulier et au paysage un caractère plus large. Karazat n'est qu'un vaste champ de melons, Cordelio cultive les pastèques, et Nymphia les figues connues sous le nom de figues de Smyrne dont les plantations s'étendent jusqu'à Magnésie. Les fruits sont d'une incroyable abondance et, malgré leur bas prix, d'une qualité infiniment supérieure à tous ceux de l'Europe, à l'exception des pêches et des abricots que l'on ne cultive pas et qui se mangent en Orient à l'état de fruits sauvages. La consommation de fruits est immense; le peuple ne mange absolument que du fruit et du pain.

Dans la direction opposée au midi de Smyrne, sont encore quelques villages peuplés de campagnes et de grandes exploitations agricoles; on remarque surtout celui de Sodikeni où le sultan fit, il y a quelques années, une vaste concession de fort beaux terrains à Lamartine, sous condition qu'ils fussent mis en exploitation. Lamartine n'ayant pu réunir les capitaux suffisants, dut renoncer à son privilège. Beaucoup de ces exploitations sont déjà actuellement d'un beau produit parce que le sol, qui est des plus fertiles, n'a besoin que d'eau pour donner d'abondantes récoltes ; mais on s'en promet des résultats bien plus satisfaisants pour un avenir peu éloigné, quand une administration plus prévoyante aura créé des voies de communication, purgé le pays des brigands qui l'infestent et levé les entraves qui gênent le commerce.

Les brigands surtout sont la terreur du pays, au point que la plupart des propriétaires n'ont pas osé visiter depuis deux ans, les terres qu'ils possèdent dans les environs. Sitôt que les malfaiteurs, qui sont tous gens établis dans le pays et protégés par la population grecque à laquelle ils appartiennent, apprennent que quelque homme riche sort de la ville se rendant dans cette

direction, ils s'embarquent pour le surprendre, l'emmènent dans les montagnes où ils le menacent de mort et ne le relâchent qu'après que la famille leur a envoyé une rançon souvent si considérable qu'elle la ruine aux trois quarts. Deux jeunes gens et moi, suivis de domestiques, nous passâmes deux jours dans ces environs entre Smyrne et Ephèse, mais usant de prudence et bien armés. Le pays étant coupé de montagnes presque inaccessibles et couvert d'épaisses broussailles, les malfaiteurs ont su rendre inutiles les efforts qu'ont faits depuis quelque temps les pachas pour les détruire. Les autorités turques ont d'ailleurs les mains liées par le Tranzemat qui défend toute exécution capitale à moins qu'elle ne soit ordonnée par le sultan en personne, d'où il arrive que la justice différée finit par ne plus se faire, et par la protection que les consuls européens accordent très mal à propos, quelque fois à prix d'argent, à ces malfaiteurs grecs. Les Européens établis dans le Levant entravent fréquemment, par leur mauvaise volonté et leurs réclamations mal fondées que les gouvernements appuient néanmoins, les mesures que prend la Porte pour civiliser ses États. Sous Halil-pacha, beau-frère du sultan, qui précéda à Smyrne le pacha actuel, les brigands établis à Boudja, sachant que la police ne pouvait pénétrer sans beaucoup de formalités dans le domicile des négociants anglais qui ont leurs campagnes dans ce village, firent avec eux un pacte en vertu duquel ils étaient hébergés dans les dépendances des habitations anglaises, qui recevaient en revanche complète garantie d'immunité de la part des brigands. Ceux-ci donc après leurs courses s'y retiraient en paix pour partager leur butin et narguaient la police turque. Le pacha ennuyé de ce scandale envoya son *kiaya* avec des troupes cerner la maison d'un Anglais où la bande paraissait s'être cachée. L'Anglais parut au seuil de sa porte, se plaignant à grands cris de la violation de son domicile ; le *kiaya* lui répondait qu'il allait se retirer s'il recevait de l'Anglais sa parole d'honneur qu'il n'avait pas de brigands retenus chez lui ; l'Anglais donna sa

parole sans hésiter, mais à peine finissait-il de parler que des coups de fusil, partis d'une fenêtre, firent tomber deux soldats turcs. Les autres pénétrèrent de force dans la maison et massacrèrent les brigands, y compris leur chef qu'ils trouvèrent caché sous une trappe dans le salon du maître. Malgré leurs droits évidents, le consul anglais n'en intrigua pas moins pour faire destituer le pacha, qui fatigué de ces difficultés et de celles qu'on lui créa à l'occasion de l'affaire Kosta, finit par donner sa démission.

J'employai les deux mois que je passai à Smyrne à apprendre le grec et le turc. Le grec que l'on parle en Asie diffère notablement de celui qui est usité en Grèce, où je parvins au bout de quelques jours à me faire comprendre sans peine, parce qu'à part la prononciation différente de celle qu'on nous enseigne, la langue s'éloigne peu de l'ancienne à laquelle on s'efforce de la ramener. En Asie elle s'est beaucoup plus corrompue et mélangée de mots turcs ou appartenant à d'autres idiomes européens et asiatiques. Le turc, à l'exception de son écriture qui est difficile et compliquée et qui ne marque guère que les voyelles, une espèce de sténographie à l'usage de ceux qui se servent de la langue, le turc dis-je est une langue extrêmement simple et facile que l'on doit parler en un an comme si l'on était du pays. Cette simplicité a un caractère tout-à-fait primordial ; sous plus d'un rapport le turc se rapproche du sanscrit, bien que celui-ci appartienne à une toute autre famille de langues et possède une grammaire beaucoup plus compliquée. Une compensation à la difficulté des caractères d'écriture, c'est qu'ils sont communs au turc, au persan et à l'arabe, trois langues d'origines différentes mais tellement mêlées l'une à l'autre par suite des évènements religieux et politiques de l'Asie occidentale, que celui qui se sert de l'une des trois langues est assez près de savoir les autres.

Pendant mon séjour à Smyrne, la préoccupation générale était la politique, sujet de discussions animées. Les Grecs ne

taisaient pas leurs sympathies pour la cause russe qu'ils s'imaginaient être entièrement liée à la leur, tandis que les Européens et plus encore les catholiques d'Orient qui aiment les Turcs, je dirai presque avec enthousiasme, parce qu'ils en sont bien traités et aussi en haine des Grecs, souhaitaient le succès des alliés. Les plus indifférents étaient les Turcs : pleins de bonne volonté et de courage, ils apprennent néanmoins du même air le succès et le revers : « Dieu l'a voulu ! » ou » s'il plaît à Dieu, ! » on n'en obtient pas autre chose.

J'ai été témoin des fêtes du Ramazan qui se célèbrent la nuit : les bazars sont illuminés, les Turcs s'y promènent en habit de fête, remplissent les cafés et se régalent. Puis vient le grand Baïram qui dure quatre jours pendant lesquels la ville entière est illuminée toutes les nuits. C'est aussi à cette époque que les derviches se livrent surtout à leurs exercices de piété, auxquels chacun peut aller assister. Ils se divisent en deux ordres principaux : les tourneurs qui circulent en pirouettant sur eux-mêmes les bras en croix, à l'intérieur d'une balustrade circulaire, autour de laquelle se promènent les curieux qui déposent une légère offrande. Ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de lassitude et vont alors se reposer sur un sofa, fumer et boire du café jusqu'à ce que leurs forces étant revenues, ils aillent reprendre leur gymnastique. L'autre catégorie, qu'on nomme derviches hurleurs, se tiennent accroupis sur leurs talons et hurlent à l'envi d'une voix enrouée, ce qu'ils estiment beaucoup plus agréable à Dieu que de pirouetter sur la pointe des pieds. Bien que ces derviches soient en vénération parmi beaucoup de Turcs, il y a un parti nombreux qui considère leurs pratiques comme ridicules et impies, et comme n'étant point approuvées par le Prophète. Il est certain que ces singeries absurdes contrastent tristement avec la piété recueillie des Turcs dans leurs mosquées.

Anciennement et même récemment encore, un infidèle qui aurait pénétré dans une mosquée aurait été mis à mort. Aujourd'hui il est presque toujours facile d'y entrer, soit en

donnant un *bakchick* (pourboire) à quelque employé subalterne, soit même en ne payant rien du tout et observant d'ôter ses souliers et de garder la tête couverte. Toutefois on ne doit pas vouloir y pénétrer en temps de Ramazan, ni les jours de fête, ni pendant les cérémonies religieuses, que l'on peut du reste voir de l'extérieur.

Peu après le Baïram la caravane des esclaves étant arrivée, j'eus la curiosité d'aller voir le marché où on les expose. Depuis que l'autorité a défendu la mise en vente publique des esclaves blancs des deux sexes, il n'y a plus à ce marché que quelques vilaines négresses déguenillées et des petits enfants à moitié nus. Les esclaves blancs, ou même les esclaves noirs de quelque valeur se vendent de la main à la main sans être exposés. L'esclavage est certes partout une violation flagrante de la loi naturelle par son principe même, mais indépendamment de ce vice radical, tout le monde convient qu'il est en Turquie d'une grande douceur, presque semblable à celui qu'exerçaient anciennement les patriarches. Les esclaves sont pour ainsi dire de la famille et traités comme les enfants de la maison. Les femmes esclaves accompagnent la maîtresse à la promenade, sortent avec elle en voiture et sont toujours aussi bien mises qu'elle. Tous les esclaves que j'ai vus paraissent bien tenus et contents : on les rencontre dans les cafés, dans les rues où vont les maîtres, ou ailleurs, sans jamais être témoin de ces scènes de misère ou de brutalité qui, aux colonies et en Amérique, sont un perpétuel scandale. L'esclavage n'est pas d'ailleurs considéré comme une tache et ne ferme pas l'accès aux plus hautes dignités : Halil-pacha, gendre du sultan et gouverneur général de l'Anatolie, le fameux grand-visir Kosrew-pacha, l'homme le plus considéré et le plus riche de l'empire, et Mustapha-pacha, qui précéda dans la dignité de grand-visir Mehemet-Kibrisbi qui l'occupe aujourd'hui, sans parler d'une foule d'autres, ont été esclaves. Le sultan n'épouse jamais que des esclaves. Les nègres ne

sont en butte à aucun mépris et il y en a plusieurs dans les officiers de l'armée et les fonctionnaires.

J'eus l'occasion de voir deux incendies dont l'un était un véritable incendie d'Orient, détruisant tout un quartier en quelques heures. Comme on ne sait où s'arrêtera le fléau, tous déménagent dans le rayon d'un quart de lieue, et les plus voisins de l'incendie, sans rien attendre, fuient en chemise ou même sans chemise, hommes, femmes, enfants, emportant ce qu'ils ont de plus précieux. Au milieu de ce tumulte courent effarés les animaux de toute espèce, surtout les bandes de chiens qui, chassés de leurs repaires et demi brûlés, font entendre des hurlements affreux. Dans ces pays où les maisons sont en bois sec, où l'on fume partout et tout le long du jour, et où il est d'usage que personne ne se couche sans une veilleuse, il est inutile de chercher loin les causes d'incendie.

Il ne brûle cependant pas une hutte sans qu'on n'en accuse la malveillance des Grecs qui ne manquent jamais à cette occasion de recevoir bon nombre de coups. Même au dernier incendie de Varna on en a jeté quatre, pieds et poings liés, au milieu des flammes. Ce qui est certain c'est que plus d'une fois la méchanceté des Grecs a causé de grands désastres.

Ce sont eux aussi qui fomentent ces rixes que l'on voit à tout moment dans certains quartiers de Smyrne et qui montent des coups de main contre les Francs que l'on rencontre isolés. Sous ce rapport le débarquement des troupes européennes qui se sont de temps à autre arrêtées à Smyrne, a produit bon effet, car les soldats faisaient rude leçon aux Grecs qui les assaillaient et en ont tué trois ou quatre. Ceux-ci en revanche, lorsqu'ils ont appris que l'Autriche venait de passer un traité avec la Porte, s'en sont vengés en saisissant un prétexte futile pour assaillir et laisser pour mort sur le terrain, le chancelier du consulat d'Autriche et un officier de sa nation.

Parmi tous le évènements qui survinrent pendant mon

séjour à Smyrne, incendies, histoires de voleurs, rixes et assassinats, figure la cherté des vivres occasionnée par des accapareurs dont on accusait le pacha d'être complice, ce qui donna lieu à des émeutes, et enfin, pour mettre le comble au désordre, arriva le choléra. La maladie était fort peu de chose, mais les médecins qui, sous un climat aussi sain que celui de Smyrne, ont d'ordinaire fort peu à faire, s'entendaient entre eux pour grossir la chose et d'ailleurs le nom seul de choléra suffisait pour jeter l'épouvante. C'était vers la fin de juillet et mon intention était de partir pour Constantinople, mais la ville fut mise en quarantaine et il me fut impossible de m'embarquer; tous les jours il passait des navires, mais ils refusaient de se mettre en communication avec Smyrne.

Enfin le 3 août arriva de la Porte l'ordre de lever la quarantaine et je retins mon passage à bord d'un vapeur autrichien qui partait pour Constantinople.

26 août 1854.

CHAPITRE III.

CONSTANTINOPLE ET BROUSSE.

Dardanelles. Mon intention n'était pas de me rendre directement à Constantinople ; je comptais m'arrêter en route d'abord à Mételin, puis ensuite à Ténédos pour visiter les ruines de Troie, et enfin à Gallipoli !

Nous jetâmes l'ancre devant Mételin de nuit, de sorte que je ne vis rien de la ville. Malgré la levée de la quarantaine, la police de cet endroit refusa de me laisser débarquer, sous prétexte que le lazaret était déjà comble et que l'on ne voulait pas m'admettre en libre pratique. Force fut donc de continuer ma route. Quand il fit jour, nous étions encore dans le canal qui sépare l'île de Lesbos (Mételin) de la côte de l'ancienne Mysie, vis-à-vis de l'endroit où s'élevait jadis Héraclée, puis nous passâmes devant le beau golfe d'Adramit, d'où l'on aperçoit pour la première fois les flancs boisés et les cimes neigeuses du mont Ida. Au fond de ce golfe existe encore Adramythium, où la tradition fait retirer les Troyens après le sac de leur ville et Antandros, d'où partirent les vaisseaux d'Énée.

A l'endroit où le golfe débouche dans la mer Égée, se trouvent sur la côte asiatique le cap et la ville de Baba. Cette jolie petite ville, dans une position élevée et pittoresque,

défendue par des murs et un petit fort de construction antique, étant une station de bateaux à vapeur, je voulais y descendre, mais les autorités, sous prétexte de choléra, ne permirent même pas au vaisseau de s'arrêter.

Nous longeâmes la côte dominée par la haute chaîne de l'Ida jusqu'à Ténédos, îlot aride avec une petite ville où nous nous arrêtâmes une heure. On consentit à me laisser descendre à condition que je ferais quarantaine de trois jours dans une mauvaise barque ancrée dans la rade; mais cela ne me parut pas fort sûr; si le choléra fût survenu dans cet intervalle à Ténédos, on eût mis l'île en quarantaine et je pouvais me voir retenu indéfiniment dans un endroit fort peu attrayant. Je préférais, s'il fallait me résoudre à faire quarantaine, la subir en terre ferme; du moins, ma quarantaine purgée, je pouvais, quoi qu'il arrivât, m'échapper plus facilement que d'un petit îlot, et continuer ma route. Je me décidai donc à rester à bord. C'est à Ténédos que les flottes françaises et anglaises s'arrêtent d'abord, avant d'aller stationner à Besoka, village et rade en face de Ténédos sur la côte d'Asie.

Quand on a dépassé Ténédos on jouit d'un coup d'œil des plus vastes et des plus admirables. A sa gauche on aperçoit la terre basse de Lemnos, puis Imbros en forme de plateau élevé profondément déchiré en tous sens par des convulsions volcaniques qui ont ravagé anciennement cette partie de l'archipel, ainsi que l'attestent les plus anciennes traditions de la Grèce. Au-dessus d'Imbros, qui la cache en partie, pareille à une pyramide de montagnes, Samothrace élève son immense cime couverte de neiges. Ces îles, de même que Thasos qui s'élève plus loin, et toute la contrée voisine, étaient célèbres dans la mythologie et les mystères de la Grèce: de Lemnos est venu le culte de Vulcain, de Samothrace le culte mystérieux des Cabires ou grands dieux, le mythe d'Orphée et plusieurs autres originaires de Thrace et se rapportant à une époque où les nations helléniques, avant de descendre vers la Grèce,

occupaient les contrées voisines de l'Hellespont parmi les Mysiens, les Thraces, et d'autres peuples appartenant comme eux à cette grande famille de nations que les ethnographes ont appelées thraco-pélasgiques. Cette contrée qu'avaient habitée leurs ancêtres resta longtemps dans le souvenir des Grecs un pays de mystères et de fables. Les Thraces de leur côté, plus voisins des Pélasges proprement dits que des Hellènes, conservèrent longtemps les mœurs antiques des premiers, et vécurent dans une espèce de barbarie jusqu'à ce que Philippe de Macédoine, qui fut le Pierre Ier de ces régions, leur imposa avec son sceptre la civilisation grecque. Je regrettai de ne pouvoir pour le moment visiter ces îles célèbres et peu connues et me promis de faire un jour cette excursion.

Du côté opposé, après avoir doublé le cap Rhetée, la vue s'étend sur la fameuse plaine de Troie que l'on côtoie de près jusqu'au moment d'entrer dans les Dardanelles : elle s'étend au loin jusqu'au pied de l'Ida, et sur la première rampe de montagnes était la ville de Troie, dont l'acropole ou Ilion s'élevait sur une légère éminence; le long de la mer elle est limitée au sud par le cap Rethée, au nord par le fameux promontoire de Sigée, où se trouvaient les vaisseaux de tous les Grecs. Dans la plaine et sur les promontoires on aperçoit les célèbres tumulus qui remontent à une haute antiquité et dont les plus élevés sont attribués depuis les temps anciens, à Achille, Patrocle, Ajax et Hector. Indépendamment de ces souvenirs homériques, le paysage a un aspect grandiose, auquel s'ajoute le spectacle de l'archipel, et surtout de Samothrace dont la haute cime domine le tableau et poursuit le regard. Aussi est-ce là qu'Homère plaça Neptune embrassant du regard Troie, le camp des Grecs et la plaine où se livrait le combat...

Après avoir doublé le promontoire de Sigée et son haut tumulus, on se trouve à l'entrée du détroit des Dardanelles, entre la pointe de la Chersonèse et une plaine assez étendue, la plaine de Thymbrée qui descend d'un versant de l'Ida.

Cette plaine est parcourue par le Xanthe et le Simoïs, illustrés dans les récits d'Homère. L'entrée du détroit est défendue par les anciens châteaux d'Europe et d'Asie, et par quelques autres fortifications qui n'ont plus aujourd'hui une grande importance. C'est à quelques lieues plus loin, à l'endroit ou le détroit se resserre au point de n'offrir plus en largeur qu'une petite portée de canon, que se trouvent les Dardanelles proprement dites et les nombreuses fortifications qui en dépendent.

Comme le choléra règnait en plein aux Dardanelles, les autorités de l'endroit jugèrent inutile de prendre des mesures sanitaires vis-à-vis des arrivants et on me permit de débarquer à libre pratique. A peine m'étais-je installé dans l'unique hôtel de la ville d'Asie, appelée en turc Chamak-Kaleçi ou Tour des Échelles, que je liai conversation avec des médecins de l'armée française qui me représentèrent qu'obligé d'attendre quelques jours l'arrivée d'un navire qui put me transporter plus loin, je m'ennuirais aux Dardanelles et me proposèrent d'accepter l'hospitalité à l'établissement français de Nagara, situé également sur la côte d'Asie, à cinq quarts de lieue au nord des Dardanelles. J'acceptai l'offre de ces messieurs, et je me trouvai parfaitement logé et servi dans un appartement de l'hôpital, ayant pour compagnons de mes tournées et pour commensaux plusieurs médecins et quelques officiers du génie très instruits, d'une société fort agréable. J'avais d'ailleurs à ma disposition des chevaux pour mes excursions dans le voisinage.

Pour en revenir aux Dardanelles, ce que nous appelons ainsi en Europe, porte en Turquie le nom de Boghaz-Hiçarleri ou les châteaux du détroit, et se compose de deux villes situées l'une en face de l'autre. La ville d'Asie est un endroit assez passable, de 8 à 10 mille âmes, dont l'importance commerciale augmente tous les jours aux dépens de Gallipoli qui ne cesse de décroître ; aussi les agents consulaires se sont-ils tous transportés à Dardanelles, laissant à Gallipoli un simple commis.

Une des principales industries de Dardanelles est celle des poteries qui a valu à la ville d'Asie son nom Chamak-Kaleçi. Ces poteries, d'une argile grossière, sont peintes et émaillées de couleurs éclatantes et rehaussées d'or, ce qui, joint à leur vil prix, les fait rechercher en Orient. Les vases affectent les formes les plus fantastiques, plantes, fleurs, animaux et créatures chimériques de tout genre ; plusieurs ne sont pas sans analogie avec certaines vieilles chinoiseries. La ville d'Europe appelée Chelid-Bahri est un peu moins importante que celle d'Asie.

Les fortifications des Dardanelles consistent en deux vieux châteaux à murailles épaisses flanquées de tours circulaires, l'un en Europe, l'autre en Asie. Ces châteaux, qui étaient autrefois l'unique défense du détroit, ne sont plus aujourd'hui que les réduits de deux magnifiques batteries de construction moderne, établies sur l'extrême bord de la mer et à fleur d'eau, qui croisent partout leurs feux. On a profité du léger coude que le détroit fait à l'ouest, immédiatemement au-dessus de ces châteaux, pour construire sur la côte d'Asie un troisième fort qui fait face à l'entrée du passage et plusieurs autres batteries fortifiées, de manière que l'ensemble forme un vaste croissant dont les feux convergent à l'endroit de la passe. Tous ces ouvrages sont bas, à fleur d'eau, de manière à être difficilement aperçus et canonnés par l'ennemi. Pour éviter qu'ils puissent être pris de revers, toutes les hauteurs voisines de la mer, qui les commandent, sont couronnées de fortifications neuves, dont les batteries servent en même temps à protéger les ouvrages inférieurs et dominent le détroit. Tous ces forts ou batteries, que je pus visiter en compagnie d'un capitaine du génie, étaient pourvus d'une garnison nombreuse qui les entretenait avec soin, et armés de pièces du plus fort calibre. Mais c'est surtout à Chelid-Bahri que l'on admire les fameuses batteries dont les pièces égalent toutes et dont plusieurs dépassent le grand canon de Gand; ces magnifiques pièces en beau bronze, couvertes d'ornements, avancent et reculent

sur des coulisses en bois, mais ne peuvent être dirigées ni à droite ni à gauche. Leurs boulets sont de marbre, d'un diamètre de 2 1/2 pieds, et chaque pièce est pourvue d'une espèce de grue qui sert à la charger. Ces pièces sont d'ailleurs plutôt un objet de curiosité que d'utilité: la difficulté de les manœuvrer et de les charger, fait que l'on compte moins sur elles que sur les pièces voisines dont le calibre est moins exagéré.

Le choléra qui venait de faire son apparition aux Dardanelles causait aux habitants une grande frayeur ; les autorités, y compris le pacha civil, s'étaient enfuies et les consuls, à l'exception de ceux de France et de Naples, avaient suivi leur exemple. Celui de Naples perdit en deux jours sa femme et sa fille et fut lui-même à deux doigts de la mort. Le pacha militaire, resté seul à son poste, défendit l'introduction de toute espèce de fruits et d'un grand nombre de légumes ; il en fit même détruire une quantité considérable dans les campagnes voisines.

Au-delà des Dardanelles, les fortifications continuent sur les côtés du détroit jusqu'à Nagara-Bournou situé à une lieue et demie plus au nord, sur la côte d'Asie. A cet endroit, le cap Nagara s'avançant jusqu'au milieu du détroit, le passage est le plus resserré. C'est sur cette pointe même qu'est située la ville d'Abydos, dont les ruines consistent en quelques constructions envahies par la mer, qui ont dû être le quai et le môle du port, et en quelques vestiges d'un théâtre demi-circulaire creusé dans le flanc d'une colline.

Cet endroit est célèbre par le passage de plusieurs grandes armées. C'est là que Xerxès fit jeter sur le détroit un pont de bateaux pour faire passer son armée en Europe ; au nord de la pointe de Nagara est une large vallée où il eut ses campements. Plus tard Alexandre passa au même endroit pour aller conquérir la Perse. Enfin en 1357 Suleïman-Pacha, fils du sultan Orkhan, suivi de quatre-vingts hommes seulement, traversa à la même place le détroit au milieu de la nuit,

s'empara de la petite forteresse de Tzympe en Europe, et ayant reçu 3000 hommes de renfort, réussit à prendre Gallipoli, jetant ainsi les fondements de l'empire ottoman en Europe.

Aujourd'hui l'emplacement d'Abydos est occupé par la forteresse turque de Nagara et par le lazaret des Dardanelles, qui a été cédé aux Français pour le temps de la guerre. Ils y ont ajouté de nombreuses constructions et en ont fait leur principal hôpital. Peu avant mon arrivée le choléra y avait sévi ; deux cimetières, successivement achetés, s'étaient remplis, et on venait d'en former un troisième. Il est vrai que les Français, convalescents et infirmiers, ne se ménageaient guère ; tantôt on les surprenait dans les vignes des environs mangeant des raisins verts malgré les sentinelles disséminées dans la campagne, tantôt on les voyait tomber ivres dans les rues de Dardanelles, au grand scandale et au grand effroi des Turcs, qui parfois s'imaginaient qu'ils étaient frappés du choléra et n'osaient pas aller les relever.

Quand j'eus vu les deux villes des Dardanelles et l'ancien site d'Abydos, je fis avec ces messieurs du génie quelques courses à cheval dans le pays qui offre des ruines byzantines, et qui de plus est remarquable au point de vue géologique par les traces irrécusables du violent effort des eaux venues du nord, pour ouvrir par bris et érosion une voie au trop plein de la mer Noire vers la Méditerranée.

Un autre jour, voulant aller en face de Nagara sur la côte d'Europe, nous nous dirigeâmes vers le fort pour prier le commandant turc de nous prêter son caïque et ses rameurs. Mais au moment d'entrer les deux soldats qui se trouvaient de garde à la porte, et qui nous avaient vu sortir de l'hôpital, s'enfuirent en toute hâte et nous crièrent de loin de ne pas avancer: ils craignaient que nous ne leur apportassions le choléra. Jugeant inutile de les effrayer, nous retournâmes sur nos pas et on écrivit quelques mots au commandant ou *bimbachi* qui nous envoya son canot.

Vis-a-vis de Nagara se trouve en Europe la petite ville de

Maïto habitée par des Grecs, qui voyant des uniformes français, nous firent grande réception. Les autorités et les prêtres de l'endroit nous conduisirent vers deux anciennes églises revêtues de peintures à fresque de style byzantin : on nous demanda nos noms et on les écrivit sur un registre pour les mentionner aux prières du dimanche suivant: c'est un usage assez répandu chez les prêtres grecs, qui le font tantôt par politesse, tantôt pour solliciter indirectement quelque aumône. Nous donnâmes tous nos noms, même l'aumônier catholique du camp français, qui prit la chose en badinant.

De là nous allâmes voir, un peu plus avant sur la côte, le site occupé jadis par la ville de Sestos en face d'Abydos, et auquel se rattache le souvenir d'Héro et de Léandre. Il ne reste en fait de ruines qu'une vieille tour à laquelle il serait difficile d'attacher une date et qui porte encore le nom de tour de Léandre. Byron, qui avait assez de gloire sans en ambitionner de mauvais aloi, essaya de renouveler le tour de force de Léandre et s'est vanté d'y avoir réussi, ce qui est généralement cru en Europe ; mais il existe encore à Maïto des témoins du fait ; or voici ce qui eut lieu : l'auteur de Child-Harold se mit à la nage suivi de deux barques qui devaient le pêcher en cas d'accident, puis arrivé à 150 pas de la côte, et sentant qu'il ne pouvait résister au courant qui est très violent dans tout le détroit, il monta sur l'une des barques et se fit ainsi conduire au bord opposé.

A quelque distance de Maïto vers l'intérieur nous visitâmes, au sommet d'une montagne qui domine toute la Chersonèse, regardant d'un côté vers l'Hellespont et la côte d'Asie, de l'autre le golfe de Saros et les hautes montagnes de Troie, un remarquable tumulus conique que les habitants appellent le tombeau de Polydore, ce qui du reste n'a pas le moindre rapport avec la légende ; mais il paraît appartenir à la même époque que ceux de la plaine de Troie.

Nous remarquions partout où nous passions dans nos promenades, tant en Europe qu'en Asie, la richesse et la variété

de la flore et de l'entomologie de ces contrées, qui sous un climat tiède, tempéré par les brises de mer, offrent sur un étroit espace les plus brillants spécimens des deux continents. Le détroit qui serpente comme un large fleuve azuré entre deux rangées de vastes collines, sous un ciel bleu et un brillant soleil, les innombrables navires qui, les voiles gonflées, luttent avec peine contre le courant, ou qui favorisés par lui descendent avec rapidité, les beaux navires de guerre à l'ancre et les légers caïques qui semblent glisser sur l'onde, offrent partout le plus admirable point de vue.

La cordiale hospitalité que je reçus à Nagara, les conversations variées et instructives de mes hôtes, l'amabilité avec laquelle ils me firent les honneurs du pays, me firent paraître courtes les quelques journées que je passai à l'hôpital français. Sur ces entrefaites le capitaine du génie Roulet, qui avait été mon plus obligeant cicerone, ayant achevé les travaux pour lesquels il avait été envoyé à Nagara, fut appelé à Gallipoli. Comme je devais passer par cette ville, je me décidai à faire route avec lui et il chargea le consul français de nous faire retenir deux places sur un petit navire non ponté, chargé de bois pour compte du gouvernement français. Nous fîmes route avec quelques Juifs en guenilles, et fort mal à l'aise dans le canot qu'on avait hissé à bord, exposés à toute l'ardeur du soleil et aux coups de corde qui nous atteignaient à chaque manœuvre. Quand la nuit survint nous grelottâmes au point de pouvoir à peine fermer l'œil, et pour comble d'ennui nous allâmes échouer sur un banc de gravier dont nous eûmes beaucoup de peine à nous tirer. Avec cela nous n'avancions guère: depuis environ 24 heures nous n'avoins pas fait trois lieues, obligés de courir des bordées d'un côté à l'autre; prévoyant qu'il nous faudrait encore 36 heures pour être rendus à Gallipoli, et que nous les passerions grillés par le soleil et sans aucune provision, nous ordonnâmes au *reïs* ou patron de nous débarquer n'importe où sur la côte. Comme il prétendait qu'étant inscrits sur son livre de bord, il ne

pouvait nous laisser en route sous peine d'être arrêté à Gallipoli, nous fûmes obligés de l'y contraindre en le menaçant des armes que nous portions sur nous et en nous prétendant chargés de dépêches du gouvernement français, qui ne souffraient pas de retard. En débarquant sur la côte d'Asie, nous comptions nous procurer des chevaux ou des mules dans quelque village voisin pour gagner Lampsaque, ville située en face de Gallipoli. Quand nous fûmes à terre, avec nos bagages installés sur un plateau de rocs couverts de broussailles et sans apercevoir d'habitations aussi loin que la vue portait, nous commençâmes à être embarrassés. Nous aurions facilement atteint à pied Lampsaque ou Dardanelles, mais nous ne pouvions ni charger nos coffres sur nos épaules, ni les abandonner sur le rivage. Nous décidâmes donc que le capitaine resterait à la garde des effets tandis que moi, sachant m'expliquer en grec et au besoin en turc, j'irais à la recherche de quelque habitation, pour tâcher de nous procurer des bêtes de somme. Mais je ne réussis à trouver qu'une ferme abandonnée, puis un village dont tous les habitants avaient disparu, et enfin une ferme isolée dans un bois. Là un vieux Turc me dit qu'il ne connaissait dans le voisinage ni chevaux, ni ânes, et qu'il n'avait à m'offrir qu'une paire de buffles. Cette offre me parut peu brillante et après une course de trois heures je rejoignis le capitaine. Nous convînmes alors que je resterais à mon tour à la garde des bagages, tandis qu'il se rendrait à Nagara, d'où il m'enverrait des hommes et des chevaux. C'était vers midi, nous n'avions ni bu ni mangé et le soleil, contre lequel nous n'avions pas le moindre abri, devenait intolérable. Je réussis heureusement à découvrir un petit puits d'eau saumâtre et à côté une fente de rocher dans laquelle je m'installai, en me faisant une espèce de tente à l'aide de nos manteaux et de quelques grosses pierres. Je fis ainsi la garde jusqu'au soir, non sans avoir quelque inquiétude du voisinage de deux hommes qui, me voyant seul avec des bagages, sur cette côte isolée, avaient débarqué d'un caïque

et rôdaient aux environs, probablement dans le but de dérober quelque objet. Étant armé de mes pistolets et de la carabine de l'officier, tandis qu'ils ne paraissaient point avoir d'armes, je ne craignais rien pour moi, mais je n'osais pas lever les yeux de dessus nos effets. Quand le soleil baissa et que j'osai sortir de mon réduit, je vis que les broussailles dont j'étais environné cachaient un grand nombre de petits tumulus de sept pieds de long sur trois de large et autant de haut, formés de terre entassée pêle-mêle avec de grosses pierres. Je regrettai de n'avoir aucun instrument propre à fouiller pour voir ce qu'ils contenaient; j'en vis de loin quelques-uns de grande dimension et qui devaient être fort anciens. Lorsque la nuit tomba, arrivèrent enfin les deux chevaux et les guides que le capitaine m'envoyait de Nagara. Les Grecs en les voyant remontèrent précipitamment dans leur barque. Après avoir pris un bain en cet endroit pour me rafraîchir, je montai à cheval et retournai à Nagara avec un appétit formidable et un violent coup de soleil. Nos hôtes rirent beaucoup de notre mésaventure et nous firent un magnifique souper; je dis magnifique pour la localité.

Le lendemain de bonne heure on vint me réveiller en me disant qu'on signalait un navire à vapeur à l'entrée des Dardanelles; le capitaine et moi nous nous habillâmes en hâte et nous nous fîmes conduire par un caïque jusqu'au milieu du détroit, d'où nous fîmes signe avec un mouchoir. C'était la corvette française à hélice *le Roland*, un des beaux navires de guerre de l'escadre, qui remorquait dix transports. Le capitaine monta à bord, et comme il connaissait un officier il me fit facilement admettre avec lui. Après avoir visité les belles machines du navire et ses emménagements, nous vîmes les appartements occupés par le prince Napoléon, lorsqu'il se rendit de Marseille à Constantinople à bord de cette corvette; nous dînâmes avec l'état-major, et bientôt après nous descendîmes à Gallipoli.

La ville est agréablement située sur une pointe qui pénètre assez avant dans le détroit, entre deux baies spacieuses, et offre à l'intérieur un coup d'œil ravissant; c'est tout un horizon de toits rouges et de vert feuillage s'élevant en pente douce jusqu'à la plate-forme du promontoire, qui du côté opposé est taillée en précipice formé par d'énormes rocs éboulés, contre lesquels vient se briser la vague, les blanchissant d'écume. La ville et ses rares minarets sont dominés par l'écrasante masse d'une gigantesque forteresse génoise établie en face du port au milieu même de la ville. Les deux ports et la rade, où se pressent des caravelles turques aux formes bizarres et contournées, aux larges flancs, hautes de poupe et de proue, offrent un aspect gai et animé. Mais on n'est pas plutôt à terre que l'impression première se modifie du tout au tout. Gallipoli dont le nom ancien était Callipolis, c'est-à-dire la belle ville, est aujourd'hui la plus affreuse des villes que j'aie vues en Orient. Les maisons sont presque sans exception composées d'un rez-de-chaussée en pierres brutes, cimentées au moyen d'un peu de terre glaise, et d'un étage en planches ou en lattes plâtrées de boue. Toutes ont l'aspect le plus sale et le plus misérable. Les rues sont escarpées et raboteuses, couvertes de deux doigts de poussière. Aucun monument public, pas même les mosquées et les fontaines, partout richement décorées en Turquie, ne méritent de fixer l'attention. On remarque seulement le vieux fort génois, aujourd'hui ruiné, dont j'ai parlé, et au grand champ de mort deux *turbis* ou chapelles funéraires en grande vénération dans le pays. La première, petit monument carré couvert d'une coupole, renferme la tombe du célèbre cheik Hadj-Bektach qui sous le sultan Orkhan, deuxième empereur ottoman, créa la milice des janissaires. La seconde plus considérable, précédée d'un beau porche et très remarquable dans sa construction, est appelée vulgairement le *tombeau de l'Esclave*. Je n'ai pu savoir quelle légende se rattache à cette jolie chapelle. Elle est aujourd'hui assez délabrée, mais un vigoureux lierre qui

Gallipoli.

l'embrasse presque entièrement jusqu'au sommet de la coupole et retombe en larges guirlandes, en fait un charmant petit édifice que presque tous les étrangers veulent dessiner. Enfin on peut visiter les rochers qui servent de base au plateau sur lequel repose la ville ; ils doivent avoir supporté jadis une acropole, et sont taillés en certains endroits en forme de murailles ou de degrés.

Comme il n'y a à Gallipoli, même depuis l'occupation française, que de misérables auberges, le capitaine Roulet m'engagea à accepter à loger dans son appartement au quartier général du génie. Il m'y conduisit, et me présenta au colonel Chappedelaine, commandant l'arme, qui occupait une chambre contiguë ; le colonel voulut bien m'inviter à partager la table d'hôte des officiers pendant mon séjour à Gallipoli et fit mettre à ma disposition un cheval et une ordonnance. J'en profitai pour parcourir les environs qui sont très beaux ; la presqu'île n'a point de montagnes, mais de très hautes collines généralement bien cultivées, plantées de vignobles et divisées par de profondes vallées avec de nombreux cours d'eau. Sur les plateaux des collines étaient établis de nombreux camps français, d'infanterie, de cavalerie, et dans le fond d'une vallée tout près de la ville, un vaste hôpital composé de barraques et de tentes. D'ailleurs la ville tout entière ressemblait beaucoup plus à un camp français qu'à toute autre chose. La peur du choléra avait fait émigrer une si grande quantité d'habitants que l'on voyait des rues entières dont toutes les maisons étaient fermées hermétiquement. Ailleurs des traiteurs, des cabaretiers et des marchands de tout genre, anglais ou français, avaient envahi des quartiers d'où la population turque semblait avoir disparu.

Quoi qu'en aient pu dire les journaux européens, la population éprouvait peu de sympathie, à Gallipoli comme ailleurs, pour les troupes d'occupation et les évitait autant que possible. Les Grecs les considéraient comme des ennemis venus pour détruire leurs belles espérances ; pour les Turcs ce n'étaient

jamais que des *giaours*, et comme ils comprennent sous ce nom les Français et les Anglais aussi bien que les Russes, ils font peu de différence entre les uns et les autres. Les Turcs reprochaient d'ailleurs aux alliés leur longue inaction et leurs étapes inutiles de Gallipoli à Varna, tandis qu'eux supportaient sur le Danube tout le poids de la guerre. Il est vrai que la présence des alliés sur les derrières consolidait les opérations de l'armée turque, et que les vaisseaux anglo-français tenaient la flotte russe bloquée dans Sébastopol, protégeant la côte de la mer Noire, le flanc droit de l'armée turque, en même temps qu'elle interdisait aux troupes du czar le chemin de Varna. Mais ces considérations indirectes sont de peu d'effet sur les masses, et il eût fallu aux troupes quelque coup d'éclat dès leur début, pour les relever aux yeux des populations. Les Français eux-mêmes murmuraient de cette position de seconde ligne qui leur était faite par leurs chefs, et se plaignaient de ce qu'on les laissait décimer par le choléra sans leur faire voir cet ennemi si souvent promis. Aujourd'hui enfin, le départ des flottes pour Sébastopol a mis un terme à cette impatience, et le résultat de cette grande entreprise est attendu avec la plus vive anxiété.

Les mosquées de Gallipoli étaient en grande partie transformées en magasins militaires: plusieurs rues avaient été démolies pour faciliter les communications; d'autres avaient reçu des noms afin que les arrivants se retrouvassent dans ce dédale; des écriteaux appendus à une foule d'édifices indiquaient leur nouvelle destination; en un mot Gallipoli ne devait plus être reconnaissable pour ses habitants.

J'allai visiter à une courte distance de Gallipoli le petit fleuve d'Argos-Potamos qui coule dans une vallée ombreuse et se jette dans une petite baie; c'est à son embouchure que se livra la fameuse bataille, où Lysandre détruisit la flotte et l'armée des Athéniens. Cette bataille féconde en résultats détruisit à jamais la suprématie d'Athènes et décida du sort de la Grèce.

Je fis aussi une excursion à trois lieues au nord de Gallipoli, là où l'isthme se resserre le plus et n'a guère que cinq quarts de lieue de largeur. Je le traversai pour voir les fortifications que les Français ont établies en ce lieu dès leur arrivée en Turquie, pour fermer le chemin de l'isthme et se retrancher au besoin dans la presqu'île. Ces fortifications élevées dans la prévision que les Russes auraient pu franchir le Balkan et occuper Adrinople et même Constantinople, avant que les alliés fussent assez nombreux pour prendre l'offensive, ont été rendues à peu près inutiles par les succès de l'armée turque sur le Danube et la retraite des Russes. Aujourd'hui la presqu'île de Gallipoli n'a plus d'importance que comme lieu de dépôt pour les armées. En traversant l'isthme je passai par Boulagir, où se trouve un beau camp français sur le point culminant de cette étroite langue de terre, avec une vue étendue sur les deux mers. Je descendis ensuite jusqu'au bord du golfe de Saros, et je pus jouir du coup d'œil des hautes chaînes de montagnes de la Thrace, puis je repris le chemin de Gallipoli.

Enfin nous fîmes une course en caïque à Lanpsaque, située en Asie à peu près vis-à-vis de Gallipoli ; les habitants, toujours par peur du choléra, voulurent s'opposer à notre débarquement que nous dûmes opérer de vive force. Arrivés en ville, nous nous installâmes dans une auberge, où nous fûmes servis au moyen de pincettes et de longues pelles de boulanger. Ces messieurs avaient reçu auparavant pareil accueil aux îles de Marmara, où ils étaient allés chercher un emplacement convenable pour y établir un hôpital. Lampsaque, célèbre pour avoir été la résidence de Thémistocle, n'offre plus aucun vestige d'antiquités.

Nous dînions après le coucher du soleil, le repas durait assez tard, les officiers rendant compte des travaux de la journée et discutant les questions de la guerre. Après, nous allions prendre le café sur la terrasse et goûter la fraîcheur du soir. Nous avions chaque nuit un fort beau spectacle ;

sur les collines des deux côtes d'Asie et d'Europe; les paysans mettaient le feu à d'immenses étendues de broussailles et aux forêts pour donner des pâturages à leurs troupeaux ou pour défricher le sol. Rien n'égale la majesté de ces incendies qui s'étendaient à perte de vue; on eût dit le monde en feu.

Le 11 août mon obligeant introducteur, le capitaine Roulet et plusieurs autres officiers du génie reçurent l'ordre de s'embarquer le lendemain pour Varna. On ne disait pas pourquoi, mais on supposait bien qu'il s'agissait de Sébastopol. Ils eurent l'obligeance de m'engager à les accompagner, m'offrant l'hospitalité soit au quartier général, soit sous la tente de l'un d'eux. Mais je tenais à m'arrêter à Constantinople et je les remerciai, tout en leur demandant la permission de me souvenir de leur offre au printemps prochain si je croyais que la campagne dut offrir quelque chose d'intéressant. Cette manière très agréable et instructive de voyager est d'ailleurs la seule praticable en temps de guerre sur le théâtre des hostilités, parce qu'elle donne quelque chose du prestige de l'officier, et plusieurs jeunes gens ont profité de l'obligeance des colonels pour suivre les troupes.

Je pris donc congé de mes hôtes et je m'embarquai le 11 au soir à bord d'un vapeur français qui partait pour Constantinople. Le lendemain, lorsqu'il commença à faire jour, nous étions dans la mer de Marmara, assez voisins de la côte d'Europe pour voir distinctement les villages et les habitations. La mer de Marmara tranquille et peu étendue, ressemble à un vaste lac dont on aperçoit presque partout les rives. Nous laissions derrière nous, sur la droite, les îles montagneuses et boisées de Marmara, célèbres par les marbres auxquels elles doivent leur nom, et la haute presqu'île de Cyzique. Au-delà se prolongeait la côte d'Asie et dans le plus grand lointain se dessinait sur le bleu du ciel, vers l'orient, le mont Olympe de Brousse, pareil à une grande masse de neige. Nous atteignions bientôt les îles des Princes, qui se trouvent non loin de l'entrée du Bosphore

et nous étions sur le point d'apercevoir Constantinople. Tout ce qui se trouvait à bord de passagers, hommes et femmes, Européens, Turcs, Arabes, Africains, s'était porté vers l'avant, les yeux fixés dans la direction de Constantinople. Quand le soleil, qui se levait en ce moment, et un léger vent du matin eurent dissipé le brouillard qui nous cachait l'entrée du Bosphore, et que Constantinople nous apparut comme si elle s'élevait du sein de l'onde, encore voilée d'une brume bleuâtre, mais déjà resplendissante aux rayons du soleil, ce fut un cri général d'admiration. Puis chacun contempla longtemps en silence cet immense océan de toits entremêlés de cyprès, et ces interminables perspectives de dômes et de sveltes minarets qui se perdent dans le lointain.

Constantinople.

Après avoir dépassé le gigantesque château des sept tours qui termine la ville le long de la mer, nous côtoyâmes les murailles sur une longueur de cinq quarts de lieue, toujours avec cette superbe perspective de Constantinople à notre gauche et le panorama non moins beau de Scutari, des îles des Princes et de la côte d'Asie à notre droite, puis nous doublâmes la pointe du Sérail qui est à l'entrée du Bosphore. C'est de là seulement qu'on embrasse dans leur ensemble Constantinople, ses immenses faubourgs et ses magnifiques environs. La ville proprement dite affecte la figure d'un triangle régulier sur la presqu'île formée par la mer de Marmara et la Corne-d'Or, baie profonde de sept kilomètres sur un de largeur, qui s'ouvre sur la côte occidentale du Bosphore, immédiatement après la pointe du Sérail, sommet de ce triangle. Ce sérail que l'on a tout près de soi, est un immense massif de feuillage dans lequel on aperçoit les toits et les tours du palais et de nombreux kiosques. Il est dominé par les énormes coupoles et les hauts minarets des deux fameuses mosquées de Sainte-Sophie et du sultan Achmed ; la ville s'étend sur une série de sept collines couronnées des plus belles mosquées. Au-delà de la Corne-d'Or, sur un second triangle formé par cette baie et la côte occidentale du Bosphore, est une seconde cité aussi vaste

que la première; elle se compose des populeux faubourgs de Galata, de Péra, etc. et s'élève en amphithéâtre sur plusieurs collines, dont la plus haute est surmontée d'une grande tour cylindrique appellée la *tour de Galata*. Vient ensuite le Bosphore avec sa forêt de mâts, son immense mouvement de vaisseaux de toute espèce et ses rives bordées de palais entre deux belles chaînes de hautes collines. Enfin sur la droite, occupant un troisième angle entre la rive orientale du Bosphore et la mer de Marmara, est le populeux faubourg de Scutari avec ses belles mosquées, ses cimetières de cyprès, ses perspectives sur l'archipel des Princes, et ses lointains de hautes montagnes. Constantinople vue de l'entrée du Bosphore présente ainsi l'aspect d'un vaste éventail déployé.

Je débarquai à Galata, montai jusqu'à Péra, et m'installai dans le premier hôtel garni que je rencontrai.

. . . . . (26 août 1854).

Un proverbe levantin dit qu'il faut passer devant Constantinople et n'y point entrer; rien de moins fondé, car indépendamment des incomparables monuments que possède la cité de Constantin et de Justinien, devenue la capitale de l'islamisme, Constantinople comme ville est beaucoup moins mal qu'on se l'imagine généralement en Europe. Certes il ne faut y chercher ni les longues et larges rues alignées, ni les trottoirs en granit, ni les somptueux magasins de nos capitales de l'Europe, mais ses gracieuses constructions en bois, en forme de châlets, peintes de couleurs éclatantes pittoresquement groupées, et même ses masures presque ruinées, tapissées de lierre et demi-cachées sous de vastes platanes, ont quelque chose de champêtre et de naturel, qui repose agréablement nos yeux fatigués de la monotone splendeur de nos grandes villes. Les vignes qui courent d'une maison à l'autre et forment çà et là de vertes tonnelles, les cyprès d'une foule de petits cimetières disséminés partout, les figuiers sauvages qui poussent leurs vigoureuses racines dans les fentes des vieux édifices, les animaux domestiques de toute

espèce qui errent librement dans les rues, et surtout la tranquillité absolue qui règne dans les neuf dixièmes de la ville, font que, presque partout, on pourrait se croire au village. On ne doit pas croire d'ailleurs que les maisons d'Orient, parce qu'elles sont en bois, soient dépourvues d'élégance ni même de luxe. On a tiré de cette matière un parti étonnant, et certes les palais impériaux qui sont tous en bois, surtout la magnifique résidence de Bechik-Tach sur le Bosphore, et même une foule de constructions particulières, peuvent lutter avec les palais et les hôtels d'Europe.

Il me serait donc difficile de dire ce qui plaît le plus à l'étranger, ou de l'aspect grandiose du dehors, ou de la grâce pittoresque de l'intérieur de cette belle capitale. Mes premières visites furent comme de juste pour la ville elle-même. On y passe du quartier des faubourgs par trois superbes ponts de bateaux jetés sur la Corne-d'Or, qui est, ainsi que je vous l'ai dit, le port de Constantinople.

La ville est ceinte de vieux murs datant du Bas-Empire, flanqués à de courts intervalles de tours carrées. Le côté du triangle qui fait face à la Corne-d'Or ne laisse entre le pied du mur et le pont qu'un étroit espace occupé par le quai et des débarcadères très irréguliers. C'est sur cette étroite bande que semble s'être concentré le mouvement de Constantinople : elle est tellement encombrée d'hommes, de voitures, de bêtes de somme et de marchandises de tout genre, que l'on peut à peine y remuer. Mais c'est là aussi que viennent s'accumuler toutes les immondices de la ville et du port, et ce premier aperçu ne donne pas une idée très flatteuse de la propreté de Constantinople.

Ce qui frappe surtout dans cet amas de marchandises, ce sont de vraies montagnes des plus beaux fruits que l'on puisse voir et qui arrivent d'Asie et d'Europe par pleins bateaux. Leur vil prix en fait un objet de consommation si immense que je doute qu'on mange dans tout notre pays la moitié des fruits qui se mangent à Constantinople. La plupart des habitants

font d'ailleurs tous leurs repas, excepté celui du soir, ou même tous sans exception, dans la rue. Des légions de chiens campés dans le voisinage pour se disputer les débris, complètent le tableau.

Le premier des trois ponts en partant du Bosphore est un lieu de très grande circulation, où il est agréable de se promener tant à cause du mouvement perpétuel que du magnifique panorama dont on jouit : un grand nombre de femmes turques viennent surtout vers six heures, accompagnées de leurs enfants, s'asseoir le long des balustrades et faire ce qu'elles appellent le *kef* ou le délassement. C'est près du pont que s'arrêtent pour débarquer leurs passagers, la foule de bateaux à vapeur qui arrivent chaque jour de France, d'Autriche, d'Angleterre, d'Égypte, de Brousse, de Varna, de Battoum, apportant à la grande ville leur tribut d'hommes bigarrés de toute couleur et de tout vêtement. C'est aussi le lieu de stations de quinze élégants petits vapeurs, d'une célérité extrême, qui font chaque jour plusieurs fois le service de Scutari, des villages du Bosphore, des îles des Princes et des autres environs, parties de plaisirs fort suivies par les habitants de Constantinople, à quelque nation qu'ils appartiennent.

En débouchant du pont on trouve, après avoir traversé un quai encombré de fruits, la magnifique mosquée de Validé-Sultane, connue aussi sous le nom de *Yeni-Djami* ou mosquée neuve, avec le vaste parvis planté de beaux arbres qui l'entoure et qui forme l'un des marchés les plus fréquentés de la ville. — Remarquez qu'en turc, où il n'y a pas de distinction de genre, il est d'usage de faire précéder le nom du titre de *sultan* s'il s'agit d'un homme et de le faire suivre s'il s'agit d'une femme : Sultan-Osman, Fathima-Sultan. J'observerai encore en passant que ce titre de *sultan*, bien que donné à l'empereur, signifie simplement prince et qu'il est porté aussi par les membres de sa famille ; le frère d'Abd-ul-Medjid se nomme sultan Abd-ul-Aziz. On donne le même titre par politesse aux gens que l'on veut honorer : *Sultanem*, mon prince. Le

titre exclusif de l'empereur, celui sous lequel il est connu ici est *Padischah*, mot persan qui signifie le *Père des rois*.

En s'acheminant vers l'intérieur de Constantinople, on traverse d'abord le grand bazar africain (Mycir-Tcharceci), belle et haute galerie où règne un faible jour descendu de la voûte, et occupé uniquement par les droguistes, qui étalent leurs marchandises avec un goût et une propreté extrêmes.

En sortant de cette galerie, et suivant la direction de la foule, on arrive au grand bazar, la première peut-être des curiosités de Constantinople, parce que ni ce que nous en connaissons en Europe, ni la gravure ne sauraient en donner une faible idée.

C'est une ville entière de galeries voûtées, les unes longues et spacieuses, les autres étroites et tortueuses, les unes éclairées, les autres obscures, qui s'entre-croisent dans tous les sens, tantôt de plein pied, tantôt au moyen de marches et de rampes. Quelques-unes sont partagées en deux ou trois nefs par de longues files de colonnes, et offrent des perspectives de piliers et d'arceaux dont la fin se perd dans le vague de ce demi-jour. Parfois un faisceau de rayons, pénétrant par quelque ouverture de la voûte, vient jeter dans ce labyrinthe une lumière fantastique digne du pinceau de Rembrandt. Je ne sache pas que même la décoration de théâtre ait jamais rêvé de lointain plus vaste et plus féerique. Au milieu de ce splendide désordre, jetez une profusion de marchandises somptueuses, couvrant les murs, pendant des voûtes, enlaçant les colonnes, imaginez tout ce que le faste oriental peut amasser d'étoffes précieuses, de broderies d'or, de pierreries, de métaux, d'armes magnifiques, supposez les lumières des chalumeaux dont se servent les orfèvres, faisant reluire toutes ces richesses et projetant de larges ombres dans la vaste crypte, voyez surtout cette foule empressée, mosaïque bizarre de toutes les nations, les costumes éclatants des femmes et des campagnards, les superbes chevaux des pachas, les arabas dorés dans lesquels se promènent lente-

ment à la file les belles femmes des harems, couchées sur des coussins de velours, à peine voilées pour la forme d'un léger tulle, imaginez tout cela répandu sur le tableau, tout ce que vous pourrez inventer de luxe et de féeries et vous n'arriverez pas encore à la réalité.

Les Européens passent à se promener au grand bazar la majeure partie de leur temps ; on y flâne en regardant aux boutiques comme on fait en Europe, on y regarde encore infiniment plus les femmes qui y sont continuellement en foule, admirablement jolies et qui paraissent accoutumées à se laisser admirer. C'est surtout aux approches des fêtes, quand il est d'usage d'acheter des cadeaux pour les parents ou amis, que le beau monde turc afflue au bazar ; j'y étais la veille du Courban-Baïram ou fête des sacrifices, et il n'y avait pas moyen d'y bouger, tant il y avait de voitures remplies de riches visiteuses, parmi lesquelles se faisait remarquer une partie du harem de Sa Hautesse.

Une des galeries les plus belles et les plus fréquentées est celle des marchands de pantouffles ; ces pantouffles de velours richement brodées d'or et de perles, ainsi que les socques en bois précieux, plaqués d'argent, qui servent surtout pour les bains dallés de marbre, sont en Orient un grand objet de luxe, et sont disposés de manière à produire le long des galeries, un effet des plus gracieux.

Près de l'entrée principale du bazar sont deux superbes *bézesteins*, édifices solidement construits, à l'épreuve du feu, supportés par seize colonnes en quinconces, et couverts de vingt-cinq coupoles. L'un est destiné aux riches soieries de Brousse, l'autre aux bronzes et aux armes qui brillent de toute la magnificence orientale.

Vis-à-vis de ces *bézesteins* se trouve la plus belle peut-être des mosquées de Constantinople, celle du sultan Osman, toute de marbre blanc ; et à l'extrémité opposée du bazar sur une vaste place, une autre belle mosquée, celle du sultan Bajazet. De l'autre côté de cette place s'ouvre la porte du sérail

vieux (Eski-Seraï), jadis habité par les empereurs turcs, aujourd'hui occupé par de vastes casernes et par le palais du seraskier ou ministre de la guerre. Dans la principale cour on voit une haute et belle tour en pierres blanches ; c'est du haut de cette tour que veille la garde qui a pour mission d'annoncer les incendies. Enfin au-delà d'Eski-Seraï, à l'opposé de la mosquée de Bajazet, est la plus gigantesque mosquée de Stamboul, le St.-Pierre de l'islamisme, la *Suleymanyé* dont je parlerai plus loin.

Ces édifices groupés au centre de la ville sont la partie de Stamboul où, après les quais de la Corne-d'Or, il règne encore plus ou moins de mouvement ; à droite et à gauche, et au-delà, commence la solitude, qui, à part quelques lignes de circulation, embrasse le reste de la capitale. Mais les quartiers solitaires ne manquent pas de charme ; ils sont embellis à chaque pas par de jolies fontaines de marbre, de petits édifices de tout genre et de gracieux minarets qui s'élèvent ça et là parmi des massifs de feuillage.

Si arrivant à Stamboul par le pont dont j'ai parlé ci-dessus, en laissant à sa droite le quartier central et populeux que je viens de décrire, on entre dans la partie de la ville la plus riche en monuments et aussi en souvenirs. Ce quartier forme la pointe du triangle de Stamboul qui pénètre dans le Bosphore entre la mer de Marmara et la Corne-d'Or, et se termine par la pointe du Sérail, qui domine les trois mers. Le sérail est un vaste emplacement formé d'une enceinte particulière, munie de tours, datant comme celle de la ville des premiers empereurs byzantins: deux côtés sont baignés par la mer, le troisième communique avec la ville au moyen de quatre ou cinq portes. Son circuit peut être de trois quarts de lieue à une lieue.

L'intérieur se compose de diverses cours, plaines ou jardins, séparés par des murs, entremêlés de palais et d'une infinité de kiosques. Le palais principal, qui occupe le sommet de la colline du Sérail, où était jadis l'acropole de Byzance, fut

bâti sous Constantin, augmenté par ses successeurs, et habité après eux, jusqu'au sultan Mahmoud, par les empereurs turcs, qui préfèrent aujourd'hui leurs palais du Bosphore, et ne s'y rendent que pour certaines grandes cérémonies. Aujourd'hui le palais, masse carrée et informe, surmontée de quelques petites coupoles, et les kiosques qui l'entourent, sont occupés par les femmes du sultan Mahmoud, par celles dont Abd-ul-Medjid se fatigue, par Abd-ul-Aziz, frère du sultan règnant, et quelques autres membres de sa famille.

Depuis le règne du sultan Bajazet I^er^, les frères des sultans avaient rarement vécu, et jamais il n'était descendu de branches collatérales de la race des empereurs. Abd-ul-Medjid s'est beaucoup relâché de cette ancienne sévérité, bien que l'on aperçoive rarement son frère. On le dit plus vigoureux de corps et plus énergique de caractère, plus doué de moyens que le sultan, mais penchant un peu vers ce qu'on appelle le vieux parti turc, qui ne prononce son nom qu'avec vénération.

La principale porte qui fait communiquer l'enceinte du sérail avec la ville, est la *Sublime Porte* (Babi humayoum), ouverture longue étroite, de style ogival, ornée d'arabesques et d'inscriptions, percée dans une lourde construction carrée : elle donne accès dans une vaste cour, où quelques beaux platanes permettent de se mettre à l'ombre. A gauche de cette cour est un vaste édifice de bois qui est l'hôtel des monnaies (Darab-Khané), et à gauche la belle église de Sainte-Irène, construite par Justinien et convertie en magasin d'armes. Au pied du mur de l'église, on a réuni, derrière une grille, quelques magnifiques sarcophages de porphyre qui renfermaient jadis des dépouilles impériales et un beau tombeau de marbre blanc, chargé de bas-reliefs. A l'extrémité de cette cour, au milieu d'un massif d'arbres, est une seconde porte, flanquée de deux tours rondes à créneaux et machicoulis, surmontées de flèches d'ardoise, dans le style de nos châteaux du XV^e^ siècle. L'entrée de cette porte est interdite

et je dus à une circonstance fortuite d'avoir réussi à pénétrer plus avant.

J'étais depuis une quinzaine de jours à Constantinople quand eurent lieu les fêtes du Courban-Baïram, ou la Pâque du sacrifice, qui dure quatre jours. Le premier, au lever du soleil, l'empereur, qui s'est rendu au sérail, en sort pour aller dans une mosquée, tuer, selon le rite emprunté par Mahomet à la loi juive, l'agneau pascal. Anciennement l'empereur le faisait réellement ; aujourd'hui il se contente d'en faire le geste, le couteau à la main, après quoi un iman achève le sacrifice. L'immolation de l'agneau pascal se fait ensuite dans chaque famille, et il est d'usage d'en échanger des morceaux entre parents et amis. Le rite accompli, l'empereur retourne au sérail, où il y a réception solennelle des principales autorités. Les fonctionnaires subalternes emploient les jours suivants à faire les visites d'étiquette à leurs chefs respectifs.

Je me rendis de bon matin aux environs du sérail dans l'espoir de voir le sultan à son passage. Arrivé devant la seconde porte du sérail, qui est toujours interdite, je vis que quelques personnes entraient, et je réussis à passer également, car à tout hasard je m'étais mis en toilette. Cette seconde porte donne sur une vaste cour plantée de cyprès et entourée de quelques bâtiments : en face de l'entrée est une troisième porte, celle devant laquelle se font les réceptions, et que jamais personne ne franchit ; elle est précédée d'une coupole soutenue par des colonnes en forme de kiosque turc, et le mur dans lequel elle s'ouvre est muni d'un portique. Dans cette cour arrivaient à la suite toutes les autorités qui devaient figurer à la réception. Les gardes de l'entrée avaient également laissé passer une cinquantaine d'autres personnes, parmi lesquelles quinze ou vingt Francs, après quoi la porte fut fermée à tout le monde.

Nous circulions donc à l'aise pour examiner les arrivants que nous pouvions voir de très près, et on nous avait d'ailleurs placé des sièges à quelques pas d'eux. Je liai conversation

avec le premier drogman de l'amirauté et un officier français, et j'appris d'eux quels étaient chacun des personnages qui venaient prendre place dans la cour. Tous les hauts fonctionnaires arrivaient sur des chevaux richements sellés, qu'ils laissaient devant la porte d'entrée, et étaient introduits avec leurs domestiques : ces derniers, à peine arrivés, allumaient le chibouk de leur maître, qui, en attendant le sultan, fumait soit dans le jardin, soit sous le péristyle d'un grand kiosque qui le borde. Ces personnages étaient tous surchargés de broderies d'or, qui les couvraient des pieds à la tête, et un grand nombre de pachas pêchaient par une extrême obésité ; ils avaient toutes les peines du monde à descendre de cheval et trois hommes suffisaient à peine pour les y remettre. On remarquait surtout par sa corpulence le grand-maître de l'artillerie Fethi-Ahmed-Pacha. Il se prélassait dans un fauteuil au milieu du jardin, disant des bons mots à tout venant, et distribuant aux jeunes officiers de petites tapes sur les joues. Près de lui était un tout jeune homme, mince et d'une jolie figure, Fethi-Pacha, directeur de l'école militaire, et Halil-Pacha, ferik de Tophana (chef de la fonderie de canons), qui vint causer quelques instants avec nous en excellent français, Ziver Effendi, conseiller à la cour suprême et le premier poète de la Turquie, et une foule d'autres.

Quand tous furent réunis, les membres du divan, reconnaissables à la plaque de brillants qui couvre le devant de leur fez, tout resplendissants de broderies et de décorations, firent leur entrée deux à deux. En tête marchait le grand vizir Méhémet Kibrisli, bel homme, à la physionomie mâle et réfléchie ; il marche légèrement courbé et d'un air pensif ; je n'ai jamais vu un Turc à l'air plus distingué. A son côté était Saïd-Pacha, le nouveau vice-roi d'Égypte arrivé depuis quelques jours à Constantinople pour recevoir le grade de vizir qui lui donne entrée au divan ; c'est un homme colossal, mal bâti et d'une corpulence extrême, aux cheveux roux, à la face bouffie, empourprée, et en outre il est borgne ;

nous pûmes le voir de très près tout le temps que dura la cérémonie, étant placés précisément contre le dossier de son fauteuil et de celui du grand-vizir. Il a de bonnes manières malgré sa difformité, et parle bien le français; il portait un sabre à la poignée toute de brillants, présent que venait de lui faire l'empereur. Puis venait Riza-Pacha, ministre de la guerre, belle et martiale figure qui ressemble beaucoup à son portrait publié dans *l'Illustration*, et Reschid-Pacha, respectable vieillard à la barbe blanche et aux traits vénérables ; il se courbe par l'âge et s'appuyait sur le bras de son jeune fils Ali-Galib-Pacha, qui vient d'épouser Fathma-Sultane, la fille d'Abd-ul-Medjid. D'un autre côté, dans un kiosque, se réunissait le corps des ulémas, comprenant le clergé et la magistrature : au lieu du pantalon blanc à bande d'or, de la tunique bleue, du ceinturon d'or et du fez que portent les fonctionnaires civils et militaires de l'empire, les ulémas étaient revêtus du turban et du long manteau flottant.

Les fanfares annoncèrent l'arrivée du sultan revenant de la mosquée, et un religieux silence se fit dans l'assemblée. Bientôt le cortège impérial traversa le jardin, se rendant par la troisième porte dans l'intérieur du palais, marchant au son d'un air majestueux, avec une lenteur processionnelle. D'abord venaient entre deux rangées de pages vêtus de tuniques et de toques écarlates, douze chevaux de main empanachés et couverts de housses d'or, brodées en diamant : puis venaient sur deux longues files les officiers de la maison du sultan et les personnages qui l'avaient accompagné à la mosquée ; ils étaient suivis par les pages et par les gardes du corps, les uns et les autres vêtus d'écarlate avec d'immenses panaches verts et portant sur l'épaule des haches à deux tranchants. Au milieu d'eux sur un admirable cheval noir était le sultan ; il portait un manteau court en drap bleu foncé, à collet droit brodé d'or et un fez surmonté d'une aigrette retenue par une agrafe en diamants. Il se tenait immobile, courbé, la tête penchée et les yeux baissés, sans rien regarder autour de

lui ; il paraît que c'est la tenue que l'étiquette exige du sultan quand il accomplit en sa qualité de chef de l'islamisme quelque rite religieux. Aucune acclamation n'est permise ; on ne se baisse, ni ne se découvre, l'assistance reste aussi immobile, aussi muette que le sultan, à l'exception des soldats qui présentent les armes, et des seuls officiers qui poussent des vivats quand il passe devant eux. La porte du sérail se referma bientôt sur le cortège et la musique seule qui le suivait resta dans le jardin.

On vint ensuite étendre un tapis devant la porte du palais, on y apporta un magnifique trône en forme de sofa, et le sultan revint précédé d'un uléma qui, après l'avoir conduit jusqu'au trône, se prosterna devant lui. Alors les membres du divan se rendirent à la file auprès du sultan pour le féliciter ; il les reçut debout, les saluant de la main et leur adressant quelques mots, le tout avec beaucoup de grâce. Il s'assit alors pour voir défiler les autres officiers supérieurs civils et militaires, et se leva de nouveau pour recevoir le corps des ulémas. Ceux-ci ne le saluent pas comme les personnages laïques en portant la main au cœur et au front, mais se prosternent devant lui selon l'usage antique. Le premier était le cheik-ul-islam, chef de la religion et de la magistrature, soutenu par deux officiers, et vêtu d'un manteau blanc brodé d'or, son turban est également blanc entouré d'une large bande d'or : le cheik-ul-islam seul embrasse le sultan. Il était suivi du chef de la famille du prophète : ce personnage est presque nègre ; il marche également soutenu par deux officiers ; il est vêtu de la tête aux pieds de vert, couleur du Prophète. Puis viennent les *muftis* ou chefs des prêtres, les *moderris* ou chefs du corps professoral, les *imans* ou prêtres, les *kazi-asker* ou juges de l'armée, et les divers corps judiciaires distingués les uns des autres par la nuance de leurs manteaux. Quand le défilé est terminé, le sultan se retire, mais les personnages qui sont venus pour le saluer se promènent

encore longtemps dans le jardin, en y fumant leurs chibouks, après avoir quitté leurs habits de cérémonie.

Abd-ul-Medjid ne ressemble à aucun de ses portraits ; il est d'une taille moyenne et bien prise. Sa figure est très ordinaire, assez brune, fortement marquée de la petite vérole, ses cheveux bouclés et sa barbe sont assez peu fournis, d'un châtain tirant quelque peu sur le roux.

Les régiments de la garde que je vis en uniforme ce jour là sont infiniment plus beaux qu'aucune armée européenne ; tous jusqu'aux simples soldats sont vêtus de drap fin. L'infanterie a le pantalon blanc et la veste écarlate, la cavalerie la veste bleu de ciel à brandebourgs et passementerie noir et or sur la poitrine, l'artillerie la veste écarlate toute couverte devant et derrière et presque sur les bras de passementeries jaunes, qui sont en or pour les officiers.

Nous sortîmes après avoir parcouru une grande partie des jardins peuplés de plantes potagères et d'arbres fruitiers ; on n'y voit personne. De hautes terrasses séparent ces jardins de ceux qui sont réservés aux habitantes des kiosques.

Après la Sublime Porte il y a encore deux portes de l'enceinte du sérail qui ont leur célébrité : l'une est la porte des Canons (Top-Kapouçon), jadis St.-Romain, à l'extrémité de la pointe et donnant par conséquent sur la mer ; c'est là que périt en se défendant le dernier Constantin. L'autre ouvre sur la ville : c'est celle de Gul-Khané (palais des roses) ; elle donne entrée sur la plaine de ce nom, plaine où fut solennellement proclamé le Tanzimat, le lendemain de l'avènement d'Abd-ul-Medjid.

Près de la Sublime Porte est une admirable fontaine de style turc, dont le dessin se trouve dans le *Magasin pittoresque*.

Le style turc, d'un caractère mongolique très prononcé, rappelle celui des Chinois et ne saurait convenir qu'à des constructions en bois : il se distingue surtout par des toits d'une saillie énorme et par des coupoles des formes les plus bizarres. Les ornements qu'il comporte sont les colonnettes et

les plaques de marbre, les tuiles émaillées pour le corps de la construction, les bois sculptés et contournés, les arabesques de tous genres pour le faîte. Le tout est couvert de peintures, de dorures, d'inscriptions en or sur fond bleu ou vert. Les grilles des portes et des fenêtres, en fer forgé doré, sont d'admirables ouvrages de ferronnerie. Ce style, qui a forcé d'admettre le bois dans une forte proportion, n'est employé que pour les édifices de petites dimensions, les fontaines, les portes, les kiosques. Partout ailleurs les Turcs ont adopté le style des Grecs, qui furent le plus souvent leurs architectes, modifié par l'influence du style arabe. De nos jours ils n'ont plus de style à eux, et font comme nous du grec, du romain, du byzantin, de la renaissance sans nom et même de ce style, qui est de tout et n'est de rien.

Tout près de cette belle fontaine est Sainte-Sophie. Les réparations que l'édifice a subies à diverses époques et les énormes appuis extérieurs qu'il a fallu ajouter récemment à sa coupole, lui donnent en dehors un aspect disgracieux ; c'est une masse cubique de maçonnerie, flanquée à distance de quatre lourds minarets, et surmontée d'une coupole aplatie. Il est rare que les Turcs voient de bon œil que l'on entre dans leurs mosquées, ils sont surtout jaloux de Sainte-Sophie. A la rigueur il faut un firman pour la visiter, mais je me passai de cette formalité, et y étant allé avec trois officiers français, après peu de difficultés nous pûmes pénétrer moyennant quelques piastres. L'intérieur est éblouissant de splendeur ; nous n'avons rien pu voir ni dans notre pays, ni en France, qui approche de ce luxe et de cette majesté. Une personne qui venait de Rome m'assura que le coup d'œil même de St.-Pierre, quoique plus vaste, était loin d'être aussi saisissant. Il règne dans le temple un religieux demi-jour et un silence absolu. Les colonnes qui soutiennent l'édifice sont toutes de porphyre, d'albâtre ou de jaspe d'un seul bloc. Le reste est entièrement sculpté d'arabesques et de dorures ; les fenêtres, percées à la base de l'immense coupole, sont en vitraux peints

et laissent à peine arriver jusqu'à la terre le faible jour qu'elles tamisent. Le pavement est recouvert de nattes fines qui amortissent le bruit des pas ; il n'y a ni bancs, ni chaises, qui défigurent nos églises, et les musulmans demeurent prosternés la face contre terre. Pour tout ornement, sont appendus aux murs quelques panneaux de bois sur lesquels se trouvent écrits le nom de Dieu, du Prophète et des premiers imans. On ne se fatiguerait pas d'admirer, mais les prêtres ne cessent de harceler le visiteur, et bon gré mal gré, on finit par céder.

En suivant vers le sud une direction parallèle à l'enceinte du sérail, on arrive bientôt à *l'At-meïdan* (place des chevaux), jadis l'hippodrome, place célèbre dans l'histoire byzantine par les séditions que soulevaient les diverses factions du cirque. Sous les Turcs elle servit longtemps aux exercices équestres du *djerid* (javelot), abandonnés depuis le dernier règne. C'est par erreur que l'on y place la scène du massacre des janissaires : il eut lieu sur l'*Et-meïdan* (place aux viandes), retirée presque au centre de la ville, près des casernes de cette fameuse milice. C'est la similitude des noms qui a trompé les auteurs. Des nombreux monuments qui décoraient jadis l'hippodrome il n'en reste que trois. Le premier est un obélisque égyptien de granit rose, couvert d'hiéroglyphes et parfaitement conservé ; il repose sur un piédestal de marbre blanc, sculpté de bas reliefs. Le second est la colonne Serpentine, colonne torse en beau bronze ; le fût est formé par les corps entortillés de trois serpents dont les têtes forment le chapiteau ; ces têtes ont disparu. Cette colonne remonte aux temps les plus reculés et fut amenée de Delphes où elle supportait le trépied d'or d'Apollon. Le troisième est une haute colonne en blocs de pierre unis par des crampons en bronze. Elle était jadis recouverte de plaques de bronze qui en ont été arrachées.

Tout un côté de l'At-meïdan est formé par la mosquée du sultan Achmed, une des merveilles de Constantinople. La description de cet édifice peut s'appliquer à presque toutes

les mosquées qui sont généralement bâties sur le même plan. Une immense place carrée servant de parvis et entourée des diverses dépendances du temple, écoles, hôpitaux, bibliothèques, chapelles funéraires, habitations de prêtres, etc. Ce parvis planté d'arbres sert de passage public et quelquefois de marché ; au centre est la mosquée proprement dite en forme de parallélogramme allongé, divisé en trois parties carrées qui se font suite. La première est une cour ornée d'une fontaine, ombragée de quelques arbres, et entourée de splendides portiques dallés de marbre, à colonnes superbes de porphyre, de granit rose ou de vert antique. Chacune des faces de ce carré a une porte d'architecture sarrazine. Celle qui fait face à la porte principale donne entrée dans la seconde partie de l'édifice qui est le sanctuaire. Il se compose d'une vaste coupole centrale reposant sur quatre piliers, et à laquelle viennent s'appuyer quatre demi-coupoles en forme de cul de four, soutenues elles-mêmes chacune par trois demi-coupoles de forme semblable. L'ensemble représente une croix grecque, qui inscrite dans un carré, laisse à chaque angle de l'édifice une chapelle carrée également, que surmonte une coupole. Il est facile de voir que cette belle ordonnance est empruntée aux anciennes églises grecques. La mosquée de style arabe est un carré soutenu par seize piliers en quinconce formant vingt-cinq voûtes surmontées chacune d'une coupole. La troisième partie de la mosquée est un jardin entouré d'une muraille percée de jours carrés, et contenant les belles chapelles funéraires du fondateur et de sa famille. Elles sont construites des plus beaux marbres : la forme est carrée ou octogonale, surmontée d'un dôme. Les minarets varient en nombre d'un à six, et sont placés aux angles du sanctuaire et de la cour qui le précède ; leur forme est celle d'une cheminée ronde, entourée de trois balustrades, et terminée en flèche conique revêtue de plomb ainsi que les coupoles. Le style de l'édifice est ogival à ornements dans le goût sarrazin.

La mosquée d'Achmet est d'un aspect imposant par sa dimension, les matériaux dont elle est construite, et ses six minarets à triple balustrade, ornés et achevés comme des pièces d'orfèvrerie. L'intérieur est tout de marbre blanc, soutenu par quatre gigantesques piliers, éclairé par une infinité de fenêtres, et orné de grands cercles de métal pendus à la voûte et supportant des milliers de petites lampes. Contrairement à l'ordonnance, les prêtres que j'y vis m'en firent les honneurs avec beaucoup de politesse.

Dans le même quartier que les fameuses mosquées d'Achmet et Sainte-Sophie se trouvent aussi les deux plus remarquables des anciennes citernes qui approvisionnaient la ville d'eau. L'une nommée Bin-bir-direk (mille et une colonnes) est un monument quadrilatère dont la voûte est soutenue par 224 colonnes byzantines, formées chacune de trois colonnes superposées. Aujourd'hui elle est comblée à plus de moitié de sa profondeur, de sorte que l'on ne voit que l'ordre supérieur et un tiers de celui qui le supporte. Elle sert d'atelier à des ouvriers qui filent la soie. L'autre nommé Yéré-Batan-Seraï (palais sous-terre), est encore plus vaste ; elle est remplie d'eau et on peut, en se munissant de torches, y naviguer en barquette.

Tout près se trouve une magnifique colonne en porphyre de 94 pieds de haut qui supportait une statue d'Apollon.

En fait de monuments récents ce voisinage renferme le vaste et beau palais de la Porte, et le *turbé* octogone où repose Mahmoud, père du sultan actuel. Il est tout de marbre blanc, ainsi que ses vastes dépendances.

Si en entrant à Stamboul, au lieu de laisser à droite le bazar, on se dirige du côté opposé, on trouve un grand quartier habité par les Turcs, qui ressemble à une vaste solitude. C'est à l'entrée de ce quartier que se trouve la magnifique mosquée de Soliman, que les historiens d'Europe ont appelé le Grand et le Magnifique et les Turcs El-Kanouni, c'est-à-dire le Législateur. Cette mosquée bâtie sur le même

plan que celle d'Achmet, la dépasse beaucoup par son immensité, la beauté des matériaux et de la construction, la richesse du style : si l'intérieur de la Suleymanyé n'étale pas le faste éblouissant de Sainte-Sophie, il se distingue par une simplicité qui n'exclut pas la richesse, et quant au coup d'œil de sa pyramide de dômes et de ses beaux minarets s'élevant au milieu des cyprès et des platanes du parvis, c'est sans contredit ce que Constantinople a de plus beau. Ce grandiose édifice, qui, du sommet de la plus haute colline de Stamboul, domine la ville entière, est le plus beau monument que j'ai vu de ma vie.

Les trois collines qui se suivent au-delà de la mosquée de Soliman sont également surmontées de trois superbes mosquées : celle de Mohammed-El-Fatyh (Mahomet II, le conquérant) du sultan Sélim, et d'une Validé sultane, différente de celle dont j'ai parlé plus haut.

Le vallon qui sépare la colline de Soliman de celle de Mohammed II, est franchi par un immense aqueduc romain construit par l'empereur Valens, qui sert encore de nos jours, et qui couvert presque en entier d'une splendide végétation parasite, est, tant par sa masse que par sa position, la plus imposante ruine de Constantinople.

Cette partie de la ville renferme une foule d'autres antiquités. citernes, vastes réservoirs d'eau emmurés, aujourd'hui convertis en jardins, colonnes éparses, églises chrétiennes converties en mosquées, sarcophages du Bas-Empire, etc. etc. Elle est également remarquable par plusieurs mosquées outre celles que j'ai citées. Notez que la ville en renferme 345, dont 13 sont dites impériales ou de premier rang, et ne le cèdent en rien à nos plus belles cathédrales. On cite entre autres la mosquée d'Oman que j'ai nommée en parlant du bazar ; elle est moins grande que quelques autres, mais n'est soutenue par aucune colonne, tout entière du plus superbe marbre blanc, avec les bases et les chapitaux des colonnes en bronze doré, et presque toutes les moulures revêtues de

feuilles d'or. L'intérieur n'est pas moins remarquable. Elle s'élève sur une terrasse soutenue par des piliers byzantins, qui probablement portaient jadis une église.

J'ai dit déjà que ce vaste quartier était habité surtout par les Turcs : sur le bord qui longe la mer de Marmara se sont établis les Arméniens, et sur celui de la Corne-d'Or on rencontre d'abord le Fanar, quartier aristocratique des Grecs, ce dont on ne se douterait pas à le voir. Il compte parmi les plus laids de Constantinople, et les quelques maisons qui ont un peu d'apparence sont de vieilles constructions en style de forteresse, qui ressemblent à des prisons. Au-delà, à l'extrémité de la ville, est le Balat ou quartier des Juifs.

Terminons cette tournée dans Stamboul par une de ses plus admirables ruines, l'enceinte qui la ferme du côté de terre. Les fortifications se composent d'un triple rang de murailles flanquées de tours, séparées par des fossés, et de plus en plus hautes de manière à se présenter en amphithéâtre. Elles furent élevées sous les premiers empereurs byzantins, et en majeure partie sous Théodose, d'après cette inscription en vers, curieux spécimen de latinité, qu'on lit parmi quelques autres latines et grecques, sur la porte d'Andrinople :

THEODOSII IVSSIS GEMINO NEC MENSE PERACTO
CONSTANTINUS OVANS HÆC MŒNIA FIRMA LOCAVIT
TAM CITO TAM STABILEM PALLAS NON CONDERET ARCEM.

Aujourd'hui ces murailles qui tombent en ruine, présentent sur une lieue et demie, le plus délicieux coup d'œil au promeneur qui les longe à l'extérieur. Les fossés ont été métamorphosés en jardins potagers, en jolis vergers, tandis qu'une puissante végétation agreste a envahi les murs. Ce ne sont que pans de maçonneries, tours croulantes tapissées de mousse et de plantes, arbres robustes plantés dans les fentes, accumulés dans les brèches, formant des bois touffus sur les terrasses.

Non loin de l'extrémité septentrionale de ces murs est une belle ruine de palais byzantin, nommé Tekfur-Seraï, et à la pointe méridionale, se baignant dans la mer de Marmara, l'immense château des Sept-Tours (Yédi-Koulé), lourde construction de l'époque de Zénon, où l'on enfermait jadis les ambassadeurs des nations auxquelles la Turquie déclarait la guerre.

On ferait un volume si on devait décrire tout ce que Constantinople contient encore de belles antiquités et de monuments de tous genres. Celui qui étudierait cette cité découvrirait tous les jours des choses nouvelles dans ses recoins et il est probable qu'un grand nombre de curiosités dignes d'intérêt demeurent renfermées dans des maisons, dans des jardins de Turcs où l'on ne pénètre guère.

Du moment que l'on sort de Stamboul on se trouve en pleine solitude. Au-delà de son enceinte on ne voit au loin que de verts et sombres cimetières, et le seul faubourg attenant à la ville est celui de Eyoub, au fond de la Corne-d'Or. Ce faubourg, dominé par de hautes collines richement boisées, est dans une position des plus gracieuses, et les vastes jardins qui le coupent sont d'un charmant aspect. Il est célèbre par la belle mosquée que Mahomet II y construisit en mémoire d'Epi-Eyoub-Ensari, compagnon du Prophète, qui périt en ce lieu dans une incursion que firent les Sarrazins jusqu'aux portes de Byzance. C'est là que les sultans, lors de leur avènement au trône, vont ceindre le sabre du Conquérant. C'est aussi à Eyoub que sont les cimetières et les monuments funéraires les plus riches ; ils forment des rues toutes de marbre blanc et de balustrades de cuivre, par les fenêtres desquelles on aperçoit dans l'intérieur des édifices, les cercueils recouverts de tapis surmontés de fez ou de turbans, et auprès desquels brûlent des cierges. D'autres fois ce sont des tombes peintes et dorées, que l'on voit dans de gracieux jardinets à travers des jours en forme de fenêtres pratiquées dans les murs.

Entre Eyoub et la mer de Marmara s'étend la vaste plaine de Daoud-Pacha, où campaient jadis les armées turques. Aujourd'hui l'on y admire deux énormes casernes ayant sur chacune de leurs faces, l'une 154 et l'autre 120 fenêtres et plusieurs étages en hauteur. Autour de la première sont campés les Français, près de l'autre les Turcs. Non loin est un troisième grand établissement qui sert d'hôpital.

Les *Eaux douces d'Europe* sont une charmante promenade le long de deux petites rivières qui viennent se jeter au fond de la Corne-d'Or, après avoir arrosé une vallée boisée où sont quelques jolies campagnes.

Nous avons dit qu'une vaste agglomération de faubourgs forme une seconde ville en face de Stamboul de l'autre côté de la Corne-d'Or. Le premier qui se présente en face de la pointe du sérail est Galata, dont les rues sales, encombrées et tortueuses, ont probablement valu la réputation que l'on fait en Europe à celles de Constantinople, parce que les Européens ne vont guère dans la ville proprement dite. Galata, concédée aux négociants vénitiens et génois après la conquête de Mahomet II, fut entourée de murs qui existent encore et que domine une haute et large tour cylindrique nommée la Tour de Galata.

A la gauche de celui qui se rend sur le pont de Stamboul à Galata s'étendent : Tersana ou l'Amirauté, quartier immense de casernes et de chantiers où l'on voit flotter cinq pontons, débris des navires de Navarin, — Kaçim-Pacha et Khass-Keuï, quartiers juifs. — A la droite le beau quartier de Top-Hané (maison des canons), avec sa place garnie d'une élégante mosquée neuve et d'une fontaine monumentale de marbre blanc, ainsi que sa célèbre fonderie de canons, où figurent des pièces gigantesques ornées comme des ouvrages d'orfèvrerie, et ses immenses casernes.

Péra domine cet ensemble de faubourgs. Cette ville européenne n'offre rien de remarquable : mais si, après avoir traversé le cimetière qui la domine à son tour, on se place

au milieu du vaste plateau qui termine la montagne, indépendamment de l'immense panorama qui se déroule de toutes parts, on a sous les yeux un grand nombre d'établissements militaires qui ne le cèdent en rien à ceux du Daoud-Pacha, notamment la somptueuse école de médecine cédée momentanément aux Français, qui en ont fait un hôpital.

Lorsque l'on contemple cette agglomération de splendides édifices et les tours immenses de Top-Hané et de Tersana qui s'étendent au bas de la montagne, on est saisi d'admiration pour le génie de Mahmoud qui, au milieu des plus rudes épreuves que la Turquie ait subies, a pu doter son pays d'établissements qui n'ont rien à envier à ceux des premières nations de l'Europe. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le caractère de Mahmoud, c'est la patience avec laquelle il supporta les revers les plus sensibles, sans jamais se décourager, et la vive foi qu'il avait en l'avenir de la Turquie, car il savait que ses réformes ne pouvaient porter de fruits de son vivant; il n'ignorait pas qu'ayant dû détruire pour réédifier, la crise qu'il appelait devait être accompagnée d'une extrême et longue faiblesse. Ainsi la dispersion des janissaires, avant laquelle on ne pouvait songer à organiser une armée, devait laisser pendant de longues années la Turquie privée de défense et la livrer pieds et poings liés à Nicolas et à Méhémet-Ali. Mahmoud mourut au milieu de la crise la plus décisive de l'empire, au moment où il paraissait être à deux doigts de sa perte, mais la longue persévérance du généreux sultan porta des fruits, car son successeur, prince faible et moins capable de régner, n'eut qu'à laisser fonctionner l'œuvre de son père pour que bientôt les difficultés fussent aplanies. Et si l'on compare ce qu'est actuellement la Turquie avec ce qu'elle était il y a quinze ans, au moment où Abd-ul-Medjid monta sur le trône, on doit avouer que l'histoire offre peu d'exemples de progrès accomplis aussi rapidement.

Il est clair que l'empire marche vers l'unité: les principautés restées fidèles, la Servie, la Bosnie, la Bulgarie tranquilles,

l'insurrection des provinces grecques comprimée, le gouvernement obéi dans les provinces les plus éloignées de l'Asie, en sont la preuve. En même temps que Tripoli consent à n'être plus qu'une province, Tunis se détache de l'Europe et proteste de sa soumission en envoyant des troupes, des vaisseaux, de l'argent, et ce qui surtout est significatif le rôle des pachas d'Égypte est singulièrement restreint dans son importance. Réduit à ses limites, contraint d'accepter le Tanzinat, le pacha n'est plus un *vice-roi* dans le style impérial, mais un gouverneur général ; le sultan choisit dans la famille de Méhémet-Ali celui auquel il confère l'investiture qu'il doit venir chercher à Constantinople, et tout le monde prévoit l'époque peu éloignée où cette province retombera entièrement sous le pouvoir du sultan. Ceux qui furent à la réception du Courban-Baïram, purent remarquer un fait significatif : non seulement lorsque le divan fit son entrée, le grand vizir Méhémet Kibrisli eut le pas sur le pacha d'Égypte, mais quand les sièges furent placés, on en mit un à l'écart des autres pour le grand vizir, tandis que le pacha se trouvait rapproché des autres membres du divan ; le grand vizir eut la courtoisie de l'inviter à se rapprocher de lui.

Bosphore

On ne pourrait aller à Constantinople sans consacrer une couple de jours à visiter le Bosphore qui en est, à proprement parler, comme la rue principale. Le détroit a environ huit lieues de long sur une largeur assez variable. De Constantinople à Buyuk-Déré, c'est-à-dire sur une longueur de cinq lieues, c'est sur les deux rives une suite non interrompue de palais et de maisons magnifiques, derrière lesquelles s'élèvent sur les deux versants des collines, de superbes jardins mêlés de kiosques et de terrasses.

Après avoir dépassé Top-Hané et sa belle mosquée qui se mire dans le Bosphore, le premier édifice que l'on remarque est le nouveau palais impérial de Bechik-Tach dont la construction n'est pas complètement achevée ; c'est moins un palais qu'un ensemble de palais juxtaposés sans régularité ;

plusieurs portes contrastent entre elles, les unes étant splendidement ornées de marbre et de sculptures, d'autres par trop simples ; mais la plupart des bâtiments pris isolément sont de véritables chefs-d'œuvre d'élégance. L'architecte n'a pas fait une façade pour y adopter un extérieur, ainsi que cela se fait chez nous, mais il a fait son plan, sauf à trouver ensuite des façades pour sa construction. Il ne s'est astreint à aucun style : celui qui domine est le style renaissance enrichi de tous les ornements qui caractérisent les architectures sarrazine et turque. Ce qui frappe surtout dans le nouveau palais, c'est un luxe de matériaux dont je n'ai vu nulle part d'exemple : des ailes entières, surtout celles où sont les principales portes, sont en beau marbre blanc richement sculpté. A quelques minutes plus loin est le palais impérial, vaste et élégante construction où le bois imite la pierre à s'y méprendre.

Chacun des villages, pressés les uns contre les autres, qui font des deux rives de Bosphore comme un faubourg de Stamboul, possède un palais du sultan, presque toujours en bois ; les plus remarquables, après ceux que j'ai cités, sont ceux de Beilerbe et de Balta-Liman.

A mi-chemin de Buyuk-Déré se trouvent, l'un vis-à-vis de l'autre, les vieux châteaux du Bosphore, dits château d'Europe et château d'Asie (Rumeli-Hiçar, Anadolu-Hiçar), aujourd'hui de fort médiocre importance ; un peu plus loin Balta-Liman (porte de la vache), célèbre par une convention passée entre les Russes et la Porte. A trois quarts de lieue de Buyuk-Déré est Thérapia, avec une jolie baie qui lui sert de port, où s'élève le beau palais d'été de l'ambassade de France et le palais impérial habité par le prince Napoléon lorsqu'il revint malade de Varna. Vis-à-vis de Thérapia est Beïcos, où stationnèrent longtemps les vaisseaux anglo-français, et où se trouvait encore une forte escadre.

Enfin on arrive à Buyuk-Déré, le dernier et le plus beau de cette série de villages. On ne pourrait se faire une idée

de l'élégance et de l'aisance de ces jolies maisons rangées le long d'un quai fréquenté par les promeneurs et les cavaliers, non plus que du charme de ces hautes collines couronnées de jardins, qui dominent la ville.

A Buyuk-Déré s'arrête le service des bateaux à vapeur du Bosphore. Je fis donc à pied les trois lieues qui me séparaient encore de la mer Noire. A partir de cet endroit le paysage change et devient plus sévère ; ce sont partout de hautes montagnes, tombant à pic dans la mer Noire, avec un étroit sentier dans le roc. Au lieu de villages on n'aperçoit plus que des fortifications sur les deux côtés, jusqu'à l'entrée de la mer Noire, qui se trouve défendue par les châteaux appelés Fanaraki et Anadolu-Fener. Près de l'entrée, contre la côte d'Europe, sont des rochers célèbres par la frayeur qu'ils inspiraient aux anciens navigateurs persuadés que quand un navire passait au milieu d'eux, ils se refermaient pour l'engloutir. Ce sont les rochers de Cyanées ; on aperçoit encore, sur l'un d'eux, un autel antique en forme de piédestal.

Je rentrai à Buyuk-Déré. Vers le soir je vis les dames et les cavaliers de cette petite ville de luxe, toutes Arméniennes ou Grecques, avec quelques Européens, assis en groupes sur l'herbe des prairies, à l'ombre des bouquets d'arbres et jusque dans les anfractuosités des rochers, où les fraîches toilettes des femmes semblaient de loin des corbeilles de fleurs. A distance se tenaient des domestiques prêts à servir. Ces parties de plaisir dans les environs sont presque toute la vie des habitants de Buyuk-Déré. C'est un endroit où d'après certains usages que j'ai appris, on ne se pique pas d'une grande sévérité de mœurs. Quelquefois même, paraît-il, on rencontre assez avant dans les bois des nymphes courtisées par des faunes. Le soir il y avait grand concert au casino, ce qui me procura l'occasion de voir le beau monde de Buyuk-Déré, qui ne manque pas de jolies et gentilles femmes.

On montre à Buyuk-Déré un magnifique groupe de gigantesques platanes, sous lesquels Godefroid de Bouillon avait dressé sa tente, dit-on.

Le lendemain matin je me fis conduire en caïque sur la côte d'Asie pour regagner Constantinople en passant par Scutari. Ce que l'on rencontre de plus remarquable sur la route est l'endroit dit des *Eaux douces d'Asie*, beau vallon ombragé, entre des montagnes, avec un beau lac et une jolie rivière, presque en face de Thérapia.

Quant à Scutari, grande ville qui forme un faubourg de Constantinople, après ce que j'ai déjà dit en plus d'un endroit de l'apparence des villes turques, je n'y remarquai rien, si ce n'est que les cimetières y sont d'une immensité et d'un luxe que ceux même de Constantinople sont loin d'atteindre, et que l'on y voit deux superbes mosquées et une magnifique caserne occupée par les Anglais, dont le camp se trouvait sur l'esplanade.

Je traversai une seconde fois le détroit en caïque et pus aller coucher à Constantinople. Le séjour que je fis dans cette capitale fut d'un mois ; ayant employé tout mon temps à la visiter, je n'y fis guère de connaissances et je n'en recherchai pas davantage les distractions. Il paraît d'ailleurs qu'elles se bornent à un théâtre qui chôme huit à neuf mois tous les ans, à quelques cafés insipides, et à quelques promenades du soir au Petit-champ des morts. Je me promis de revoir Constantinople, mais je voulais profiter de l'automne pour faire une excursion en Asie Mineure et je résolus de partir pour Brousse.

Brousse.

Je pris place à bord du bateau à vapeur qui fait le service de Mudania et de Gemlik, deux petites échelles de la mer de Marmara, qui servent de port à Brousse . . . . . (16 septembre 1854).

Nous eûmes bientôt dépassé le bel archipel des Princes et je revis cette jolie mer de Marmara ; nous doublâmes le cap Boz-Bouroun, et nous arrivâmes dans le golfe de Mudania,

où l'on jouit du coup d'œil du mont Olympe, pic isolé de 7000 pieds d'élévation, dont la cime couronnée de neige et de brume s'élève au-dessus des nuages. Bien que nous en fussions encore à 10 lieues, il semblait déjà nous écraser de sa masse imposante. Mudania n'ayant pas de port, et le rivage n'offrant pas la profondeur nécessaire au mouillage des vaisseaux, le bateau à vapeur jeta l'ancre à plusieurs encablures de terre, et nous fûmes obligés de descendre dans des barques par un temps épouvantable, ce qui donna lieu à des scènes des plus amusantes. La circonstance avait fait oublier l'étiquette turque, et hommes et femmes se trouvaient pêle-mêle, ces dernières s'accrochant de frayeur aux premiers, et poussant des cris de détresse au moindre balancement de la barque.

Mudania, anciennement fréquentée par les vaisseaux génois et vénitiens, s'appelait à cette époque *Montagna*, du mont Olympe que l'on aperçoit de son golfe ; les Turcs en ont fait par corruption *Mondania*, *Mudania*. C'est une petite ville qui n'a rien de remarquable.

Avant de nous laisser partir pour Brousse, on nous fit passer par l'agence des passeports. Je m'étais dispensé, par économie, d'en prendre un, et envoyai promener le Turc qui vint me le demander, d'autant plus qu'on retint un autre passager moins audacieux parce qu'il manquait au sien je ne sais quel visa, et qu'on le fit réembarquer sur le même bateau pour Constantinople.

Nous trouvâmes à Mudania une douzaine de chevaux pour nous et nos sacs, ainsi qu'une voiture pour les dames, et nous nous mîmes en route pour Brousse. Nous cheminâmes d'abord cinq heures à travers de jolies collines admirablement cultivées et couvertes d'une grande quantité de vignobles, où se récolte le vin renommé du mont Olympe. Au sortir de ces collines nous débouchâmes sur une magnifique plaine de forme elleptique, en face de la ville, qui s'élevait majestueusement au pied du mont Olympe. Je m'écriai *Brousse, Brousse !*

comme les croisés criaient *Jérusalem, Jérusalem !* Un spectacle inouï se présentait en effet à notre vue. Figurez-vous une riche plaine, unie comme un lac, de six lieues de long sur deux de large, variée par des cultures et des bois, coupée de torrents, aboutissant à une rivière qui la traverse dans sa longueur, le *Niloufer-Tchaï* (rivière du Nénuphar), que l'on traverse sur deux ou trois ponts antiques. En face de nous, au fond de cet océan de verdure, dont les vagues se courbent sous la brise, bordée de superbes montagnes couvertes d'une admirable végétation de châtaigniers, d'arbres de toutes espèces, mêlés des fleurs les plus riches et les plus variées, Brousse avec sa forêt de minarets, ses coupoles et son antique château ! Enfin derrière la ville, la masse pyramidale du mont Olympe qui élève à 4000^{m} sa cime étincelante de neige. Le soleil prêtait le plus vif éclat de sa lumière au paysage et donnait aux anfractuosités lointaines des montagnes des teintes empourprées.

Brousse est non moins renommée par sa splendeur et la richesse de son sol, que par les grands souvenirs historiques qu'elle éveille. Dès qu'Osman, fils d'Ertoghrul, fils de Suleiman-Schah, fils de Kyia, et lieutenant de Djengis-Khan de la famille des Oghoazes, fut monté sur le trône des sultans Seldjoukides de Koniah, laissé vacant par la mort d'Alla-Eddin arrivée en 1300, la marche des armées ottomanes sembla fatalement se diriger vers Constantinople, et quelques années plus tard Brousse, l'ancienne capitale des rois de Bithynie, tombait aux mains d'Orkhan, fils et successeur du fondateur de la monarchie turque. La chute de Brousse ne tarda pas à entraîner celle de la domination grecque en Asie. Orkhan fit de sa riche conquête la capitale de son nouvel empire, et Brousse continua à jouir de cet honneur sous Murad. Elle cessa d'être la résidence des souverains quand Andrinople, d'où les Ottomans pouvaient mieux menacer Byzance, fut tombée en leur pouvoir ; mais les princes du sang d'Osman continuèrent à s'y faire enterrer et à orner à l'envi leur cité de prédilection des plus

splendides monuments, jusqu'à ce que Constantinople, devenue à son tour la capitale de l'Orient, fit descendre Brousse au rang d'une ville de province.

Brousse est à la Turquie ce que Bruges est à la Flandre; son histoire se lie intimement à celle des premiers âges de la puissante monarchie dont elle a été le berceau. Chaque pierre y a sa tradition ou sa légende; tout y respire les nobles et gracieux souvenirs de l'histoire des premiers sultans. J'ajoute gracieux, car à cette époque les mystères du harem ne s'étaient pas encore aussi puissamment étendus sur la femme, et, comme à notre moyen âge, plus d'une histoire d'amour, plus d'une passion romanesque s'est mêlée aux brillants faits d'armes des fondateurs de l'empire. Le nom du charmant *Niloufer*, qui serpente dans la plaine entre deux rives vertes, était celui de la fille du seigneur Yar-Hiçar et la fiancée du seigneur de Biledjek. Osman, qui n'avait pas encore ceint le glaive des sultans d'Iconium, mais dont la puissance portait déjà ombrage à ses rivaux, fut invité au festin de noces, que sa mort devait ensanglanter, car le jeune seigneur Biledjek était le chef d'une conspiration et avait tendu un piège au futur sultan. Le rusé fils d'Ertoghrul, qui en avait été prévenu, se rendit à la noce avec son fils Orkhan, alors âgé seulement de douze ans, et quarante guerriers imberbes déguisés en jeunes filles. A son signal les voiles tombèrent, les épées brillèrent, et les conjurés trouvèrent eux-mêmes, au milieu du festin, la mort qu'ils avaient préparée à Osman. La belle fiancée fut destinée au jeune Orkhan et compte parmi les aïeules des sultans. Le peuple a conservé sa mémoire et donné son nom à la rivière qui arrose la vallée de Brousse, et la belle sultane dort aujourd'hui dans un cercueil recouvert de tapis, sous le dôme funéraire de la famille d'Osman à Brousse.

Parmi les cercueils déposés en ordre dans la même enceinte il en est un qui rappelle une touchante histoire. Le même Orkhan, que nous avons vu épouser la fiancée de Biledjek,

devenu sultan, ravit à Jean Cartacuzène les plus riches provinces d'Asie et poussa le dédain jusqu'à lui demander sa fille pour orner son harem. La noble princesse, victime résignée, se sacrifia au repos de l'empire chancelant, et alla s'enfermer dans le sérail de Brousse où, nouvelle Esther, elle vécut et mourut chrétienne. Elle repose parmi ses rivales à côté de celui qui fut son époux et son maître.

Mais de toutes ces gracieuses figures qui embellissent l'histoire des premiers règnes, aucune n'est plus populaire que celle de la belle Mal-Kathoum, fille du grand cheik Edébali, qu'Osman, alors qu'il n'était encore que gouverneur d'Yen-Chehir, pour Alla-Eddin le dernier sultan Seldjoukide, aimait sans espoir. Un jour le futur monarque eut un songe qu'il raconta au vieux cheik et dans lequel celui-ci reconnut le présage de la grandeur future du jeune guerrier. Mal-Kathoum, à la descendance de laquelle le ciel avait attaché toutes les bénédictions, fut accordée à Osman, que depuis longtemps elle aimait dans le secret de son cœur, et elle eut la gloire unique d'être la femme du premier sultan Osmanli, l'aïeule des padischahs.

Heureusement, si Brousse a perdu son influence politique, elle a conservé ses nobles souvenirs, ses admirables monuments et l'importance qu'elle doit à sa position et à la richesse inépuisable de sa belle vallée. La ville s'annonce au dehors d'une manière vraiment féerique: ses toits rouges et ses innombrables minarets se mêlent à tout ce que la végétation méridionale a de plus luxuriant; les sombres massifs des cimetières contrastent avec la fraîche verdure des mûriers, des grenadiers et des vignes; les rochers qui surplombent la ville, recouverts d'une végétation si touffue que l'on dirait des avalanches de verdure; enfin la haute chaîne du mont Olympe, glacée de mille couleurs par les vapeurs diaphanes où se jouent la lumière d'un soleil puissant, et dont les crêtes neigeuses se couronnent éternellement de frimas ; cet indescriptible paysage en un mot, présente, un coup d'œil certes différent

de celui si vanté de Constantinople, mais qui ne le lui cède peut-être pas en magnificence.

A l'intérieur, la ville ressemble à toutes les villes turques : elle est cependant assez bien pavée, proprement tenue, et bien que les maisons soient presque toutes en mauvais état, elle n'offre nulle part l'aspect de la misère. Sans avoir l'élégance européenne de certains quartiers de Smyrne, ni le grandiose de Constantinople, c'est une ville turque de l'intérieur, dans toute la force du terme, avec ses labyrinthes de rues étroites et obscures, et ses maisons de boue. Bien que l'industrie des vins et de la soie ait depuis quelque temps porté la population de Brousse à 120,000 âmes, ce n'est jamais qu'un très grand village. On trouve à Brousse de nombreuses fabriques de soie en grande réputation en Orient et qui coûte très peu de chose sur les lieux, mais les terrains vagues qui occupent une partie de la ville, les riants jardins et la riche végétation de plantes parasites dont la nature décore les plus misérables chaumières, donnent à Brousse un aspect de gaîté que n'offrent point nos cités d'Europe, et l'on peut partout se croire dans un riche hameau.

La ville n'est d'ailleurs pas dépourvue de monuments : l'antique cité de Prusias étant devenue au XIV^e^ siècle le berceau de l'empire d'Osman, les premiers sultans se plurent à orner à l'envi leur capitale. On raconte qu'ils voulaient que le nombre des mosquées y fût égal à celui des jours de l'année, et l'on affirme qu'elle en possède 365. Plusieurs d'entre elles, surtout celle d'Oulou-Djami, du sultan Bayezid, du sultan Muhammed et du sultan Murod, ainsi que celle dite de Gumuch-Coubbé (dôme d'argent), qui est une ancienne église grecque, peuvent compter au nombre des plus belles de l'empire. On les a appelées, à juste titre, les merveilles de l'Asie, et beaucoup de voyageurs les préfèrent, pour la grâce naïve de leur pure architecture sarrazine, aux riches matériaux, aux légères arabesques, même aux gigantesques édifices dont s'enorgueillit Byzance. En effet le style musulman, depuis que

Sainte-Sophie est devenu la métropole du Koran, semble s'être inspiré un peu trop de la coupole aérienne et des voûtes romaines de Justinien. Otez les minarets, et plusieurs des mosquées de Stamboul ne seront plus que des églises chrétiennes.

Capitale déchue, ville de souvenirs, ce que Brousse a de plus beau sont ses monuments funéraires dont la magnificence ne connaît pas d'égale. St.-Denis de l'empire naissant, les sultans Osman, Orkhan, Murad, Bayezid, y ont leurs chapelles sépulcrales. Les six premiers sultans et leur nombreuse famille reposent sous les tapis de Perse dans de somptueux édifices, autour desquels de sombres bosquets de cyprès et d'immenses platanes forment un mystérieux silence et un mélancolique demi-jour. La nécropole déserte n'est habitée que par un vieil iman, gardien muet des sépulcres, que l'on prendrait pour une création du cerveau du Dante. Sous ces traits amaigris et pâles, sous cette longue barbe blanche qui descend jusqu'au milieu de sa poitrine, c'est à peine si l'on devine encore quelque chose d'humain ; ses mains décharnées vous glaceraient du froid de la mort et je frissonne quand sa voix sépulcrale me conte les légendes du passé..... En écrivant ces lignes je songe encore au vieux gardien des tombeaux de Tchekirghe, qui me fit voir dans la chapelle funéraire de Murad Ier, une masse d'armes rouillée et une cuirasse encore souillée de sang ; c'est la masse d'armes et la cuirasse que portait le vainqueur de Rissova, quand il périt sous le fer d'un assassin au milieu de l'ivresse du triomphe. Ces armes, ce sang, la face caverneuse du vieux prêtre, le demi-jour du monument, mêlés aux souvenirs des batailles et de la vengeance atroce que Bayezid devait tirer de la mort de son père, tout cela donne froid ! On se sent la poitrine délivrée d'un grand poids en revenant à l'air libre.

Je ne veux pas négliger de rappeler que Brousse se rattache encore par ses monuments à un grand fait de l'histoire ancienne : le tombeau d'Hannibal. — Toujours des tombeaux ! Les voyageurs comptent leurs étapes par les tombeaux qu'ils

rencontrent le long des chemins ; on dirait que le marteau du temps respecte de préférence les sépulcres ; plus de temples, plus de palais, plus de somptueux théâtres, mais partout des monuments funéraires ! Quel coin du monde, où ne repose quelque mort illustre sous la pierre revêtue de mousse ? Nous vivons dans un vaste cimetière.

On trouve encore à Brousse de nombreux établissements publics, tels que hôpitaux, cuisines pour les pauvres, collèges ou *médérès*, une école militaire, et une espèce d'université turque fréquentée par 600 élèves ou softas, qu'attirent les leçons du mollah ou chef des prêtres de Brousse, un des plus saints personnages de l'empire. Mais ce qui abonde à Brousse, ce sont les fontaines alimentées par les innombrables sources qui descendent de l'Olympe. Outre que chaque maison en a une ou plusieurs, on en compte dans les rues plusieurs milliers, toutes à quelques pas les unes des autres.

Une estimation modérée en porte le nombre à plus de 4000.

Le peuple est bon. Les Turcs, Grecs, Arméniens et Juifs sont généralement de braves gens, et l'on n'a jamais motif de se plaindre de leur accueil. Les femmes sont aussi belles qu'à Constantinople, mais les achats d'esclaves circassiennes y étant rares, elles ont toutes le type national turc, grec ou arménien. Ce dernier est le plus parfait ; il est au noir ce que le circassien est au blond, l'idéal de la beauté. Si les anciens Grecs avaient connu ce type, les Vénus de Praxitèle eussent été dépassées. Les Arméniennes et les Grecques ont avec cela des mœurs élégantes, bien entendu une élégance différente de celle qu'on désigne par ce mot en Europe, l'élégance de la nature et non de la convention ; elles ont le laisser-aller parfait, et il serait difficile de trouver plus agréable société. Les idées ne sont pas à Brousse, comme à Smyrne et à Constantinople, exclusivement dirigées vers le mercantilisme, ce qui fait qu'en dehors des affaires, les hommes sont généralement ignorants et d'un com-

merce peu agréable ; à Brousse, au contraire, la population est extrêmement bienveillante.

Brousse est une ville d'eaux minérales très célèbres en Orient. On s'y rend de toutes parts, non pour y jouir, ou pour faire briller la toilette, mais pour se baigner dans ses abondantes fontaines d'eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses. Une agréable cordialité règne parmi ces familles de baigneurs et de baigneuses, qui n'y cherchent d'autre distraction que celles auxquelles la nature semble convier, et organisent dans les environs de fréquentes parties de plaisir et de chasse.

Nous avons d'ailleurs, outre les consuls et les grands négociants francs, parmi lesquels il y a plusieurs maisons agréables, un grand nombre d'internés politiques, surtout de Moldo-Valaques, presque tous hommes distingués et dans la société desquels on se plaît beaucoup. Ces messieurs et leurs familles vivent ici parfaitement, ayant chacun, outre leurs ressources personnelles, 2400 à 4800 francs de pension que leur fait le gouvernement turc. Brousse a presque toujours servi de ville d'internement aux principaux personnages politiques turcs ou étrangers que le gouvernement voulait tenir sous sa main. La ville offre les ressources qui leur sont nécessaires, et ils ne sont ni assez près de Constantinople pour nuire, ni assez loin pour échapper à la surveillance dont ils sont l'objet. Ils jouissent du reste de toute la liberté possible ; on les traite en personnages, et on ne leur refuse jamais la permission de passer quelque temps à Constantinople, ou ailleurs, pour leurs affaires ou leur agrément. Les Hongrois de Kossuth, les généraux polonais, le prince Bathiany, le célèbre émir Béchir prince du Liban, ont quitté Brousse plus ou moins récemment.

Aujourd'hui le plus célèbre des internés est sans contredit Abd-el-Kader dont je veux dire quelques mots :

A peine avais-je mis le pied sur le bateau à vapeur de Brousse, que j'y fis la connaissance de M. Brocchi, banquier à Tripoli de Barbarie, qui se rendait avec sa famille aux eaux

de Brousse. Je lui communiquai mon désir d'être présenté à l'émir; il me répondit que la chose était d'autant plus simple que le secrétaire de l'émir, qui est aussi son neveu, se trouvait à bord. Il me présenta à ce personnage appelé Mohammed-Bey, et je fus immédiatement invité à partager le dîner que Mohammed s'était fait préparer. C'était la première fois que je dînais à la turque. Il y avait à table... je me trompe en disant à table, car nous étions par terre accroupis sur nos genoux et les plats posés sur le tapis étendu sur le plancher du navire... il y avait, dis-je, outre Mohammed-Bey, un autre personnage portant le même nom et ancien bey de Tunis, qui se rendait à Brousse pour visiter Abd-el-Kader, un magnifique nègre qui pouffonnait en mauvais français et nous servait à manger, ce qui fit que je le pris pour un cuisinier, tandis que je sus après que c'était le fameux cheik Kara-Mohammed, général de la cavalerie d'Abd-el-Kader, et d'autres personnes de la famille de l'émir qui revenaient d'une excursion à Constantinople. Le neveu d'Abd-el-Kader parle le français avec une rare distinction et l'ex-bey de Tunis causait avec moi en italien. J'étais ravi d'avoir fait ainsi ces connaissances ; ce qui me plaisait moins, c'était la douleur insupportable que je ressentais dans les jambes, n'étant pas habitué à m'accroupir, et chaque fois que je voulais changer de position, mes convives me disaient de me mettre à l'aise, croyant que c'était par cérémonie que j'essayais de m'accroupir sur les talons, position que je trouvais moins gênante, mais qui est précisément celle que l'étiquette prescrit aux Turcs devant leurs supérieurs, en présence desquels ils ne croisent pas les jambes sous eux. La manière dont nous mangions m'était plus nouvelle encore: chacun portait la main au plat commun, tournait et retournait les morceaux avant de se servir; la politesse des convives envers un étranger consiste à choisir avec soin les meilleurs morceaux du plat, à les dépouiller avec les doigts des nerfs ou des peaux qui pourraient s'y trouver, et à les présenter ainsi épluchés; on

ne saurait refuser sans impolitesse. Je ne pouvais donc rien manger qui n'eût longuement passé par les doigts du bey, des Turcs, ou du nègre, entre lesquels j'étais placé! Je ne mangeai jamais cependant de meilleur cœur. Nous bûmes aussi quelques flacons de vin blanc, après que le nègre nous eut démontré que le vin blanc n'était pas à proprement parler du vin, et qu'il n'était pas, selon certains commentateurs, compris dans la prohibition du Koran.

Ces personnages eurent beaucoup d'obligeance pour moi tout le temps de la traversée, et nous convînmes que le surlendemain j'irais les voir afin qu'ils me présentassent à Abd-el-Kader.

La maison de l'émir est une affreuse barraque, située dans un des plus vilains quartiers de Brousse. Il y a dans notre pays peu de paysans locataires d'une ferme de 40 mesures, qui consentissent à être si mal logés. A l'exception du harem, sur lequel je n'ai songé à interroger les quelques dames qui sont en relation avec les femmes d'Abd-el-Kader, il n'y a dans toute la maison qu'une chambre présentable, celle où l'on reçoit les étrangers. La porte est généralement ouverte ; on voit dans la cour qui précède la maison quelques domestiques nègres et quelques enfants occupés à jouer ; ce sont ceux de l'émir. On entre sans parler à qui que ce soit, et après avoir traversé le bas de la maison, où sont quelques Bédouins à l'air sombre, entortillés dans leur bournous et occupés à lire ou à fumer, on monte l'escalier qui conduit à l'étage. Je rencontrai dans le vestibule Mohammed-Bey qui me fit entrer dans une salle large et obscure, où quelques personnes accroupies fumaient des chibouks. Je regardai autour de moi pour voir si quelque physionomie ressemblait à celle des portraits d'Abd-el-Kader et n'en voyant aucune, je demandai à Mohammed de m'indiquer son oncle. Il me répondit qu'il était occupé dans une autre salle, et m'invita à prendre le café en attendant qu'il put me recevoir. Outre les personnages dont j'ai parlé plus haut, il y avait dans cette

salle un Arabe de Syrie, homme des plus distingués que j'aie vus, qui a fait de brillantes études à l'école polytechnique, et parle le français avec une telle perfection, que son accent d'une part et sa physionomie de l'autre me faisaient douter si je devais le prendre pour un Arabe ou un Français ; Abd-el-Kader l'a attaché à sa maison, et il est pour moi une connaissance agréable et utile.

Au bout d'un quart d'heure Abd-el-Kader me fit appeler : je me rendis avec l'Arabe qui lui sert d'interprète dans le salon dont j'ai parlé, et je vis debout dans la salle un homme si différent de ce que l'on se figure de l'émir d'après ses portraits, que je le pris pour un autre visiteur, et me bornai à lui faire un salut. Cependant comme cet homme me dit : « Asseyez-vous et soyez le bienvenu ! » Je demandai à l'interprète qui il était et j'appris que c'était l'émir. Abd-el-Kader, qui a 44 ans, s'est si bien remis de ses fatigues qu'il ne paraît pas en avoir plus de 34 ; c'est un homme de taille moyenne, de stature robuste, à la peau blanche, potelé sans être gras. Il a les bras et les jambes remarquablement velus, et les pieds et les mains extrêmement élégants et bien faits, ce dont il est un peu coquet. Il a abandonné le costume arabe, et se met à la turque. Sa figure est régulière ; il a le teint blond, de beaux yeux noirs, de grands sourcils arqués et une barbe parfaitement soignée. Ce qui étonne surtout quand on voit Abd-el-Kader, c'est l'expression toute paternelle de sa physionomie, où ne se lit que la douceur et même la bonhomie. On ne saurait avoir l'âme plus modeste et plus simple : il tient presque toujours les yeux baissés, rit de bon cœur, cause affectueusement ; en un mot rien ne ferait deviner sous cette écorce le terrible et infatigable guerrier du désert, l'impitoyable massacreur des prisonniers français, le prophète fanatique, le farouche soldat. Il parle de lui et des évènements de sa vie avec une modestie extrême, et, sans croire son rôle terminé, il ne fait pas de projets d'avenir, habitué, dit-il, à se confier à la Providence.

Il paraît accepter parfaitement sa position actuelle. Il consacre chaque jour plusieurs heures à la prière qu'il fait régulièrement cinq fois. Le reste du jour est partagé entre l'étude, à laquelle il s'adonne avec passion, et l'éducation de ses 14 ou 15 enfants, qui ont du reste plusieurs autres professeurs. Il compose des poésies qui jouissent d'une grande réputation ; il écrit aussi ses mémoires et une histoire de la domination arabe en Algérie, qui sera sans doute un ouvrage remarquable, car l'émir a des vues droites, élevées, et possède une bibliothèque riche en documents et en manuscrits anciens.

Sa conversation est remarquable de justesse ; il est très au courant des idées européennes. Ses manières sont d'une rare distinction, sans que l'on y trouve rien d'affecté ni de conventionnel, et je ne crois pas que l'on puisse trouver une société si choisie où il ne brille par la simplicité digne et toute aristocratique de ses façons.

Il a un attachement ultra-fanatique pour sa religion et y revient souvent dans sa conversation. Quand je lui demandai ce qu'il enseignait à ses fils, il me répondit: « Je veux que mes fils soient des hommes vertueux et laisse à la Providence le soin du reste. Voilà pourquoi je ne me dépêche pas à les initier aux sciences profanes, mais je tiens à ce qu'ils soient d'abord instruits dans leur vraie religion et qu'ils soient ulémas (docteurs de la foi). Je veux aussi qu'ils cultivent les lettres arabes: l'arabe est la langue du prophète de l'islam et de leurs aïeux. Avec la piété et la littérature, un homme est nécessairement heureux. L'homme pieux voit en tout la volonté de Dieu, et s'il a appris à orner son existence par la culture des lettres il n'a rien à désirer ici-bas. Plus tard, si Dieu le permet, mes fils apprendront le turc, le français et les sciences d'Europe. » Je lui demandai s'il comptait les faire entrer au service turc: il me répondit « qu'il ne faisait plus de projets. »

Il me parla avec affection de Napoléon III, dont il a, m'a-t-il dit, deux fois le portrait, mais sa religion qui proscrit les images lui défend de les exposer et il les garde dans l'armoire.

On reproche à l'émir d'être avare, et ce reproche a quelque chose de vrai, car il vit on ne peut plus médiocrement, tandis qu'il jouit d'une énorme pension. Il a aussi le défaut d'aimer beaucoup les jolies femmes, et il achète fréquemment de belles Circassiennes, ce qui cause dans son ménage des scènes de jalousie qui ont été au point, que récemment sa femme s'est enfuie à Constantinople.

Il est entouré d'Arabes qu'il gouverne en père de famille et exerce sur eux l'autorité religieuse et judiciaire. Il achète des terres pour occuper ceux d'entre eux qui n'ont pas de ressources personnelles; ils sont plus de 200 et le nombre s'en accroît chaque jour.

Abd-el-Kader, après m'avoir fait prendre avec lui le café et la pipe, me pria de retourner souvent le voir, ce que j'ai fait.....

Il est peu d'hommes qui produisent une impression aussi prestigieuse qu'Abd-el-Kader sur ceux qui le connaissent un peu intimement et peuvent causer avec lui dans sa langue. Ce n'est certes pas un homme dont le mérite a été surfait. Je suis tenté de supposer que les évènements qui paraissent devoir hâter la chute de l'empire ottoman ne sont pas sans donner quelque espoir à l'émir. Il croit qu'à l'heure de la débâcle il trouvera à jouer un rôle parmi les populations arabes de la Syrie et de l'Arabie.

Dès que l'on sort de la ville, on a de toute part des promenades charmantes et une chasse abondante et variée. Sans parler des lièvres et des perdrix, on trouve en allant vers la montagne, des sangliers, des ours, des loups, des chacals, et quelquefois des onces et des hyènes; la plaine est remplie de gibier moins dangereux, et à quelques lieues se trouve le grand lac d'Appollonie, long de 12 lieues, dont les bords sont peuplés de myriades d'oiseaux aquatiques. Je chasse fréquemment, et les Européens ont l'obligeance de m'inviter à toutes leurs excursions. On pêche également des poissons superbes et délicieux dans un lac qui se trouve sur

un plateau du mont Olympe, à 3000 pieds au-dessus du niveau de la plaine. Et comme le pays abonde en légumes et en excellents fruits, on peut dire qu'à Brousse, à l'exception des habitations qui sont presque toutes mauvaises, on a en quantité et à des prix modiques, tout ce qui convient à la vie matérielle. Le Brousse tel que je le connais est encore plus que le Brousse que j'avais imaginé ; tout me séduit et m'enthousiasme au délire ; je me surprends rêvant sous un arbre, à la vue des montagnes lointaines, et versant des larmes de bonheur.....

J'ai trouvé à me loger dans un charmant appartement composé de deux chambres, jouissant l'une et l'autre d'une admirable vue sur la plaine et la montagne, d'une terrasse sur laquelle je dors la nuit sous un beau ciel étoilé, d'une petite cour où coule une jolie fontaine. Tout cela me coûte 15 frs. par mois, y compris le service et le blanchissage, sans compter que mes hôtes me font mon ménage. Dans la même maison habite un réfugié hongrois, prêtre catholique, qui exerce la profession de médecin ; nous prenons souvent nos repas ensemble, nous allons au point du jour faire nos achats au marché, nous nous régalons de tout ce qu'il y a de plus recherché en tout genre, et telle est l'abondance qui règne ici que notre ménage nous coûte à chacun tout au plus fr. 1.25 par jour. Nous allons tous les matins tirer des becs-figues à quelques pas d'ici, nous rapportons une ou deux tortues que l'on trouve à chaque pas, et nous faisons surtout une immense consommation de fruits, qui sont d'une beauté inouïe et en telle quantité qu'il serait impossible, à moins de se rendre malade, d'en manger en un jour pour plus de 10 centimes : un superbe melon coûte 2 centimes, une livre de raisins 2 à 3 centimes, une grenade à peine quelque chose de plus, et ainsi du reste. Le vin délicieux du mont Olympe, vin généreux dans le genre du madère, pur et d'excellente qualité, coûte 20 centimes la bouteille, la neige fondue s'obtient pour rien, et les sorbets à 5 centimes. Après cela il n'y a pas de

dépense possible, car Brousse ne compte ni un café, ni un lieu de réunion quelconque. On ne s'en voit que plus souvent, car la cordialité règne au point que tout étranger est un ami le jour de son arrivée. Il s'installe dans une maison quand il lui en prend la fantaisie, est accueilli, servi de toutes sortes de rafraîchissements, même chez des gens dont il ne comprend pas la langue ; il suffit de se présenter soi-même.

Je vis en sybarite, entre toutes ces choses délicieuses, couché sur mon divan, à fumer le chibouk devant une table couverte de livres. Quelle douce existence l'homme peut se procurer ! il suffit de s'abandonner à la bonne nature qui a pourvu à tout. Il n'y a pas cinq mois que je suis en Orient et je suis déjà presque aussi fataliste qu'un Turc. — Un proverbe dit chez nous : « *God is de beste boer* » ; ce proverbe dans sa haute trivialité est d'une haute sagesse..... « *Allah est grand.* » — Je vis content du jour présent, et pourvu que Dieu me tienne en bonne santé, chaque lendemain m'apportera de nouvelles joies, soit que je reste ici mollement couché sur une pile de coussins, soit que, monté sur un coursier rapide comme le vent, il me faille tenter ailleurs de nouveaux destins. Je passe mon temps de la manière la plus heureuse, et ma santé n'a jamais été meilleure en Belgique. Les exercices de corps me plaisent, et je suis devenu un cavalier à rivaliser avec un Arabe ; je ne monte plus à cheval que sans selle ni bride, laissant à leurs libres allures et guidant à peine de la baguette les bons petits chevaux du pays, dont le galop défierait le vent, et si souples des jarrets qu'au milieu de leurs bonds on pourrait se croire sur un sofa. — Je vis tout à fait *alla turca*, ayant adopté un costume à demi-turc, ayant exclu de ma chambre tout autre meuble que les divans, fumant couché le narghilé tout le temps que je passe chez moi ; quant au chibouk il ne me quitte pas même à cheval, non plus que mes pistolets, mon beau *kangiar* de Damas et mon fusil.

Si mes études et mes chasses ne m'appelaient pas au

dehors, je pourrais craindre la contagion de la mollesse orientale. Heureusement les occupations ne me manquent pas : il y a peu de jours que je ne sois obligé de faire une course pour recueillir des matériaux pour une *description historique de Brousse*, contenant en même temps l'histoire des origines de l'empire turc, que j'ai entrepris d'écrire d'après les conseils du consul des États-Unis ; il a mis à ma disposition pour faire mes recherches, ses chevaux, son *kavas* (janissaire) et me promet de la faire imprimer. Je m'occupe aussi de dessiner les planches dont elle sera illustrée. L'étude de l'histoire et des mœurs ne sont pas, il s'en faut, les uniques choses que j'ai en vue, et les sciences naturelles, surtout la botanique, la géologie, ont leur place dans mes projets : je dis projets, car bien qu'à force d'études j'en sache probablement plus que la plupart de ceux qui ont vu l'Orient, je me crois à peine à l'entrée de la carrière à laquelle j'ai consacré ma vie.

Je suis entouré d'un cercle d'excellents amis, de toutes nations, ce qui permet de passer non seulement agréablement mes loisirs, mais encore de connaître à fond le pays dont je m'occupe, ses mœurs, ses traditions, ses idées. Au nombre de ces amis se trouve l'iman de la mosquée voisine qui m'apprend le turc, à la condition que je lui enseigne le français, dont il sait déjà quelque chose. Ce qui m'amuse chez ce brave homme, c'est que tout désireux qu'il est de s'initier aux langues et aux connaissances d'Europe, il est Turc-croyant dans toute la force du terme. Il me raconte, avec tout le sérieux de la bonne foi, une foule de traditions qui dépeignent bien la crédulité des bons sectateurs de l'islamisme. Je lui parlais un jour de cette anomalie chez les Turcs, qui, au rebours des autres peuples, se croient souillés par le contact du chien, qu'ils regardent comme impur et excluent de leurs demeures, tandis que d'autre part ils le nourrissent et le protègent avec sollicitude dans les rues où il s'est établi en

maître et en tyran: il me donna le motif de cette double bizarrerie :

« Le jour, » dit-il, « que Dieu eut créé l'homme, il remit au » lendemain de lui donner une âme, et laissa le corps gisant à » terre sous la garde d'un chérubin qui devait le veiller pendant » la nuit. Cependant le démon, l'ennemi, jaloux de ce beau » corps qui devait servir de demeure à une âme faite à l'image » de Dieu, résolut de gâter l'œuvre du Créateur, et profitant » du sommeil qui avait gagné l'archange s'approcha à pas » furtifs. Il avait déjà déchiré de sa griffe immonde le sommet » de l'abdomen, dont il se disposait à arracher les entrailles, » lorsque l'ange se réveilla. Le démon prit la fuite; l'ange » avec son glaive trancha la partie du ventre que Satan avait » souillée de son contact impur et la jeta au loin. Le lendemain » quand vint le Créateur, il cicatrisa la plaie qui devint » l'ombilic, et pour ne pas laisser inutile cette portion de » chair humaine que l'ange avait jetée, il en forma le chien. » Le chien est donc créé de la même matière que nous, il » est de notre chair, mais cette chair est devenue immonde » pour avoir été touchée par Satan. » — Telles sont les histoires du bon iman; j'aime en lui l'homme à la foi sincère, hélas! chose si rare chez les chrétiens!...

Je suis à Brousse un personnage mystérieux, et les habitants ne peuvent comprendre ce que j'y suis venu faire. Tous les Européens qui y habitent sont consuls ou font le commerce, les voyageurs n'y font jamais un si long séjour, et les Turcs, qui n'apprécient pas ce que leur ville peut présenter de curieux, ne peuvent comprendre les motifs de mon séjour. Cet homme qui semble avoir de quoi vivre, qui n'est ni interné politique, ni médecin, ni marchand, pourquoi n'est-il pas resté dans le *Franghistan*, où toutes choses sont bien meilleures qu'ici ? Voilà le thème sur lequel glosent les langues de mon voisinage; je dis les Grecs, qui sont bavards comme des femmes, ou les Français, et non les Arméniens et les Juifs, qui ne songent guère qu'à leur commerce, et les Turcs

qui n'ont pas pour habitude de s'occuper de ce qui ne les regarde pas. On a conclu que je devais être une espèce d'espion. Il n'y a à Brousse, ni troupes, ni fortifications, ni intérêts politiques, mais tout cela n'y fait rien, je suis un espion, parce qu'il est impossible que je sois autre chose. Espion de qui ? on n'en sait rien, la question n'est pas tranchée. Si ces bons Grecs s'avisent de me prendre pour un espion russe, nul doute que cela me vaudra une foule d'attentions et de politesses que je me promets bien d'accepter en riant sous cape. En attendant on épie des fenêtres chaque pas que je fais, on s'informe aux domestiques de la maison, et dernièrement à un *kef* ou soirée donné dans une maison grecque, je fus placé à la place d'honneur, à l'angle du divan, avec deux Turcs, car le Turc a toujours la préséance parmi les *rayas*, c'est d'étiquette. Si un ouvrier turc, un mendiant, se trouve dans une salle avec des *rayas*, fussent-ils millionnaires et décorés du titre d'*aga* (celui d'effendi est réservé aux musulmans), c'est à lui qu'on sert d'abord le café et le chibouk. Le rang de Turc équivaut à la noblesse, surtout à Brousse et tout chrétien est encore un *giaour*. Ce mot, qui est au fond une insulte, se donne même dans les circonstances qui excluent l'idée de vouloir blesser et est devenu usuel. L'idée fixe de sa supériorité donne au Turc cette fierté hautaine que j'aime surtout dans l'homme du peuple, parce qu'elle lui inspire une dignité dont il manque chez nous. En général, les hommes règlent leur conduite sur l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

La terre dans la vallée de Brousse est d'une admirable fécondité et les bonnes communications qui relient cette vallée à Constantinople assurent d'exellents débouchés pour les produits du sol. Ce qui manque aux cultivateurs ce sont les capitaux : le taux de l'intérêt est de 15 à 25 % sur hypothèque, ou de 25 à 40 et même 50 % par an sans hypothèque. Les gens du pays, qui pour cultiver leurs terres sont forcés d'emprunter à ce taux, n'y peuvent vivre que misérablement,

mais les Européens qui disposent d'une certaine somme y réussissent bien, étant sûrs de gagner 25 % de leur argent. Avec un capital de 12.000 francs, par exemple, on peut consacrer 6,000 francs à acheter une ferme de 25 hectares située contre la ville, y compris l'habitation, les instruments aratoires, les bestiaux nécessaires à l'exploitation et une couple de chevaux; 6,000 francs suffiraient aux frais de mise en culture, journées d'ouvriers et autres avances qu'il faudrait faire avant la récolte. Avec ce faible capital il serait facile de se procurer tout ce qui serait nécessaire pour vivre d'une manière très satisfaisante . . . . . (10 novembre 1854).

Le curieux journal de notre voyageur s'arrête malheureusement ici. Toute une partie dont il annonce l'envoi à sa famille n'est pas parvenue. Il est probable qu'il fit même des excursions en Asie Mineure jusqu'à Nicée ainsi qu'il résulte d'une de ses lettres.

La veille de mon départ pour Nicée un Hongrois vint me prier, si j'allais jusqu'à Nicomédie, d'y copier les inscriptions des tombes de trois héros de sa patrie: Tékéli, Rakoczy et une femme Hélène Szrinyi, exilés sur cette terre, comme Annibal, comme l'émir Bechir, comme Abd-el-Kader, comme moi-même pourrai-je dire, si, là où me portent mes études, n'était désormais ma patrie.

Il continua à séjourner à Brousse s'appliquant à l'étude de l'arabe en vue de continuer ses voyages en Asie Mineure. Selon toute probabilité Abd-el-Kader l'aida de ses conseils. Il écrivit en effet:

Avec 1200 francs j'achèterai un cheval, et j'aurai une réserve pour le remplacer en cas d'accident. Je me procurerai les accessoires nécessaires, ainsi que les objets pour pouvoir vivre d'une manière indépendante et me transporter à mon gré d'un lieu à un autre. Je placerai mes livres et effets dans une ville centrale sous la protection d'un consul ou de quelque autre personne de confiance, et prenant avec moi les objets indispensables portés

en croupe dans deux sacs à la manière du pays, j'irai où je voudrai. Cette manière de voyager, pour quelqu'un qui sait les langues et veut se plier aux usages du pays, est très peu coûteuse. On trouve partout des caravansérails ou khans où l'on est logé d'une manière peu confortable il est vrai, mais gratis ou au maximum de 20 paras (10 centimes) par jour. La nourriture du cheval que l'on laisse paître ne coûte guère plus. Quand je serai fatigué d'une excursion je retournerai où sont mes effets et mes livres..... Mon but principal est donc d'apprendre le turc et il sera d'autant plus facilement atteint que les habitants de la maison où je loge ne savent pas un mot d'une autre langue.

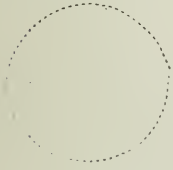
Il reste à Brousse jusqu'au 12 janvier 1855, et au moment de son départ Abd-el-Kader lui adresse un mélancolique adieu, qu'il a fait parvenir à sa famille :

Je vous adresse un autographe de l'émir Abd-el-Kader. C'est un billet de départ qu'il m'écrivit. En voici la traduction :

« *Louange à Dieu.*

» Et moi aussi j'ai à faire un voyage dont la longueur m'effraie
» Tu dois comprendre de quel voyage je veux parler, toi qui as médité [les écrits des sages.
» Car tu n'ignores pas que vivre c'est avancer vers la mort.
» Le tombeau est désormais la demeure de ceux qui ont vieilli;
» Il ne reste plus rien d'eux, si ce n'est
» Les récits de quelques hommes qui se souviennent.
» Je sais bien que leur grandeur passée était au fond peu de chose
» Mais aujourd'hui ils sont réduits à rien. »

« M. Eugène de Pruyssenaere, Belge de nation, nous a visité » à Brousse; nous avons apprécié ses qualités, son éducation, » ses connaissances en une foule de sciences et ses conver- » sations sur les peuples et les merveilles des contrées. »



(Cachet de l'émir qui tient lieu de signature en Orient avec son nom.)

« Écrit par Abd-el-Kader
» fils de Mahi-Eddin 1272.
(date arabe de l'hégire.)

Les vers cités dans ce billet sont tirés d'un poème qu'Abd-el-Kader composa pendant son exil. Comme on le voit, il y fait allusion à sa grandeur déchue. En Europe cette pièce aura l'air d'une réclame ou d'un certificat; les personnes qui connaissent l'Orient y reconnaîtront un témoignage de considération et d'amitié.

Le 31 janvier 1855 notre voyageur était à Constantinople, ayant changé son itinéraire ainsi qu'il résulte d'une lettre qu'à cette date il adresse à sa famille :

Je compte me rendre d'ici à Rhodes, en m'arrêtant en chemin à Mételin, à Chio et à Samos. J'ai une invitation à loger chez M. Pinto, consul anglais à Mételin..... Cette famille est connue en Europe par la relation du dernier voyage en Orient de Lamartine, qui logea chez elle en passant à Mételin, et qui, peut-être pour payer l'hospitalité qu'il reçut, élève aux nues Mᵉ Pinto dont il fait un idéal de beauté et d'esprit... Je suis également invité chez le prince Ghika, kaïmacan ou gouverneur de Samos. Quant à Chio, je me procurerai une lettre de recommandation, car dans ces endroits il n'y a aucun moyen de se loger si ce n'est dans une maison particulière. Il en sera de même à Rhodes. Là j'attendrai que je puisse passer à Chypre et en Syrie, par Beyrouth... Le désir de voir le pays me fait passer par dessus beaucoup de privations qui ne sont presque plus rien à mes yeux.....

CHAPITRE IV.

L'ASIE MINEURE ET LES ILES.

Les neiges descendaient du mont Olympe et envahissaient la plaine ; Brousse, où je me plaisais à vivre dans le confort de la vie orientale, devint inhabitable; plus de chasse ; des rues boueuses devenant de vrais casse-cou, m'obligeaient à me confiner chez moi. Ennuyé, je partis le 12 janvier pour Constantinople. La ville des sultans, si poétique quand elle se dégage au lever du soleil de son linceuil de vapeurs roses, ou quand les magnifiques silhouettes de ses dômes se dessinent sur le ciel enflammé du couchant, était enveloppée d'un triste brouillard; la neige, la pluie, les glaçons qui pendent aux toits, la boue de ses rues tortueuses et encombrées, me serraient le cœur. Je fis comme les hirondelles, je me dirigeai vers le midi pour retrouver le soleil, le beau soleil d'Orient.

Mételin. (Lesbos) (Ile)

Le 15 janvier je m'embarquai pour Mételin, où M. Pinto, vice-consul d'Angleterre, m'avait offert une généreuse hospitalité. Un jour et demi de navigation me fit passer de l'hiver au printemps, car sous le ciel de Lesbos, les arbres ne perdent jamais leur ombrage et les plus charmantes fleurs émaillent perpétuellement les prés.

Depuis que la ville de Mételin a été détruite par l'incendie, les maisons se reconstruisent uniformément en pierre avec des volets de fer, le long des rues nouvelles tirées au cordeau. Les habitants, criards et désagréables entre tous les Grecs,

sont tous marchands d'huile, de savon ou de poisson salé. Sapho, assurément, ne s'y reconnaîtrait pas. Il n'y a à visiter qu'une jolie forteresse construite au moyen âge par les Génois sur la presqu'île où était l'ancienne acropole. Quant à l'île, elle serait très pittoresque si les plantations d'oliviers n'avaient envahi toutes les montagnes auxquelles elles donnent une teinte uniforme de vert triste, pareil à celui de nos saules. Seule la partie septentrionale a quelques montagnes couvertes encore de forêts vierges. En fait d'antiquités, rien si ce n'est un aqueduc de construction romaine à trois quarts d'heure de la ville.

J'eus le plaisir de faire la connaissance à Mételin, de M. Newton, consul britannique et savant distingué, qui fait des explorations archéologiques pour le compte du muséum britannique.

M. Newton a dans sa charmante habitation une bibliothèque très bien fournie d'ouvrages anciens et modernes sur l'Orient, qu'il met avec la plus grande obligeance à la disposition des voyageurs. J'en fis largement mon profit, passant presque toutes mes journées chez lui à prendre des notes et à calquer des fragments de cartes géographiques. J'eus le plaisir de rencontrer chez lui M. Boutan, élève de l'école française d'Athènes, qui était venu à Mételin avec mission de faire sur cette île un travail spécial. Je puisai chez M. Newton les notions qui me manquaient sur l'archéologie de l'Asie Mineure, et je me décidai, d'après ses conseils, à prendre pour but de mon voyage l'étude des provinces méridionales de cette contrée, depuis la Carie jusqu'au golfe d'Issus. Ces parties sont peu connues et le voyageur peut se promettre d'amples découvertes.

Aïvali (terre ferme).

Je profitai de mon séjour à Mételin pour faire le 25 février une visite aux côtes d'Éolie et aux ruines de Pergame. Je débarquai d'abord à Aïvali (l'ancienne Héraclée), ville d'environ 40,000 âmes, où le mauvais temps me força à m'arrêter. J'y passai quelques jours chez le principal habitant que M. Pinto avait prié de me recevoir.

L'emplacement d'Héraclée, de Cisthène et d'Atarmé n'est plus marqué que par quelques tronçons de colonne et des chapiteaux convertis en orifices de citernes. Le paysage est uniforme le long de la côte et revêt un caractère mélancolique dans la vallée marécageuse du Caïcus, que bordent deux chaînes de montagnes dont les crêtes semblent découpées en ruines de châteaux et au-dessus desquelles plane une couche de vapeur qui, au loin, ressemble à une mer. La scène change quand, au détour de la vallée, on a devant soi l'immense acropole de l'ancienne capitale de la Mysie, située à environ dix lieues à l'intérieur des terres sur les bords du Caystros ; Pergame est située sur un roc à la hauteur des nuages, au pied duquel est la jolie ville moderne entourée de ses cimetières plantés de cyprès.

Pergame.

Lorsque le temps se fut remis au beau, je me rendis, non sans encombre, à cause des routes endommagées par les pluies, à Pergame, où je reçus de nouveau, grâce aux lettres de M. Pinto, une excellente hospitalité.

Pergame est une jolie ville orientale, dans une situation magnifique, au pied de hautes montagnes, et en face d'une plaine. Elle offre plus de restes romains qu'aucune des villes que j'ai vues jusqu'ici, et des plus importants.

Elle est également remarquable par le caractère de ses habitants qui font un accueil empressé aux étrangers.

Les femmes grecques de Pergame partagent avec celles de Magnésie la réputation d'être les plus belles de leur nation. Je n'ai vu nulle part un type qui se rapproche autant de la statue antique par la régularité des traits, l'absence de tout détail (*sic*), et ces formes fondues dans un ensemble impalpable, si je puis m'exprimer ainsi, sans que l'œil rencontre aucune ligne. Le genre de beauté dans une femme aux yeux bleus, aux cheveux châtain clair, comme il s'en trouve beaucoup à Pergame, paraît tenir de l'être surnaturel. Le costume leur prête une incroyable majesté : de larges pantalons, une robe fendue dont les bords se relèvent et s'attachent à une ceinture

avec une agrafe formée de larges disques d'or, et une petite veste albanaise qui laisse voir des bras et une poitrine à défier le marbre ; les pieds nus, les cheveux flottant sur les épaules, un voile de mousseline retenu par un diadème d'or, des colliers, des bracelets du même métal ; ces femmes se tiennent debout devant les hommes pour leur servir la pipe et les rafraîchissements, et ne parlent que quand on leur adresse la parole. Je me surprenais à tout moment en extase devant ces magnifiques créatures dont la beauté et les vêtements me faisaient rêver à l'ancienne Éolie.

Pergame mérite l'attention par la qualité de son lait et la variété de ses laitages; nulle part on ne mange autant de sortes d'excellentes crèmes et fromages..... Nulle part je n'ai mangé avec plus de plaisir le *yaghourt*, le *caïmak*, la crème, et tous ces délicieux laitages de l'Asie Mineure, si chers aux Turcs, sans doute en souvenir de leur ancienne vie nomade, dont ils ont conservé tant de traits dans leurs mœurs. C'est ainsi qu'on les voit dédaigner le soin des maisons, se passer presque entièrement de meubles, user comme des nomades d'escabeaux pour table, de tapis pour sièges, se servir partout de vaisselle en cuivre étamé, coucher tout habillés sur des tapis, souvent même par terre, mettre leur principal luxe dans les chevaux et les armes, se coucher peu après le soleil, user peu de gibier et moins encore de poisson dans leur nourriture, etc. etc. Je fus frappé en lisant le voyage en Tartarie de M. Huc, de voir combien les mœurs tartares ressemblent à celles des Turcs de l'intérieur.

Pergame est une ville de légendes et de contes merveilleux : pas de vieille pierre qui n'ait le sien, et nos soirées se passaient à entendre ces récits. — Au point de vue archéologique, Pergame offre une grande quantité de ruines, toutes de construction romaine, entre autres un magnifique palais, presque entier, où l'on remarque une salle vaste comme une basilique, flanquée de grandes tours circulaires formant chacune une autre chambre.

Le site de Pergame, ses beaux environs, et le caractère hospitalier de ses habitants, ont quelque chose de si attachant qu'après y être resté seulement cinq jours je ne pus partir que les larmes aux yeux. En voyage il est tel lieu où l'on voudrait vivre sans les plus quitter,.. Je sortis de Pergame le 8 mars pour retourner à Aïvali et de là à Mételin, où j'arrivai le 11 avec l'intention de m'embarquer pour Chio, le paradis du Levant.

Mételin. (Ile).

Je n'avais plus rien à faire à Mételin que d'y attendre une occasion de me rendre à Chio, où les bateaux à vapeur autrichiens ne relâchent que l'été, ce qui m'obligeait à attendre le départ de quelque navire à voile. Heureusement je trouvai une agréable société dans la personne de M. Newton. Il revenait en ce moment d'une course qu'il avait faite à Colymnos, d'où il rapportait quelques inscriptions et autres débris d'antiquités. Nous eûmes l'occasion de remarquer la jalousie que les Grecs portent aux Européens. Il faut noter que les Grecs, (je n'entends pas parler de ceux du royaume de Grèce où le gouvernement prend un soin louable des antiquités) que les Grecs, dis-je, ne se soucient en aucune façon des objets historiques qui couvrent le sol occupé par leurs ancêtres. Tout en accusant les Turcs de vandalisme, ils ne manquent pas d'en faire autant et plus qu'eux, étant trop avides pour rencontrer sous leurs pas un morceau de marbre sans le faire servir à leur usage, comme nous aurons l'occasion d'en citer plusieurs exemples. Ils sont d'ailleurs trop ignorants pour s'occuper d'archéologie, et ne sont guère en état de comprendre les inscriptions anciennes. Cela ne les empêche pas de déclamer avec aigreur contre les Européens qui enlèvent pour leurs musées les débris antiques, comme s'il ne valait pas mieux pour l'humanité en général et pour les Grecs en particulier, que ces monuments fussent mis au jour, préservés, décris et étudiés, pour servir à l'histoire de la Grèce ancienne, que d'être convertis par les Grecs d'aujourd'hui en mortiers, en auges, ou en lieux d'aisance. Nous apprîmes

donc que le voyage archéologique de M. Newton à Calymnos avait causé aux Grecs de Metelin une vive irritation; mais comme il y a autant d'hypocrisie que de fiel dans leur caractère, et qu'un consul anglais peut être utile à l'occasion, ils n'en résolurent pas moins de faire à M. Newton une visite à l'occasion de son retour et d'en profiter pour jeter un coup d'œil sur les marbres qu'il avait rapportés. Les principaux de l'île vinrent, l'évêque en tête, mais nous sûmes qu'au moment de quitter la métropole l'évêque avait dit : « — Allons voir ce que cet individu nous a volé ! » — Le gouverneur de l'île, Ismaël-Pacha, vint aussi admirer ces trouvailles, sur lesquelles il se fit donner des explications qui parurent vivement l'intéresser. Ce pacha, qui paraît un excellent homme, est le fils d'un ancien gouverneur de l'île ; il est assez riche pour se passer d'être concussionnaire. Les habitants l'aiment, parce qu'il est de l'île, et laisse assez de latitude aux Grecs. Son fils Halil-Bey s'occupe de faire exploiter par des Européens des mines problématiques situées au-delà du port Olivier; on lui avait fait espérer d'abord une riche mine de charbon, puis voyant qu'il n'y avait guère de houille, on lui avait dit qu'on avait découvert un minerai riche en antimoine. Au moment de mon séjour à Mételin, il avait déjà dépensé sans résultats beaucoup d'argent.

Enfin nous vîmes arriver dans le port un bateau à vapeur turc, le *Wacila-i-Tidjaret* destiné au service particulier du pacha de Rhodes, qui se rendait à cette dernière île et devait passer par Chio. C'était pour moi une excellente occasion d'en faire la route d'une manière commode et peu coûteuse; je résolus d'en profiter et M. Deidier, consul français, eut l'obligeance de me présenter au capitaine Mehemet-Bey qui m'admit à son bord. Je passai ma dernière nuit à terre pour faire mes paquets, et le lendemain matin, 20 mars, je m'embarquai. On ne tarda pas à lever l'ancre. Les autorités turques, toujours complaisantes pour les étrangers, ne manquent jamais de rendre le service que je recevais de Mehemet-Bey,

service que l'on ne se hasarderait certes pas à demander au capitaine d'un navire appartenant à une nation européenne quelconque.

Nous eûmes une traversée favorable, mais lorsque nous fûmes à la hauteur de la ville de Chio, nous vîmes s'y préparer un orage formidable, et comme le port n'est pas d'entrée facile, le capitaine décida de se rendre à Tchechmeh situé en face, où le temps était fort beau et où il devait aborder de toute manière, les magasins de charbon de la marine turque se trouvant dans cette ville.

A l'entrée de la baie de Tchechmeh, célèbre par un grand désastre de la flotte turque, le navire salua d'un coup de canon un petit santon turc fort révéré dans le pays, dont le derviche héréditaire, descendant de saints hommes, était commis de la douane et s'enivrait tout le long du jour au mépris de ses ancêtres et de la loi du prophète.

Tchechmeh. (terre ferme).

Je débarquai, mais voyant qu'il n'y avait pas moyen de me loger à terre d'une manière convenable, j'allai passer la nuit à bord, où du moins je trouvais un bon lit et un bon souper. Le lendemain j'allai avec le kodja (c'est ainsi qu'on appelle à bord des navires turcs l'officier qui remplit les fonctions d'agent comptable, scribe et iman) faire un tour en ville, et m'asseoir quelque temps dans un café turc, entouré d'une dizaine de graves personnes aux longs vêtements, aux turbans blancs et à barbe grise qui évidemment étaient des notabilités de l'endroit. Tous étaient accroupis sur une de ces estrades entourées de balustrades et couvertes de nattes, que l'on trouve généralement dans les cafés turcs, et échangeaient entre eux une parole toutes les cinq minutes. Ces Turcs me paraissaient tous du vieux système, c'est-à-dire ennemis de toute réforme et souverainement fanatiques.

Mais il y a à Tchechmeh une autre classe de Turcs nommés *Maraïtes* au plus particulièrement *Carystéens*, composée de ceux qui s'exilèrent de la Grèce et surtout d'Eubée lors de l'insurrection grecque. Ils sont généralement adonnés au

commerce qui les a tous plus ou moins enrichis. Ils sont très rusés, ont un talent remarquable pour amadouer ceux dont ils veulent tirer quelque chose et passent pour être plus astucieux encore que les Grecs, dont ils parlent le plus souvent la langue.

Les Grecs de Tchechmeh sont à peu près en même nombre que les Turcs. Toute la population vit de l'exploitation et du commerce considérable des produits du sol et de la presqu'île, anciennement appelée Élazomène, à l'extrémité de laquelle Tchechmeh est situé. Cette contrée est éminemment fertile en céréales, mais surtout en fruits de tous genres et particulièrement en raisins desséchés qui sont l'objet d'une vaste exportation.

L'importance de Tchechmeh s'est beaucoup accrue depuis quelque temps : cette localité a déjà supplanté Chio et est peut-être destinée à supplanter Smyrne dans un certain avenir ; en effet Smyrne est situé au fond d'un golfe de quinze lieues de profondeur, ce qui fait pour les navires un détour de trente lieues; en outre l'entrée du port est difficile et les dépôts incessants de l'Hermus finiront un jour par le rendre impraticable. Tchechmeh au contraire, situé à l'extrémité d'une presqu'île, se trouve placé sur le chemin des navires et la baie qui lui forme un port naturel deviendrait, à peu de frais, un port sûr et magnifique.

L'accroissement de la population de Tchechmeh a donné une grande activité à la construction : contrairement à l'usage oriental, les maisons sont toutes de pierre, sans doute à cause de la rareté du bois et de la facilité de se procurer une pierre calcaire qui se laisse aisément tailler.

L'aspect extérieur de Tchechmeh et de sa baie est triste et monotone : des collines peu élevées, uniformément arrondies, sans arbres et presque sans verdure, d'une couleur tantôt blanchâtre, tantôt jaunâtre, avec des murs en pierres sèches qui séparent les champs et retiennent la terre végétale. La ville qui s'élève en amphithéâtre du bord de la mer au

sommet des collines et dont les maisons en terrasse se détachent à peine de la couleur du sol, tout cela est d'une monotonie que vient rompre à peine un château carré et crénelé flanqué de tours, qui se trouve au fond de la baie et sert de caserne aux quelques soldats turcs qui forment la garnison.

J'eus l'occasion de remarquer que les jeunes filles sont d'une grande beauté, généralement un peu brunes avec magnifiques cheveux noirs et superbes yeux noirs d'une ineffable langueur. Elles portent avec grâce et désinvolture le léger costume des femmes turques ; mais pour les voir il faut aller flâner dans le quartier turc et les épier par les portes entr'ouvertes d'une cour, par-dessus les murs peu élevés d'un jardin, ou quand elles traversent la rue à la dérobée pour se rendre dans quelque maison du voisinage sans s'envelopper du *feredjé* de rigueur. Comme les rares Européens qui vont dans les petites villes turques ne s'amusent guère à flâner dans les quartiers musulmans, je ne pouvais manquer d'exciter la curiosité féminine et j'entendais de tous côtés demander autour de moi derrière une fenêtre ou une porte entr'ouverte : « kim bou, kim bou ? » (qu'est celui-là ?). Dans une rue écartée je m'étais mis à suivre une jeune fille dans l'espoir d'apercevoir un joli visage : au moment où elle se trouva devant une porte, elle se retourna de mon côté, leva rapidement le voile qui lui couvrait le visage, me laissa voir un instant la plus charmante figure que l'on puisse rêver et disparut par la porte entrebaillée.

Je fis le même jour la connaissance de M. Stiepovich, consul autrichien à Chio et à Tchechmeh, qui réside l'hiver en cette dernière ville et se rend l'été à Chio vers l'époque où les bateaux à vapeur du Lloyd autrichien commencent à y relâcher. Il eut l'obligeance de m'offrir l'hospitalité chez lui et je l'acceptai, heureux de jouir d'une société européenne.

Le lendemain j'allai à pied faire une promenade dans les

environs ; le sol est partout cultivé et cependant d'un aspect triste à cause de sa couleur blanchâtre, tout le pays étant une formation plâtreuse mêlée d'incrustations de silice, dont plusieurs imitent plus ou moins le jaspe des cailloux d'Égypte et quelquefois même l'agathe. Çà et là au-dessus de la couche de plâtre blanc sont des collines jaunâtres d'un ocre friable, reste d'une formation apparemment déblayée par les eaux. Mais l'arête de la péninsule est formée par une chaîne de hautes montagnes de marbre reliées près d'Éphèse par le mont Partyas à la chaîne Masogis, qui se rattache au plateau central de l'Asie Mineure et se termine dans la mer au cap Noir, dont la masse imposante et sombre domine le paysage. On peut remarquer au cap Noir comme sur la plupart des points saillants de la côte de l'Asie Mineure que la roche a été *abrasée* par les eaux d'un courant rapide à une grande hauteur au-dessus du niveau actuel de la mer. Cette puissante action des eaux n'est pas antérieure à l'époque moderne et se rattache sans doute à l'immense invasion des eaux du Nord, qui, après s'être frayé un passage au travers du Bosphore et l'Hellespont, vinrent remplir le bassin de la Méditerranée.

Alitza. A peu de distance de Tchechmeh, en longeant la mer vers le nord, on rencontre à un endroit nommé Alitza deux sources minérales, l'une sulfureuse, l'autre cuivreuse, qui après avoir alimenté divers bains construits en voûte, vont se perdre dans la mer. Ces eaux sont assez fréquentées en été et il y a même un petit établissement destiné à ceux qui veulent prendre les bains, mais à l'époque où je passai il n'était pas encore ouvert et je ne trouvai qu'un petit café turc.

Alatzata. D'Alitza en tournant au midi, j'arrivai à Alatzata, gros bourg de construction récente et assez bien bâti en pierres, situé entre deux baies, qui, l'une au nord, l'autre au sud de Tchechmeh, s'avancent profondément dans la péninsule. J'y vis une église grecque neuve et fort belle, qui n'aurait pas

déparé une jolie ville et qui a été bâtie par souscription des habitants. Les Grecs dépensent volontiers de fortes sommes pour se construire de belles églises, surtout en Asie ; d'abord parce qu'ils sont plus religieux que leurs coreligionnaires du royaume de Grèce, ensuite parce qu'avilis par leur position sous le gouvernement turc, la religion est la seule chose qui leur reste, et une belle église la seule importance qu'ils puissent se donner.

Malheureusement leurs *papas* spéculent fréquemment sur leur zèle à se bâtir des églises : ils font à cet effet des quêtes et des souscriptions continuelles dont une bonne partie passe toujours dans leur poche. L'archévêque de Brousse jouit sous ce rapport d'une grande réputation ; il organise une souscription, l'argent versé dans cette caisse y séjourne suffisamment pour lui rapporter de gros intérêts et même pour lui permettre de grosses spéculations. Quelquefois même il y reste tout de bon. Peu avant mon arrivée à Brousse il avait vivement insisté sur la nécessité de construire une église en un certain endroit, et rassemblé dans son diocèse une somme assez ronde de 250,000 piastres. Au bout de quelque temps quelques notables se hasardèrent à lui demander comment il se faisait qu'il ne fût plus question d'église. Le *despote*, c'est ainsi que s'intitulent, d'une manière peu conforme à l'humilité chrétienne, les prélats grecs, répondit qu'il avait eu soin, comme de juste avant de commencer, de s'assurer de l'autorisation de l'administration turque à l'effet de construire l'église, mais que depuis des difficultés étaient survenues, etc. etc. Une personne de ma connaissance eut la curiosité d'interroger à ce sujet le Caïmacan-bey qui remplissait les fonctions de gouverneur en place d'Aali-Pacha appelé à Constantinople pour présider le conseil du Tranzimat. Le Caïmacan-bey répondit qu'il n'avait nulle connaissance de cette affaire et que jamais l'autorisation de construire cette église n'avait été demandée, ni refusée. Des plaisants prétendaient au contraire que le Caïmacan était d'accord avec l'évêque

pour empêcher ou retarder les travaux et partagait les bénéfices. Si le fait n'est point vrai, du moins peint-il à merveille les fonctionnaires turcs et les évêques grecs.

L'importance d'Alatzata et des villages voisins, qui s'accroit de jour en jour, confirme ce que je disais en parlant de Tchechmeh, du rôle commercial que cette dernière localité est sans doute appelé à jouer. La chose serait d'autant plus certaine, s'il est vrai, comme l'ont assuré des gens du pays, que des mines considérables de charbon se trouvent à peu de distance ; je vis en effet du charbon de terre en assez grande quantité au marché de Tchechmeh, mais je ne saurais dire avec certitude quelle est sa provenance.

En revenant d'Alatzata par le même chemin par lequel j'y étais allé, je m'arrêtai à Alitza pour y prendre un bain dans les eaux cuivreuses, qui forment un vaste bassin sous une voute de brique entièrement verdie par les émanations du cuivre. La chaleur est si forte qu'il est presque impossible de se tenir dans l'eau et qu'on en a la peau à moitié cuite. Ces bains sont une providence pour les gens du voisinage qui viennent y prendre d'excellents bains sans frais et y jouir de la chaleur pénétrante et humide qui règne sous ces voûtes basses ; aussi vient-on chaque soir y causer et y fumer des chibouks.

Les bains de Tchechmeh me rappellent une aventure de mon ami l'abbé Carrichiopoulo, prêtre catholique à Brousse. Il s'était rendu à Tchechmeh pour y prendre les eaux. Ne se souciant pas d'être connu par cette population de Grecs fanatiques comme prêtre catholique, il s'était vêtu en séculier, et comme on l'avait plusieurs fois interrogé sur sa profession, il avait fini par répondre pour se débarrasser des importuns, qu'il était médecin. Le bruit ne tarda pas à se répandre qu'un médecin européen de distinction s'était rendu à Tchechmeh pour étudier les propriétés des eaux minérales. Un évêque du voisinage (en Asie Mineure il y a des évêques dans presque toutes les localités) dont la sœur était malade, voulut profiter

de cette occasion pour la faire traiter et fit prier l'abbé de lui rendre visite. Celui-ci s'excusa en disant qu'il n'était pas venu pour faire des cures. Nouvelle missive : l'abbé finit par dire qu'il n'était pas médecin et qu'on le laissât en repos. L'évêque persuadé que c'étaient de faux prétextes pour s'excuser, finit par lui envoyer un chariot avec un de ses prêtres pour l'emmener à sa résidence. L'abbé ne sachant que faire se laissa entraîner, vit la malade et comme il avait une certaine expérience des hôpitaux, crut qu'il pouvait essayer un traitement. Seulement quand on lui dit qu'on lui adjoindrait un médecin de la localité qui avait étudié en Europe, il fut assez embarrassé de crainte que dans la consultation l'ignorance où il était du langage médical ne fît voir qu'il était un faux médecin. Heureusement, quand le moment de la consultation fut venue, le susdit médecin fut introuvable ; il s'était enfui du village. Le troisième jour seulement il reparut et alla secrètement faire une visite à l'abbé et lui dit : « Monsieur le docteur, je vous prie de ne pas abuser de votre position pour me perdre. Je me suis donné ici pour médecin tandis que je ne le suis pas, mais enfin la pratique m'en a renseigné assez pour traiter les villageois et je gagne ici mon pain. Apprenant qu'on allait me mettre en consultation avec un docteur venu d'Europe, j'ai craint que la vérité ne se découvrit et je me suis caché ; mais comme je ne pouvais pas non plus rester définitivemant caché, j'ai pris la résolution de venir vous avouer tout dans l'espoir que vous serez assez bon pour ne pas me ruiner. « L'abbé s'amusa beaucoup de l'aveu et lui dit à son tour qu'il n'était qu'un médecin improvisé et nos deux docteurs de circonstance traitèrent de concert la malade qui fut bientôt guérie. On fit honneur de la cure à l'abbé, à qui l'évêque fit présent de quarante poulets, et il continua de lui envoyer des volailles et des fruits pendant tout son séjour à Tchechmeh.

Satisfait d'une bonne promenade,je revins le soir à Tchechmeh. **Tchechmeh.** Une des choses qui me fit le plus de plaisir dans cette petite

ville fut d'apercevoir dans les petits cimetières attenants aux mosquées de magnifiques aloès-pitte, (*agave americana*) dans toute la splendeur de leur gigantesque floraison. C'était la première fois que la nature prenait à mes yeux un aspect aussi méridional, j'étais en extase devant cette luxuriante végétation. Ce n'est jamais sans une vive émotion que j'ai rencontré dans les pays chauds, sous ce ciel d'azur profond et ce soleil puissant du midi, dans toute l'exubérance de leur vigoureuse nature, les plantes exotiques devant lesquelles je m'étais si souvent extasié dans les serres de l'établissement de Van Houtte à Gand, mais surtout celles que je cultivais avec tant d'amour dans mon appartement de la rue du Marais. C'était chaque fois une jouissance de plus ajoutée à ces mille jouissances qu'éveille l'aspect de la nature chez ceux qui se sont donnés la peine de l'étudier un peu, et qui ont le bonheur de vivre en contact avec elle.

Le jour suivant j'appris qu'une embarcation allait partir pour Chio. Comme le directeur de la quarantaine de Chio que j'avais vu à Tchechmeh et quelques Turcs dont j'avais fait la connaissance devaient profiter de cette occasion, je me décidai à me joindre à eux, tout en regrettant de n'avoir pas pu rester un jour de plus à Tchechmeh pour faire une excursion aux ruines d'Érythrée qui n'en sont pas éloignées. Mais comme je comptais alors repasser sur le continent après mon séjour à Chio, ce n'était que partie remise. Malheureusement je dus plus tard modifier mes plans à cause des quarantaines et quitter ces environs sans avoir pu visiter ces ruines si célèbres.

Chio. (Ile). Je partis donc pour Chio où nous arrivâmes après une agréable traversée de quelques heures. Chio vue de la mer offre un aspect charmant : la ville d'une jolie apparence s'étend le long du rivage, borné au nord par une belle citadelle génoise plus ou moins modernisée, et au midi par une superbe vallée couverte d'ombrages, parmi lesquels apparaissent de nombreuses et élégantes maisons de campagne qui semblent

prolonger la ville de plus d'une lieue. Derrière ce premier plan s'élèvent insensiblement des collines cultivées, et enfin les magnifiques montagnes de marbre blanc, nues et ardues, dont les cimes largement dessinées et coupées de grandes ombres par de profonds ravins, forment l'arête de l'île.

A peine débarqué je fus accueilli par Ismaël-aga, propriétaire du café au coin de l'échelle et officier des *thopdjis* de la citadelle. On appelle *thopdjis*, des artilleurs sédentaires organisés dans des villes turques munies d'artillerie : ce sont des gens mariés et établis dans la localité, où ils vaquent à leur profession, qui font l'exercice à des jours fixés, et s'acquittent du service à tour de rôle. C'est une sorte de garde civique. Ismaël-aga avait appris par mes compagnons que j'étais un *Bey-zadè* franc, et venait m'offrir sa chambre, disant que son service l'obligeait à passer la nuit à la citadelle. J'acceptai d'autant plus volontiers que j'appris que le docteur de Pauli, consul des villes Hanséatiques pour lequel j'avais une lettre de recommandation et chez lequel je comptais loger, avait en ce moment le double embarras d'une femme à peine accouchée et d'un déménagement. Dans ces îles il n'y a point d'hôtel. Le lendemain M. Stiepovich, fils de celui qui m'avait accueilli à Tchechmeh, vint m'offrir un logement que j'acceptai et je me transportai chez lui.

Je passai les jours suivants à parcourir la ville où l'on trouve de nombreuses traces de la splendeur dont elle a joui sous les seigneurs génois qui s'y étaient établis, et même sous le gouvernement turc, qui ne traita jamais les habitants de Chio aussi durement que les autres rayas. A l'époque de l'insurrection grecque, les Chiotes, généralement dans l'aisance, assez satisfaits des Turcs, et dit-on, d'habitudes peu courageuses, parurent se décider à ne point prendre part à la guerre. Malheureusement les Grecs d'Europe et les aventuriers de Samos firent invasion dans leur île et tentèrent de les pousser de force à la révolte. Cet évènement attira sur Chio la plus épouvantable catastrophe qui ait signalé la guerre de l'indé-

pendance hellénique. Les Turcs de Chio, maîtres d'une bonne citadelle, que les Grecs tentèrent inutilement d'emporter, préludèrent par des arrestations et des exécutions sans nombre. Bientôt l'armée ottomane ayant débarqué mit tout à feu et à sang. Les hommes furent égorgés, les femmes violées et vendues ainsi que les enfants, les maisons saccagées et incendiées. On traqua dans les montagnes les malheureux qui s'y étaient refugiés et y erraient comme des bêtes fauves. Ce qui put trouver à fuir dans des embarcations abandonna le sol natal. La population de Chio qui était avant le massacre de 130,000 âmes se trouva réduite à moins de 30,000. Le docteur Blastos, natif de Chio, a publié une histoire ancienne et moderne de sa patrie, dans laquelle cette catastrophe est racontée dans tous ses détails.

Grâce à leur caractère industrieux, économe et spécialement apte au commerce, les Chiotes se sont relevés peu à peu de leur ruine. La population est remontée au chiffre de 54,000 habitants, mais il est probable que l'île ne reverra plus jamais les temps de son ancienne prospérité qui tenait à des circonstances économiques évanouies pour toujours. Une autre catastrophe est d'ailleurs venue frapper Chio : je veux parler de ces terribles gelées de l'hiver 1849 à 1850 qui ont fait périr un nombre considérable d'arbres fruitiers, surtout les orangers et les *arbres à mastic*, source de revenu considérable. Le cœur se serre en voyant dans les jardins ces gigantesques orangers, dépouillés de leur écorce, desséchés, qui sont restés debout parce que l'on ne saurait où les mettre et qu'on ne coupe qu'au fur et à mesure que l'on a besoin de bois. Il faudra beaucoup de temps pour que les orangers nouvellement plantés parviennent à la taille des anciens. D'ailleurs soit découragement, soit manque de capitaux, la plupart des habitants ont négligé de faire de nouvelles plantations.

Il est resté à Chio de ses anciennes richesses une apparence très différente de celle des villes d'Orient. Les rues étroites

et un peu sombres sont bordées de hautes maisons solidement bâties en pierres calcaires, quelquefois encore en marbre ou en granit. Le style en est plus ou moins italien, et dans les quartiers jadis habités par la riche aristocratie chiote, on voit de nombreuses armoiries sculptées sur les façades. Les bazars seuls ressemblent à ce que l'on voit généralement dans les villes de cette côte, étant composés d'échoppes de construction récente.

La ville et l'île sont entièrement grecques, car les quelques centaines de familles turques sont tenues d'habiter la citadelle comme cela se voit dans les villes de population mixte; il ne leur est permis d'avoir au dehors que des maisons de campagne. Chose assez remarquable, les Juifs habitent généralement aussi la forteresse avec les Turcs; bien que méprisés par ces derniers, ils ont grand besoin de cette sauvegarde pour les préserver des Grecs qui leur portent une haine plus forte encore, et qui surtout à l'occasion du Vendredi-Saint pourraient être tentés de les assassiner.

A part les femmes turques, qui ont conservé le costume national, tandis que les femmes grecques ont adopté l'habillement semi-européen qui domine à Smyrne, la population turque se distingue assez peu des Grecs, dont elle parle le plus souvent la langue et dont elle a pris les habitudes. Cette légère différence du costume des femmes est d'autant moins sensible que les femmes turques sortent peu de la citadelle et que les habitants de la ville comme les étrangers ne pénètrent pas sans autorisation dans la forteresse.

Le caractère des Grecs de Chio, heureusement pour eux, ne ressemble guère à celui des autres Grecs. Ils sont doux, polis, affables avec les étrangers, sans fanatisme religieux ni haine des Européens, en un mot c'est peut-être la population la plus agréable et la plus bienveillante que j'aie rencontrée. Cela tient sans doute à la longue prospérité de l'île sous les Vénitiens, à ce contact immédiat d'une nation européenne, et à l'aisance dont ils ont joui jusqu'à ces derniers temps,

circonstance qui permettait de soigner l'éducation des enfants, tandis que le reste de la Grèce était plongée dans une barbarie complète. Aujourd'hui encore presque tous les jeunes gens se rendent quelque temps en Europe où leurs compatriotes sont généralement les plus riches et les plus estimés de tous les chefs de maisons de commerce grecques.

Il y a du reste à Chio des établissements d'instruction parfaitement bien tenus, non-seulement pour les garçons mais encore pour les filles, dont l'éducation est ordinairement si négligée en Asie qu'il en est peu qui sachent lire. Nous avons également trouvé dans presque tous les villages des écoles primaires qui ne laissent rien à désirer.

Les Grecs reprochent à leurs compatriotes de Chio, outre leur peu de courage, de l'astuce et de la duplicité dans les affaires et une certaine âpreté au gain. Ces défauts m'ont néanmoins moins frappé à Chio que chez le reste des Grecs, et en tous cas ces derniers me paraissent peu recevables à adresser de pareils reproches à qui que ce soit.

Il y a à Chio une petite population catholique de 30 ou 40 familles, composée de quelques familles génoises et de celles des consuls européens. Cette petite communauté pourrait très bien se passer d'avoir un évêque, mais on a laissé subsister cet ancien siège épiscopal en faveur de Mgr. Justiniani, descendant des anciens seigneurs génois de Chio, homme que sa grande vertu et son inappréciable charité font vénérer de tous les habitants. Malheureusement il a le tort d'inspirer à ses ouailles un fanatisme religieux qui jette à tout instant la dissension parmi les bonnes gens de Chio. Ainsi il interdit aux catholiques tous rapports avec les Grecs, défend à leurs femmes de faire des visites aux femmes schismatiques, de les saluer, et même de se promener le dimanche sur la place, de peur de les rencontrer. Cette aberration est d'autant plus regrettable que les grecs de Chio paraissent avoir oublié la haine que leurs coreligionnaires portent partout aux catholiques.

D'autres querelles troublaient à cette époque le repos de la petite église chiote. Des religieux franciscains, très inutiles à Chio où il y a une douzaine de prêtres indigènes pour moins de 200 catholiques, d'autant plus inutiles qu'ils ignoraient la langue du pays, ce qui faisait que nul ne s'en occupait, avaient obtenu des subsides du gouvernement français pour rétablir leur ancien couvent détruit lors de l'insurrection, et s'étaient mis pour des rivalités de chapelle en querelle avec l'évêque sur lequel ils s'exprimaient publiquement de la façon la plus inconvenante. Ces religieux qui tous étrangers à la France, vivent de l'argent de la France, se construisent avec les subsides de la France des couvents ordinairement trop beaux, et vivent en Orient d'une manière sybaritique en comparaison de leurs confrères d'Europe, répondent peu au but qui les fait envoyer en Orient. Soustraits à l'autorité ecclésiastique locale, et reconnaissant seulement les supérieurs de leur ordre, ils sont partout une cause de discussion. Ils sont tous ignorants, tandis qu'on ne devrait envoyer au milieu de peuples de croyances si diverses qu'un clergé choisi parmi les plus capables de concilier à la religion catholique le respect universel ; aucun n'est capable de s'exprimer ni en turc, ni en grec, ce qui les rend complètement inutiles pour le service de missionnaire. Enfin on les prodigue outre mesure eu égard aux besoins de la population ; pour une quinzaine de familles catholiques en Crète il y a quatre religieux prêtres, un à Candie, un à Rétimo, deux à la Canée ; à Samos un prêtre pour la seule maison du consul de France ; trois prêtres pour 15 personnes à Aïdin, etc, etc. On gaspille l'argent de la Propagande, peut-être en faveur de l'influence française dans le Levant, tandis que dans les contrées éloignées où les bras manquent un seul missionnaire se trouve à avoir à desservir des contrées plus étendues que la Turquie d'Asie toute entière. Autant ces courageux missionnaires, qui pénètrent dans les steppes glacées de l'Asie centrale, dans les régions sauvages de

l'Amérique, inspirent de respect, autant ces moines italiens ignorants et fainéants des missions du Levant doivent en inspirer peu aux populations parmi lesquelles ils vivent.

Je fis à Chio la rencontre inattendue d'un compatriote, un vieux jésuite nommé le P. Henry, habitant l'évêché ; ayant appris qu'il y avait un Belge de passage, il me fit prier d'aller le visiter. Je vis un vieillard presque nonogénaire, au corps tout cassé, mais parfaitement sain d'esprit, au milieu d'une foule de papiers et d'une bibliothèque de livres savants. Il me raconta qu'il était de Bouillon, et qu'il était déjà prêtre en 1793 ; il quitta la Belgique pour fuir l'occupation française. Après avoir longtemps erré en Russie et en Pologne, il fut envoyé par le gouvernement russe dans le Caucase pour servir d'aumônier aux catholiques qui y servaient dans l'armée. Il passa 27 ans dans cette contrée, occupant ses loisirs à des études linguistiques auxquelles les nations de ces pays fournissent ample matière. Il y fut visité, me dit-il, par le fameux linguiste Klaproth, qui lui emprunta un manuscrit qu'il oublia de rendre et qu'il publia ensuite sous son propre nom. Ayant été congédié ensuite par le gouvernement russe, il recommença ses pérégrinations, fut nommé professeur au séminaire catholique de Syra, et enfin on l'envoya terminer ses jours près de Mgr. Justiniani, qui, me disait le P. Henri, n'était pas fort en théologie et avait besoin d'un conseil. Le P. Henry avait étudié bien des choses, mais s'était, paraît-il, peu occupé de sa patrie, car il ne savait pas si Bouillon appartenait aujourd'hui à la Belgique ou à la France. Il me demanda une carte de la Belgique actuelle et je fus heureux de pouvoir lui donner une de celles que je possédais.

Si l'on sort de Chio du côté du midi, on entre dans une sorte de vaste faubourg nommé Campos, uniquement composé de maisons de campagne, et qui s'étend à près d'une lieue sur le bord de la mer et à peu près à autant vers l'intérieur. Tous ces jardins contigus et murés forment des rues désertes et silencieuses d'un aspect triste. On aperçoit à peine au-

dessus des murs les cimes des orangers et des autres arbres fruitiers cultivés dans les jardins. Çà et là de grands palais abandonnés, délabrés, lézardés, portent encore les traces de l'incendie et du pillage des Turcs. Mais il y a quelque chose d'étonnamment grandiose dans cette immense quantité d'habitations jadis somptueuses, magnifiquement bâties de pierres calcaires dont les assises alternativement rouges et jaunes produisent un effet des plus riches. Le style de tous ces palais est italien : ce sont de vastes habitations en terrasse, avec des péristyles à colonnes en marbre blanc, de vastes escaliers extérieurs, des balustrades, des ornements sculptés. Ils sont ordinairement précédés d'une cour dallée de marbre, au-dessus de laquelle un treillis supporté par des colonnes et couvert de grands rosiers et d'autres plantes grimpantes forme une ombre délicieuse. A côté un vaste bassin de marbre également ombragé par un treillis, et dont l'eau est alimentée par un puits à roue, répand une incroyable fraîcheur tandis que les orangers du jardin forment à l'entour une ombre épaisse et embaument l'air de leur enivrant parfum. Malheureusement la plupart de ces splendides villas, veuves de leurs maîtres qui ont émigré en Europe, ou qui n'ont pas une fortune suffisante pour les entretenir et les habiter, n'ont aujourd'hui pour hôtes que les jardiniers qui font valoir les arbres fruitiers et y cultivent quelques légumes.

Il en est cependant quelques-unes que leurs propriétaires ont réparées et qui sont parfaitement maintenues et habitées. On ne trouve à l'intérieur ni tapis, ni tentures, ni le luxe des meubles que nous connaissons en Europe, mais de grandes salles élevées, dallées de marbres, aux murs crépis et blanchis à la chaux, avec une table de bois ordinaire et quelques chaises de paille. Le luxe de ces habitations est dans la fraîcheur que l'on y respire et dans l'extrême propreté qu'il serait difficile d'y entretenir avec des tapis, des tentures et un ameublement européen.

Autour du Campos sont distribués huit à neuf villages qui

en sont la continuation. Ils présentent un air d'aisance et sont bien et solidement construits en pierre. On ne voit d'ailleurs nulle part à Chio, l'usage oriental des constructions en bois.

Après que j'eus vu la ville à loisir, M. le dr de Pauli me proposa une promenade dans les environs et me fit faire la connaissance de son drogman M. Emmanuel Schillezzi, aujourd'hui consul de Belgique, qui nous accompagna. Nous sortîmes de la ville du côté du nord en suivant à peu près la côte. A une petite distance nous vîmes une roche dont la partie supérieure a été taillée en plate forme circulaire, entourée d'un banc, tandis que le milieu est occupé par un siège. Les habitants appellent cette roche l'*École d'Homère*, et prétendent que le poète avait l'habitude d'y réciter ses vers. Certains érudits affirment que c'était un tribunal. Ce pouvait aussi bien être ni l'un ni l'autre. En l'absence de tout document ce sont des questions sur lesquelles on peut discuter à l'infini sans résultats.

Nous ne tardâmes pas à escalader d'âpres montagnes de marbre blanc, dont la superficie brute, en gros blocs angulaires, rend le chemin excessivement pénible. Aux blocs sont mêlés de grandes quantités de gros morceaux de carbonate de chaux cristalisés qui abondent dans toute l'île; çà et là apparaissent des formations d'un calcaire différent, de couleur rougeâtre, riche en minerais de fer. Entre les pierres croissent une foule d'asphodèles et d'autres jolies fleurs au-dessus desquelles voltigent d'élégants papillons. Cette nature abrupte est extrêmement attrayante sous un ciel bleu, par un soleil magnifique, avec le panorama varié d'une belle mer semée d'îles et les côtes d'Asie qui se dessinent à l'horizon.

Lagarda. Quand la journée fut avancée M. de Pauli, qui ne pouvait laisser sa jeune femme récemment accouchée, retourna à la ville. M. Schillezzi et moi nous étions trop enchantés de notre promenade pour y renoncer déjà et nous continuâmes à gravir la montagne tout heureux de faire bondir nos agiles mulets

chiotes sur l'extrême bord d'effrayants précipices. Car Chio est renommée dans l'Orient pour ses beaux mulets, au pied sûr, aux allures douces, qui gravissent les rochers comme des chèvres, et sur lesquels on pourrait se croire assis dans un fauteuil, tant l'éducation a assoupli leur trot. Quand nous fûmes au sommet de la montagne, le soleil allait se coucher; il s'agissait de trouver un gîte pour la nuit. Après avoir fait environ une lieue dans des gorges boisées et traversé péniblement plusieurs ravins, nous arrivâmes à un petit vallon ombragé où se trouvait un village ; nous nous informâmes d'une maison où nous pourrions loger, et après l'avoir trouvée nous nous occupâmes d'acheter ce qu'il fallait pour le souper de nos mulets et pour le nôtre. Puis nous restâmes jusqu'à une heure avancée de la nuit à causer avec nos hôtes et nos voisins.

Nous apprîmes que toute la partie septentrionale de l'île composée de hautes montagnes de roche de plus de 4000 pieds d'élévation, où il ne venait que des pins et des arbustes sauvages, était pauvre et misérable, et ce que nous avions sous les yeux ne démentait pas cette allégation. Les villageois cultivent avec peine dans quelques champs pierreux un peu de mauvaise orge et vivent presque exclusivement de leurs troupeaux de chèvres.

On nous raconta que le petit village où nous étions, nommé Lagarda, était la patrie du bey de Tunis qui, à l'époque du sac de Chio, fut pris et vendu à des Turcs avec d'autres enfants; il fut fait musulman et parvint par son mérite au rang qu'il occupe et qui ne lui a pas fait oublier ses parents restés à Lagarda, auxquels il envoie annuellement des secours. De pareils exemples ne sont pas rares; de jeunes Grecs et surtout de jeunes Chiotes vendus comme esclaves et élevés dans le mahométisme se sont fréquemment distingués par leur capacité et sont parvenus à des emplois élevés.

Peu de jours avant mon arrivée à Tchechmeh, il s'y était passé un fait touchant. Un navire de guerre égyptien, qui

portait des troupes à Constantinople, avait dû relâcher à Tchechmeh. Un bimbachi (major) étant descendu à terre, se trouvait dans un café et racontait qu'il se souvenait que son pays natal était Chio, d'où il avait été enlevé enfant avec un de ses frères, mais qu'un autre de ses frères, dont il cita le nom, avait échappé et qu'il aurait été heureux d'apprendre de ses nouvelles. On lui dit que ce frère se trouvait précisément en ce moment à Tchechmeh, et on ne tarda pas à le lui amener. Les deux frères s'étaient reconnus, se rappelant des détails touchants de leur enfance et s'interrogèrent mutuellement sur le troisième frère dont ils se rappelaient le nom et qui devait avoir sur l'épaule une profonde cicatrice, mais ils ne purent en donner aucun renseignement. En ce moment le colonel du régiment qui était entré dans le même café, et qui depuis quelque temps suivait la conversation avec émotion, s'approcha d'eux et se jeta dans leurs bras en leur disant : « C'est moi qui suis votre frère. » Les deux frères avaient servi dans le même régiment et ne s'étaient pas reconnus.

Cardamyle. Le lendemain nous nous levâmes de bonne heure et nous allâmes jusqu'à Cardamyle, village assez important situé au nord de l'île sur le bord de la mer, à l'emplacement d'une ancienne ville du même nom. C'est aujourd'hui un village de marins où l'on construit de petits navires, sale comme tous les lieux fréquentés par les matelots, plein de toutes sortes de mauvaises odeurs, et où l'on ne se peut procurer que de mauvaises salaisons. J'avais lu, je ne sais où, qu'il y avait près de Cardamyle, en face des îles Oenussar, qui doivent leur nom à l'excellent vin qu'elles produisent, des ruines remarquables d'un temple de Neptune : nous nous y fîmes conduire, mais nous ne parvînmes qu'à trouver les débris d'une église byzantine.

Comme cette promenade à travers les parties les plus abruptes de l'île, pittoresques il est vrai, mais dénuées de tout autre intérêt, ne pouvait que nous être médiocrement utile,

nous rebroussâmes chemin et, après une course au clocher par monts et par vaux, nous arrivâmes le soir à la ville.

Campos

Quelques jours après M. Schillezzi, en qui j'avais trouvé un agréable compagnon de route, vint me prier d'aller loger avec lui à Campos, où il habitait chez une vieille tante. Je me rendis à son invitation et je fus accueilli dans la famille la plus patriarcale que j'aie jamais rencontrée. La tante de M. Schillezzi habitait avec ses trois filles âgées de 34, 50 et 60 ans, une charmante petite maison entourée d'un beau jardin d'orangers et de rosiers, au milieu du Campos, sur les bords de la principale rivière de Chio, le Parthénis, modeste ruisseau dont le lit, ordinairement à sec, sert de rue principale au Campos. La vieille dame, veuve d'Agésilas Psomas, avait vu égorger son mari entre ses bras lors du sac du Chio, et avait même reçu dans la main un profond coup de yatagan en essayant de le défendre. Ses filles avaient été prises et vendues ; la pauvre mère s'étant sauvée à grand'peine, n'avait pu qu'après bien du temps réunir ses enfants autour d'elle. Cet esclavage subi parmi les Turcs avait été sans doute pour les deux filles aînées la cause qui les avait empêchées de trouver à se marier. La plus jeune, qui était à cette époque de malheur un enfant de 4 ans, a épousé son cousin M. Em. Schillezzi, après mon départ de Chio.

Les parents de M. Emmanuel n'avaient pas été plus heureux à l'époque du désastre de Chio : son père arrêté par les Turcs avait été pendu; sa mère s'était sauvée sur une embarcation; et lui égaré dans le désordre avait été pris et vendu à un aga de Menemen, ville voisine de Smyrne. Heureusement son maître l'avait traité avec humanité, et voyant que le jeune enfant se désolait continuellement d'être séparé de sa mère, il le fit renvoyer à sa famille. M. Schillezzi qui avait bientôt après perdu sa mère, resté orphelin, demeura en Europe, habita successivement les principales capitales et se fit une fortune dans le commerce ; il n'était revenu à Chio sa patrie que depuis peu de mois.

Je ne m'étais jamais trouvé si heureux qu'au milieu de cette excellente famille. L'air de la campagne, les bons et frugaux repas qu'on ne saurait trouver dans aucune ville, les promenades, les causeries familières du soir, étaient autant de délices toujours renouvelées. Le matin nous nous levions de bonne heure ; les dames, suivant l'usage grec, nous servaient à M. Emmanuel et moi, d'abord les confitures variées où Chio excelle, telles que conserves de roses, de fleurs d'oranger, d'oranges, de cedrats, de mastic et autres, avec le verre d'eau préliminaire obligé de la collation, suivi de café au lait avec le pain grillé et la pâte sucrée appelée *rahat-tougoum* ; puis venait le chibouk, et nous descendions au jardin où nous attendaient sellés et bridés les mulets qui devaient nous porter à la ville, ou nous faire faire la promenade. Après avoir cueilli à l'arbre quelques oranges humides de rosée et tièdes de soleil, nous partions munis de bouquets de roses que nous faisaient les dames. — Tantôt nous allions à travers champs admirer quelque nouveau site, tantôt nous faisions quelques visites à nos voisins de campagne, tantôt enfin nous allions en ville apprendre les nouvelles au café, ou voir M. de Pauli, amateur de la nature comme nous et dans la société duquel je me plaisais toujours, bien que son caractère un peu bizarre l'eût fait prendre en grippe par les habitants de Chio. — Après notre tournée nous revenions dîner, puis nous allions au casino situé sur le Parthénis un peu plus haut que la maison de M. Schillezzi ; nous entendions les notabilités de l'endroit raisonner politique et nous retournions souper. M. Emmanuel donnait à sa cousine Ekaternie une leçon d'écriture, puis nous nous rendions vers neuf heures chez M. Mavrocordato qui réunissait tous les soirs dans son magnifique hôtel quelques joueurs de whist. C'était toujours ce qui me plaisait le moins dans la distribution de notre journée ; mais en somme notre temps était rempli par d'agréables distractions.

Je fis connaissance chez M. Mavrocordato, de M. Fustel de

Coulange, voyageur français, élève de l'école d'Athènes, qui était envoyé à Chio dans le but de faire des études sur les antiquités de l'île.

A mon arrivée à Campos, j'assistai à une cérémonie de l'église grecque ; il s'agissait d'un service funèbre pour l'âme du père de M. Emmanuel. Il est assez singulier que l'église grecque, qui rejette la croyance au purgatoire, ait conservé l'usage des prières pour les morts qui, s'ils ont passé immédiatement au ciel ou en enfer, ne doivent pas, ce me semble, en avoir besoin. C'est une des observations auxquelles les papas sont les plus embarrassés de répondre. Quelques-uns, pour se tirer d'affaire, disent que les âmes entachées de souillures légères passent en enfer avec cette différence qu'elles en sortent tandis que les autres y demeurent éternellement; d'autres prétendent que ces âmes vont se purifier en un endroit qui ne ressemble pas au purgatoire tel que le dépeignent les catholiques, etc. Mais ce sont là des disputes de mots: d'ailleurs il est assez difficile de raisonner avec les papas sur la religion, attendu qu'ils sont sur ce point, comme sur tous les autres, d'une crasse ignorance, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que ce sont des gens de la plus basse classe, dont l'éducation se borne à lire le grec ancien sans toujours le comprendre, et à chanter les prières de la liturgie.

Pour en revenir au service commémoratif, la veille on s'occupa chez la vieille tante de M. Emmanuel de préparer un immense gâteau à la confection duquel présida un papa du voisinage. C'était un plat de froment, arrosé d'eau de fleur d'oranger, recouvert d'une épaisse couche de sucre blanc, saupoudré de dessins de sucre de diverses couleurs, et que l'on mit ensuite au four. Le lendemain je me rendis à l'église, où le susdit gâteau orné de fleurs et entouré de cierges, occupait le milieu de la nef. Un grand pain de la plus pure farine, donné également par la famille, était déposé sur l'autel et devait, selon l'usage, après qu'un morceau eut

servi à la consécration, appartenir à l'officiant, qui cette fois était l'archévêque de Chio, Sophronius. L'église grecque a conservé l'ancien usage de célébrer la messe avec du pain ordinaire au lieu d'hosties, et les pains que l'on offre aux prêtres pour les messes qu'on leur fait dire, sont l'une de leurs ressources. Les amis de la famille occupaient la nef un cierge à la main ; les femmes étaient réunies dans une nef latérale avec porte particulière séparée de la nef des hommes par un de ces treillis serrés qui garnissent les fenêtres des maisons turques, et que l'on nomme *cafès*. Après la messe l'archévêque s'agenouilla sur les marches de l'autel et récita une prière de sa composition au sujet des fréquents tremblements de terre qui effrayaient la population, moins peut-être par l'idée des désastres qu'ils occasionnent que par la terreur superstitieuse qui fait considérer ces phénomènes comme d'effroyables pronostics d'épidémies, de famine et de guerre. La prière de l'archévêque était rédigée selon ces dernières idées, ce qui prouvait peu pour l'instruction du prélat grec. Quand la cérémonie fut terminée, chacun des assistants prit une pincée du gâteau et le reste du froment fut jeté dans un sac pour être distribué par poignées aux gamins qui se le disputaient à la porte de l'église. Après quoi, l'archévêque, sa suite et quelques amis se rendirent chez M. Schillezzi où une collation leur fut offerte. Quelques-uns me questionnèrent sur ce que je pensais des tremblements de terre et je leur dis là-dessus mon opinion qui, vous le croyez-bien, n'était pas précisément celle de l'archévêque. Cette manière d'apprécier le phénomène lui fut soumise, sans cependant qu'il fut fait mention de moi, mais il se douta de ce qui en était et répondit à haute voix, qu'il n'y avait que des impies qui pussent professer une telle manière de voir.

Nous étions au commencement de la semaine sainte. M. Emmanuel et moi nous accompagnions par politesse les dames de la famille à une petite église grecque du voisinage. Le jour de Pâques seulement je me rendis en ville pour assister à la

messe dans une église catholique, et comme il ne fallait mécontenter ni les franciscains, ni l'évêque, qui chacun de leur côté nous avaient fait demander de nous rendre à leur messe, M. Fustel de Coulanges et moi nous nous décidâmes à entendre les deux messes.

L'église des moines et celle de l'évêque sont situées l'une et l'autre sur une grande place qui sépare la ville de la citadelle, où l'on voit de plus tous les consulats et la principale mosquée dite du sultan Abd-ul-Medjed, qui la fit construire. Anciennement cette place n'existait pas et les maisons joignaient la forteresse; depuis l'insurrection l'autorité turque a fait raser le quartier pour laisser libre le canon de la citadelle. On n'a laissé debout qu'une jolie fontaine de marbre érigée par un gouverneur de Chio à la fin du siècle dernier, pacha qui se fit aimer de la population. La mosquée, bâtiment carré, à fenêtres carrées, sans aucun style, ressemblerait à une jolie caserne, si ce n'était le minaret qui rappelle sa destination religieuse: le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques et des magasins. Entre la mosquée et le couvent des franciscains, en face de la porte de la citadelle, est une barraque servant de *konak* ou bureau du gouverneur, puis le couvent avec ses murs blanchis et sa coupole octogone recouverte de tuiles qui ressemble à une église grecque. En face de la mosquée est l'évêché avec l'église qui y est attenante, le tout construit par Mgr. Justiniani et à ses propres frais. Mgr. Justiniani a tenu à afficher sa religion d'une manière que je n'avais jamais vue en Europe et surtout en Turquie. La façade de l'église est ornée de deux grands tableaux de saints; sur la plate-forme de la campanile s'élève une grande statue de la Vierge avec les anges agenouillés aux quatre angles, tandis qu'un immense crucifix est placé au-dessus du transept. L'autorité turque de Chio est tolérante et le respect dont Mgr. Justiniani est entouré fait qu'on lui permet tout ce quil veut.

Cette année les Pâques furent d'autant plus animées que celles des Grecs et des Latins se trouvaient coïncider.

Dès le jour précédent la place offrait un aspect très curieux : les pâtres des environs s'y rendaient de tous côtés avec des troupeaux de chevreaux et d'agneaux que chaque famille riche ou pauvre achetait pour célébrer les Pâques. Il est même d'usage que le gouverneur envoie un agneau à tous les consuls et aux principaux habitants qui lui rendent cette politesse au Courban-Baïram. Les Grecs aiment à célébrer les Pâques d'une manière bruyante : on n'entend qu'explosions de pétards, de fusils, de pistolets, au grand mécontentement des Turcs qui me demandaient si en Europe on permettait de pareils désordres. Ce jour-là et les quarante jours suivants jusqu'à l'Ascension on se salue en disant : « *Le Christ est* » *ressuscité*, et l'on répond : « *Il est vraiment ressuscité.* »

M. Schillezzi et moi nous avions résolu à faire une tournée dans l'île, qu'il avait quittée enfant et où il n'était revenu que récemment. M. Rhoïdès, que nous rencontrions aux parties de whist de M. Mavrocordato, était dans le même cas ; il se joignit à nous. Tous deux désiraient connaître l'île où ils étaient nés. Nous nous occupâmes d'obtenir de l'archévêque et du gouverneur des lettres de recommandation pour les villages et les couvents par lesquels nous devions passer, et de faire nos préparatifs.

Le gouverneur de Chio, Hussein-Bey, natif de l'île, est un tout jeune homme, le plus aimable et le plus poli de tous les Turcs que j'ai vus ; on pourrait même dire qu'il pousse l'obligeance et la politesse à l'excès. Aussi est-il très aimé des habitants qui disent tous, malgré leurs préjugés à l'égard des Turcs, que s'ils étaient libres de choisir un gouverneur, ils n'en voudraient pas d'autre. Outre le turc, le grec, l'arabe, qu'il parle parfaitement, il a appris de lui-même et sans maître l'italien et le français, qu'il parle fort bien, s'est acquis une instruction variée et gouverne sa province avec beaucoup d'aptitude. Il aime à se rendre utile aux voyageurs en facilitant leurs recherches et en mettant à leur portée tous les documents dont ils peuvent avoir besoin.

Nea-Mene.

Nous avions décidé de nous mettre en route le mardi de Pâques et de commencer notre excursion par Nea-Mene, couvent célèbre, situé au haut des montagnes, au centre de l'île, et à deux heures et demie de la ville. On nous avait raconté des merveilles de ce couvent et nous avions fait la connaissance de plusieurs de ses moines, tant en ville qu'à Campos. D'ailleurs le mercredi de Pâques était précisément la fête principale du couvent et nous arriverions tout juste pour y assister. Un moine qui était venu passer quelques jours à Campos, et qui devait être rentré à son couvent pour le jour de la solennité, s'adjoignit à nous. Notre petite troupe de quatre personnes montée sur des mulets, qui portaient en croupe le bagage contenu dans des bissacs ou *heybés*, augmentée du domestique de M. Schillezzi, se mit en route le mardi vers midi. Nous remontâmes le Parthénis dont le lit tortueux et encombré de cailloux, quelquefois boueux, sert de route pour grimper aux montagnes d'où descend cette petite rivière. On rencontre d'abord à sa droite au sortir de Campos une maison appellée la *Tour de la Vierge* ou *de la jeune fille*, sans doute à cause de deux torses féminins pareils, en marbre blanc et de style évidemment religieux, qui ont été façonnés dans la façade. Un peu plus loin on passe sous l'arche d'un aqueduc de construction turque, nommé par le peuple le *Pont de la Vierge*. Il y a, au sujet de ce nom, diverses traditions que je m'abstiens de raconter parce qu'elles ne m'ont pas paru fort claires. L'une d'elles est mentionnée dans l'ouvrage de M. Blastos.

Quand on est arrivé à la partie supérieure de ces montagnes. qui du dehors paraissent si complètement nues et bleuâtres, on entre dans des gorges magnifiquements ornées de forêts masquées à l'extérieur, et la route devient vraiment charmante. De loin en loin, parmi les bois de pins, on voit quelques champs cultivés par les moines et de petites maisons qui dépendent du couvent, où les frères vont surveiller leurs terres. A partir de cet endroit tout le pays appartient au

couvent, qui passe d'ailleurs pour posséder une grande partie des terres de l'île. Sur le sommet de deux ou trois roches les plus escarpées, qui s'élèvent au-dessus de la forêt, les moines ont planté des croix ; ce sont autant de stations, où ils se rendent processionnellement à certaines fêtes. Enfin dans un petit vallon entièrement entouré de montagnes boisées et au pied de la plus haute cime de ces montagnes où l'on aperçoit une croix, nous vîmes le vaste couvent, entouré de murailles qui lui donnent un peu l'air d'une forteresse, et dominé par la belle coupole byzantine de l'église.

On ne pouvait choisir pour le séjour des religieux un site mieux approprié. A 3000 pieds au-dessus du trouble et du fracas du monde, on y est comme au fond d'un entonnoir d'où l'on n'aperçoit que le ciel ; par une seule fente étroite dans le cercle des montagnes qui bornent l'horizon, une échappée du côté de la ville ne laisse pas voir celle-ci, mais le port qui se dessine par les mats des navires, seule chose qui dans cette solitude rappelle le monde extérieur ; au loin un petit coin de la mer, puis à l'horizon les collines qui bornent la baie de Tchechmeh.

Nous descendîmes de nos mules à l'entrée d'une porte pareille à celle d'un donjon et sur le seuil de laquelle nous aperçûmes précisément un moine de nos amis que nous priâmes de nous servir d'introducteur. Le brave moine, qui ne nous attendait pas, était un peu embarrassé de nous voir : peu de jours auparavant en nous racontant les merveilles de son couvent, il nous avait cité le miracle de la femme de marbre : Dès l'origine, le couvent de Nea-Mene avait été sévèrement interdit aux femmes, qui, même aux jours de grandes solennités, s'arrêtent sur le seuil de la porte pour voir la procession qui défile dans la cour. Le peuple était même persuadé qu'il serait matériellement impossible à une femme de passer le seuil et qu'un miracle immédiat punirait l'audacieuse qui essaierait de le franchir. — « Une dame turque qui se riait de ces croyances, se vantait d'entrer

dans le couvent et s'y rendit en effet pour donner un démenti au langage des moines ; mais au moment où elle achevait de passer le seuil, elle fut changée en statue de marbre et on la voyait encore incrustée dans le mur derrière la porte. » Telle était l'histoire que nous contait le moine. — Aussi dès qu'il nous eut dit : « Par quel hasard vous rencontré-je ici ? » je lui répondis : « Mon père vous m'avez tellement émerveillé par votre récit de la dame turque que je n'en dormais plus ; il fallait que je la visse ; vous savez d'ailleurs que je suis curieux de statues. » — Mais vous m'avez mal compris, reprit le moine tout troublé ; je vous ai bien dit que cette statue existait autrefois derrière la porte, mais lors du sac de l'île, les Turcs l'ont enlevée pour la faire ensevelir parce qu'elle était de leur religion.

Nous entrâmes dans le couvent, qui se compose d'une vaste cour au milieu de laquelle s'élève une belle église blanchie, et tout autour les bâtiments de service et les habitations des moines, toutes plus ou moins délabrées et portant encore les traces du pillage des Turcs. Nous rencontrâmes dans la cour les moines qui se rendaient à l'office, et parmi eux l'abbé, petit vieillard d'un air commun, à qui M. Schillezzi me présenta, et à qui nous baisâmes la main. Nous accompagnâmes les moines à l'église, et nous entendîmes l'office, pendant lequel je pus admirer à mon aise ce magnifique édifice de style byzantin.

Cette église, construite en 1040 par l'empereur Constantin Monomaque et l'impératrice Théodora, est conçue sur le plan des plus anciennes églises de l'Orient. D'abord un premier vestibule de trois travées surmontées chacune d'une petite coupole était la partie du temple où devaient se tenir les catéchumènes. Un second vestibule, de trois travées également, mais sans coupole, succédant au premier, était réservé aux néophytes. La troisième partie, formant le corps principal de l'édifice, est un vaste carré surmonté d'une coupole dodécagone, éclairé par douze fenêtres cintrées ; c'était la place des fidèles.

Enfin séparé du reste de l'église par un immense ambon percé de trois portes fermées par des rideaux, vient le sanctuaire terminé par trois absides semi-circulaires dont la principale occupe le milieu. Cette belle construction avait été décorée avec grand luxe, les murailles étaient entièrement recouvertes de beau marbre de différentes couleurs jusqu'à la hauteur des voûtes, qui étaient ornées de magnifiques mosaïques représentant des sujets sacrés, celles de la coupole surtout, sur fond d'or et du style le plus archaïque, ne le cède nullement aux mosaïques qu'on pouvait récemment encore admirer à Sainte-Sophie de Constantinople. Malheureusement tout cela a été plus ou moins endommagé par les Turcs, lors de la guerre, et les moines se sont contentés de grandes réparations au badigeon.

Après l'office les moines nous firent examiner l'édifice en détail en nous donnant les explications que nous demandions, puis nous nous rendîmes chez un des religieux de nos amis qui nous offrait l'hospitalité. Un excellent souper, auquel assistèrent quelques moines, nous fut servi. La conversation ne cessa pas d'être vive et animée par suite des questions qu'on nous adressait sur l'Europe, sur le catholicisme, et celles que nous fîmes sur l'église grecque, sur le couvent, etc. Enfin nous allâmes nous coucher dans de bons lits qu'on nous avait préparés, où nous dormîmes d'un excellent sommeil jusqu'à ce qu'on vint nous éveiller pour assister à la messe qui se disait de très bonne heure.

Comme nous prévoyions que l'office durerait longtemps, nous nous mîmes à la recherche de quelques vivres que nous mangeâmes en cachette avant de nous rendre à l'église, car il n'est point permis chez les Grecs de manger avant la messe, à cause du pain bénit qui se distribue aux fidèles en souvenir de la communion donnée chaque fois à tout le peuple aux premiers temps de l'église; ce pain bénit ne peut être pris qu'à jeun. Mais je me faisais peu de scrupules au sujet du pain bénit des papas, et mes compagnons de route, qui avaient passé une

bonne partie de leur vie en Europe, pensaient comme moi à ce sujet.

Une foule de gens de la campagne, venus en pélerinage, assistaient à l'office fait avec toute la solennité possible et terminé par une procession qui fit un certain nombre de fois le tour de l'église.

Après le déjeuner quelques moines vinrent nous prendre pour nous montrer le reste du couvent. Nous n'y vîmes de remarquable qu'un vaste réfectoire de construction contemporaine à celle de l'église, voûté comme une nef d'église, au milieu duquel règnait une longue table en briques recouverte de carreaux vernissés. A côté de cette salle, sont de vastes cuisines de la même époque et du même style. Cette partie de l'édifice est aujourd'hui délabrée et entièrement abandonnée, parce que les religieux grecs, selon l'usage général du temps actuel, ne prennent plus leurs repas en commun et ne mènent en aucune façon la vie commune. L'existence de ce réfectoire démontre qu'autrefois il en était autrement.

Derrière ces constructions abandonnées à l'extrémité du couvent est une vieille et forte tour, semblable à un beffroi, qui servait anciennement à mettre à l'abri des attaques, les moines et ce qu'ils avaient de précieux.

Comme le couvent de Nea-Mene est un de ceux qui jouissent dans ces environs de la plus grande célébrité, je dirai quelques mots de la manière dont il est organisé, semblable à celle de la plupart des couvents grecs. A la différence du clergé séculier qui est obligé de se marier, les religieux sont soumis au célibat ; c'est parmi eux que se recrutent les évêques, qui ne peuvent être mariés. Ils habitent au couvent et sont soumis à un abbé électif qui change tous les ans. Ils ne font pas de vœux de pauvreté, et ne vivent pas à proprement parler en communauté, car chacun continue à jouir de ses biens qu'il administre, et habite sa maison ou son appartement séparé, où il vit selon ses moyens. C'est quelque chose d'analogue à ce qui se passe chez nous dans les béguinages.

Leurs obligations consistent à assister aux offices à moins d'empêchement, et s'ils sont au dehors, à rentrer au coucher du soleil ; cette règle n'est cependant pas très sévère. Sans compter les religieux qui habitent dans les villes, ou dans les campagnes, ou loin dans les dépendances du couvent, il en est qui font de fréquentes absences, soit pour administrer et exploiter leurs biens, ou pour recueillir les aumônes et les contributions, source des revenus du couvent ; d'autres encore sont détachés pour desservir quelque église qui n'a pas de prêtre, ou pour professer dans les écoles.

Dans son voyage en Tartarie et dans le Thibet, M. Huc observe une grande ressemblance entre les couvents lamanesques et ceux des catholiques, ressemblance qu'il attribue à une influence chrétienne, mais il remarque néanmoins que l'absence de communauté constitue une différence essentielle entre ces associations conventuelles ; il trouverait sans doute l'explication de ce fait en admettant l'influence exercée par l'église orientale.

Quoique celui qui entre dans un couvent continue à jouir de sa fortune, il ne peut, à sa mort, en disposer en faveur de sa famille, ni la léguer par testament, en vertu de la règle monastique grecque qui ne permet pas que des biens religieux passent en mains séculières. Mais il peut abandonner ses biens au couvent ou les léguer à un religieux du couvent. Il arrive de là que pour ne pas perdre une succession, quelque jeune parent s'engage toujours à son service, en prenant les ordres dans le même couvent ; il hérite alors de celui qu'il a servi et sous lequel il a fait un léger apprentissage de liturgie, et paie seulement au couvent un droit de succession. Si son maître usant de son droit de tester, léguait sa fortune au couvent, celui-ci devrait en échange une certaine rémunération au disciple. Quelquefois à défaut de parenté, c'est un jeune homme étranger qui vient ainsi se mettre au service des religieux et acquiert les mêmes droits.

Les religieux pauvres cultivent un coin de terre, soit du couvent, soit de leurs confrères, rendent des services salariés

à ceux qui sont plus riches, exercent une profession quelconque, ou vivent d'aumônes. On voit que l'égalité évangélique qui fait l'ornement de la vie monastique dans l'église latine n'existe en aucune façon dans les couvents grecs. Ce sont des réunions d'hommes formées sans but visible, car ils n'étudient guère et n'ont même en général que des livres de psalmodie, n'enseignent pas, n'évangélisent pas, et n'ont pas l'air de méditer davantage. Le seul résultat de ces associations est d'accumuler petit à petit les propriétés sans utilité pour les pauvres, de lever parmi le peuple une foule de contributions et d'aumônes, et enfin de maintenir l'ignorance religieuse parmi la population qui les entoure. De loin en loin on trouve parmi eux un religieux plus éclairé, mais l'exception est rare : ce sont ordinairement des jeunes gens qui espèrent parvenir à l'épiscopat pour lequel on exige ordinairement un peu plus d'instruction et de savoir-vivre que pour un simple papa. Je dis ordinairement parce que l'on voit aussi des jeunes gens entrer au service d'un évêque comme simple *cheboukdjis* ou *cafedjes*, plaire à leur maître, et être poussés dans les ordres pour arriver à la prélature. Nous trouvâmes à Nea-Mene un religieux de cette classe; il avait habité Trieste, Paris, Londres, pour desservir des chapelles grecques, parlait très bien l'anglais et montrait beaucoup d'intelligence. Il était fort soigné dans sa toilette, rapport sous lequel ces moines sont souvent au niveau des capucins. Ce qui les empêche surtout d'être propres, c'est leur barbe et leurs cheveux, auxquels ils se font grand scrupule de ne jamais toucher, même je crois pour les nettoyer. Ils sont très scandalisés de voir les prêtres latins tondus et rasés, demandant avec exclamations si Notre Seigneur Jésus-Christ s'est jamais fait la barbe, ou laissé couper les cheveux? D'ailleurs, ajoutent-ils, si la nature nous a donné comme aux lions cet ornement (je vous laisse à penser si ces longs cheveux sales et ces barbes graisseuses sont des ornements?), nous ne pouvons sans péché rien en retrancher. Avec ce raisonnement les papas et les moines

pourraient également décider qu'il est interdit de rogner les ongles.

Le religieux en question, qui avait été abbé l'année précédente, et qui était alors professeur à l'école de la ville, nous donna sur le couvent et sur son histoire des renseignements intéressants. Il nous montra un volume imprimé qui renferme l'histoire du couvent, avec des gravures et des détails sur les quarante principaux miracles qui s'y sont produits, y compris celui de la dame turque dont j'ai parlé plus haut. En Orient on rencontre une fois plus encore que chez nous de ces prétendus miracles, exploités par les prêtres aux dépens d'une population crédule, et qui ne portent nullement en eux le caractère de grandeur et de dignité d'une œuvre divine.

A propos de miracle, laissant de côté ceux de Nea-Mene, j'en citerai un qui a un caractère assez gracieux.

Dans le nord de l'île, près de Cardamyle, est un petit village où suinte de la roche une eau blanchâtre chargée de carbonate de chaux. Cette eau réputée miraculeuse dans le pays, a reçu le nom de *lait de la vierge Marie*. Or, les jeunes filles de ce village sont précisément citées dans l'île, pour la blancheur de leur peau et le développement tout sculptural de leurs seins. Ce miracle d'une nouvelle espèce n'a pas manqué d'être attribué au lait de la S^te^ Vierge, et les jeunes filles des environs, pour participer aux effets de la protection céleste, ne manquent pas de venir en pélerinage annuellement recueillir un peu de ce précieux lait, en donnant comme de juste une aumône au papa. Sommes-nous, dira-t-on, aux temps de Vénus, ou à celui de la S^te^ Vierge?

Nous passâmes une seconde nuit, au couvent, et le lendemain nous prîmes congé de notre hôte le papa Mascas. Le vieux *hégoumène* ne voulut pas nous laisser partir sans nous avoir fait servir chez lui une frugale collation de fruits secs et de miel, car le brave abbé ne paraissait pas appartenir à la catégorie des religieux les plus aisés. Nous nous mîmes en route.

Après qu'un religieux nous eut accompagnés jusqu'à une

certaine distance pour nous guider à travers les défilés de la montagne, nous débouchâmes sur le versant opposé de l'île, que nous descendîmes en ayant continuellement la vaste perspective de la mer et de ses îles, les Cyclades dans le lointain et près de nous la rocheuse Psara, dont les intrépides habitants se sont acquis une renommée éternelle par leur glorieux sacrifice pendant la guerre de l'indépendance.

La vue de ces lieux remplissait d'émotion mes deux compagnons de route, MM. Schillezzi et Rhoïdès. C'était par ces mêmes montagnes qu'ils avaient erré dans leur enfance, traînés à la main par leurs mères, pleurant de faim, les pieds ensanglantés par les roches. Ils me montraient les récifs où d'autres Grecs qui erraient sur le rivage à la recherche de quelque nourriture, se sauvaient au péril de leur vie, à chaque alerte des Turcs, dépourvus d'embarcation et ne pouvant les suivre. M. Rhoïdès avait été sauvé par un canot envoyé de Psara, mais la mère de M. Schillezzi, apprenant que son mari était entre les mains des Turcs, refusa de fuir et alla se livrer aux ennemis, craignant par son émigration de compromettre son époux ; celui-ci n'en fut pas moins mis à mort, et elle vendue et séparée de son enfant. Le récit de ces infortunes, dans la bouche même de ceux qui en avaient été les victimes, sur les lieux qui en avaient été témoins, avait quelque chose de navrant. Les sommets de Psara, de sombre mémoire, poursuivaient nos regards et on eut dit que la catastrophe allait à chaque instant se reproduire.

Lithi pays du mastic.

Nous traversâmes cette partie de l'île sans apercevoir ni un homme, ni un animal, ni un arbre, et après une descente fatigante nous arrivâmes le soir à Lithi, petit village situé au bord de la mer et adossé à une haute montagne nue, dans une position triste et privée de végétation.

Le nom de ce village signifie *pierre*, et n'est pas démenti par l'aspect de la localité. Il est le premier que l'on rencontre dans la partie méridionale de l'île appelée le plus ordinairement *pays du mastic* (Mastikochoria). Cette gomme est produite par

le *Pistaccia lentiscus*, arbuste de la famille des térébinthacées, qui forme un des principaux ornements de la végétation du Levant. Cet arbre croît en grande abondance sur toutes les montagnes de ces contrées, mais la variété cultivée, à peine différente de la sauvage, n'a guère réussi que dans la partie méridionale de Chio. Cette denrée, à cause de sa rareté, s'élève à un prix qui varie de 120 à 200 piastres l'ocque, suivant la qualité et les époques ; elle est fort recherchée dans le Levant. Après le triage, les qualités les plus pures et les plus transparentes servent à l'usage des dames levantines qui le mâchent tout le long du jour pour se donner une occupation. Ainsi mâchées ces larmes de gomme, qui ne se dissolvent pas dans la salive, donnent un léger goût aromatique et nettoyent mécaniquement la denture. Les fragments plus ou moins incrustés de terre ou de petits brins, et jusqu'à la poussière, se vendent encore à un assez bon prix, et entrent dans la fabrication d'une eau-de-vie appelée *mastic*, qui ressemble à de la mauvaise anisette, très répandue dans tout le Levant.

Anciennement les habitants des villages où l'on cultive le mastic ne payaient à la Porte aucune espèce d'impôt, mais ils fournissaient en nature la quantité annuelle de mastic pour laquelle ils étaient respectivement taxés, et qui appartenait au harem du Grand Seigneur. Ce qu'ils produisaient en outre, se vendait selon un prix fixé au gouvernement turc, qui s'était réservé le monopole de cette substance. Aujourd'hui ce monopole n'existe plus, et les villages à mastic ont été, comme tous les villages de Chio, taxés au lieu de dîme de *miri* et de *vergu*, à une somme annuelle fixe, qui se paie en sus du *haratch*, et se partage entre les habitants selon leurs facultés.

Les villages chiotes jouissent de divers autres privilèges, entre autres celui d'élire eux-mêmes leurs chefs, d'avoir à Chio un tribunal spécial pour leur nation, en un mot ils sont gouvernés d'une manière très douce. La seule trace de l'ancienne sévérité turque que j'aie remarquée consiste dans l'obligation

de se servir de couteaux arrondis, comme des couteaux de vignerons, de sorte qu'il n'y a guère moyen de s'en servir pour frapper. Au reste l'autorité ne songe pas à faire observer cette règle, tombée à peu près en désuétude.

Les villages à mastic ont été frappés pendant l'hiver de 1849 à 1850 d'une grande calamité. Leurs arbres ont presque tous péri jusqu'à la racine et ne sont aujourd'hui que de petits arbustes de deux à trois pieds de haut. La récolte générale, qui était avant ce terrible hiver de 45,000 ocques portés dans les magasins de l'État et de 15,000 vendues en contrebande, soit 60,000, ne s'était élevée en 1854 qu'à 8,000 ocques. Aussi le pays s'était-il beaucoup appauvri et le gouvernement avait été obligé de remettre aux villages une partie de la contribution pour laquelle ils étaient taxés.

Ces petits arbres qui sont l'espoir de la contrée, sont entourés des plus grands soins; au-dessous d'eux on fait une petite aire battue de plâtre, pour éviter que le mastic qui tombe de l'écorce ne se souille ou se perde. Le tout est entouré d'un cordon de pierres. Lithi qui est à la limite du pays du mastic, n'a pas un sol aussi avantageux pour cette culture que les autres villages du midi de l'île; aussi n'a-t-il ni leur aisance ni leur importance. Le village est néanmoins d'un aspect convenable, très différent de ceux que nous avions vus dans le nord de l'île, et les mœurs des habitants, par leur aménité et leur gaîté, se ressentent de cette différence de bien-être.

Nous descendîmes de nos mules sur la place du village devant le principal café : comme on était encore dans les fêtes de Pâques, la population était occupée à danser sur cette place et une foule endimanchée, parmi laquelle se trouvait le papa, faisait cercle autour des danseurs. On nous apporta immédiatement des tabourets, des narghilés et du café, et nous fûmes le point de mire général de la population, surtout de la population féminine. Cette curiosité se changea en respect quand nous eûmes exhibé au géronte de l'endroit la lettre du

gouverneur; on se hâta de nous dire que nos gîtes étaient préparés pour la nuit et les notables du village vinrent s'asseoir autour de nous. Nous assistâmes avec plaisir à la fête aussi gracieuse que convenable qui se donnait; les danses n'étaient pas indignes d'un vase antique (?) les costumes d'une élégante simplicité, et nous pûmes considérer tant parmi les danseurs que parmi les spectateurs plus d'un joli visage. Il est remarquable que dans tout le Levant, Chio soit presque le seul endroit où les deux sexes dansent ensemble comme en Europe. Les autres Grecs ont suivi l'usage turc selon lequel les hommes seuls dansent en public, tandis que les femmes ne se le permettent qu'entr'elles dans l'intérieur du harem.

La nuit nous fûmes confortablement logés, et le lendemain matin nous continuâmes notre route à travers un pays de plus en plus charmant. Ce n'étaient plus les hautes montagnes, ni les gorges boisées du nord et du centre de l'île, mais de gracieuses collines parées d'oliviers et d'autres plantations, des plaines fertiles, de grands et beaux villages, et surtout une population jolie et élégante. Nous traversâmes un gros bourg du nom de Mista, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Pyrg où nous devions passer la nuit.

Pyrgi. Pyrgi, comme tous les villages que nous vîmes ensuite dans le pays du mastic, est entouré d'une enceinte murée ; ces ouvrages de défense furent construits à une époque ou de nombreux pirates infestaient la mer Égée et faisaient de fréquentes excursions sur le littoral pour saisir du butin et des esclaves.

Quand nous descendîmes au café situé sur la place, nous vîmes les jeunes femmes et les jeunes filles du village assises par terre adossées aux murs et devant elles les jeunes hommes qui leur faisaient la cour. Cette population nous parut, aussi bien par son type que par son costume, par ses mœurs et son langage, entièrement étrangère au reste de l'île, et en effet les vieillards nous assurèrent que leurs ancêtres étaient arrivés en Grèce sur des navires et s'étaient établis en cet

endroit. Plusieurs des villages du midi s'attribuent de même une origine étrangère : ceux de Calamatie disent être venus de Calamata en Morée ; Sclabia serait une colonie d'Esclavons comme plusieurs villages du même nom que l'on trouve en Grèce et dans les îles, et cette supposition s'accorde avec les faits historiques ; enfin un autre village rapporte son origine aux Albanais ou Arnautes ; en effet, ce dernier peuple dont le vrai nom est Skypétan, émigra en partie du sol natal après la mort de Scanderbeg, pour échapper au joug des Turcs et se répandit dans tout l'archipel, où l'on trouve fréquemment des villages qui rappellent son nom, comme à Samos et à Kasos.

C'étaient surtout les femmes de Pyrgi qui excitaient notre attention : trapues et vigoureuses, à la figure commune et masculine, elles avaient presque toutes à la lèvre supérieure un duvet noir qui prenait les proportions d'une moustache. Sans nul soin de leur personne, les cheveux épars et les pieds nus, nous les voyions revenir des champs portant de lourds fardeaux et poussant leurs bœufs devant elles. Plusieurs de ces viragos que nous interrogeâmes, nous dirent qu'elles travaillaient bien plus que les hommes, et qu'il serait honteux pour une femme de Pyrgi, riche ou pauvre, de porter des chaussures, excepté aux plus grandes fêtes. Le costume de ces robustes dames était tout antique : une robe blanche assez courte, bordée au bas et aux manches de méandres de couleur rouge. Auprès de leurs moitiés les hommes de Pyrgi paraissaient être de timides damoiseaux, et en effet ils avaient l'air de leur faire une espèce de cour en tremblant. Il n'eût pas fait bon de manquer d'une manière quelconque à l'une de ces vigoureuses Galatées. Le costume masculin de Pyrgi est fort bizarre : il se compose d'un jupon un peu court, un large caleçon qui descend jusqu'au jarret, l'un et l'autre vêtement en coton blanc; une veste de drap bleu pareille à celles de nos ouvriers, et un casque à mèche entouré à sa base d'un mouchoir. Les hommes au rebours des femmes portent des

bas et des souliers. Les jeunes filles se coiffent d'un bonnet de tricot blanc qui figure parfaitement un bonnet d'âne avec ses deux oreilles, et les jeunes garçons ont aussi une coiffure bizarre qui les distingue des hommes faits.

En voulant faire emplette de quelque peu de viande que l'on débitait sur la place, nous apprîmes un usage bizarre. « Ne prenez pas de cette viande, nous dit un des principaux qui nous servait de cicerone, c'est de la vache morte de maladie. » Quand un homme de Pyrgi vient à perdre sa vache ou tout autre animal par maladie, il le dépèce, porte la viande sur la place, et pour soulager la perte qu'il éprouve, chaque famille du village lui prend un morceau de la bête morte, en la payant comme si c'était de la viande fraîche.

Le soir la cloche sonna et la population se rendit pour la prière dans une belle église toute neuve, où nous la suivîmes n'ayant rien de mieux à faire. Je ne sais à quelle occasion, on offrit à chaque assistant une bouchée de pain et de vin que nous dûmes accepter comme les autres. Parmi les habitants de Pyrgi la prière avait un caractère grave qu'elle a rarement dans les églises grecques. Ordinairement on voit les assistants se diriger un à un vers une image exposée au milieu de l'église, lui baiser les pieds, faire une douzaine de signes de croix à tour de bras, de manière à sembler faire un exercice gymnastique, puis en faire une demi-douzaine vers chacun des points cardinaux, recommencer devant chacune des images qui tapissent les murs, allant de l'une à l'autre, se croisant, se coudoyant; au milieu de ce désordre d'autres se prosternent, se relèvent avec accompagnement de grotesques signes de croix, donnant un spectacle à provoquer le fou rire. A Pyrgi au contraire la prière du soir où le peuple répondait gravement à la voix du prêtre avait quelque chose de solennel.

On nous fit encore voir le même soir deux églises byzantines ruinées, dont les murailles étaient ornées de belles fresques, puis nous regagnâmes nos gîtes.

Le lendemain M. Schillezzi et moi nous partîmes de bonne

heure, accompagnés d'un guide, pour nous rendre à Katophana, endroit situé à une lieue et demie de Pyrgi sur le bord de la mer, au fond d'un petit golfe encaissé entre deux chaînes de rochers. Il y a en cet endroit une ruine que quelques archéologues prétendent être le temple d'Apollon, cité par Pausanias. C'est un quadrilatère de murailles d'appareil hellénique et de pierres calcaires bleuâtres, qui n'a pas les proportions d'un temple, et dont il est d'autant plus difficile de deviner la destination ancienne, qu'il a été entièrement remanié et transformé en église chrétienne. On y trouve quelques fragments d'architecture ancienne dépareillés, mais aucun qu'on puisse supposer avoir fait partie d'un grand temple. Ces fragments y auront été apportés pour la construction de l'église qui elle-même est détruite. Il n'y a plus qu'une misérable chapelle, dédiée à St.-George et bâtie au milieu de l'enceinte ruinée; elle est une fois l'an le but d'un pélerinage.

En revanche nous rencontrâmes non seulement près de Pyrgi, mais dans tous les villages méridionaux de l'île, de nombreux fragments antiques, tantôt gisant dans les champs, tantôt employés dans la construction des innombrables églises dont la campagne est semée. Après les avoir étudiés et mesurés, j'ai reconnu qu'ils ont dû appartenir à un même grand temple de style ionique, construit en beau marbre blanc de Ténos. L'emplacement ancien de la ruine de Katophana aurait peu convenu à un édifice de cette importance, et d'ailleurs la différence des matériaux lève tout doute à cet égard. Il est probable néanmoins que le temple cité par Pausanias était peu éloigné du site en question, et le nom de Katophana (paraître en bas) vient à l'appui de cette opinion. — Selon la tradition, Latone qui portait dans son sein Apollon et Diane, ne savait où accoucher, et errait dans ces parages, quand elle aperçut dans le lointain un palmier sur le rivage de Délos. Elle se rendit en cet endroit et y donna naissance aux divins jumeaux. Il est vrai que Délos ne saurait être aperçu de Katophana, ni d'aucun point de la côte

de Chio, cachée qu'elle est par l'île de Mycone, mais avant la naissance d'Apollon, disent les mythologues, Délos n'avait point encore d'assiette fixe et était errante sur les flots. Il se pourrait donc qu'elle se fût trouvée alors au-deça de Mycone et par conséquent visible de Katophana. Quant au palmier, il a fallu l'œil d'une déesse pour le découvrir à pareille distance. Je pris avec soin les mesures de la ruine de Katophana pour M. Fustel de Coulanges qui a dû remettre à l'académie des inscriptions et belles lettres un mémoire sur cette ruine.

De retour de notre excursion à Katophana, nous retournâmes à Pyrgi et avec notre compagnon M. Rhoïdes, après avoir traversé Armolia et Patrika, deux villages fortifiés dont les maisons solidement bâties en pierre et d'un aspect sombre faisaient rêver au moyen âge, nous arrivâmes au grand bourg de Kalamati.

Kalamati. Nous y trouvâmes toute la population en liesse à cause de deux noces. De tous les villages de Chio, Kalamati est celui qui nous parut le plus intéressant, par la rare beauté des hommes et des femmes, les mœurs élégantes et joyeuses, les danses gracieuses et les charmants costumes. Les femmes toutes vêtues de blanc, portaient autour de la tête une espèce de voile de la même couleur en mousseline drapée, comme on le voit au théâtre dans le costume de la Juive, et d'où s'échappaient au hasard quelques mèches de cheveux du plus bel ébène. Leur teint de marbre de Paros, leurs grands yeux noirs veloutés, ombragés de longs cils, leurs mains blanches et fines, et surtout leur front majestueux, les faisaient ressembler à des vierges sacrées des temps anciens. Les hommes à la taille haute et dégagée, aux traits mâles et aux longues moustaches, portaient avec une grâce mêlée de coquetterie, l'élégant costume grec. Nous assistâmes sur la place à des danses où le cavalier exécute avec passion des pas mêlés de génuflexions autour de sa beauté qui demeure inflexible, et ne lui permet jamais de toucher que le bout de son

mouchoir. Puis nous vîmes défiler des cortèges de jeunes hommes et de jeunes filles qui portaient sur leur tête, dans des corbeilles d'osier, le trousseau des mariés dans la maison de l'époux. C'est l'occasion où les familles de Kalamati déploient leur plus grand luxe ; provisions de robes et de lingerie, tant de corps que de ménage pour la vie entière, mouchoirs et serviettes brodés, châles, fichus, tapis, coussins pour les divans, literies de luxe, objets de ménage tous portés processionnellement entre deux haies de curieux par les rues du village, dont chaque fenêtre ressemble à un bouquet de jeunes filles.

Le soir nous fûmes priés d'assister à l'une des noces, et nous nous rendîmes à la maison de l'époux, où un grand repas était servi, dans une salle aux hommes, et dans une autre aux femmes. Après avoir fait une courte station dans la première, une curiosité toute naturelle nous fit passer dans la seconde, où nous ne tardâmes pas à être suivis par un certain nombre de jeunes gens de l'endroit. La salle était encombrée de tables et de bancs ; à l'extrémité s'élevait une estrade, où la mariée entourée de ses amies se tenait sur un tapis, assise à l'orientale. Parmi ce chœur de jeunes filles il y en avait une qui éclipsait toutes les autres par sa rare beauté dont j'appris le nom qui était Sévastoula.....
A la fin du repas on fit circuler trois oranges dans l'écorce desquelles chaque assistant enfonçait un peu de monnaie, l'orange devait être ensuite présentée à la mariée. Je fus chargé d'offrir l'orange qui avait circulé à la table la plus aristocratique de la réunion et qui était magnifiquement hérissée de pièces d'argent. La mariée me donna en échange un plat de dragées que je devais offrir aux jeunes filles. J'allai directement présenter mon plat à la belle jeune fille, qui, embarrassée de l'attention que je lui accordais depuis mon entrée dans la salle et que le public avait remarquée, rougit et n'osa toucher au plat ; je le lui versai entièrement sur les genoux. Ce petit incident amusa l'assemblée et comme

on vit que j'aurais mieux aimé rester là, que de retourner à ma place, on porta sur l'estrade des coussins pour M. Schillezzi et pour moi. Je pus ainsi admirer de près Sévastoula, ses traits purs et irréprochables, son cou blanc, sur lequel se répandait une chevelure de jais, ses beaux bras d'ivoire et ses mains délicates. J'essayai de lier conversation avec elle, mais après avoir répondu quelques mots la jeune fille finissait toujours par perdre contenance et cachait sa jolie tête derrière l'épaule de sa voisine. Nous priâmes les jeunes femmes de chanter, ce qu'elles passent pour faire très bien : la mariée s'exécuta avec aplomb ; une jeune fille nommée Kali sa voisine, essaya d'en faire autant, mais finit par être intimidée ; la belle Sévastoula ne put se décider, malgré nos instances, à se faire entendre. On continua la soirée si bien commencée, en enlevant les bancs et les tables pour danser. Un incident jeta alors quelque trouble dans la fête : Jani, le prétendu de Sévastoula, auquel nos attentions pour elle ne paraissaient pas faire plaisir, quitta la salle, prétendant l'emmener pour aller danser dans une autre maison ; Sévastoula s'y refusa mais se retira avec ses parents.....La fête avait dès lors perdu pour nous tout attrait ; nous étions fatigués, et nous allâmes nous coucher.....

Le souvenir de la belle Sévastoula m'avait poursuivi toute la nuit, et le lendemain au moment où nous montions à cheval faisant nos adieux aux habitants, je l'aperçus dans le cortège de la seconde noce. Je quittai à regret Kalamati, lui jetant un dernier regard et lui envoyant un bouquet de roses.....

Nous passâmes sous une grande forteresse du moyen âge en ruine, construite par les Génois, qui couronne une roche escarpée, non loin d'Armalia que nous avions visité sur le versant opposé de la montagne, et dont elle porte le nom. Dans le nord de l'île, nous dit-on, il existait un château semblable à Bolessos.

La chaîne de montagnes qui sépare les deux versants de l'île est plus basse dans sa partie méridionale que dans sa

partie septentrionale. En contournant la chaîne qui forme le cap méridional, on débouche dans une belle contrée accidentée de collines peu élevées, plantées d'oliviers, et semées de grands villages, d'où l'on aperçoit le magnifique panorama du détroit, les côtes d'Asie, l'île longue d'Icaria, les hautes montagnes bleues de Samos qui du sein de la mer s'élèvent à 5000 pieds. Cette contrée, la plus riche du pays du mastic, se ressent heureusement dans la température et dans la végétation de son niveau moins élevé et de son exposition plus favorable au soleil du midi. Après Kalamati nous nous dirigeâmes vers le plus important de ses villages, Nenita, qui est à la fois le plus considérable et le mieux situé de l'île.

Nenita est moins pittoresque que ceux que nous avions déjà traversés, car les mœurs de la ville tendent à se substituer à celles de la campagne. Nous fûmes reçus et logés dans une belle maison parfaitement meublée, où nous vîmes jusqu'à une bibliothèque européenne, et où nous dînâmes à la franque. Notre hôte Nicolas Chryson était un des hommes considérés de l'île, et son fils était en Europe pour y achever son éducation.

Depuis mon arrivée à Chio, je dégustais attentivement tous les vins pour voir s'il y en avait encore qui méritâssent la grande réputation dont ils jouissaient chez les anciens. Celui de Nenita me parut le seul digne d'être encore chanté par les poètes, et à défaut de pouvoir lui rendre cet honneur, nous lui témoignâmes notre estime par de copieuses libations. Le sol de la Grèce, des Iles et de l'Asie Mineure est en général très favorable au développement de la vigne, mais par suite, je crois, du défaut de culture, les vins de ces pays riches en matières sucrées et alcooliques, manquent le plus souvent de bouquet. Les habitants ne savent d'ailleurs ni préparer leurs vins, ni les conserver, et pour les faire durer ils sont obligés de les mêler de poix, de résine ou de goudron, ce qui leur donne une amertume qui enlève le goût naturel, ou de les faire cuire, ce qui les fait devenir pâteux, capiteux

et incapables d'être mélangés à l'eau sans devenir troubles et boueux.

Après avoir parcouru le village, où nous ne vîmes que le café et une assez belle école, notre hôte nous conduisit à un couvent de filles situé à peu de distance. Nous fûmes assez étonnés avant d'y arriver, de rencontrer quelques jeunes religieuses en course dans les environs, les unes dans les champs, les autres allant faire des fagots dans les bois du voisinage. — « C'était le cas de demander avec Juvenal, s'il ne se fait rien dans les bois ? » — A part l'église qui est bien tenue, le couvent nous parut fort pauvre ; nous apprîmes en effet que presque toutes les jeunes filles qui venaient y vivre étaient des filles sans ressource, venues pour la plupart d'Asie, et qui se faisaient religieuses pour échapper à la misère. Elles travaillaient pour elles, tant que pour les habitants de Nenita, sans les aumônes desquels elles ne pourraient subsister. L'abbesse, femme d'un certain âge, nous reçut dans une chambre plus que simple, et nous fit servir les confitures d'usage ; après nous fîmes le tour du couvent. Les religieuses étaient vêtues d'une robe et d'un voile noir : la plupart étaient jeunes et jolies, et ne s'intimidaient guère des questions très scabreuses que leur adressaient mes compagnons. On nous assura que ces jeunes filles, si peu cloîtrées et si peu sauvages, restaient peu de temps au couvent, et n'attendaient qu'un amant pour décamper en Asie ; que les escapades étaient fréquentes, et que c'était le motif pour lequel, à l'exception de la supérieure, nous n'avions vu aucune nonne âgée. Nous quittâmes, plus amusés qu'édifiés, ce singulier couvent, et nous allâmes passer la nuit à Nenita.

Le lendemain nous reprîmes la route de Chio parallélement à la mer ; après avoir traversé les bourgs de Kalimasia et de Tholopotami, et passé sous la colline que domine le couvent célèbre d'Agios-Menas, dont je parlerai plus loin, nous atteignîmes le Campos, et le soir nous fûmes rendus dans la famille de M. Schillezzi qui nous attendait.

Campos.

Après nous être reposés quelques jours, nous achevâmes, par des promenades dans les villages des environs, de visiter cette partie méridionale de l'île, la plus charmante contrée que puisse parcourir un voyageur ; la promenade de Neochorion par une route ombragée de gros térébinthes (*Pistaccia terebinthus*), qui font la richesse et l'ornementation de cette partie de l'île, avec le magnifique paysage des montagnes, et celui non moins splendide qu'offrent de l'autre côté du détroit les côtes d'Asie, — le mélancolique vallon de Sclabia arrosé de magnifiques eaux et planté de hauts cyprès, — le site de Kryabryssis avec ses sources limpides et abondantes, son vaste panorama sur le Campos, qui plût tant au sultan lors de son passage à Chio, que la ville lui acheta la maison voisine des sources et un beau jardin arrosé par un immense bassin, où le padischah a promis de faire bâtir un kiosque.

Partout nous entrions au hasard dans les maisons, où l'on nous faisait un gracieux accueil ; partout M. Schillezzi avait des plaisanteries légèrement grivoises à adresser aux jolies filles qui les écoutaient toujours en riant, et répondaient sans embarras, car les mœurs de Chio sont faciles et ne se ressentent en rien de la sévérité jalouse dont les autres Grecs entourent leurs femmes et leurs jeunes filles, plus par caractère que par imitation des Turcs. On prend même très aisément une maîtresse à Chio, ce qui vaudrait partout ailleurs (j'en excepte les grandes villes) un coup de poignard, car la tentative ou même le soupçon d'adultère ou de concubinage se lave dans le sang des coupables. On dirait que les mœurs de la molle Ionie se sont perpétuées à Chio ; on y voit même de jeunes filles grecques être publiquement les maîtresses de Turcs. Presque toutes sont d'une coquetterie extrême et et se laissent facilement arrêter pour entamer une conversation plus que libre, dont elles rient aux éclats. Je ne pourrais pas même excepter de cette observation les jeunes filles des meilleures maisons, et les plus parfaitement élevées, qui se laissent

très volontiers faire la cour d'une manière où la réserve a peu de part.

Dans mes promenades je voyais fréquemment aux fenêtres de coquettes et jolies jeunes filles lancer des œillades aux lions de Chio qui en retour leur jetaient des bouquets de roses.

Parmi mes promenades aux environs du Campos il en est deux que je ne veux pas oublier dans ces souvenirs. La première avait pour but le joli site de Kourna, ainsi appelé par corruption du nom grec de Lys, (*Krina*) désignation d'un ancien couvent détruit. La position de Kourna presque au sommet d'une des hautes collines qui entourent le Campos et vont se rattacher aux montagnes centrales de l'île, dans un site merveilleusement arrosé et boisé, domine le vaste panorama de la ville, de ses villages, de la mer et de la presqu'île de Tchechmeh. Nous avions emporté quelques provisions pour faire un déjeûner champêtre, et nous nous arrêtâmes dans un joli jardin arrosé par une source qui était sur notre route. Mais comme il était convenable d'en demander la permission au propriétaire, nous attachâmes nos mules dans la cour, et nous allâmes tous nous faire annoncer, pour nous installer dans la salle destinée à recevoir les étrangers. Un jeune homme de 18 à 20 ans, très bien mis et parlant élégamment le grec, vint nous y trouver; il battit des mains et une jeune femme grecque vint nous servir des confitures. Cependant des voix de femme dans une chambre voisine, et le nom de *Fatmah* que nous entendîmes prononcer, pouvaient nous faire croire que nous étions chez un Turc, et pendant que notre hôte était sorti pour faire donner à manger à nos mules, nous nous communiquâmes nos doutes, M. Schillezzi et moi. A la rentrée de notre hôte nous prîmes la liberté de demander chez qui nous étions ; il me dit : « Je » suis Osman-Effendi, fils de Tremiz-Aga, capitaine des artilleurs, » mort dernièrement. Je comprends que vous êtes intrigués » de savoir si vous êtes chez un Turc ou chez un Grec, et en effet » ma maison appartient un peu à l'une et à l'autre nation. » Mon père ayant fait esclave lors de la dernière insurrection

» une femme grecque, dont il avait tué le mari, l'épousa et en » eut trois enfants, mes deux sœurs et moi. Nous sommes » quatre frères, car mon père a pris chez lui l'enfant que » ma mère avait de son défunt mari et à la mort de » mon père, nous lui avons donné à habiter une propriété » contiguë à celle-ci. Il passe ses jours avec nous, et c'est » sa femme qui vous a servi les confitures ; ils sont » chrétiens, et ma mère que vous verrez est restée chrétienne. » Mes sœurs et moi nous suivons la religion de notre père. » Cela ne gêne personne, eux font le carême quand nous » faisons le ramazan. » — Ces exemples ne sont pas rares à Chio...

Nous proposâmes à Osman-Effendi, qui nous paraissait un gentil compagnon, de partager dans son jardin le déjeûner que nous avions apporté. Il fit immédiatement disposer des tapis, des coussins et tout le nécessaire sous une voûte antique d'où s'échappait une source claire et abondante, fit appeler son frère Argyres, et nous fit servir par la jeune négresse Fatmah, dont nous avions entendu prononcer le nom. Il s'excusa en sa qualité de musulman de ne pas nous offrir du vin, et nous pria de ne pas nous gêner si nous voulions en faire chercher dans le voisinage. Osman-Effendi nous raconta que son père, bien qu'il se fût distingué à la tête des Turcs à l'époque de l'insurrection, et que les Grecs ne prononçassent son nom qu'avec effroi, n'avait jamais été imbu de l'exclusivisme de la plupart des Turcs ; aussi, après avoir envoyé son fils à l'école de la mosquée apprendre le turc et le Coran, il lui avait fait apprendre le grec, et compléter son éducation à l'école grecque. Il suivait volontiers chez lui les usages européens et grecs, donnait des fêtes où l'on dansait, et chose vraiment extraordinaire pour un musulman, y faisait paraître ses filles qui prenaient librement part aux danses. — « Je » suis fâché, puisque vous dessinez, me disait Osman-Effendi, » que mes deux sœurs soient en ce moment à Constantinople ; » ce sont sans contredit les plus belles filles de Chio, et je

» suis certain qu'il vous aurait été agréable de les dessiner » dans leur beau costume du harem! » — Peu de temps avant mon passage à Chio, un jeune Anglais y avait séjourné quelque temps ; Tremiz-Aga, qui vivait encore, l'avait invité chez lui, présenté à ses filles, qu'il lui avait permis de dessiner sur son album, et après le dîner laissé se divertir jusqu'au soir sans nulle surveillance avec les deux belles musulmanes, dont l'une paraissait être très enchantée de l'Anglais. Je cite ce fait parce qu'il est tout-à-fait unique dans le Levant. Tout Chio en jasait et les bons musulmans voyaient de mauvais œil la famille de Tremiz-Aga. L'une des sœurs d'Osman-Effendi a fait à Constantinople un brillant mariage.

Notre jeune hôte, qui avait fini par nous aider à vider la dame-jeanne de vin, oubliant qu'il avait feint ne pas avoir de vin chez lui, finit par nous dire que le vin que nous avions bu était médiocre et qu'il nous ferait voir ce qu'était le vin de Chio. Fatmah nous apporta quelques vieilles bouteilles qui prolongèrent notre séance sous la voûte au bord du frais ruisseau. Puis Osman nous proposa de visiter une église qui lui appartenait, et où disait-il en riant, les Grecs *giaours* adoraient anciennement un chien. La propriété d'Osman était l'ancien couvent de Krina. Son père avait fait l'acquisition de l'église après la destruction des autres bâtiments, et l'avaient déclarée *vakouf*, avec la clause qu'à défaut de descendance mâle et directe de son sang, le bien appartiendrait à la mosquée. Les Grecs venaient de temps en temps officier dans cette église dont ils devaient demander la clef à la famille de l'aga. Cette église située sur la pente boisée de la colline, peu au-dessous de la maison d'Osman-Effendi, est un charmant type d'architecture byzantine, bien qu'entièrement construite en briques dont les dispositions variées forment tous les ornements architectoniques. A l'intérieur elle était entièrement couverte de fresques dans le style byzantin, représentant des histoires de saints et des allégories curieuses qui nous amusèrent beaucoup. Osman tenait à nous montrer le chien dont il nous

avait parlé ; quel ne fut pas notre étonnement de voir, non loin de l'autel, un personnage des épaules duquel sortait un cou avec une tête de chien tout comme un Anubis égyptien et ladite tête entourée d'une auréole de saint. Le personnage était vêtu à l'antique, armé d'une cuirasse et d'un bouclier à tête de Méduse, d'une main tenant la lance et de l'autre l'épée. L'inscription portait en grec St.-Christophe. Depuis je vis le même saint représenté de la même manière dans deux autres églises de Chio. Je consultai deux papas sur ces singulières représentations : — Le premier me dit que St.-Christophe appartenait à la nation *cynocéphale* qui avait des têtes de chien, des oreilles de cochon et des défenses de sanglier ; qu'il se faisait voir pour de l'argent dans les foires quand on l'enrôla dans l'armée romaine afin que sa présence fit peur à l'ennemi ; qu'ayant ensuite embrassé le christianisme, il fut martyrisé sous l'empereur Dèce. — L'autre papas me raconta que St.-Christophe était un beau jeune homme adoré à la folie par une femme turque ; que ne sachant comment il éviterait de tomber dans le péché, il pria Dieu de le rendre si laid que la belle dame ne voudrait plus le regarder ; Dieu exauça sa prière en changeant sa tête d'homme en celle de chien. C'est un chapitre à ajouter aux *Métamorphoses* d'Ovide ! — Osman nous fit encore remarquer à la voûte une grande image du Christ bénissant, que l'on retrouve toujours à cette place dans les églises ornées de peintures byzantines. Lors de l'insurrection, les Turcs pillèrent l'église et l'un des soldats tira un coup de fusil sur l'image ; la balle atteignit l'œil gauche et le trou s'en voit encore. Au même moment, assure-t-on, le soldat perdit l'œil gauche et resta borgne. Osman nous certifia que son père avait été témoin du miracle et que le soldat en question vivait encore à Chio.....

L'autre promenade était dirigée vers le couvent tristement célèbre d'Agios-Ménas dont aucun Grec ne prononce le nom sans y ajouter une aspiration de vengeance. C'est une grande enceinte d'un aspect délabré, dominant une colline nue qui

sépare le Campos du pays du mastic, non loin de la mer sur laquelle il a une vue étendue. A l'époque des massacres de Chio, plus de 3000 personnes s'étaient réfugiées dans le couvent et venaient d'entendre la messe le jour de Pâques, lorsque le couvent fut cerné par les Turcs; religieux, femmes, enfants, tout fut égorgé par les Turcs et le couvent mis à sac. On n'a pas relevé les ruines au milieu desquelles habitent misérablement quelques religieux. Celui qui nous reçut nous fit voir une salle où sont jetés pêle-mêle les ossements des victimes, et autour de laquelle on a rangé les crânes dont la plupart sont troués par des balles ou tranchés de coups de sabre. Il nous conta qu'un grand nombre de cadavres furent traînés dans l'église où on les brûla et nous montra, sur les dalles de marbre, de larges traces de graisse humaine.

. . . . . .

J'eus le plaisir d'avoir des relations fréquentes avec M. Fustel de Coulange qui était occupé à des recherches sur l'histoire de l'île; ces recherches lui furent facilitées grâce à la complaisance du gouverneur, qui lui procurait tous les renseignements désirables sur la situation actuelle, et aussi par un manuscrit précieux appartenant à M. Justiniani, consul de France et descendant des anciens seigneurs de l'île, qui lui fournit des renseignements sur l'histoire de l'île, sous les Génois. J'assistai à des fouilles qu'il fit faire sur un emplacement voisin de la citadelle appelé Palaiocastro, où l'on supposait qu'avait dû s'élever une ancienne acropole célèbre par la beauté de ses murailles. On avait en effet vu de cet endroit de magnifiques marbres ornés de moulures que l'on se proposait d'employer dans la construction d'une maison neuve. M. de Coulange, après avoir fait creuser à une profondeur d'une vingtaine de pieds, découvrit une grande quantité de marbres d'appareil, des colonnes doriques et des sculptures, mais de peu d'importance; enfin une épaisse muraille de pierres calcaires paraissant être la fondation de l'acropole. M. de

Coulange ayant été rappelé à Athènes, ces fouilles furent abandonnées et je ne sais pas si elles ont été reprises. — Je vis à l'emplacement de la maison où l'on comptait utiliser les premiers marbres trouvés à Palaiocastro, des débris provenant des ruines d'Érythrée situé en face de Chio sur la côte d'Asie. C'est ainsi que petit à petit les ruines disparaissent. Déjà les belles ruines de Gnide ont été emportées pour construire le palais d'Unkiar-Skelessi sur la rive asiatique du Bosphore.

. . . . . .

Nous allâmes visiter la citadelle, MM. Schellezi, de Coulange, de Pauli et moi. Le commandant se trouvait déjà faire partie de la garnison à l'époque de l'insurrection ; il se rappelait le père de M. Schellezzi qui avait été enfermé à la citadelle avant son exécution. Il nous donna des détails sur les évènements de cette époque et nous fit faire le tour de la citadelle qui nous parut bien tenue et bien armée. Elle renferme les ruines d'une vaste église gothique des Génois dédiée à St.-Barthélemy ; la partie qui en a été conservée sert aujourd'hui de mosquée et la tour carrée de l'église a été surmontée d'un petit clocheton de minaret.

Il y avait un mois que j'étais à Chio et ce mois m'avait semblé n'être qu'un jour. J'avais peine à quitter cette île embaumée au printemps éternel, où la brise se joue toute l'année dans les rosiers fleuris, où la mer caresse si mollement le rivage, où les jeunes filles ont de si doux sourires. Hélas! il fallait songer au départ.., J'avais voulu me rendre à Tchechmeh pour passer en Asie-Mineure et visiter Érythrée, Téos, Lebedos, Colophon, Claros, Éphèse et Kouch-Adaci que les Européens nomment Échelle Neuve (Scala Nova) et de là me rendre à Samos en face. Malheureusement l'Asie-Mineure était en quarantaine à cause du choléra et pour me rendre à Samos en touchant le continent j'aurais dû subir une quarantaine qui est le comble de la misère dans des endroits où il n'y pour lazaret que d'affreuses masures ouvertes à tous les vents.

Je me décidai à sacrifier la visite de la presqu'île de Clazomène et à chercher une occasion de passer à Samos.

J'appris que le *Waçilai-Tedjaret*, qui m'avait porté de Mételin à Tchechmeh, venait de jeter l'ancre dans le port de Chio; je vis le capitaine Mehemmed-bey qui me dit qu'il partait le soir pour Rhodes et m'offrit de me déposer à Samos. Je retournai à la hâte à Campos rassembler mes effets et faire mes adieux... Le soleil se couchait à l'horizon quand je montai à bord après avoir embrassé avec effusion mes excellents amis. Je dinai en société de Mehemmed et de quelques Turcs qu'il avait invités et quand ils se furent retirés on leva l'ancre. Je pus encore longtemps, à la faveur d'un magnifique clair de lune, contempler les bords enchantés de Chio que je parcourais si gaiement quinze jours auparavant... Enfin l'île disparut dans la brume et avec elle les jours les plus beaux de mon voyage et peut-être de ma vie...

C'était la nuit du 14 au 15 avril 1855, selon le calendrier musulman du 26 au 27 du mois de Redjeb, nuit consacrée à la mémoire de la visite que le prophète fit au ciel. Je fus réveillé par des psalmodies et je me rendis sur le pont. Le navire illuminé de lanternes chinoises, glissait mollement sur la plaine azurée par une magnifique nuit de la Méditerranée et l'équipage entier prosterné sur le pont répondait à demi voix et en chœur au chant mélancolique et doux de l'iman. C'était un spectacle grave et touchant qui allait jusqu'au cœur. Je ne connais pas de chant qui ait un caractère plus religieux que celui des musulmans, quand l'iman a une de ces voix profondément vibrantes qu'exigent la prononciation et le rythme arabe; le bruit solennel de ces fronts qui à certains moments frappaient le pont au milieu d'un religieux silence, avait quelque chose qui remuait le cœur. Cette cérémonie grave, encadrée dans le majestueux repos d'une nuit sur mer, cette lumière vacillante et fantastique qui se balançait aux cordages, me laissa tout pensif et c'est à peine si je pus trouver un instant de repos.

Le matin je fus éveillé dès l'aube par les cris des matelots et monté sur le pont je vis qu'on filait l'ancre dans la baie de Vathy, port de Samos et résidence du gouverneur.

Samos. Vathy. (Ile).

Il était de fort bonne heure quand Mehemmed-bey vint me dire qu'il ne pouvait descendre à terre que plus tard, mais que si je désirais débarquer immédiatement, il mettrait un canot à ma disposition. Je profitai de son offre et je descendis à l'office de santé, où les employés me prenant pour quelque personnage turc que le vapeur amenait dans l'île, me firent de grands salamalecs en langue turque. J'y répondis le plus brièvement possible pour ne pas trahir ma qualité d'Européen, et je fis transporter mes effets dans un café voisin où se trouvaient réunis les politiqueurs de Vathy, intrigués de la présence d'un vapeur turc dans leur port. Les Samiens s'imaginent à tout instant que le gouvernement turc veut attenter à leur constitution, et il suffit que le hasard réunisse dans les eaux de l'île trois ou quatre bâtiments turcs, pour que la population prenne ses fusils et se retire dans les montagnes.

M'étant fait indiquer l'habitation du gouverneur, le prince Ghika, homme instruit et distingué pour lequel j'avais une lettre de recommandation, j'appris qu'il était depuis quelque temps à Chora, bourg situé à l'intérieur de l'île et jouissant du titre de capitale, bien que très inférieur en importance à Vathy. C'est à Chora que se réunit annuellement la chambre des députés dont la session dure environ six semaines, sous la présidence du gouverneur. Comme la clôture de la session devait avoir lieu le lendemain, M^me^ Ghika s'était également rendue à Chora pour assister à cette solennité. La maison du gouverneur était sans habitants et je pris un mulet pour me rendre également à Chora. La distance est de trois lieues et les deux localités sont reliées par une route neuve, la seule de l'île qui fut exécutée par M. Conemenos, le prédécesseur de M. Ghika. Le reste de l'île est tellement abrupt qu'il n'y a presque pas d'endroit praticable aux chevaux, pour ce

motif presque inconnus à Samos. Nous traversâmes un gros bourg nommé Mythilenii avec une église et une école neuves et peu après nous fûmes rendus à Chora.

Chora. Cette capitale est un vilain bourg aux rues tortueuses et raboteuses, bordées de laides maisons. Le bey qui gouvernait l'île sous les Turcs y fixait sa résidence et le titre de capitale lui a été laissé plutôt par un motif historique, la proximité de l'ancienne Samos, que pour toute autre raison, car les intérêts de l'île sont concentrés à Vathy, qui possède un port, un certain commerce, et où résident les consuls. C'est ainsi que par respect pour un nom, les Grecs modernes ont choisi pour capitale Athènes, localité sans avenir au milieu d'un pays misérable, au lieu de Corinthe toute désignée par sa position militaire et commerciale.

Lors de l'insurrection grecque, un individu connu sous le surnom de Logothète, qui s'empara du pouvoir à Samos, voulut faire encore plus pour l'histoire, et rêva de relever les ruines de l'ancienne ville de Samos ; il y construisit même un fort et une église. Mais les circonstances ne sont plus les mêmes que dans l'antiquité et la situation de Samos l'ancienne, doublement excellente au point de vue de la défense et du commerce, est aujourd'hui si dépourvue d'importance que le fort et le couvent de Logothète ne sont plus que des ruines abandonnées. Les gouverneurs qui précédèrent M. Ghika résidèrent à Chora par respect pour la tradition ; aujourd'hui M. Ghika entendant mieux les exigences du présent s'est établi à Vathy. Chora n'a conservé comme privilège inhérent à son titre de capitale, que les séances annuelles des députés du peuple.

A l'époque de l'insurrection grecque, les Samiens, population presque entièrement composée de brigands et de pirates redoutés des Turcs, surent conquérir leur indépendance et firent même de nombreuses diversions sur la côte voisine et dans l'île de Chio. Mais le Logothète qui s'était emparé du pouvoir paraissait plus disposé à le perpétuer entre ses mains qu'à se soumettre

à l'autorité centrale hellénique et rêvait de devenir un nouveau Polycrate. Lorsque le conflit fut réglé par les puissances européennes, il parut impossible de détacher de la Turquie l'île de Samos à peine séparée de la côte asiatique par un étroit bras de mer, qu'un homme franchit aisément à la nage. D'un autre côté, il parut également difficile de soumettre de nouveau aux Turcs une population entièrement grecque, d'un caractère indiscipliné et féroce, qui avait vécu plusieurs années dans une complète indépendance. Il fut résolu que Samos formerait une principauté vassale de la Porte, gouvernée par un fonctionnaire chrétien et ayant ses lois particulières. La principauté fut donnée au prince phanariote Vagorides, qui se contenta d'envoyer dans l'île des vicaires pour y exercer l'autorité en son nom. Leur impéritie et la mutinerie des Samiens occasionnèrent des troubles qui obligèrent finalement la Porte à intervenir. Vathy fut bombardé et reçut une garnison turque ; la principauté fut transférée au prince Callimaki et, comme il ne pouvait se rendre dans l'île, M. Conemenos y fut envoyé pour gouverner en son nom. En même temps une loi nouvelle, ou constitution, fut octroyée par le sultan et parut satisfaire les habitants. Seulement l'administration de M. Conemenos souleva des mécontentements; M. le prince Ghika fut envoyé à sa place comme vicaire du prince Callimaki. Aujourd'hui la principauté même lui a été conférée, après que la Porte eut demandé le renoncement du prince Callimaki.

La constitution de Samos est extrêmement libre et basée sur le suffrage universel. Chacun des 24 bourgs élit annuellement un maire ou *démarque* et un adjoint ou *parèdre* qui le remplace en cas d'empêchement, ainsi que des conseillers municipaux. Ces bourgs élisent de plus, également pour un an, un député au corps législatif assemblé comme nous l'avons dit à Chora et dont les séances durent cinq ou six semaines. Ces séances sont présidées par le prince, qui propose les décrets et veille à ce que rien ne soit fait à l'encontre

de la constitution. Avant de se séparer, les députés élisent quatre sénateurs sous la présidence du gouverneur auprès duquel ils résident en permanence ; ceux-ci forment à la fois le pouvoir administratif et le tribunal supérieur.

La force publique, en dehors des 200 ou 300 Turcs qui occupent Vathy et ne se mêlent en rien des affaires de l'île, se compose d'une soixantaine de gardes indigènes vêtus et armés à l'albanaise et d'une garde civique dans laquelle servent tous les citoyens. Son rôle consiste à faire des patrouilles sur les terres du village à l'époque où les moissons sont sur pied.

On voit que l'état politique de Samos ferait envie par son libéralisme à plus d'une nation européenne. Malheureusement il n'y a guère lieu d'espérer que les Samiens mettent jamais à profit pour le bien, la liberté dont ils jouissent. Leur caractère est un composé de tous les défauts de la race grecque portés à leurs extrêmes limites. Turbulents, indisciplinables, ils se plient rarement à un travail quelconque et même aux occupations du commerce; ils préfèrent vivre de maraudage et de piraterie. Ils sont brutaux, querelleurs et violents, avec des instincts de rapine et de meurtre qui les font craindre et détester même des autres Grecs. Samos a toujours été le quartier général de la piraterie et du brigandage de l'Archipel et de la côte de l'Asie-Mineure, et si les mesures vigoureuses du gouvernement actuel ont réussi à purger l'île des scélérats les plus dangereux, il n'est que trop certain que le mal enraciné dans les mœurs reprendra le dessus à la première occasion. En effet, le pirate à Samos, à Icarie, à Fourni et dans toutes les autres îles jusqu'à Cos et jusqu'à Amorgos, c'est tout le monde. Tout patron de barque armé de quelques fusils pour se défendre contre l'agression, devient agresseur à son tour dès qu'il le peut sans danger ; il coule à fond, pour effacer la trace de son crime, le bateau et l'équipage qu'il a pillés. Des individus connus et domiciliés s'associent pour le brigandage, louent

une barque ou s'en emparent, écument la mer sous les yeux des croiseurs, et, lorsqu'ils se voient poursuivis, se jettent à la côte et disparaissent dans les montagnes, laissant aux mains des croiseurs la barque qui ne leur appartenait pas. Quelque temps après, ils passent en Grèce ou même reviennent chez eux, sûrs non seulement de l'impunité mais encore de l'estime de leurs compatriotes. Comme tous les habitants sont ou pirates, ou receleurs, ou fauteurs de piraterie, ainsi que cela a été prouvé du reste pour Samos, il n'y aurait aucune injustice à détruire en tous cas les navires qui ont servi à la piraterie pour punir les propriétaires qui les louent et les abandonnent de plein gré pour cet usage. On pourrait même rendre un village ou une île entière responsable de chaque acte de piraterie pour l'obliger à surveiller ses habitants et ceux à qui elle donne asile. A défaut d'autres moyens, on pourrait user d'une mesure répressive terrible mais efficace, en brûlant ou en coulant à fond toutes les barques du village ou de l'île coupable de connivence avec les pirates.

J'ai dit que le brigand ou l'assassin revenu chez lui était presque toujours sûr de l'estime de ses compatriotes ; cela est vrai généralement pour tous les Grecs, mais surtout pour le Samien, comme le feront voir les exemples suivants : — Quelques semaines avant mon arrivée dans l'île, à l'époque des élections de députés, un individu condamné pour assassinat et vol et qui avait passé quelques années au bagne de Constantinople, revint à son village ; il fut élu par acclamation ! Le prince Ghika fut obligé de déclarer à la séance d'ouverture que lui ou le forçat libéré quitterait l'assemblée et le dernier fut contraint de se retirer. — Peu de jours après, je vis en visite chez la princesse une dame des plus haut placées de l'île, qui me raconta comme la chose du monde la plus simple, que son frère reçu dans la maison d'un ami et employé dans son commerce, l'avait assassiné avec sa femme, son enfant et sa servante, pour s'emparer de la caisse contenant 30,000 fr., et s'était sauvé en Asie.

Si un individu s'est rendu célèbre par ses brigandages et s'est couvert de sang, il peut aspirer à la main de la plus belle héritière de son village. Une jeune fille que sa beauté et sa fortune font rechercher par de nombreux prétendants rougirait de se donner à celui d'entre eux qui n'aurait pas commis un meurtre. « Ce n'est pas un pallicare, » c'est-à-dire un brave, dirait-elle.

L'individu qui, après avoir mené de longues années la vie de brigand, aspire enfin au repos, se rend tranquillement chez le gouverneur pour lui dire que désormais il veut vivre en paix et sollicite une place de garde ou quelque autre. Parmi les 60 individus qui, lors de mon passage dans l'île, composaient la garde samienne, un seul n'avait pas exercé le métier de brigand; en revanche un autre s'était rendu coupable de quatorze meurtres.

Il n'est pas étonnant qu'avec ce caractère les Samiens ne fassent guère de progrès et que leur constitution ne soit à leurs yeux qu'un objet d'amour-propre national et un prétexte à se livrer, dans les élections, aux intrigues et aux querelles qui sont le véritable élément du Grec. Il y aurait cependant des sources de prospérité dans cette île peuplée d'environ 50,000 âmes (le chiffre officiel à mon passage était de 36,000, mais il était d'un tiers au-dessous de la réalité), d'une population énergique, robuste, apte à la marine comme tous les Grecs. Le port de Vathy est un des meilleurs de l'Archipel. L'île montueuse et boisée conviendrait à merveille à la culture de l'olivier, et il n'y a nul doute que plusieurs autres espèces d'arbres y réussissent également. Mais les Samiens peu soucieux d'agriculture, laissent les versants de leurs montagnes se couvrir inutilement de lentisques et d'autres broussailles, et refusent de faire les frais de la main d'œuvre d'une plantation d'oliviers, dont le bénéfice se fait attendre huit à dix ans, mais enrichirait la génération suivante. Ils aiment mieux tirer de leurs quelques vallées et d'un petit nombre de coteaux, le bénéfice plus prompt mais aussi plus chanceux

de la vigne, dont la maladie a plongé toute l'île dans la misère pendant plusieurs années.

L'aspect de Samos est des plus pittoresques tant à l'intérieur qu'au bord de la mer. C'est un grand massif de montagnes hautes et abruptes, aux flancs boisés, aux sommets de marbre nus et bleuâtres, grandiosement dessinés. Le mont Cercétius qui forme la partie S.-O. de l'île est, après les montagnes de la Crète, le plus élevé de l'Archipel et montre à une grande distance en mer sa tête fréquemment revêtue d'un diadème de nuages. A l'intérieur ce sont des gorges profondément encaissées, d'impétueux torrents, des rampes rocailleuses, envahies par une splendide végétation sauvage, et de hautes cimes dont la vue s'étend à l'infini sur la mer d'azur et sur les côtes majestueuses de l'Ionie et de la Doride....

Le lendemain de mon arrivée à Chora eut lieu la clôture de la Chambre pour laquelle on vint chercher le prince Ghika, qui me pria de l'accompagner à l'église où avait lieu la cérémonie. Le fonctionnaire chargé de recevoir le prince, étonné de voir avec lui un personnage inconnu, et de crainte de faire une bévue, me conduisit en face du trône du prince sur le trône de l'archévêque absent. Je me suis déjà trouvé trois ou quatre fois à pareille méprise, à Mételin par exemple, où ayant demandé au pacha à visiter la citadelle, celui-ci m'envoya deux de ses gardes pour m'y conduire, ce qui fit qu'on mit la garnison sous les armes pour me saluer.

M. et M^me^ Ghika eurent l'obligeance de m'accompagner dans plusieurs de mes excursions et de me retenir un mois chez eux. Le prince est neveu du grand hospodar Grégoire Ghika ; il a fait ses études à Paris, possède les connaissances les plus étendues et parle presque toutes les langues de l'Europe. Jeune encore et doué d'un caractère charmant, il arrivera infailliblement aux honneurs que lui destine sa naissance. Sa jeune femme, fille du prince phanariote Mavros, est une des femmes les plus distinguées que l'on puisse voir et de plus, savante comme les Valaques de haut rang, sans

le moindre mélange de pédantisme. Nous visitâmes les ruines de Samos à une lieue de Chora, à l'endroit nommé Tigani en face du promontoire de Mycale, les plus importantes de l'île : enceinte et acropole de belle construction hellénique bien conservées, théâtre, latomies, ponts, aqueducs, substructions de palais et de temples, magnifique ensemble de ruines qui rappelle la splendeur puissante des villes ioniennes. Il y a trente ans, ainsi que je l'ai dit, on y a bâti une magnifique église et un couvent aujourd'hui abandonnés.

A une lieue de là sur la côte sont les ruines de l'Heraion au bord de la mer. On y voit une gigantesque colonne de marbre blanc dont le chapiteau a disparu et dont la base était de temps immémorial ensevelie sous les ruines; elle appartient au temple de Junon, déesse des Samiens; Hérodote dit que ce temple remonte à la plus haute antiquité et que c'est le plus gigantesque de la Grèce et de l'Asie. M. Ghika en a fait déblayer la base qui nous apparut parfaitement conservée, et entourée de fragments de chapiteaux. Ces restes n'appartenaient pas à l'art grec tel que nous le connaissons : le premier, j'avais donc sous les yeux un échantillon du style anti-hellénique et j'en tressaillis de joie. M. Ghika et moi nous combinâmes un plan de fouilles, auquel on mit la main immédiatement. Des substructions postérieures et des inscriptions trouvées sur l'emplacement de l'ancien temple, prouvèrent que sa destruction datait d'une époque très reculée et que l'on avait élevé sur ses ruines un temple dédié à Diane Tauropole.

M. et M^me^ Ghika ayant dû retourner à Vathy, nous laissèrent dans la maison du sénateur Léonidas pour achever les fouilles pendant encore trois ou quatre jours, puis je les rejoignis. Leur maison offrait tous les soirs des réunions très animées. Outre l'intendant qui est Français, la demoiselle de compagnie, une jolie Anglaise, on y rencontrait les principaux habitants de l'île et les officiers d'un vapeur de guerre français ancré dans le port. On dansait, on faisait de la musique, on jouait aux cartes: je pouvais me croire dans

un salon de Bruges et cela me paraissait fort original. Le jour on organisait des promenades et des parties de plaisir.

Je m'arrachai à ces douceurs dans les derniers jours de mai et une barque me porta en peu d'heures à Scalanova (Échelle Neuve), l'ancienne Neapolis que les Grecs appellent Nea Ephesos. C'est un méchant petit port, habité par des Grecs qui ne valent rien et par des Turcs qui ne valent pas beaucoup mieux. On n'a pour s'y loger qu'un mauvais khan et on n'y trouve pas la moindre des choses nécessaires. Ce changement m'était sensible après avoir passé trois mois au milieu du confort et même du luxe à Lesbos, à Chios, à Samos ; mais j'étais heureux d'avoir touché cette belle terre d'Ionie, dont Hérodote écrivait qu'il n'y avait nulle terre, ni au nord, ni au sud, ni à l'est, ni à l'ouest, qui pût lutter avec elle, pour la beauté, la richesse et le charme du climat, cette contrée où florissaient tant de villes célèbres auxquelles la Grèce n'avait guère à opposer qu'Athènes et Corinthe !

Scalanova terre ferme (Ephèse.)

Dans ma première ivresse, je passai mes armes à ma ceinture et sans rien dire à personne, je courus à pied aux ruines d'Éphèse. Comme j'y arrivais, un bateau à vapeur s'arrêtait à l'embouchure du Caystre à une demi-lieue des ruines : il portait le duc de Brabant qui examinait ces ruines à l'aide d'une lunette; j'étais bien plus heureux que lui, moi qui courais à travers les pierres et les orties, et qui passais ensuite la nuit sous l'auvent d'un petit café.

Les ruines d'Éphèse sont immenses, mais presque toutes d'une époque de décadence. Un gigantesque théâtre, des voûtes sans fin, des aqueducs, un arc de triomphe, sont des derniers temps de la période romaine. On ne voit plus rien du fameux temple de Diane; il était sans doute dans la partie inférieure de la ville, envahie aujourd'hui par les marais du Caystre.

A une demi-lieue d'Éphèse était un vaste faubourg de cette ville dont il est resté aussi de grands débris. Aujourd'hui c'est un pauvre village nommé Aia-Salouk, qui était, pendant les

premiers temps de la domination turque, une riche cité, mais, disent les habitants, elle fut maudite par le sultan Bayezid, et si le fait est réel, certes la malédiction s'est accomplie. On y voit encore d'anciens bains, des chapelles sépulcrales, une forteresse en ruine et surtout une magnifique mosquée de marbre blanc qu'envierait Stamboul et pour laquelle la fantaisie arabe s'est épuisée en ciselures. Seul le mur oriental est nu et de style byzantin : c'est ce qui reste de l'église bâtie sur l'emplacement de la maison où mourut la Vierge Marie.

In-Ovasi. (Magnésie)

Afin de faire les préparatifs du voyage que je projetais à l'intérieur et de recueillir les renseignements nécessaires sur un pays complètement inconnu, je résolus de me rendre à Aïdin-Guzel-Hissar, la ville principale de la Carie actuelle. Guidé par une bonne carte topographique, je m'aventurai dans les montagnes au sortir desquelles je vis se dérouler la magnifique vallée du Méandre, où ce beau fleuve serpente comme un ruban d'azur parmi les verts pâturages. Je remontai quelque temps le fleuve et j'arrivai le soir au lieu appelé In-Ovasi, la vallée du repos, où se trouvent les ruines de Magnésie de Méandre.

Le village se composait de quelques chétives maisons et d'une grande habitation entourée de vastes cours, qui jadis avait dû être somptueuse, devant la porte de laquelle était assis un personnage à barbe blanche portant le vieux costume osmanli dans toute sa rigueur et devant lequel se tenaient debout quelques jeunes gens armés. Je m'adressai à lui pour demander s'il y avait au village quelque khan ou café, où on logeât les étrangers. « Non, » me dit-il, « les étrangers qui passent ici, dorment chez moi, leurs chevaux et leurs chameaux passent la nuit dans ma cour. Comme nous sommes en Ramazan, vous attendrez que le soleil soit couché et puis vous prendrez le repas avec moi. » — Le soleil couché, le vieillard récita la prière devant ses gens prosternés ; on s'accroupit en cercle devant une table basse et le repas fini

je reçus un tapis pour y passer la nuit. Le lendemain je partis pour visiter les ruines, sans avoir revu mon hôte. Je venais de faire connaissance avec la vraie hospitalité orientale, celle des Turcs de l'intérieur.

Dans chaque village un ou plusieurs des principaux habitants fait vœu d'héberger et de nourrir tous les passants ; il construit près de sa maison une habitation .souvent mieux tenue que la sienne, et fait servir deux fois par jour un plateau abondamment couvert de bons mets. — S'il n'y a point de particulier qui se soit offert à exercer l'hospitalité envers les passants, la loi oblige le village à se cotiser pour le faire. — Souvent des legs pieux viennent en aide à l'œuvre et j'ai vu un village (Baffi) où l'on sert dans six maisons différentes, deux fois par jour, une douzaine de plats à dix personnes. Comme il n'y passe guère soixante étrangers par jour, le reste est distribué aux pauvres. Cette hospitalité est toute gratuite et l'offre d'un pourboire serait une insulte. On fournit de plus le logement, les soins et la paille pour les chevaux, mais l'orge pour leur nourriture se paie au prix de revient. En se levant de table on dit à l'hôte pour tout remercîment : *Allah becket verrin* (que Dieu donne l'abondance).

Les soins que les Turcs prennent des voyageurs ne s'arrêtent pas là : les villages se cotisent pour construire le long des routes ces jolies fontaines ombragées de larges platanes qui sont un des charmes du voyage sous un soleil brûlant. Souvent on trouve même des cabanes destinées à servir d'abris dans les lieux isolés et des bains d'eaux naturelles ou thermales.

Ce soin touchant du voyageur fait partie de la religion du Coran et semble presque incroyable à un Européen, tant il contraste singulièrement avec la manière dont l'étranger est reçu dans les villages grecs de la côte. Toujours volé, souvent insulté, il ne peut pas, même à prix d'argent, décider les gens de l'endroit à lui rendre le moindre service ou à lui vendre les choses nécessaires. Tel est le résultat de la

haine que leur inspirent leurs prêtres pour les Européens, à cause de la différence du rite. Ils croient se venger ainsi de l'avilissement où les a jetés le schisme oriental et ses conséquences.

Contrairement à ce qu'on croit en Europe, le voyage dans l'Asie-Mineure, pour une personne qui sait assez le turc et le grec pour se tirer d'affaire sans l'aide de personne et qui se contente de ce que l'on trouve dans le plus pauvre village, n'est pas coûteux, si l'on en excepte les frais de transport. Pour en donner un exemple, d'Échelle Neuve à Aïdin, en quatre jours, j'ai dépensé 40 centimes par impossibilité de dépenser davantage; les villages que j'ai parcourus étant si dépourvus de ressources que j'ai dû dans chaque endroit accepter l'hospitalité gratuite et chétive des habitants.

Cependant, afin qu'on ne croie que dans un voyage à l'intérieur les chemins sont tout de rose, il faut indiquer le revers de la médaille. Le premier désagrément est le chemin lui-même; dans les plaines la poussière et le soleil ardent, dans les montagnes les sentiers ardus, le vent et la pluie, la fatigue de dix à douze heures faites chaque jour à cheval, l'impossibilité de porter avec soi autre bagage que ce que le cheval peut porter en croupe; puis arrivé au village la nécessité de passer la nuit à la turque sous la galerie ou sur la terrasse, enveloppé de son manteau sans autre lit qu'un tapis; quelquefois l'absence de toute habitation au bout de sa journée, c'est-à-dire la nécessité de dormir en plein champ et de souper d'un croûton de pain. La cuisine turque, saine et abondante, (style de prospectus) mais lourde, longue à digérer et surchargée de lait aigri; tout cela exige quelques sacrifices de celui qui comme moi n'a qu'un modeste revenu. Heureusement je m'y suis si bien fait, que j'en suis devenu beaucoup plus robuste. Il n'y a rien de tel d'ailleurs que d'apprendre à se tirer d'affaire soi-même, cela donne de la hardiesse et du caractère.

Dans les villes d'Orient on est souvent moins bien que dans les villages. Le voyageur sensé pouvoir se procurer le nécessaire,

n'est plus l'objet de la même hospitalité. Il est contraint de loger dans un khan, presque toujours malpropre et souvent si infesté de vermine, qu'il se décide le plus ordinairement à passer la nuit dans la cour. Il doit se procurer lui-même sa nourriture dans des marchés mal approvisionnés, etc., etc.

Dans l'intérieur on est de plus privé de vin et l'on ne peut se procurer que chez les Grecs une mauvaise eau-de-vie. Le débit public de toute boisson fermentée est interdit, les cafés se ferment au coucher du soleil et les villages n'en ont pas du tout; seulement on sert le café deux fois le jour à qui veut en prendre et gratuitement à la maison des étrangers ou *muçafir odaçi*. Cette absence de toute boisson réconfortante devient à la longue une grande privation. Le café de l'Orient, décoction amère que l'on boit avec le marc, sans lait ni sucre, dans de petites tasses auxquelles on se brûle les doigts, ne saurait le remplacer.

Les Turcs de l'intérieur portent plus que ceux de la côte, tous les caractères de la nation. Profondément religieux, ils font avec un grand recueillement leur prière cinq fois le jour et ont continuellement à la bouche des formules pieuses. Fiers comme doivent l'être ceux qui appartiennent à une race qui n'a jamais connu aucune domination ni d'autres lois que son culte et sa volonté, d'une probité à toute épreuve, sincères, habitués à la gravité dès l'enfance, ils offrent le plus noble type d'une nation vierge. Dans les villes les hommes d'âge et tous ceux qui appartiennent à la classe lettrée, portent les longs vêtements flottants des vieux Turcs ; les jeunes gens et le peuple, surtout celui des campagnes, n'ont pour vêtement qu'un petit caleçon qui descend à peine au milieu des cuisses, une chemise ouverte sur le devant et une petite veste albanaise à manches fendues. Les jambes, la poitrine et les bras sont nus. Le costume est complété par de petits souliers rouges, un turban de forme élégante et une large ceinture de cuir à laquelle sont passés les pistolets et le sabre richement incrustés, la cartouchière à la circassienne, deux petites

gibernes, la bourse à tabac et le mouchoir brodé. On ne saurait rien concevoir de plus gracieux et de plus martial que ce costume porté par de beaux jeunes gens dont on serait tenté de dire comme David disait de Jonathan, fils de Saül : *frater mi Jonatha decore nimis, et amabilis super amorem mulierum.* Tous, jeunes et vieux, sont d'une extrême coquetterie et passent tous les jours des heures à se laver, à se faire raser, épiler la figure et le corps. Les vieux portent une barbe soigneusement coupée et entretenue, qui donne à leurs traits réguliers et calmes un caractère olympien. Les jeunes se rasent le visage et les tempes, ce qui joint à de longues moustaches, leur donne un air martial tempéré par la douceur de leurs grands yeux veloutés et de leur bouche qu'envierait une jolie femme.

Ils ne rêvent que le maniement de leurs armes et voudraient tous aller à la guerre, si l'on consentait à avoir une armée de 300 mille bachi-bouzouks. Mais ces têtes indisciplinées ne savent se faire à l'ordre d'une armée, et le *nizam* ou armée régulière est chez eux profondément déconsidéré. Ils n'attachent pas plus d'importance au *Tranzimat* et aux réformes, qu'ils considèrent comme des sottises accréditées à Constantinople par les Francs ; tous verseraient pour leur padischah la dernière goutte de leur sang, mais les firmans et les iradés ne sont la plupart des temps pas même lus.

Telle est la fière et noble race qui peuple l'intérieur de l'Asie-Mineure. — La race grecque n'apparaît plus que comme exception et dans un grand degré d'abaissement ; elle a perdu son caractère et jusqu'à sa langue. Les prêtres se contentent de savoir lire les mots de leurs livres et marmottent des prières qu'ils ne comprennent pas. Privée de son élément naturel, la mer et le commerce, incapable de se livrer à l'agriculture, toute cette race vit dans une extrême pauvreté et passe son temps à trembler devant le Turc, sans même espérer la délivrance. — Les Juifs ont disparu : là où il n'y a point de commerce, où la terre est à qui veut la prendre, où il n'y a pour ainsi dire ni riches, ni pauvres, où chacun

vit de ce que produit son champ, le Juif ne trouverait rien à faire. — L'Arménien se retrouve dans les villes où il peut prêter à intérêts usuraires, exploiter le gouvernement et les particuliers, accaparer la ferme des dîmes : il est partout la sangsue de l'empire turc.

Je reviens à mon itinéraire. Ce que les ruines de Magnésie de Méandre offrent de plus remarquable sont les restes du temple de Diane Leucophrys, le plus gracieux échantillon du style ionien qui soit en Orient ; ce sont de riches chapiteaux chargés de feuilles aquatiques, des frises sculptées d'animaux, de splendides corniches, de gigantesques tronçons de colonnes cannelées à la base évasée. Les Français ont fait enlever pour le musée du Louvre quelques-uns de ces débris. Le temple est entouré d'une vaste enceinte renfermant de nombreux bâtiments accessoires.

Aïdin-Guzel-Hissar.

D'In-Ovasi je me dirigeai vers Aïdin. La route qui avait couru entre le mont Thorax, d'où se précipitent de nombreux ruisseaux d'une eau glacée, et les pâturages du bas Méandre, où bondissent des troupeaux de cavales, change de caractère. Ce ne sont plus que riches vignobles, plantations de figuiers et d'autres fruits, qui se sèchent et s'envoient à Smyrne pour l'exportation.

Aïdin est une ville riche et commerçante de 50 à 60 mille âmes, dont un millier seulement sont grecques, belle au coup d'œil et entourée de beaux jardins, mais malpropre et malsaine surtout en été. Elle est à peu près sur l'emplacement de Tralles dont il reste quelques ruines.

(Priène.)

J'achetai à Aïdin un beau cheval entier turcoman, de quatre ans, docile et caressant comme les chevaux d'Orient. Je lui donnai une selle turque brodée, car il faut se présenter convenablement si l'on veut être reçu avec égard, je lui mis en croupe dans un petit bissac, le peu d'effets que j'emportais avec moi, puis je partis pour ma première expédition. J'étais heureux de posséder, pour la première fois de ma vie, un beau cheval qui désormais m'emporterait rapide comme le

vent, partout où il me plairait, sans que j'eusse à consulter personne, sans embarras de bagages, libre en un mot de toute la liberté de l'Orient.

Je descendis ainsi le Méandre jusqu'aux ruines de Priène situées sur le versant du mont Mycale qui regarde le fleuve. L'enceinte hellénique est restée presque entière : rues, places publiques, substructions d'édifices, le tout taillé dans le roc. On remarque surtout les débris d'un temple qui rappelle celui de Magnésie, bâti sur de grands soubassements de pierre et entouré de son péribole où l'on avait accès par quatre portes triomphales. A 2200 pieds environ de hauteur, sur un roc qui domine perpendiculairement la ville, est bâti l'acropole, vrai nid d'aigles, où l'on arrive par un sentier abrupt. Priène était jadis un port de mer; aujourd'hui elle en est à plusieurs lieues, le Méandre ayant comblé le golfe par ses dépôts.

(Milet.) Je traversai le Méandre qui fait meilleur effet de loin que de près, avec ses eaux d'un jaune rougeâtre, épaisses de boue, et après avoir traversé l'emplacement de Pyrrha marqué par quelques tronçons de colonnes, je me dirigeai vers les ruines de Milet à travers un paysage des plus magnifiques. Le Méandre multipliant ses détours, arrose une plaine inculte, d'un aspect sauvage, au bout de laquelle les vastes ruines de Milet occupent la moitié de l'horizon. La belle montagne de Mycale aux masses largement dessinées, dont les sommets pyramident si bien qu'on les croirait découpés par un paysagiste, forme avec les hauts rochers de Samos et la mer bleue, le fond du tableau.

Les ruines de l'ancienne métropole commerciale de l'Ionie, mêlées aux ruines d'une ville turque élevée sur ses débris, sont très étendues, mais uniformes. Seul un gigantesque théâtre de gros blocs de marbre blanc, construit par les Romains avec des débris antérieurs et l'un des plus beaux monuments du Levant, est resté debout.

A quelques lieues au sud de Milet est la ville des Branchides fondée par une famille sacerdotale qui se disait issue des

Branchus, à qui Apollon avait accordé pour lui et ses descendants le don de prophétie.

Yerouta (Branchides)

Le temple consacré aux Didymes, Apollon et Diane, fut saccagé par Xerxès et resta en ruines jusqu'aux derniers temps des Romains, qui commencèrent à le reconstruire au même emplacement et sur les mêmes dimensions, afin de pouvoir utiliser les marbres de l'ancien édifice. Mais le christianisme progressait et bientôt le zèle des premiers chrétiens renversa le nouveau temple avant son entier achèvement. Trois gigantesques colonnes ioniques de 24 pieds de circonférence sont restés debout; autour gisent entiers, et comme des matériaux prêts à être mis en œuvre, de magnifiques blocs de marbre qui la plupart n'ont pas encore reçu le poli sur leurs faces extérieures et portent les marques faites par les carriers, pour reconnaître leur place dans l'édifice. Parmi ces débris sont des architraves et des frises monolithes de 24 pieds de long, des corniches dont les hauts reliefs étalent cette magnificence un peu fastueuse qui caractérise les derniers temps de l'art romain. Mais ce qui m'intéressa surtout, fut de voir presque ensevelis sous ces débris les soubassements et les bases de quelques colonnes de l'édifice primitif; ces fragments de la plus haute antiquité offrent des rapports avec la base proto-hellénique de la colonne de Samos, et me fournit un échantillon de plus de ce style que j'espère pouvoir reconstituer par des recherches suivies dans l'intérieur de la Lycie.

Du temple partait, dans la direction de Milet, une voie sacrée, le long de laquelle on a découvert des statues d'hommes dans la position assise, de lions et de nombreux sarcophages.

J'ai vu peu de lieux plus riches en inscriptions intéressantes et bien conservées, que personne n'a publiées jusqu'ici. Les belles ruines de Branchides sont restées, je ne sais pourquoi, à peu près inconnues, bien qu'à une lieue seulement de la mer.

Je fus assez étonné en arrivant au village de Yeronda, où sont situées ces ruines, d'apercevoir un nombre de prêtres

tout à fait hors de proportion avec l'importance de la localité et je m'informai de cette singularité. Les habitants de l'endroit, voyant leurs récoltes envahies par les sauterelles, avaient prié les moines du grand couvent de Pathmos de leur envoyer la tête de St.-Antipas pour chasser ces animaux. L'hégoumène ne se fit pas prier et arriva à Yeronda avec la relique et une suite de quarante moines. Il y avait deux mois que cette prêtraille buvait et mangeait aux frais du pays et *excommuniait* chaque soir les sauterelles en leur montrant, comme un épouvantail, le crâne de St.-Antipas, avec un grand tintamarre de ferraille ; les insectes n'en tenaient nul compte et la présence prolongée de cette armée de moines, que l'on n'osait pas congédier, était pour les pauvres villageois un deuxième fléau pire que le premier. — J'ai souligné plus haut le mot *excommunication :* l'Église grecque, qui a le talent de faire argent de tout, sans le moindre respect des choses saintes, abuse particulièrement de l'excommunication ; si l'on a volé des poires ou des oranges dans votre jardin, si vous avez perdu dans la rue quelque bagatelle, que l'on ne vous a point rapportée, vous allez chez l'évêque (il y en a un dans les moindres petites villes) ou chez le curé, et moyennant un droit de 15 piastres (3 francs) vous faites excommunier au prône du dimanche suivant, le détenteur de votre chose jusqu'à ce qu'elle vous ait été restituée.

Akbouki (Tichiussa.)

Poursuivant ma route le long de la côte, je fus assez heureux pour tomber au milieu d'une bande de brigands sans qu'ils me fissent aucun mal, car ils étaient pressés d'emporter leur butin avant l'arrivée des soldats qui les traquaient.

J'arrivai à l'endroit où l'on place l'ancienne Tichiussa, mais je ne vis que quelques débris de pierres, puis un village appelé Akbouki, où les habitants tous Grecs se concertèrent pour refuser de me vendre du pain. A la fin le prêtre de la localité me prit chez lui : il est vrai que ce fut pour avoir l'occasion de me voler quelques-uns de mes effets.

D'Akbouki je me dirigeai sur Baffi, l'ancienne Héraclée, au travers du mont Grius qui sépare la mer du grand lac qu'on nomme la mer de Baffi. Le mont Grius couvert des plus magnifiques forêts, offre de son sommet un admirable panorama : on découvre à ses pieds à une immense profondeur, que glacent des vapeurs bleues, le vaste lac d'un azur sombre, entouré de montagnes aux flancs boisés ; en face le gigantesque mont Latmos élevé au-dessus de toutes les montagnes, dont les masses de roches nues d'une couleur brûlée qu'on dirait sorties de quelque récente convulsion viennent tomber à pic dans les eaux du lac, où se mirent ses crêtes déchiquetées. **Baffi (Héraclée).**

Au pied de ces roches et baignée par les flots, est l'antique Héraclée, qui était, comme Priène, presque entièrement taillée dans la pierre et dont l'enceinte flanquée de tours carrées serpente dans les détours de la montagne. Autour de la ville sont des milliers de tombes uniformément taillées dans le roc en parallélogramme : tous ces asiles de la mort ont été violés par la cupidité. Au milieu des ruines d'Héraclée, les Génois ont construit un fort qui est devenu ruine à son tour. On voit sur les rives du lac, dans les environs et un grand nombre de ces châteaux abandonnés.

Le lac de Baffi, ancien golfe Lathmiaque, faisait partie du golfe profond sur lequel Milet, Priène, Pyrrha, Myus, Héraclée avaient leur port, et dans lequel se jetait le Méandre. Les dépôts du fleuve l'ont comblé presque en entier ; le reste, séparé de la mer, est devenu le lac de Baffi qui a perdu peu à peu sa salure au point que ses eaux sont aujourd'hui potables. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le *mulet*, poisson de la Méditerranée, renommé par la délicatesse de sa chair et un autre poisson de mer, se sont habitués à cette transition insensible de l'eau salée à l'eau douce, et se multiplient aujourd'hui parmi les tortues d'eau douce et les poissons de rivière. Ces mulets sont à Deliau, village situé à l'extrémité du lac, l'objet d'une pêche importante, surtout pour leurs œufs qui, conservés

salés dans leurs enveloppes, sont un mets très estimé par les Grecs, nourris presque exclusivement de salaisons.

Mandalia (Labranda).

De Baffi j'allai, toujours en traversant d'âpres montagnes, couvertes de forêts séculaires où s'entassent les troncs gigantesques des pins déracinés, où les torrents écumeux rugissent au fond des abîmes, dans la direction de Mandalia. Avant d'arriver à cette ville, on traverse une jolie plaine que parcourt une petite rivière dans un lit de sable fin et de petits cailloux, où se joue l'onde argentée, et qui sert de route au voyageur; au-dessus des branches d'arbres, s'entrelacent les vignes sauvages et les plantes grimpantes, formant un berceau non interrompu où nul rayon ne pénètre.

Mandalia est une pauvre petite ville dont les maisons tombent en ruine; mais un rayon de soleil, quelques jolis palmiers et un blanc minaret, suffisent pour donner un caractère à ces chétives masures. C'est le charme du paysage oriental, qu'il ne manque jamais de ces plaques d'ombre et de lumière, de ces teintes vives dues à la transparence de l'air, des lointains que le soleil empourpre et qui vont se perdre par une dégradation insensible de nuances, dans le bleu profond du ciel. A midi quand le soleil répand par torrents la chaleur et la lumière, quand le ciel semble de plomb et que nul souffle ne remue la moindre feuille, chaque roche resplendit comme si elle était prête à entrer en fusion, chaque surface émet des effluves d'air brûlant qui font vaciller les lignes, et le vertige qui s'empare du cerveau achève de donner au paysage un caractère fantastique, pareil à une hallucination.

Le site de Mandalia est indiqué par quelques cartes comme l'endroit occupé jadis par Labranda: mais on n'était pas bien d'accord à ce sujet et on ne savait pas d'ailleurs si Labranda était une ville ou simplement un temple. Mes recherches me convainquirent que l'unique emplacement où je trouvais quelques blocs de marbre, n'avait pu être choisi par les anciens pour y construire une ville. Ce qui vint du reste me fixer, c'est

qu'un paysan m'apporte une pierre trouvée sur l'endroit où j'étais et sculptée d'une hache à deux tranchants avec cette inscription : ΔΙΟΣ ΛΑΒΑΡΥΝΔΟΣ. Le nom de *Labraundos* était celui d'une divinité carienne, symbolisée par une hache et qui avait donné son nom à un temple fréquenté, comme *Alambanda*, le grand dieu des Cariens, dont le nom signifie victoire du cheval, et que symbolisait un coursier, a donné son nom à Alabanda, qui fut longtemps la capitale de la Carie.

A trois quarts de lieue de Mandalia, sur la route de Mylasa, sont les ruines d'Eurome, qui a conservé une partie de son enceinte, deux beaux sarcophages de marbre et un temple corinthien dont presque toutes les colonnes sont debout, surmontées de leurs entablements : mais les proportions en sont un peu mesquines et le style appartient à la décadence de l'art ancien.

Karpouzli (Alinda).

Il me fallut de nouveau faire une journée au travers de montagnes presque impraticables pour arriver à la riche plaine de Karpouzli (ou des *pastèques*) dont fait partie le vallon de Demirdje-derisi (vallée des *forgerons*), emplacement de l'ancienne Alinda. Une antique voûte hellénique formée de gros blocs de gneiss et bordée de sculptures, conduit à un petit plateau qui domine la ville et sur lequel s'élève un beau palais de marbre; plus haut sur la cime de la montagne est une acropole romaine à laquelle il ne manque presque pas une pierre. Dans la plaine au pied de la ville se trouvent une infinité de tombes, les unes taillées dans un seul bloc de marbre, tandis que les autres construites de belles pierres atteignent les proportions de vrais monuments.

La plaine de Karpouzli débouche deux lieues plus au nord, près des ruines d'Alabanda, dans celle du Tchina-tchaï (l'ancien Marsyas) qui lui-même se perd dans le Méandre en face d'Aïdin.

Aïdin.

Je rentrai à Aïdin pour reprendre mes effets et mes lettres. Le voyage avait été fatigant, car j'avais passé mes journées

au soleil et couché la nuit en plein air, suivant l'usage du pays, mais j'étais satisfait d'avoir vu ces belles choses, d'avoir rencontré partout l'obligeance des gens du pays.

De retour à Aïdin, je fis pour la première fois connaissance avec les fièvres paludéennes de la vallée du Méandre et devins gravement malade. J'avais dû me loger au khan. Vous savez ce que c'est qu'un khan ou caravansérail (le dernier mot n'est en usage qu'en Orient); c'est un séjour peu agréable, où il faut coucher en plein air, si l'on ne veut pas être rongé de vermine, et où l'on est sans cesse en contact avec des portefaix, des chameaux, des chevaux, des chiens, etc. Jugez si un malade peut s'y trouver à l'aise... Je me sentis si gravement malade qu'il me fut impossible pendant quinze jours de sortir du lit. Le pays est excellent quand on se porte bien, mais détestable pour un malade, car on n'y trouve rien, pas même un lit passable... Lorsque je fus en convalescence, un habitant d'Aïdin m'invita à passer une dizaine de jours à la campagne près d'une petite ville nommée Tchena, à 10 lieues d'Aïdin. L'air de la campagne me fit du bien et je rentrai à Aïdin pour y faire mes préparatifs de départ. Malheureusement la fièvre règne ici d'une manière si intense que dès le lendemain je me trouvai pris de nouveau. A force de quinine et d'émétique je pus enfin me remettre sur pied.

Je fis la connaissance à Aidin du père Magherditch Sibilian, missionnaire arménien catholique, archéologue et numismate distingué, qui parcourt l'Orient et s'efforce d'enrichir la collection de médailles du couvent des Mekkitaristes de Venise auquel il appartient. Comme il se rendait à Denisly situé à 35 lieues à l'est d'Aïdin, je promis de l'y rejoindre au bout de quelques jours. A cet effet je fis diverses excursions autour de la ville pour essayer mes forces et me mis en route le 6 août.

Denisly. La route d'Aïdin à Denisly côtoie la rive septentrionale du Méandre à travers les plaines les plus riches qu'on puisse voir.

Tout le pays est un jardin d'arbres fruitiers où se cultivent surtout les magnifiques figues que l'on exporte sous le nom de figues de Smyrne. Depuis juin jusqu'en novembre, tous les fruits abondent dans la contrée, au point qu'on les donne presque pour rien. Beaucoup de riches et beaux villages font de cette route de trois jours une agréable promenade. Je visitai chemin faisant les ruines de Nysa (près de Sultan-Hissar) consistant en de nombreuses constructions de briques très informes sur un plateau raviné, Mastaura dont il ne reste que deux ou trois pans de mur, et sur la rive du Méandre, Harpasa, Antioche et Carura qui n'offrent plus guère d'intérêt. Cette insignifiance des monuments anciens est compensée par la magnificence du paysage et la richesse du pays continuellement planté d'arbres fruitiers et semé de populeux villages.

La Carie finit à l'endroit où le Méandre, descendu du nord, fait son coude vers l'est, et la Phrygie s'annonce par le superbe mont Cadmus, rameau détaché du Taurus, dont les crêtes aiguës et noires sont marquées de brillants îlots de neiges et dont la cime la plus haute se présente sous la forme d'un gigantesque dôme de couleur rougeâtre. Au pied de ce géant des montagnes de cette partie de l'Asie-Mineure, dans une verte vallée arrosée de mille petites rivières, est la ville de Denisly.

Denisly est une ville de 10,000 âmes, capitale de la province et qui ne manque pas de ressources ni de gens comme il faut. Elle se compose d'un *tcharti* ou quartier marchand ceint de murs et d'un certain nombre de *mahallés* ou villages dispersés aux alentours. Chaque habitant a sa demeure dans un de ces mahallés; le soir les boutiques du tcharti se ferment et les portes closes, il n'y reste plus que les gardiens établis par une société qui, percevant une légère rétribution de chaque marchand, est rendue responsable de tous les vols qui se commettent, système d'assurance qui n'est pas mal imaginé pour la Turquie.

A mon arrivée je ne trouvai qu'un mauvais khan, les autres ayant été récemment incendiés ainsi qu'une grande partie de la ville. Heureusement je fus invité à loger par le principal habitant de la localité Havedis-Aga, banquier de la province, qui avait déjà chez lui mon compagnon de voyage, et qui, bien que grégorien, lui avait cédé une chambre de son habitation pour y dire la messe. Nous fûmes servis chez notre hôte avec tout le confort européen joint au luxe de l'Orient, dans une jolie maison, qu'embellit encore la présence d'une jolie nièce. Nous passâmes nos journées en fêtes par suite d'un baptême qui eut lieu dans une famille catholique, avec tout le cérémonial et force accessoires plus ou moins bizarres en usage dans le pays, au milieu d'un grand concours de monde. Cette circonstance me fournit l'occasion fort rare d'apprécier le beau sexe catholique, arménien et grec de la localité, dans tous ses atours.

Laodicée

Nous profitâmes de notre séjour à Denisly pour visiter à une lieue de cette ville, non loin du Méandre, les ruines de Laodicée, qui fut pour les Romains la capitale et la plus magnifique cité de l'Asie. Un immense amphithéâtre, deux théâtres, un odéon et un vaste édifice qui nous parut un gymnase, le tout en marbre blanc et parfaitement conservé, donnent une splendide idée de cette ancienne ville. Une foule d'autres ruines, plusieurs appartenant à des églises byzantines, gisent sous la terre ou les décombres et sont devenues de vraies carrières de marbre que l'on exploite pour les débiter en pierres à tombeaux. Les plus beaux restes d'antiquités du Levant se transforment partout, un à un, en ces pieux sarcophages surmontés d'un turban des cimetières turcs.

Pambouk-Kalé. Hiérapolis.

Le P. Megherditch, avant de retourner à Aïdin et à Smyrne, désirant faire une excursion à l'intérieur, nous décidâmes à l'impromptu, un soir en causant, de faire un voyage en Pisidie, et le lendemain matin, même avant le lever du soleil, nous nous mîmes en route dans la direction de l'est.

Nous nous rendîmes d'abord à Pambouk-Kalé, misérable bourgade près de laquelle sont les ruines d'Hiérapolis, médiocres au point de vue de l'art mais peut-être, par leur masse, leur étendue et les beautés naturelles du site, les plus importantes de l'Asie-Mineure. La ville s'annonce à cinq ou six heures de distance par une longue nappe d'une blancheur éclatante qui se dessine sur le flanc d'une chaîne de montagnes: les eaux minérales qui ont fait dédier à Apollon et Esculape la cité ancienne se précipitent en abondance du plateau qu'elle occupait et ont formé sur tout le versant cette immense couche de stalagmites, qui tantôt se dessine en élégantes draperies, tantôt s'échappe en larges cascades de ses bassins d'albâtre. Ailleurs les eaux élevant insensiblement leur lit par leur dépôt, ont formé de hautes murailles qui sillonnent la pente du roc et descendent jusqu'à la plaine. Ici c'est un pont naturel formé par une grande couche de stalagmite au dessous de laquelle les torrents de l'hiver ont déblayé la terre et la roche; nous nous aventurâmes sur cette arche hardie et nous vîmes le plateau qu'occupait la ville, couvert d'une couche d'albâtre qui s'était formée sur une vaste étendue en vasques magnifiques et en conques marines aux dessins les plus capricieux. Ces immenses dépôts sont l'ouvrage de deux sources abondantes qui coulent dans leur lit d'albâtre et paraissent éblouissantes au soleil: l'une est calcaro-magnésienne et l'autre calcaro-sulfureuse. Elles sourdent de terre, formant deux petits étangs qui se divisent en plusieurs ruisseaux bondissant comme des flots de diamant, pour se précipiter ensuite du plateau en bruyantes cascades.

Après avoir longtemps admiré ces magnificences naturelles, nous retournons vers les ruines: c'est d'abord près des sources un immense palais de thermes en gros blocs de marbre blanc, labyrinthe de salles voûtées hautes comme des églises, de corridors, d'escaliers dérobés, de souterrains, de cours, de salles de bains à sièges de marbre blanc, à piliers, un vrai Versailles romain. Puis une curie avec les bancs des

magistrats, deux ou trois grands palais, un théâtre aussi grand que celui de Milet, mieux conservé, et d'une magnificence incroyable de sculptures. Un arc de triomphe orné de victoires dédié à un empereur romain, que les Grecs du Bas-Empire ont flanqué de deux tours et transformé en ouvrage de défense, de vastes basiliques ayant servi d'églises chrétiennes, une enceinte avec ses portes et ses murs, une nécropole d'une lieue de long, de superbes tombeaux couverts de sculptures et d'inscriptions, des ruines enfin de quoi enrichir tout un pays ou de quoi construire une grande ville.

Hiérapolis seule paie les fatigues du voyage.

Nous passons la nuit dans le petit village au pied de ces ruines.

Khonas. (Colosse). De là nous allons à Colosse, qui n'offre que des pierres éparses. En revanche rien de plus charmant que ce village actuel de Khonas situé à une grande hauteur sur le versant du Cadmus, parmi de riants jardins et des bosquets ombreux qu'arrosent d'innombrables ruisseaux.

Avant d'y arriver, une erreur de route nous ayant jetés à quelques lieues hors du chemin, nous fournit l'occasion de voir une montagne couronnée d'une vaste acropole: aucune carte ne mentionne cette ville; nous fixons sa position pour en déterminer plus tard le nom d'après les textes anciens.

Le Désert. Au-delà de Colosse sur la frontière de la Phrygie et de la Pisidie le pays devient uni et désert. C'est comme la Pisidie un plateau élevé et stérile, coupé de chaînes de montagnes et semé d'un grand nombre de lacs dont les eaux sont généralement amères ou salées, et dont plusieurs se dessèchent pendant l'été, laissant à leur place une couche blanchâtre crétacée ou saline qui de loin paraît de l'eau et fait illusion au voyageur. La plaine brûlée n'a pas même une herbe et les montagnes se couvrent à peine de quelques plantes sèches et épineuses; le climat est inconstant, le froid parfois glacial, le vent terrible, les pluies diluviennes. Le paysage est morne et prend seulement un caractère d'étrange majesté quand les

orages enveloppent subitement les montagnes et descendent comme la nuit sur la surface des vastes lacs: la foudre éclate sur les rochers, le tonnerre gronde dans les gorges des montagnes, le vent rugit et la pluie siffle: les ruisseaux changés en cataractes hurlent au fond de l'abîme. C'est l'image du chaos vraiment magnifique !

Cette âpre contrée, à part quelques pauvres villages, est habitée par des tribus errantes de Turcomans et de Yurouks, qui vont de montagne en montagne chercher pour leurs chameaux, leurs chevaux et leurs chèvres, de maigres pâturages.

A la fin de la première journée nous arrivâmes à quelques habitations de Trukmen ou Turcomans qui nous logèrent. Ces gens simples et hospitaliers sont une providence pour le voyageur éloigné de toute habitation et heureux de trouver un abri sous leur tente; après un repas de galette d'orge ou de maïs et de lait caillé, un feu de branches sèches s'allume devant la tente, la famille et les voisins s'asseyent en cercle tout autour, la fumée des chibouks s'élève en blancs nuages et la voix de quelque conteur tient l'assistance éveillée et attentive jusqu'à l'heure du repos. A défaut d'iman, le plus âgé de la famille psalmodie d'une voix grave la prière dernière, et chacun se retire en silence. Ces populations simples et de mœurs douces ne sont guère en rapport avec l'administration turque; elles ont encore leurs beys héréditaires qui exercent une juridiction territoriale même sur les villages turcs enclavés dans le district qu'ils habitent. Le chef repartit entre les familles le tribut imposé par la Porte.

Le second jour au coucher du soleil nous nous trouvâmes dans une vaste plaine déserte près d'un grand lac salé. Nous avions déjà débridé nos chevaux pour les laisser paître et nous nous préparions à passer la nuit à la belle étoile, quand nous découvrîmes au loin quelques points noirs que je reconnus être un campement de Yuroucks. Nous lançâmes nos chevaux dans cette direction et nous allâmes réclamer l'hospitalité à la principale tente. Ces braves gens s'empres-

sèrent de nous préparer à souper et nous passâmes une excellente nuit. Ces figures basanées fumant le chibouk autour d'un grand brasier allumé devant la tente, les chevaux, les chameaux, le bétail de la tribu errant autour de nous, formaient un tableau tout local. Ces Yuroucks répandus dans toute l'Asie-Mineure sont plus hospitaliers encore que les Turcomans. Leurs mœurs sont naïves et leurs femmes ne sont pas soumises au *Namehram*, loi qui oblige les femmes turques à se dérober à la vue de l'étranger et elles aident leurs maris dans tous leurs travaux. A toute heure du jour le voyageur peut trouver chez eux le meilleur accueil. Dans les villages turcs au contraire, les hommes sont sans exception aux champs à une grande distance, et si vous n'arrivez pas le soir, les femmes s'enfuient à votre aspect. Moins guerriers que les Turcomans, les Yuroucks sont d'une condition plus humble. Ils mènent comme eux la vie nomade, se dispersant l'été pour mener paître leurs troupeaux et se réunissant l'hiver en nombreux campements. Ils sont également soumis à des chefs qui paient tribut à la Porte. Les Yuroucks ont conservé d'une manière remarquable le type primitif des races turques mêlées plus qu'à moitié de sang mongolique; plusieurs de leurs tribus ayant vécu toujours loin des villes n'ont pas adopté ou ont abandonné le mahométisme; leur religion est toute simple et se réduit à la connaissance et à l'adoration de Dieu ; c'est le déïsme pur comme la religion des premiers âges. Ceux mêmes qui sont musulmans n'ont aucune espèce de temple et prient en plein air.

Le troisième jour nous eûmes à traverser des montagnes où nous fûmes assaillis par ces orages affreux du mont Taurus, qu'on pourrait appeler des trombes. Nos chevaux aveuglés par la pluie, fouettés par la grêle, se cabraient au bord des précipices C'était une magnifique horreur. Nous perdîmes notre route. La nuit était déjà tombée quand nous arrivâmes au bord d'un second grand lac qui s'étendait à plusieurs lieues. Heureusement nous n'étions plus qu'à une lieue d'un

bourg nommé Yazekoï dont les habitants nous firent un excellent feu pour nous sécher ainsi que nos vêtements, et nous hébergèrent parfaitement.

Bouldour

Le jour suivant nous arrivâmes à Bouldour, jolie ville de 15,000 âmes, où nous pûmes trouver tout ce qu'il nous fallait et nous reposer une couple de jours. La ville est près du lac du même nom, au milieu de collines crétacées de couleur jaunâtre d'un aspect désolé. Elle possède néanmoins de belles mosquées, de hauts minarets bien blancs et d'élégants bazars.

Isbarta (Baris)

De Bouldour nous nous dirigeâmes vers Isbarta. Nous rencontrâmes d'abord les ruines d'une ville innommée qui paraissait avoir eu, même sous les Turcs, son époque de splendeur et enfin Isbarta elle-même, l'ancienne Baris, dont la position au milieu des jardins, au pied d'une haute montagne en forme de dôme appelée encore aujourd'hui le Taurus, nous rappelle Denisly et le mont Cadmus.

Isbarta, ville d'une trentaine de mille âmes, fait exception parmi tout ce que nous avions vu de villes turques, par ses rues droites et propres, ses bazars bien tenus, ses maisons un peu tristes à la vérité avec leurs murs épais et leurs fenêtres en meurtrières, mais bâties en pierres et d'une netteté parfaite. Cet amour de l'ordre se retrouve dans une police sévère, dans le costume rigoureusement soigné des habitants et dans leur gravité un peu austère.

Nous descendîmes dans un beau khan tout neuf, où nous fûmes soignés à merveille ; les journées se passaient en promenades au bazar, où nous eûmes bientôt de nombreuses connaissances, en ventes et en achats d'antiquités, dont nous recueillîmes un grand nombre. Le soir nous prenions le thé en compagnie de quelques marchands persans qui sont, hors de leur pays, les plus charmants et les plus agréables parleurs du monde. Ils y mettent de la prétention et fleurissent leur langage, tout en parlant turc, de poésies persanes et d'expressions arabes, qui malheureusement m'en faisaient perdre une partie.

Pendant notre séjour à Isbarta nous fîmes une excursion de trois jours pour aller visiter les ruines de Sagalassus et de Cremna, les villes principales de la Pisidie.

Girme-Kalessi (Cremna).

Il nous fallut d'abord traverser une longue gorge du mont Taurus, puis gravir et descendre une crête escarpée, d'une difficulté extrême. Nous arrivâmes après beaucoup de fatigue au bourg d'Anghlasan, où sont les ruines de Sagalassus, mais nous remîmes à notre retour leur visite, afin d'arriver le soir même au village de Mamak situé deux lieues plus loin.

Le lendemain de bonne heure, un guide du pays nous conduisit, à travers des montagnes et des gorges presque infranchissables, de Mamak aux ruines de Cremna. Il nous fallut près de cinq heures de pénible montée, à travers des forêts non moins belles que celles que j'avais admirées aux environs de Baffi, pour atteindre Girme-Kalessi, désert de toute habitation, où se trouve Cremna. En route nous vîmes une montagne isolée et pyramidale ceinte d'un beau mur hellénique flanqué de tours; c'était une ville innommée.

Enfin nous vîmes Cremna qui s'élève au-dessus des nuages, sur un vaste plateau carré, dans une position où l'on n'imaginerait jamais que l'homme put établir sa demeure. Un des côtés fournit un accès difficile vers la ville, tandis que les trois autres sont taillés absolument à pic et même en surplomb dominant les vallées environnantes d'une hauteur à donner le vertige. Le panorama est d'une magnificence sauvage: c'est tout un horizon de cimes sans fin appartenant à divers chaînons du Taurus, les unes dépouillées, les autres couvertes de sombres forêts de sapin, là rayonnantes de lumière, là enveloppées de noirs nuages. La Lycie, massif de hautes montagnes, ressemble à une mer houleuse subitement pétrifiée et les monts de Pamphylie se déroulent en une longue chaîne de pics glacés, qui empêchent de voir la mer de Chypre.

L'éloignement de toute ville et la difficulté de l'accès, au milieu des crêtes et des précipices du mont Taurus, vers cette aire d'oiseaux de proie, ont préservé de la dévastation les

ruines de Cremna; pas une pierre n'a été emportée. Aussi ne voit-on nulle part de plus immense amas de débris de tous genres, colonnes, piédestaux, fragments de statues et de bas-reliefs, comme si un tremblement de terre venait de faire écrouler l'ancienne cité. Un énorme portique d'une riche architecture, un arc de triomphe et un théâtre sont assez bien conservés. Une foule de temples gisent à terre : on n'en finirait pas si l'on voulait visiter un à un les restes de constructions privées qui couvrent le vaste plateau. Une végétation vigoureuse a poussé au milieu des ruines et leur prête son charme : les lierres, les smilax et les clématites revêtent partout les vieux marbres de leurs riches draperies. Avec celles d'Hiérapolis, les ruines de Cremna sont celles dont le voyageur s'arrache avec le plus de peine.

Nous eûmes encore à essuyer au retour un de ces épouvantables orages du mont Taurus, et nous cherchâmes un abri dans une misérable chaumière, après avoir placé nos chevaux dans la grange. Nous y trouvâmes cette hospitalité de bonne grâce et si touchante dont le voyageur emporte le gracieux souvenir, qu'on trouve presque dans le plus petit village de l'intérieur de la Turquie. L'orage dura longtemps et comme je sentais venir la faim, je dis à notre hôte : « Mon ami (en turc on dit *djanem*, mon âme, en grec *matia*, abréviation de *ommatia*, mes yeux) apporte-nous du *yaourt* (lait caillé), si tu en as. — Femme, dit-il, les étrangers de Dieu nous sont venus...., apporte-leur ce qu'il y a dans la maison. » — Bientôt nous vîmes venir avec le yaourt deux quartiers d'agneau, l'un rôti, l'autre bouilli : — « Nous avions encore, dit notre hôte, une » moitié de l'agneau du sacrifice (les fêtes du Courban-Baïram » où les Turcs mangent l'agneau pascal, venaient de finir) » et nous vous l'avons servi ; si j'étais riche je vous trouverais » mieux, mais Dieu sait que je n'ai rien d'autre dans ma » maison. » — Le brave homme ne mangeait certainement de la viande qu'une seule fois dans l'année et n'hésitait pas à nous l'offrir. Voilà comment on est reçu partout en Turquie

par des gens qu'on n'a jamais vus et qu'on ne reverra plus ; il n'est guère d'usage de remercier même, tant la chose paraît naturelle, et offrir quelque récompense serait une grossière insulte. L'orage passé, nous allâmes coucher à Mamak et le lendemain nous retournâmes à Isbarta en visitant sur la route les ruines de Salagassus qui ressemblent par la position et le caractère à celles de Cremna, mais sont moins importantes.

Nous jouâmes de malheur, car avant d'arriver à Isbarta un nouvel orage éclata qui nous trempa jusqu'aux os pour quelques heures. Ces trois jours passés presque dans l'eau, avec des fatigues et des privations de tous genres, nous indisposèrent au point que pour mon compte je dus garder la chambre huit jours . . . . . .

Egerdir (Séleucie)

Le 4 septembre nous partîmes pour Egerdir, le P. Sibilian et moi, où nous arrivâmes sans encombre. La veille de notre départ on avait réussi à capturer une bande de brigands qui occupait la route. Deux têtes avaient été apportées au tcharti d'Isbarta et le reste de la bande était prisonnier ou dispersé !

Egerdir est bâti à l'emplacement de l'ancienne Séleucie de Pisidie (Claudio Seleucia ou Seleucia ferrea) sur une presqu'île qui s'avance au milieu du lac du même nom, de 15 lieues de tour, dont l'isthme s'appuie à une hauteur escarpée ne laissant entre elle et le lac qu'un étroit passage, à peu près comme à Nauplie en Argolide. Cette position presque imprenable a donné de l'importance à Egerdir pendant les guerres du moyen âge. La ville est formée d'une double enceinte et munie d'un château-fort. On peut y admirer une porte de mosquée, la porte d'un édifice ruiné et une fontaine de la plus riche architecture arabe, qui attestent l'ancienne importance de cette ville, aujourd'hui si misérable que l'on a toutes les peines à y trouver du pain et quelques œufs. Le khan est si délabré que nous fûmes obligés d'aller établir notre logement en plein air.

Deux jolies îles, où les toits des maisons se mêlent aux feuillages des arbres, avoisinent la presqu'île, à laquelle elles étaient jointes anciennement par une chaussée dont les traces se voient dans l'eau. Elles sont habitées par quelques centaines de Grecs, les plus pauvres de la population.

Nous revînmes à Isbarta par Arias, l'ancienne Ariassus ou l'ancienne Conana qui a conservé une partie de son enceinte et deux autres villes ruinées dont nous ignorons le nom. Nous ne fûmes pas mieux logés qu'à Egerdir et nous retournâmes à Isbarta plus harassés et plus malades qu'auparavant.

Isbarta.

J'aurais voulu pousser immédiatement mes recherches dans cette contrée dont la géographie ancienne et moderne est à faire, mais mon compagnon de voyage avait hâte de retourner à Aïdin et je dus momentanément y renoncer.

Nous employâmes quelques jours à des achats d'antiquités et nous nous remîmes en route vers Aïdin. Nous suivîmes d'abord la même route par Bouldour et Yazekoï, puis apprenant que dans le défilé de Ak-Dervend des voyageurs avaient été dévalisés et massacrés la veille, nous nous dirigeâmes sur Guneh près les ruines de Themisonium, dont nous ne vîmes que quelques pierres. Nous y trouvâmes un logement des mieux tenus et le lendemain nous assistâmes à la foire hebdomadaire de Karajuk-bazar qui présente le magnifique spectacle de milliers de chameaux, de chevaux, de mules, de bétail, mêlés à une population immense de campagnards aux costumes éclatants, ressemblant de loin à un camp d'armée; c'est un spectacle d'une animation extraordinaire. La plaine de Karajuk qui s'étend entre deux chaînons du Cadmus n'est qu'un immense champ de blé d'une incroyable fertilité, qui se prolonge à perte de vue sans un seul arbre.

Karajuk-bazar.

Nous visitâmes en passant les ruines de Cibyra et nous allâmes coucher à Kizil-Hissar.

Le lendemain nous étions à Denisly, parfaitement installés et servis dans la belle habitation de Havedis-Aga. Jusque-là je n'avais cessé, tout en passant mes journées à cheval, de

Denisly.

prendre toutes sortes de médecines; à Denisly je trouvai un climat plus doux et une vie plus confortable, qui me remirent complètement, de sorte qu'après un peu de repos je pus me remettre en route.

Le missionnaire devait rester quelques jours à Denisly pour confesser et faire communier, mais il me promit de me rejoindre; nous projetions un voyage vers la Syrie par la Lycie et la Pamphylie, pour le printemps suivant. Ce missionnaire appartient, ainsi que je l'ai dit, à un couvent de Venise qui possède une riche collection d'antiquités ; il n'a pas pour but d'évangéliser, mais il est chargé d'acquérir des objets pour compléter cette collection, tout en administrant les sacrements aux catholiques privés de prêtres et aux voyageurs qu'il rencontre sur sa route.

Kadikoï. De Denisly je dirigeai ma course sur Karadja-Sou en passant par Seraïkoï, où j'étais déjà passé à mon premier voyage. A partir de Seraïkoï la route offre les plus grandes difficultés, attendu qu'il faut franchir les cimes abruptes du Cadmus où nul chemin n'est tracé; je dus y consacrer deux fatigantes journées.

Je ne fus pas médiocrement étonné de rencontrer à la fin de la première journée et à une grande hauteur dans les montagnes, là où on ne se douterait pas que les hommes aient songé à se fixer, un magnifique village du nom de Kadikoï. Les habitants ne pouvant trouver de ressources dans l'agriculture se sont adonnés à l'industrie; c'est le seul exemple de ce genre que j'ai vu parmi les Turcs. Ils sont ou tisserands ou teinturiers et imprimeurs d'étoffes et font avec l'Europe, par l'intermédiaire de Smyrne, un commerce considérable de fil et d'étoffes de coton blanc, qui donne à la localité un air de vie tout-à-fait insolite.

Karadja-Sou Karadja-Sou, où j'arrivai le lendemain au coucher du soleil, est une grande ville reléguée dans les montagnes, singulièrement triste et morne, qui tombe entièrement en ruines. Mais ce soir-là c'était fête:

Les tortueuses allées du bazar étaient splendidement illumi-

nées et cette rouge lumière qui plaquait les saillants des masures et rendait les ombres plus douces, produisait de magiques effets. Une population immense et bigarrée fourmillait dans les rues, s'accrochant aux arbres et aux fontaines, couvrant les terrasses; des groupes de femmes enveloppées de leurs grands voiles blancs pareils à des linceuls, rappelaient les nonnes de Robert-le-Diable. De temps en temps la foule s'arrêtait et faisait cercle, attendant en silence : tantôt c'était un conteur en renom qui déclamait un de ces longs contes si chers aux nations orientales, continuation des *Mille et une Nuits,* tantôt c'était une musique un peu sauvage mais singulièrement caractéristique et enivrante, qui paraissait s'emparer de tous les sens des auditeurs; puis un prestidigitateur, puis au son du tambourin, d'une flûte aiguë et d'une espèce de mandoline, un beau jeune homme aux vêtements brodés, aux armes éclatantes, sortant des rangs commençait avec une grâce incroyable une danse d'abord grave et monotone, qui se transformait peu à peu en une délirante pantomime.

C'était la nouvelle de la prise de Sébastopol qui était parvenue à Karadjasou, avec l'ordre du pacha de consacrer trois jours à des réjouissances..... — J'avais déjà appris la nouvelle du grand évènement par le courrier tartare de la poste de Konieh à Smyrne, qui nous avait rejoint à Karajuk et fait route avec nous, mais comme on n'en savait rien ni à Isbarta, ni à Denisly, je n'y avais pas cru, trouvant impossible que la nouvelle fut connue dans l'extrême Asie-Mineure, tandis qu'on l'ignorait à Denisly située à cinq journées de Smyrne. Il est vrai qu'à mon passage à Denisly on tirait le canon, mais les Turcs eux-mêmes ne pouvaient en donner d'autre raison que celle qu'ils avaient appris qu'on l'avait tiré à Smyrne. — Les Grecs, coreligionnaires des Russes, affirmaient même à Karadjasou que la chose était impossible et leurs popes disaient qu'il faudrait qu'il n'y eut point de Dieu ni de Christ, pour que Sébastopol tombât aux mains des alliés de Mahomet.

J'étais charmé d'avoir l'occasion de voir les Turcs, toujours

si impassibles, se donner de tout cœur à une fête, et j'y pris moi-même si bien part, que tout fatigué que j'étais d'une journée de cheval dans les montagnes, je ne me retirai pas avant que la foule, à la première pâleur de l'aube, se fut écoulée silencieuse à la voix de l'iman qui criait au balcon du minaret. Il paraît que les Turcs, une fois qu'ils s'y mettent, ne le cèdent en entrain à aucun peuple. Leurs réjouissances empruntent à la douceur naturelle de leur caractère et à la naïveté de leurs mœurs, une grâce que n'ont pas les nôtres; on n'entend ni cris grossiers, ni disputes; il va de soi qu'il n'y a pas d'ivrognes; des vendeurs d'eau glacée et de sorbets parcourent les rues pour rafraîchir le peuple. Les femmes du peuple qui sont chez nous l'élément le plus grossier des fêtes, n'y assistent que voilées et avec la plus grande retenue.

Ces nouvelles indirectes d'Europe me faisaient désirer de retrouver bientôt à Rhodes des nouvelles détaillées de la Belgique par la lecture des journaux qui me manquent absolument depuis que je suis en Asie. A Smyrne, je lisais régulièrement l'*Indépendance belge* et les principaux journaux français au Casino, mais depuis je ne revis de journal européen qu'à Mételin, et l'*Indépendance* que chez le prince Ghika à Samos. Partout ailleurs je ne trouvai que des journaux grecs, et la Belgique, comme on le pense bien, n'y est même pas nommée, de manière que de ce qui s'est passé dans mon pays je n'ai pu apprendre que quelques faits très rares. Mais toutes les fois que je me trouvais dans une ville on me mettait rapidement au courant des affaires publiques turques qui préoccupent toute la population.

Je visitai à deux lieues de Karadjasou les ruines justement célèbres d'Aphrodisias de Carie, dans un village nommé Geirah situé au milieu des ruines. On entre encore aujourd'hui dans l'ancienne enceinte par une porte triomphale de marbre blanc ornée de sculptures. On arrive ainsi au temple de Vénus, dont quinze colonnes ioniques et des portions correspondantes d'architraves, sont restées debout; il paraît que ce beau temple

fut converti postérieurement en église chrétienne et entouré d'un péribole dont il reste quelques colonnes corinthiennes indiquant une époque de décadence. A droite est un amphithéâtre de forme allongée qui passe pour le premier de l'Orient ; il a conservé de la manière la plus complète ses beaux gradins de marbre blanc et une partie de ses portiques. On remarque encore, parmi quantité de débris, un long portique de colonnes ioniques, une grande partie de l'enceinte de la ville, et un palais romain qui servait sans doute de citadelle.

Je fus obligé de rester encore deux jours à Karadjasou pour guérir mon cheval d'une ruade qui le faisait boiter. Enfin, quittant cette ville, j'atteignis au bout de quelques heures la vallée du Méandre, qui me conduisit à Aïdin en passant par Tchifflek, où sont les ruines d'Antioche du Méandre, et Nazli la première ville turque où l'on commence à ressentir l'influence de la côte.

Aïdin.

Je suis enfin revenu d'un voyage difficile et périlleux que peu de personnes entreprennent et que certes jamais voyageur n'a exécuté comme nous l'avons fait, le missionnaire et moi.... Pour les occidentaux il ne sera pas sans utilité de donner quelques détails sur ces voyages, qui semblent être presque des énigmes, sur l'Orient et sur l'existence qu'on y mène...

Il y a deux Orients ; celui des côtes où l'on trouve des Européens, des chrétiens orientaux, des Turcs demi-européens et des familles distinguées indigènes ; — celui de l'intérieur où l'on ne trouve que des Turcs menant une vie simple et patriarcale et des tribus nomades de Yurouks, de Kurdes et de Turcomans.

Dans le premier Orient, en travaillant on n'est qu'un vulgaire marchand regardé de haut en bas par les fiers Ottomans, par les familles aristocratiques chrétiennes orientales, et même par les principaux Européens, et l'on trouverait partout porte close. Ne faisant rien, on ne s'informe pas de la fortune du voyageur, que l'on croit partout au moins très aisé, on se

fait un honneur de lui offrir l'hospitalité à la mode du pays; parce qu'on vous croit de l'aisance on vous dispense de tous frais... Le premier venu ne peut cependant prendre ce rôle de voyageur en Orient. Il faut voyager à petites journées, s'arrêter un peu partout pour connaître le pays et les hommes, choisir ses relations, se montrer altier, car on vous estime presque toujours selon le rang que vous affichez, voir et traiter d'égal à égal pachas, muchirs, princes etc. Il faut surtout avoir de l'instruction, et ce sont les études accessoires, sciences naturelles, philologie, archéologie etc., qui sont les plus utiles... En se présentant comme voyageur scientifique, ce qui est la meilleure de toutes les recommandations, on peut, en cas de besoin, payer l'hospitalité en classant des manuscrits, des collections d'antiques, ou en fournissant des notes...

Passons au second Orient, celui de l'intérieur. On laisse dans un port ses effets, ne prenant avec soi que le bagage que le cheval peut porter en croupe. Dès lors le cheval est le tout du voyageur, qui lui permet de marcher du matin au soir et de le porter où il veut. Le soir il trouve un village, une horde de nomades, une hutte isolée, où il va demander l'hospitalité, qui n'est jamais refusée, ni violée, ni payée. On n'a des frais qu'en arrivant dans une ville. A tout risque on a deux pains dans sa valise, si l'on ne découvre pas même une tente de Turkomans, on s'arrête près d'une source, on couche à terre enveloppé dans un manteau et on laisse paître son cheval dans les broussailles. Il faut savoir le turc afin de se passer d'interprète, avoir étudié le pays d'avance sur la carte, et avoir une bonne boussole. Il n'est pas besoin de garde contre les brigands, qui n'oseraient pas voler un cheval qui serait vite reconnu, ne se soucient pas des habits européens dont ils n'ont que faire, ni de votre argent que vous réduisez à peu de chose; nulle part on n'attaque un homme qui voyage à la façon des gens du pays, bien monté, armé à la ceinture d'un yatagan et de bons pistolets; j'ai

traversé seul les pays les plus infestés de brigandage. On m'a toujours fait grand accueil parce que je vis sans faire le commerce, que mon passeport turc me qualifie de *Bey-Zadeh*, c'est-à-dire héritier de prince, et qu'à l'occasion je donne à un pauvre diable un pourboire de dix centimes; on m'appelle même *Milordos*. Toutefois cela n'est pas facile et ne peut convenir à chacun: il faut savoir le grec et le turc, s'être fait aux usages de la population et à leur conversation. C'est d'ailleurs une vie dure que de manger souvent des mets grossiers, de coucher sur la terre, en plein air, après une journée passée à cheval, de soigner parfois son cheval comme un valet turc, ce qui n'est pas œuvre servile en Orient, d'escalader des montagnes, d'être sur le qui-vive, de traverser au galop et le yatagan au poing les défilés dangereux, d'accepter la société des Turcs ou des Tartares, de voyager avec eux dans une steppe sous le soleil brulant, d'être malade, de prendre médecine et de monter à cheval lorsqu'on garderait le lit en Europe, etc. etc. Mais à part ces inconvénients on voyage à peu de frais, en vivant en demi-sauvage et l'on peut être très heureux.....

Après quelques jours je partis pour Échelle-Neuve et je revis le 7 octobre ce magnifique golfe d'Éphèse où j'avais abordé en débarquant de Samos, sur la côté asiatique. N'en déplaise aux peintures représentant la baie de Naples que j'ai visitée, je crois le golfe d'Éphèse le plus beau bras de mer de la Méditerranée, surtout pour celui qui le découvre des hauteurs où passe le chemin d'Aïdin. Les eaux, calmes comme un miroir, ne sont ni vertes ni azurées, mais elles passent du bleu pâle au blanc de nacre par toutes les nuances de l'opale. A gauche le superbe mont Mycale, et Samos qui paraît en être la continuation, dont les cimes majestueuses s'élèvent au-dessus d'une couche horizontale de nuages. A droite la presqu'île de Clazomène qui montre son mont Corax et d'autres cimes de plus en plus bleues jusqu'à Chio, dont la silhouette vacille au dernier lointain. Au pied des spectateurs,

Scala nova.

des collines ravinées et agréablement boisées, qui descendent en étages jusqu'à la petite plaine baignée par la mer. C'est à l'extrémité de cette plaine, et au pied du mont Mycale, près du village actuel de Tchauli, que les Grecs, toujours heureux dans le choix d'un emplacement pour leurs grands édifices, avaient érigé le célèbre temple de Neptune connu sous le nom de Panionium, centre politique et religieux des cités ioniennes.

Je comptais ne rester que quelques jours à Échelle-Neuve pour me reposer et passer à Rhodes, lorsque tout à coup on nous mit en quarantaine, non à cause du choléra, mais parce que quelques Smyrniotes considérés comme suspects y étaient arrivés.

Ce que j'ai vu des lazarets des petites villes du Levant n'était pas fait pour m'encourager à y passer même 24 heures ; je pris la résolution d'attendre, et, si on ne levait pas la quarantaine, de me diriger vers Candie (la Crète) afin de purger ma quarantaine en route, car le trajet est assez long ; puis de revenir à Rhodes en patente nette.

J'ai pu me loger très convenablement au bord de la mer, mais la vie matérielle à Échelle-Neuve est difficile et coûteuse. Les habitants ne mangent par avarice que du poisson pourri, des olives et du fromage dans le même état; il est impossible de trouver même à prix d'or une nourriture passable. Grâce à la complaisance d'un capitaine de vaisseau français ancré dans le port, qui me faisait prendre chaque matin en canot, je pouvais faire un bon repas par jour, et pour le soir un Turc qui ne cuisinait pas trop mal me préparait un plat de gibier de ma chasse ; à défaut d'autre chose je mangeais du *pilav* ou riz cuit.

Je ne connais rien de plus méprisable que la population d'Échelle-Neuve, j'entends parler des Grecs qui occupent le quartier marchand de la ville. Il n'y a pas moyen même d'entrer en relation avec les principaux d'entre eux et comme ils sont aussi lâches qu'impertinents, on ne peut en être respecté qu'après avoir

tailladé la figure de l'un ou de l'autre à coups de *courbatch*, sorte de cravache en peau d'hippopotame. Heureusement je rencontrai trois ou quatre Européens de distinction, que le hasard avait amenés à Échelle-Neuve, et nous nous liâmes ensemble. Ils me communiquèrent des journaux d'Europe et des livres, et je passai mon temps à chasser et à rédiger les notes que j'avais recueillies. De temps à autre j'étais encore dérangé par les restes de fièvre que je n'avais encore pu chasser complètement...

Je fus obligé de rester à Échelle-Neuve jusqu'au 17 novembre, et ne trouvant pas d'occasion pour me rendre à Rhodes je me décidai à m'embarquer pour Candie. Me trouvant suffisamment guéri et réparé, je préférais consacrer les mois d'hiver pendant lesquels on ne peut voyager dans l'Asie-Mineure à cause du climat, à des excursions moins fatigantes dans des endroits favorisés d'une température meilleure.

Candie Ile.

Notre traversée fut de quatre jours par un temps doux et agréable; je fis cinq jours de quarantaine en restant à bord parce que le local du lazaret est absolument inhabitable.

Descendu à terre, je fus logé au couvent de la mission habité par un père et un frère capucin. Qu'on ne se figure pas, à ce mot de capucin, une discipline qui ressemble à celle que nous avons à Bruges; les pères en mission sont dispensés de toutes les règles de l'ordre. Ils portent le costume de l'ordre en drap fin, ne se déchaussent ni ne se rasent la tête, font excellente table et n'observent pas d'abstinences particulières.

Le couvent de Candie est une élégante maison, qui passerait pour belle dans notre pays, toute neuve, avec une jolie église; j'y fus parfaitement logé, bien servi et trouvai dans le père, qui est italien, une société agréable. Cette différence dans la manière d'être de tous les religieux en Orient s'explique par cette raison que pour acquérir de l'influence il faut se mêler au monde, vivre de la même vie que les autres, montrer même une certaine élégance sans laquelle il est difficile d'être estimé

dans le pays. Le clergé grec est plus méprisé à cause de sa pauvreté qu'à cause de ses vices. Les pères du couvent sont parfaitement traités en personnages par les autorités du pays. A Aïdin, le pacha allait fumer le chibouk chez eux pour causer à l'aise; à Candie, le gouverneur-général Vely-Pacha, ancien ambassadeur à Paris et son père S. A. Mustapha-Pacha, deux des plus grands personnages de l'empire, ne mettent jamais les pieds en ville sans faire visite au couvent, tandis qu'ils ne vont pas même chez l'archévêque grec.

Le jour de mon arrivée il y avait bal chez la principale famille de Candie et j'y accompagnai le P. Benedetto. Les demoiselles de la société de Candie méritent d'être citées pour leur beauté; elles portent élégamment les modes de Paris, à la différence de la plupart des orientales à qui nos costumes vont on ne peut plus mal; ce n'est pas leur adresser un mauvais compliment, car les plus admirables statues du Louvre n'auraient pas moins mauvaise grâce avec nos robes modernes. Le beau sexe de Candie s'efforce d'être aussi parisien que possible, mais il est difficile d'imiter ce que l'on ne peut connaître que par ouï-dire; il en résulte une gêne affectée qui rappelle la femme peu comme il faut. Si la mode de Paris arrive à Candie en quinze jours par le journal, il n'en est pas de même des manières et des usages qui voyagent moins rapidement; ainsi je vois danser les contre-danses en s'élevant à un pied de terre, les polkas avec des figures, etc., etc., puis les jeux innocents ! A 500 lieues de Belgique, après vingt mois d'absence, tout cela me parut si ridicule que pour rien au monde je n'y aurais pris part. Il en est de même des soirées de cartes; l'Orient donne tellement d'autres goûts que je ne puis plus toucher ni aux cartes ni assister à une partie de vin... J'ai trouvé un excellent accueil dans la famille de M. Corpi, secrétaire du grand conseil de Candie chez lequel je suis souvent invité à dîner et à passer des soirées très agréables.....

Candie est une des villes de l'Orient où l'on peut passer le plus agréablement son temps, et à laquelle il ne manque que d'être en communication plus régulière avec l'Europe, car sous le rapport des nouvelles nous étions plus arriérés que si nous eussions été au-delà du cap de Bonne-Espérance. Par suite d'anciennes difficultés avec les autorités locales, le corps consulaire qui était installé à Candie a quitté cette ville pour aller s'établir à la Canée, petite ville sans importance, mais qui est devenue ainsi peu à peu la capitale de l'île et la résidence des gouverneurs-généraux. Le gouverneur actuel est Vely-Pacha: il est Crétois, le plus riche propriétaire de l'île, adoré des habitants, et l'un des hommes les plus capables et les plus influents de la Turquie. Je lui étais particulièrement recommandé par le prince Ghika, et j'ai regretté beaucoup de ne pouvoir me rendre à la Canée pour faire sa connaissance....

Je fus présenté au gouverneur de Candie, le vice-maréchal Hassan-Pacha, jeune homme parfait et d'un grand avenir qui venait de recevoir la croix d'officier de l'ordre de Léopold en souvenir du voyage du duc de Brabant. Lorsque le P. Benedetto et moi, nous allâmes lui faire visite, il présidait le conseil de la province; malgré cela il nous fit introduire, nous fit placer sur des divans à ses côtés et servir des rafraîchissements et des pipes en plein conseil. Vous voyez que les autorités turques poussent loin les prévenances. Depuis il fut toujours très officieux à mon égard et un jour, sortant pour inspecter la ville, il me fit prier de l'accompagner afin de lui faire mes observations sur ce que nous verrions, parce qu'il attendait l'arrivée du maréchal Vely-Pacha et voulait que tout fut trouvé en bon ordre. Il m'offrit même une garde de deux hommes que je refusai ; cela entraîne à assez de dépense.....

Candie est une grande et belle ville qui ressemble peu à une ville turque. Il serait difficile d'établir un parallèle avec une autre ville. Elle tient à la fois de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Les rues sont larges, propres et bien tenues;

les maisons sont en pierre et ont presque toutes de grands jardins, d'où s'élancent une quantité de beaux palmiers qui annoncent le voisinage de l'Afrique. Elle est entourée de magnifiques fortifications vénitiennes, où l'on peut voir encore le lion de St.-Marc, armées d'une formidable artillerie.....

Candie est une ville moderne. Il ne reste pas de traces de Matium qui occupait le même emplacement au temps des Grecs. Les Byzantins y construisirent une petite ville nommée Chandax, dont les Sarrazins, qui en firent la capitale de l'île, changèrent le nom en Candia. Les murs, le port formé par un vaste môle, les arsenaux à cintres élevés comme des églises gothiques, plusieurs belles fontaines, des églises superbes converties en mosquées, et un admirable monument en style de la renaissance qui sert de magasin d'armes, sont l'œuvre des Vénitiens sous lesquels la ville acquit un haut degré de splendeur ; leur tyrannie causa néanmoins la décadence de l'île, qui par son étendue et la richesse de son sol devrait équivaloir à un royaume. Les bazars sont bien fournis, propres, animés et ressemblent à une foire perpétuelle : il y a des rues superbes, de jolies places ornées de fontaines et de platanes, de belles maisons, des jardins magnifiques...

Un ancien poète a dit des Crétois: — « Crétois, toujours menteurs, méchante race, ventres inutiles! » — St.-Paul qui visita l'île ne les trouva pas meilleurs, car il leur réitéra le même compliment, et si j'en dois croire ce que j'ai vu et les détails qu'on m'a donnés, ils ne valent pas mieux de nos jours. Bien que les musulmans forment la majorité de la population, il n'y a en Crète que fort peu de sang turc; presque tous les habitants sont des chrétiens convertis, anciennement ou récemment, à l'islamisme, dont ils n'observent pas rigoureusement les préceptes. Ils parlent de préférence le grec et ne se distinguent guère de leurs compatriotes grecs.

La principale différence entre les Turcs et les Grecs, est que ces derniers sont presque tous rongés de la lèpre, scrofuleux avec des ulcères aux jambes, sorte d'éléphantiasis, maladie

provenant de l'ichtyophagie, de l'usage immodéré des salaisons, et des aliments semi-putréfiés, que tous les Grecs, riches ou pauvres, mangent par avarice. Les Turs, qui ne touchent jamais à de pareils aliments, n'offrent pas les mêmes exemples de maladies.

C'est chose terrible à voir que les malheureux lépreux rélégués près des portes du lazaret, où ils forment un village, habitant les uns de misérables cabanes, les autres des trous de rochers, d'autres enfin d'anciens tombeaux...

. . . . . .

A une lieue au sud de la ville sont quelques pans de murs, seul débris de Cnosse, ancienne capitale de Minos.

J'allai aussi visiter à une lieue plus loin sur la même route le village d'Archanes où se trouvent quelques murs anciens, et d'où je fis l'ascension du mont Yukta, sur la crête escarpée duquel est un débris de construction cyclopéenne qui était, ainsi que le constatait une ancienne inscription aujourd'hui disparue, le tombeau de Zeus ou de Jupiter, qui avant d'être déifié avait régné sur la Crète, centre alors d'un puissant empire pélasgique.

Je fis une autre excursion dans le but de visiter les importantes ruines de Gortyne, situées près de la côte méridionale de l'île.

Le paysage de cette partie de la Crète est partout majestueux, dominé par les hautes cimes de l'Ida, couvert de neiges en cette saison de l'année, de ses nombreux chaînons, au-dessus desquels s'élève le cône noir d'un volcan, le piton de Stromboli, et des pittoresques montagnes de Yukta. Mais les premiers plans sont une suite de collines arides et sauvages dont les escarpements sont occupés par les villages situés comme les anciennes villes helléniques dans des positions presque inaccessibles. Le pays porte partout les traces des dévastations que laissa après elle la guerre de l'indépendance grecque, qui en Crète, plus acharnée et plus exterminatrice, dura plus que partout ailleurs, parce que les Turcs et les Grecs y étaient à peu près de force égale, et que l'Europe n'intervint jamais d'une

manière active. Les récits des gens du peuple portent encore sur les détails de cette guerre homérique, et une foule de chants héroïques, dont on ferait une Iliade, en ont conservé les épisodes dans le dialecte crétois, le plus naïf et le plus archaïque de la Grèce d'aujourd'hui. De deux côtés même langue, mêmes armes et même enthousiasme; on voit comme dans Homère les chefs des guerriers s'adresser des discours et des défis qui se terminent par un combat singulier : le Turc Ghemed-Ali, aux pieds légers et la voix éclatante, le plus brave des héros, et le Grec Hadji-Micholi, qui combattit jusqu'à la mort pour sa patrie, sont l'Achille et l'Hector de cette longue épopée. Aujourd'hui le massacre a épuisé l'élite de la population crétoise et les haines sont calmées: Turcs et Grecs devisent ensemble de leurs anciens faits d'armes. Seule la nombreuse tribu de Sphaciens, toujours en arme, répugne à la soumission et conserve dans ces montagnes une sauvage indépendance qu'on ne va pas troubler.

Partis le matin de Candie, nous dûmes galoper tout le long du jour pour arriver à la nuit tombante au bourg appelé Hagioi-Deka, voisin des ruines de Gortyne, et qui tire son nom de dix martyrs qui y périrent sous le règne de l'empereur Dèce. Le chef du village nommé Djemeli-Aga, que nous trouvâmes assis sous un platane, nous offrit une hospitalité cordiale et eut l'obligeance de nous conduire le lendemain aux ruines qui occupent l'emplacement entre Hagioi-Deka et Métropolis. L'ancienne Gortyne a disparu du sol, détruite dans une guerre contre les habitants d'Aptera. Elle fut reconstruite par les Romains auxquels appartiennent les édifices qui se voient aujourd'hui, une vaste acropole sur la hauteur dominant la ville, un théâtre, un aqueduc, des palais et de nombreux débris qui jonchent le sol sur une vaste étendue. Toutes ces constructions sont de briques et offrent du reste peu de chose à remarquer. Les quelques Grecs établis à Hagioi-Deka me montrèrent une ancienne église où le prêtre me fit voir la pierre sur laquelle, disait-il, s'étaient agenouillés

pour recevoir le coup mortel les dix martyrs qui y avaient laissés l'empreinte profonde de leurs genoux. Cette pierre n'était qu'un morceau de stalagmite, creusé d'un certain nombre de cavités par des gouttes qui avaient suinté de la paroi supérieure du rocher.

De Métropolis nous allâmes à Ampeluna où se trouve, au dire des Crétois, le fameux labyrinthe. Ce que l'on nomme ainsi est une immense carrière ou latanie qui étend au loin sous la montagne son dédale de galeries et qui, d'après ce que j'ai lu des cryptes de Maastricht, doit assez leur ressembler. Accompagnés d'une douzaine d'habitants et munis de flambeaux, nous errâmes quelques heures dans ces rues sans fin, peuplées de milliers de chauves-souris, obligés souvent de ramper à quatre pattes là où le chemin est obstrué par des éboulements. Un grand nombre de gens ont cherché un refuge dans cette grotte, et l'on y voit encore les cabanes construites au temps de l'insurrection au moyen de pierres sèches.

Les nombreuses cavernes naturelles ou artificielles de la Crète servent aussi de lieux de sûreté; mais celle de Mélidone rappelle un douloureux souvenir. Les Turcs ne pouvant réduire par la famine les 1200 Grecs qui s'y étaient réfugiés, amassèrent devant l'entrée toutes sortes de matières combustibles, y mirent le feu et asphyxièrent tous ces malheureux.

Il va de soi que les cryptes que je visitai n'avaient rien de commun avec le labyrinthe de Minos dont l'existence est assez problématique, et qui d'ailleurs se trouvait à Cnosse et non dans le voisinage de Gortyne, suivant les anciens témoignages.

Je comptais d'Ampelussa me rendre à Rhitymnos et de là à la Canée : les pluies d'orage qui survinrent défoncèrent les routes et comme elles menaçaient de continuer je rebroussai chemin et revins à Candie, d'où je cherchai vainement à passer à Santorin ou à Ben-Ghazi dans l'ancienne Cyrénaïque..... Le sirocco soufflait en tempête et il n'y avait pas de navires qui sortissent du port; j'étais cloîtré par terre et par mer.

A mon arrivée à Candie au mois de décembre, on y jouissait d'un climat d'été; c'était la saison où les orangers, les citronniers, les cédrats se couvrent de fruits mûrs. Je pouvais parfaitement me reposer quelques semaines en Crète, de mes fatigues du voyage en Asie Mineure, comme je comptais le faire à Rhodes, et je ne tardai pas à m'y refaire complètement; il ne m'est resté qu'un peu de faiblesse d'estomac qui fait que je rejette immédiatement tout poisson ou aliment salé. J'ai souffert assez d'un autre accident : le jour même de mon départ d'Échelle-Neuve je me suis gravement blessé à la main droite avec mon sabre; c'est à peine si la blessure qui atteignit profondément trois doigts, venait de se guérir, et je ne sais encore si je retrouverai l'usage de l'avant-dernier doigt qui a été presque emporté.

La Crète deviendra sous une bonne administration la perle de l'Archipel : sa population est de 230,000 âmes et peut aisément doubler. Les produits du sol, surtout les huiles, les vins et toutes sortes d'excellents fruits, cédrats, citrons doux et autres, oranges, raisins, figues, y sont en abondance et d'excellente qualité. Les fromages s'exportent dans tout l'Orient. Les vins surtout, quand on les prépare comme le font les propriétaires pour leur usage, sont les plus délicieux que j'aie bus. Ils étaient autrefois célèbres sous le nom de malvoisie; les vins de Madère, de Ténériffe, des Canaries et de Xérès proviennent tous de ceps exportés de la Crète.

Après avoir passé d'une manière agréable dans la famille Corpi, les fêtes de Noël, du Nouvel An et de l'Épiphanie, je partis le 7 janvier 1856 pour Casos, île située à mi-chemin de Rhodes. Le temps fut si peu favorable que nous fûmes obligés de relâcher au cap Isidore, pointe orientale de la Crète dans un petit port naturel appelé Kyria-Mati. Ce lieu est entièrement désert; nous nous y fîmes à terre des abris de pierres et de broussailles, et la nuit nous allumâmes de grands feux. Comme les hommes de trois autres embarcations que le vent y avait chassées comme nous en faisaient autant,

la petite baie déserte présentait à la nuit tombante un coup d'œil des plus pittoresques. Le jour par un soleil de printemps je parcourais les rochers, où les anémones, les primevères, les asphodèles et les narcisses odorants croissaient de toute part, herborisant pour tuer le temps.

Casos. (Ile).

Au bout de deux jours le vent ayant changé, nous pûmes partir pour Casos où je débarquai. C'est une petite île de rochers qui ne produit absolument rien, qui manque même souvent d'eau, et sur la côte septentrionale de laquelle se trouvent quatre à cinq villages dont les habitants, tous Grecs et adonnés à la marine, déploient une activité extraordinaire qui leur crée une sorte de prospérité relative. Je vis sur le chantier plus de trente beaux navires pour la construction desquels on fait venir le bois de la côte d'Asie, et les habitants de l'île en possèdent plus de 200 presque tous d'un bon tonnage. Mais ce qui semble singulier c'est qu'une localité si maritime n'ait pas même un port et que les possesseurs de navires soient obligés, du moment que l'on craint le moindre vent, de les ancrer dans les ports ou rades des petites îles voisines.

Les habitants, que la navigation met en rapport avec les autres nations, sont moins malveillants que les autres Grecs, de sorte que je pus prendre patience une dizaine de jours en attendant une occasion de passer à Rhodes, parce que, outre les vents contraires, c'était les fêtes des Grecs, dont le calendrier retarde de 12 jours sur le notre et qu'ils ne se mettent guère en mer depuis la Noël jusqu'après l'Épiphanie. Ma principale privation fut la nourriture, car les indigènes comme les Grecs en général mangent du pain détestable, du poisson salé et du fromage d'une salure insupportable.

Chalkia. (Ile.)

De Casos je me rendis à Chalkia, vulgairement Karki, située en face du N.-O. de Rhodes. C'est comme Casos un rocher stérile et sans eau, dont les habitants vivent de la mer et surtout de la pêche des éponges, mais leur marine n'a pas le développement de celle de Casos, et leur vie est beaucoup plus misérable. L'île ne compte que deux villages :

l'un sur une petite baie qui sert de port; l'autre, misérable bourgade construite de pierres sèches, à une lieue de distance dans la montagne. On arrive au second par un vallon où l'on essaie de cultiver des figues en abritant chaque arbre au moyen d'un mur circulaire de pierres et aussi des abeilles qui produisent un miel renommé, mon unique nourriture pendant mon séjour à Chalkia.

Sur la côte d'un roc qui domine ce village est un beau château fort, construit par les chevaliers de Rhodes, qui en avaient de semblables sur toutes les îles voisines et sur toute la côte depuis Makri jusqu'à Boudroun, l'ancienne Hélicarnasse.

La proximité de Rhodes a dû donner dès l'antiquité une certaine importance à Chalkia : un grand nombre de pierres de coupe hellénique, et provenant selon toute apparence d'anciennes murailles, me font conjecturer que les deux bourgades actuelles étaient d'anciennes cités fortifiées. Je vis en outre deux anciens autels, un chapiteau dorique, quelques belles pierres de marbre, ayant dû appartenir à un édifice important, et quelques débris byzantins. Les habitants m'assurèrent qu'il y avait dans les montagnes de l'île les substructions d'un temple avec une inscription indiquant qu'il était consacré à Apollon, dieu dont le culte est général à Rhodes et dans le voisinage.

Rhodes. (Ile).

Après deux jours de séjour à Chalkia, je partis pour Rhodes où je débarquai sain et sauf le 25 janvier. L'apparence de la ville est admirable et dépasse de beaucoup celle de Candie déjà si magnifique. Mais son importance est bien moindre et l'intérieur ne répond pas à ses splendides dehors...

.....De toutes les îles de la Méditerranée, il n'en est pas que les historiens de l'antiquité aient loué davantage, et les voyageurs modernes ne tarissent pas à son sujet de phrases poétiques. En effet, on ne jouit nulle part en Orient d'un climat plus égal et plus doux. Tandis que presque toutes les îles de l'archipel n'offrent que des massifs de roches nues auxquels un soleil puissant et une atmosphère admirablement

transparente prêtent toute leur magnificence, Rhodes présente une chaîne de belles montagnes, partout ombragées d'épaisses forêts et de vallées verdoyantes du plus riant aspect, qui descendent partout vers la mer. Sur la partie septentrionale de l'île, où est située la ville, ces montagnes s'abaissent et forment de pittoresques collines couronnées de bosquets et de villas qui ceignent le promontoire occupé par la cité. Nulle part je n'avais vu une végétation plus luxuriante de larges platanes, de cyprès pyramidaux et de toutes sortes d'arbres fruitiers ou d'agrément, dépassant les hautes flèches des palmiers.

La ville se compose du quartier turc, l'ancienne cité des chevaliers, ceinte de ses formidables murailles du moyen âge et des faubourgs grecs, entremêlés de cimetières et de vastes prairies; elle n'offre pas de curiosités bien remarquables. Ce qu'il faut remarquer c'est son aspect du moyen âge, ses puissantes murailles flanquées de hautes tours, si solides qu'on pourrait les croire neuves, ses maisons franques dans un pays oriental, et partout les restes d'écussons de marbre de l'ancienne chevalerie. On rencontre dans toutes les *Revues* des vues de Rhodes, le port, la rue des Chevaliers où sont les auberges et les principaux édifices de Rhodes, l'église St.-Jean, assez médiocre édifice du XV^{e} siècle, aujourd'hui transformé en mosquée.

Les Turcs ayant trouvé à Rhodes une ville toute prête à les recevoir et des maisons solidement construites n'y ont rien changé. Ils se sont contentés d'appliquer à l'extérieur des fenêtres des balcons fermés, dans le genre de ceux qu'on voit à Bruges, et de les garnir de jalousies treillissées pour dérober leurs femmes aux regards du public.

D'antiquités grecques ou romaines pas le moindre vestige; l'île en renferme quelques-unes, mais le temps n'était pas suffisamment fixe pour que je me risquasse à faire une tournée dans une contrée où l'on n'est pas toujours sûr de trouver un abri...

Je me disposais à passer de Rhodes à Jaffa en bateau à vapeur pour visiter la Syrie, lorsque j'appris qu'il y avait en partance pour Alexandrie un bon bâtiment à voiles nolisé par un M. Photius Schillezzi, cousin de celui que j'avais connu à Chio et que j'avais également rencontré dans cette ville, qui m'offrait gracieusement de l'accompagner. Je pouvais aussi bien me rendre à Jaffa, d'Alexandrie que de Rhodes.... et d'ailleurs à Alexandrie j'avais la possibilité de me rendre à Suez, d'où partent à cette saison de nombreuses caravanes pour la Palestine, composées de milliers de Grecs, de Coptes et d'Abyssiniens, qui se rendent à Jérusalem pour la fête de Pâques. Ce voyage n'est ni difficile ni désagréable; il se fait à dos de chameaux de Suez à El-Arisch, et de là à Jérusalem. Ce voyage par terre me plaisant infiniment plus que celui en bateau à vapeur, j'acceptai l'offre de M. Schillezzi.

Nous quittâmes Rhodes le 10 février, et nous serions arrivés à Alexandrie en trois jours si le capitaine et tout son équipage arabe de Tripolis, de la plus grossière ignorance, ne nous avaient menés en ligne droite sur Jaffa, malgré les observations que nous lui fîmes. Ce détour fut cause que nous ne parvînmes à Alexandrie que le 16 février 1856.

J'eus la vive satisfaction d'y trouver des nouvelles de ma famille, qui me faisaient défaut depuis longtemps et qui par un fâcheux contretemps, suite d'une ressemblance de nom, étaient arrivées chez M. Ruyssenaere, consul des Pays-Bas.

CHAPITRE V.

BASSE-ÉGYPTE, PALESTINE & SYRIE

Le 16 février 1856 je débarquais à Alexandrie avec le projet de passer en Palestine à la suite des caravanes de Grecs d'Égypte, de Coptes, d'Abyssiniens qui de Suez se rendent par El-Arisch à Jérusalem pour y assister aux fêtes de Pâques. D'Alexandrie on se rend au Caire en chemin de fer. Il y a peu d'années le voyage du Caire à Suez était extrêmement difficile et coûteux; aujourd'hui on a établi sur la route des stations bien pourvues de tout, et c'est chose des plus simples que de faire le trajet à cheval ou en voiture. De Suez à El-Arisch, sur la Méditerranée, il n'y a ni un brin d'herbe ni une goutte d'eau : on prend des chameaux, ou si on en trouve, des dromadaires qui vont au trot allongé et aussi rapide que le galop d'un cheval, tandis que leurs congénaires les chameaux ne se départent jamais du pas de procession et font au maximum six lieues par jour. A une journée au-dessus d'El-Arisch le pays commence à être cultivé et l'on se rend facilement à Jérusalem, surtout à l'époque où les Grecs affluent vers cette ville pour les Pâques..... Je parcourrai la Syrie jusqu'à Palmyre et Alep, le Liban et le Hauran pendant les mois d'été et d'automne..... Alexandrie.

Alexandrie est une belle ville neuve qui ne le cède presque

pas aux plus beaux quartiers de Bruxelles..... C'est si bien une ville européenne que l'on n'y a rien à visiter ni à regarder, à l'exception de la gigantesque colonne de Dioclétien et du petit obélisque dit de Cléopâtre, qui semblent étrangement dépaysés l'un et l'autre parmi ces rues à angles droits, pourvues de larges trottoirs, et ces beaux boulevards en pierres plantés d'arbres qui peuvent vous faire croire que vous flanez au faubourg de Schaerbeek. En revanche Alexandrie a le mouvement et la vie de nos plus grandes villes de commerce européennes, deux ports superbes, des centaines de vaisseaux, des cafés, des hôtels confortables, un assez bon théâtre, des concerts, des églises dans le style de St.-Joseph du quartier Léopold, de belles fortifications tenues en bon état, des promenades dont la plus fréquentée, par les promeneurs en riches équipages ou montés sur d'élégants chevaux, est le jardin de Muharrem-Bey, appartenant à l'un des princes de la famille de Méhémet-Ali, qui tous possèdent des fortunes de nabab et sont sept ou huit seulement pour manger l'Égypte. Car bien que l'Égypte soit devenue une contrée riche et productive, il n'y a pas un indigène qui ait un sou de plus. Les princes ont tout confisqué, tout monopolisé, tout affermé, et il n'y en a pas un dont le revenu ne fasse envie à la plupart des rois d'Europe. Quelques Européens qui se sont faits leurs agents, les Duciza, les Gibara et les Zizinia ont eu leur part du gâteau et sont riches à millions. D'autres Européens se sont enrichis par la spéculation plus ou moins honnête qui s'appelle en Orient commerce, et en Europe volerie, et tout cela forme à Alexandrie une aristocratie financière avare dans le fond et arrogante sans distinction, qui cumule les vices de l'Orient avec ceux de l'Europe et n'a pas même pour les habiller un peu de vernis de bon goût.

Pour faire contraste avec l'Alexandrie moderne, il est resté dans l'enceinte des murs quelques villages de *Fellahs* et d'Arabes qui habitent des huttes cubiques en boue de six

pieds environ dans chaque dimension, avec un trou pour porte, un autre trou pour cheminée et une cruche en fait de meubles; les castors ont trouvé à se loger mieux que cette population indigène. Individus, chiens, chats, poulets, moutons, pigeons et chèvres, tout cela vit pêle-mêle, se chauffe au soleil et tandis que les hommes fument la pipe ou mâchent le bout d'une canne à sucre, les enfants et les femmes passent leur temps à chercher mutuellement leurs puces, absolument comme les singes de nos jardins zoologiques dont les mœurs et les passe-temps peuvent nous donner une idée de ce qu'est un village arabe en Égypte. Ce serait en Europe un spectacle révoltant; ici il me semble qu'un beau soleil, un bois de palmiers, un petit jardin de nopals et de bananiers, prête à tout cela un aspect différent, j'allais dire une couleur de poésie. Il s'en faut même de beaucoup que cette population ait l'air malheureux; s'ils n'ont rien, il semble que leurs besoins soient nuls; la race pullule, elle paraît saine et vigoureuse dans ses formes sèches et un peu grêles, elle rit, cause, chante et folâtre du matin au soir; on dirait des nids d'hirondelles. Ces gens passent à côté de la civilisation sans s'en préoccuper ; il ne leur faut pas grand travail pour gagner la vie qu'ils mènent, et dans le peu de travail qu'ils font ils mettent l'activité et la vivacité de la race arabe : porteurs d'eau, muletiers, vendeurs de fruits, loueurs d'ânes, femmes qui lavent ou qui vont remplir à la fontaine des cruches énormes de forme antique, qu'elles portent sur la tête avec la plus grande aisance malgré leur poids énorme, tout cela court, crie à tue-tête, se dispute et se bat quelquefois; c'est un vacarme étourdissant.....

Les Arabes en Égypte sont une race intelligente et active si l'on veut, mais turbulente et rapace. Partout où l'étranger se montre, ils le harcèlent sans relâche; on ne peut pas quitter ses effets du regard sous peine d'être dévalisé, à partir du moment où l'on débarque à Alexandrie et on ne se débarrasse des imposteurs qu'à coups de cravache. Grands et petits, tous

mendient et pour peu que vous les laissez faire, les femmes et les enfants vont jusqu'à vous tirailler les habits et à fouiller dans vos poches pour examiner ce qu'elles contiennent. On commence par en rire, mais il faut qu'on finisse par se mettre en colère. Il y a même des coquins qui, malgré la sévérité de la police introduite par Méhémet-Ali, vous dépouilleraient de vive force dans un endroit écarté. C'est ce qui a failli m'arriver: pendant mon séjour à Alexandrie je m'étais aventuré seul et sans la moindre arme dans les collines sablonneuses à quelques lieues de la ville, quand je fus accosté par un Arabe qui, sachant quelque peu le turc, entama la conversation avec moi et s'offrit à me guider, ce que je déclinai. Une demi-heure après je le vis paraître avec un autre individu, et ils me rejoignirent malgré les détours que je fis pour les éviter. Je retournai sur mes pas, ayant soin de profiter de tous les accidents de terrain pour ne pas me trouver en position d'être saisi au corps par les deux à la fois, et glissai dans ma manche un petit couteau de poche. Cette stratégie commençant à me fatiguer et leurs intentions devenant ouvertement hostiles, quand nous passâmes à côté d'un puits, j'y fis tomber en le bousculant l'un de mes individus, qui aura été très heureux s'il ne s'y est pas brisé quelque membre, et je m'enfuis à toutes jambes. L'autre ne jugea pas à propos de me poursuivre, n'ayant pas d'autre arme qu'un bâton. Il va de soi que depuis je ne sortis plus sans être bien armé, ce qui leur impose suffisamment.....

Le gouvernement égyptien a su tirer parti de ce côté actif du caractère arabe, si différent de la lenteur et de la gravité turque, pour acclimater en Égypte le travail, l'industrie, les fabriques, les entreprises d'Europe, toutes choses qu'on n'obtiendra pas de longtemps en Turquie et surtout en Asie Mineure, où il n'y a pas un habitant qui ne croie faire injure à la Providence en songeant au lendemain. La culture a métamorphosé la Basse-Égypte jusque dans son climat, car les nombreuses plantations dont elle est couverte, les canaux

d'irrigation qui la sillonnent ont fait qu'il y a actuellement des pluies assez fréquentes, là où l'on avait anciennement jusqu'à cinq ou six années consécutives de sécheresse absolue. Le pays plat avec ses vastes horizons de verdure rappelle la Belgique et si ce n'était les palmes, on ne se croirait pas en Afrique.

Outre ces villages ou quartiers arabes, la seule chose qui donne une physionomie particulière à Alexandrie c'est la variété des types et des costumes, aussi grande qu'à Smyrne. Alexandre est le rendez-vous de l'Afrique, de la Syrie et de l'Arabie. Nubiens, Abyssins, Tunisiens, Berbères, Bédouins du désert, Syriens de Palestine et du Liban, se coudoyent dans les rues avec leurs burnous de laine grossière, leurs manteaux brodés, ou leurs immenses couvertures carrées qu'ils drapent à l'antique autour de leur corps. Quant à la population indigène, le vêtement ordinaire est une chemise de coton blanc ou de toile bleue qui tombe jusqu'à mi-jambe. Les Turcs et les Grecs portent le costume national, mais parmi tant de costumes divers, brille par sa majestueuse richesse celui des Arabes de l'Yémen, qui portent de longs et amples vêtements de soie, avec de riches cachemires en guise de ceinture et sur la tête un immense mouchoir de soie jaune et rouge à longs effilés de cordonnets et de passementerie, qui flotte sur le dos et les épaules et autour duquel ils roulent un turban de mousseline blanche. Un riche poignard est passé à la ceinture, un magnifique sabre et une petite giberne dorée sont attachés aux épaules par des cordons de soie.

Toutes ces populations de race arabe ont une taille au-dessus de la moyenne, sèches et nerveuses, le teint plus ou moins bronzé, la barbe courte et rare, les traits maigres et expressifs, les yeux un peu farouches et des dents d'une blancheur éclatante. D'autres races plus ou moins mêlées de sang nègre passent au noir de jais, enfin les vrais nègres, malgré leurs jambes et leurs faces de singe, sont, par la

douceur de leurs mœurs et leur politesse, la race la plus intéressante de l'Égypte.

Les femmes indigènes du peuple s'habillent d'une longue chemise de toile bleue, ouverte sur la poitrine, bras et jambes nues; sur la tête est jeté un voile de la même étoffe qui pend derrière jusqu'aux talons; elles portent au cou, aux poignets, à la cheville, aux oreilles une infinité de bijoux de cuivre ou d'argent; quelques-unes portent de plus un anneau à la narine gauche et toutes sont tatouées de bleu aux mains, aux bras et au menton. Plusieurs ont conservé l'usage du voile qui est une pièce de coton noir suspendue au-dessous des yeux par une quantité de chaînettes de métal s'attachant au sommet de la tête et derrière les oreilles. Pour les plus jeunes on en trouve qui, sans être précisément jolies, ont un air intéressant avec leur teint pâle ou bronzé, leurs grands yeux noirs et leur bouche délicate : ce sont de petites femmes à l'air un peu souffrant et à l'expression langoureuse ; elles sont sveltes, bien prises, avec des pieds et des mains d'une coupe exquise et une grande élégance de pose. Mais avant d'atteindre vingt ans, jolies et laides ressemblent à de laides vieilles sorcières, et on voit tous les enfants nourris par d'horribles créatures que l'on croirait leurs bisaïeules. Les femmes grecques, même d'une classe aisée, se revêtent à peu près comme les femmes turques et ne sortent que voilées. Non contentes de cela, elles s'affublent d'une telle quantité de vêtements qu'on ne distingue plus ni forme, ni membres, et une vaste pièce de soie noire qui enveloppe le tout, y compris la tête, leur donne l'air de ballots de marchandises.

Ce qu'il y a à voir à Alexandrie est donc plutôt la population que la ville elle-même, qui n'offre rien de bien saillant, étant dépourvue de monuments anciens et modernes. Son importance au temps de l'éclat de la domination arabe était si peu de chose qu'on n'y voit ni belles mosquées, ni fontaines, ni belles sépultures, ni rien en un mot de ce qui fait l'ornement

des villes orientales. Il n'y a pas même de bazars ; les boutiques sont établies dans les habitations comme en Europe.

La température à Alexandrie était magnifique et j'achevai, par un repos d'un mois, de me remettre de toutes mes fatigues. Ma santé était devenue excellente et je pus me mettre peu à peu au régime des légumes qu'on a toute l'année en abondance, tandis qu'à Rhodes et en Crète je devais manger exclusivement de la viande, ce qui, dans ces climats, est pour un Européen un régime déplaisant et peu sain. Les oranges se vendent à vil prix et les bananes sont un bon fruit et un mets nourrissant ; quant aux dattes, qui sont la moitié de la nourriture du peuple, on n'en trouvait en cette saison que de sèches. On peut se nourrir à peu de frais de fruits secs et de pâtes diverses qui se vendent au marché, mais la malpropreté des Arabes rend généralement rebutants les comestibles qu'ils exposent en vente. . . . . .

J'étais néanmoins contrarié de prolonger mon séjour à Alexandrie à cause de la cherté et du luxe qui règnent dans cette ville comme dans toutes les villes maritimes de l'Orient : Smyrne, Constantinople, Alexandrie, Beirout. On y veut vivre absolument comme dans les capitales de l'Europe, mais comme le pays ne fournit rien de ce qu'il faut pour cela, tout doit être apporté de France et d'Angleterre, ce qui fait hausser tellement les prix de toutes choses qu'il est plus coûteux d'y vivre qu'à Paris, tandis que dans les localités moindres, où l'on vit nécessairement à la mode du pays, tout est à bon marché, surtout en Égypte où règne une abondance extraordinaire. Partout à l'intérieur on peut vivre avec un cheval en ne dépensant pas plus de deux francs par jour....

Le 19 mars de Pruyssenaere était au Caire. La préoccupation générale des savants avec lesquels il entra en relation dans la capitale de l'Égypte était alors la recherche des sources du Nil. Voyageant au gré de sa fantaisie, notre voyageur se décida à choisir ce but nouveau avec l'espoir d'illustrer son nom. Sa résolution fut bientôt prise, car dès le 30 mars il écrit à sa sœur : — « Je renonce à ma vie errante et je suis décidé

à aller me fixer à Khartoum..... » — Dès lors toute sa préoccupation est de préparer ce grand voyage, de vaincre la résistance que lui oppose sa famille justement effrayée d'une entreprise si hardie. Nous ne devons donc pas nous étonner de trouver peu de détails dans ses papiers au sujet de son séjour au Caire. Cependant dans une lettre du 20 août 1856 il nous donne quelques renseignements sur cette ville.

Avant de quitter le Caire je veux vous dire quelques mots sur cette ville.... Dernièrement j'entendais un Français, qui disait dans son admiration: C'est la ville des *Mille et une Nuits!* et il avait raison. Ce n'est pas à l'extérieur l'aspect magique de Constantinople, dont les collines couronnées de coupoles et d'ombrages se mirent dans les flots bleus ; la ville se cache derrière un immense rideau de verdure qui ne laisse apercevoir que les édifices de la citadelle, située sur un petit plateau de roc et dominée par la blanche mosquée de Méhémet-Ali aux minarets élancés. Mais sitôt que l'on entre dans la ville, dont les rues étroites et bordées de maisons hautes et sombres, dont les étages successifs, bâtis en surplomb, se rapprochent par le sommet et forment une demi-ombre et une fraîcheur entretenue par des arrosements continus, on est frappé de l'originalité et du luxe prodigieux de l'architecture arabe qui se répand avec profusion sur toutes les parties des édifices, et surtout sur ces balcons fermés ou *moucharabys* qui closent chaque fenêtre.

A chaque pas on a la surprise d'une fontaine ciselée comme un objet d'orfèvrerie, d'un portique couvert aux lambris peints et dorés, d'une élégante école arabe où les enfants psalmodient le Coran, d'une de ces quatre cents magnifiques mosquées, léguées au Caire par le luxe des sultans. Un grand nombre de ces mosquées dépassent en beauté et en luxe d'architecture tout ce que j'ai vu ailleurs et toute idée qu'on peut se faire. C'est au Caire qu'on doit étudier dans sa splendeur l'architecture arabe, dont les Alcazars, l'Alhambra et la mosquée de Cordoue ne sont que de faibles échantillons.

Un grand nombre de mosquées datent des premiers siècles de l'islamisme, ou sont bâties sur le plan adopté à cette époque.

Elles consistent en une vaste cour encadrée d'un double ou triple portique, qui se développe du côté Est en un vaste hypostyle de huit ou neuf rangées de colonnes, supportant un plafond lambrisé. Ce plan joint une grande simplicité à un effet imposant. Telles sont les mosquées célèbres d'Amrou, le conquérant de l'Égypte, du sultan Ahmed-ben-Touloun et du calife El-Hakem, la plus belle du Caire, signalée au loin par deux gigantesques et prodigieux minarets semblables à des tours de forteresse.

Les édifices du XII^e^ au XIII^e^ siècle construits par les sultans Mamelouks se couronnent de coupoles et de minarets aux formes les plus fantastiques, les murs se revêtent sur toutes leurs parois d'arabesques et de découpures les plus compliquées, où la fantaisie arabe se livre à toute sa fougue. Le pavement et le revêtement intérieur se composent des porphyres, des granits et des albâtres les plus précieux, arrachés aux édifices de l'ancienne Égypte : l'autel, la chaire à prêcher, les tribunes sont de cyprès ou d'ébène incrusté de nacre, d'argent, parfois les portes sont d'argent ciselé. A ce deuxième genre appartient la mosquée de Barkouk, aussi nommée de Kalaoum, réputée du style le plus pur, mais surtout celle d'El-Kansouh-Ghori, l'avant-dernier des sultans égyptiens, la plus riche et la plus élégante des mosquées que je connaisse.

L'époque turque où le Caire cessa d'être capitale et qui date de 1517, n'a produit aucun édifice jusqu'à Méhémet-Ali, qui a construit, au moyen d'énormes blocs d'albâtre oriental, la belle mosquée de la citadelle qui dépasse toutes les autres en étendue et en luxe de matériaux, mais qui offre un contraste déplorable avec les anciens édifices par son manque de style ; le plan adopté est celui des mosquées turco-byzantines de Constantinople, dont les minarets simulent de prosaïques chandeliers avec leurs éteignoirs. C'est dans cette mosquée que Méhémet-Ali repose dans une sorte de chapelle de bronze.

Deux autres mosquées appartenant à l'époque antique jouissent d'une grande célébrité : — Celle des Hassanein ou Hassan

et Hussein, fils d'Ali et petit-fils de Mahomet le prophète. C'est le lieu le plus vénéré du Caire et on ne porte nul musulman au cimetière sans l'avoir présenté dans son cercueil, devant le voile vert qui dérobe à la vue les deux tombes sacrées. — L'autre est celle appelée El-Azhar, la superbe, où est établie l'école la plus réputée de l'islamisme. Dans la vaste cour pavée de marbre sont couchés par terre, réunis en petits groupes, quelques centaines d'élèves venus de tous les points du monde musulman, et dont la plupart sont des veilliards blanchis qui ont fait de l'étude la carrière de toute leur vie. Les sages de l'islam circulent parmi les groupes, répondant aux demandes de renseignements qui leur sont faites. Les étudiants confèrent entr'eux, d'autres se livrent à une méditation extatique entre la pipe chargée de *hatchich* et la somnolence de la sieste. Le vaste parvis est entouré de petits logements pour les élèves. On les voit dans toutes les dépendances et jusque dans la mosquée même, se livrer à leurs occupations privées, faire leur cuisine, leur toilette ou étendre leur tapis pour la sieste. C'est le tableau le plus original qu'offre le Caire.

Après les mosquées on peut admirer la citadelle et le passage où périrent les mamelouks, ainsi que le puits célèbre de Saladin, dit puits Joseph, œuvre d'un grandiose prodigieux; c'est une immense citerne creusée dans le roc vif et entourée jusqu'au fond d'une rampe en spirale qui permet aux hommes et aux bêtes de charge, de descendre à 240 pieds de profondeur.

Au pied de la citadelle est une belle place dite Romeïleh, entourée de beaux édifices et sur laquelle se développe la plus gigantesque des constructions du Caire, la mosquée du sultan Hassan.

La partie des murs qui s'est conservée offre dans les portes de la Victoire et de la Conquête deux spécimens admirés de l'architecture militaire. Dans le centre de la ville une autre porte dite Bab-Zoaile appartient à une enceinte plus antique aujourd'hui disparue, et jouit d'une célébrité funèbre; c'est à

cette porte que fut cloué par ordre du Sultan Selim, Touman-Bey, le dernier des rois mamelouks.

Voilà pour la ville ancienne : cette énumération incomplète peut donner une idée de la magnificence de la capitale de l'Égypte. Comme ville moderne le Caire est peu intéressant : Alexandrie absorbe tout, le Caire n'a gagné qu'un bout de rue nouvelle et une vaste place plantée d'arbres dans le genre du Parc de Bruxelles.

Les environs du Caire sont aussi beaux que ceux d'Alexandrie sont laids. Enserrée par le désert au nord et au sud, adossée au plateau crayeux et désolé de Mokatour, vers l'est, la ville regarde du côté de l'ouest vers le Nil, la plus riante plaine que l'on puisse voir. Ce ne sont que champs verdoyants, superbes jardins, maisons de campagne, plantations de palmiers, larges promenades d'acacias et de sycomores qui forment une ombre impénétrable. Sur le Nil la ville possède deux immenses faubourgs : Boulak et le Vieux-Caire. Dans le cours du fleuve des îles enchantées couvertes de palais et de jardins et en face du Vieux-Caire, le bourg d'El-Gizeh d'où l'on se rend aux Pyramides.

Outre la course aux Pyramides situées sur le plateau libyen à la limite du désert, on peut aller en remontant la rive gauche du fleuve à Aboukir, à Sakkara et à Dahchour, où sont d'autres groupes de pyramides et à Menfun, où gisent les restes de Memphis.

En descendant au contraire le fleuve sur la rive droite on trouve à une lieue et demie du Caire, Héliopolis avec son bel obélisque et le sycomore de la sainte Vierge, à l'ombre duquel reposa, dit-on, la sainte Famille. Au Vieux-Caire est une petite enceinte romaine, aujourd'hui habitée par des chrétiens ou des Coptes, qui montrent la maison de la Sainte-Famille, servant de chapelle, mais je crains que ces pieux souvenirs soient apocryphes et servent seulement à soutirer les aumônes du public.

Au nord et au sud du Caire sont les vastes nécropoles des

dynasties qui ont régné en Egypte au moyen âge : c'est un spectacle extraordinaire que celui de ces deux cents mosquées et d'une myriade de chapelles, bâties pour les morts au milieu du désert, où pas un brin d'herbe ne pousse dans le sable, où nul bruit de pas humains ne trouble le silence. La plupart de ces édifices abandonnés comme une nouvelle Pompéi ne le cèdent pas en magnificence à ceux du Caire même.

Le désert offre à l'amateur de géologie les échantillons les plus curieux de pétrifications et surtout la vallée de l'Égarement ou de la Forêt pétrifiée, dont le sol est jonché de troncs d'arbres transformés en pierres. Je ne manquais pas un jour de faire ma promenade dans le désert ou sur le plateau de Makattam, d'où la vue s'étend à l'infini sur le cours du Nil qui traverse comme un ruban d'azur, bordé de vert sur les rives, l'immense océan de sable.

Suez. Enfin je me suis rendu à petites journées à Suez, le long d'une nouvelle route bordée de bons hôtels, afin de jeter un coup d'œil sur ces lieux que le personnel de l'isthme rendra bientôt célèbres. . . . . .

Parti du Caire le 20 août 1856, le voyageur remonte le Nil jusqu'à Khartoum et revient au Caire le 25 mars 1858, quelque peu découragé et incertain sur ses projets d'avenir. Toujours préoccupé d'un nouveau voyage au Sud et voulant utiliser quelques mois de loisir, il se décide à réaliser son projet toujours ajourné de voyage en Terre Sainte. Nous n'avons malheureusement sur ce voyage que quelques notes fugitives que nous extrayons de sa correspondance.

Jérusalem, 12 mai 1858.

Palestine. Après avoir si souvent formé le projet de visiter Jérusalem, j'aurais regretté d'avoir passé près de la Palestine sans faire un voyage si plein d'intérêt, d'autant plus qu'ayant acquis la connaissance de l'arabe et du mode de voyager en pays arabe, je puis m'en tirer à peu de frais, ce qui n'est pas le cas des voyageurs ordinaires ayant recours à un drogman

qui non seulement les rançonne, mais encore les laisse rançonner par les autres.

J'ai fait en cinq jours le voyage du Caire à Damiette et en cinq autres jours la traversée de Damiette à Jaffa, où j'ai passé une nuit au couvent des franciscains, selon l'usage qui veut que les voyageurs aillent s'héberger dans les couvents. Le jour suivant j'allai coucher à Ramla à quatre heures de Jaffa et aujourd'hui dans l'après-midi je suis arrivé à Jérusalem, où je suis installé au couvent des franciscains de Terre-Sainte.

C'était la veille de l'Ascension, et j'appris qu'à l'occasion de cette fête, les musulmans permettent aux chrétiens des différentes sectes d'officier dans la mosquée qu'ils ont sur le sommet de la montagne des Oliviers, à l'endroit où le Christ fit son ascension. Je fis immédiatement cette promenade et vis le spectacle assez peu édifiant d'un concours de gens de toute espèce, de toutes sectes et de toutes nations, jusqu'aux femmes de mauvaise vie, riant, buvant, mangeant dans la cour de la mosquée tandis que les prêtres officiaient dans une petite chapelle au centre de la cour. Cette cour était pleine de tentes, les unes servant de logement, les autres de chapelles où, on avait érigé des autels pour les diverses sectes. Au milieu de tout cela un café en plein vent, où l'on servait des narguilés, des échoppes de marchands de dattes et de pois chiches. Demain ce sera pis encore, car c'est le jour des Grecs qui ne font jamais un office sans scandale.

De retour au couvent à la fin du jour, j'allai souper au réfectoire où je me trouvai en tête à tête avec une religieuse franciscaine, servie par un frère capucin, après quoi je remontai dans une fort jolie chambre d'où je vous écris. Ce couvent est un vaste et bel édifice, parfaitement tenu et les honneurs en sont faits avec la plus grande politesse par les religieux.

Après avoir consacré quelques jours à visiter Jérusalem et les environs, je fis une rapide excursion en Syrie en passant successivement par Tibériade, Damas, les ruines de Balbek,

le mont Liban, Tripoli, Beirout, Sidon, Tyr, Acre, le Carmel, Jaffa, Ascalon, Gaza, pour retourner au Caire par le désert. . . . . .

Bethléem, 25 mai 1858.

. . . . . La vie en Syrie est moins chère qu'en Europe, mais plus chère qu'en Afrique; si je reste ici encore quelques semaines, c'est uniquement pour n'avoir pas passé si près de tant de lieux célèbres sans les avoir vus; sinon je serais reparti depuis longtemps, car la facilité de vivre en Nubie, la douceur du climat, l'aménité des relations avec les indigènes me donnent le mal du pays depuis que j'ai quitté cette contrée, et j'ai hâte d'y retourner . . . . .

Je voudrais envoyer à ma mère quelque souvenir des lieux saints; on peut sous ce rapport trouver ici des objets très beaux et très curieux, chargés de tous genres de bénédictions et ce à des prix modérés. La difficulté est de les envoyer. Le mieux est de les laisser ici jusqu'à ce qu'un voyageur, un pèlerin ou un religieux parte pour la Belgique, ce qui a lieu chaque année, et qu'il veuille bien s'en charger...

Damas, 17 juin 1858.

..... Je suis arrivé il y a quelques jours à Damas, et probablement je m'y arrêterai quelque temps, car la ville et les environs sont très agréables. Quand on voyage depuis longtemps on éprouve le désir de se donner deux ou trois semaines d'arrêt dans une ville qui plaît.....

Jérusalem. Le voyage de Palestine ne se comprend qu'avec un but exclusif de dévotion. Sous tous les autres rapports le pays est désagréable, sans pittoresque ni intérêt de curiosité quelconque. La tradition n'a conservé que le souvenir des lieux bibliques ou de ceux de l'Évangile, sans que même il y ait des pierres éparses auxquelles se puisse rattacher un fait..... On vous montre simplement un endroit et l'on

vous dit : « C'est ici que ..... » S'il y a quelque édifice, il n'a rien de commun avec le souvenir que vous cherchez ; c'est une mosquée ou un tombeau de derviche. Ce défaut de restes qui puissent au moins matérialiser le passé n'est pas compensé par le paysage monotone, aride et sans grandeur, si l'on en excepte la mer Morte.

Les habitants habitués à vivre de l'exploitation des nombreux pèlerins, sont rapaces et désagréables, de sorte qu'il n'y a nulle bonne relation à nouer avec eux, mais au contraire des discussions et des querelles sans fin. Les voyageurs qui ignorent l'arabe et qu'accompagnent les drogmans s'en aperçoivent moins, mais faisant mes propres affaires, je puis en apprécier tous les désagréments. Aussi les voyageurs de Terre Sainte sont-ils généralement désappointés ; en Europe ils se gardent néanmoins de le dire, parce qu'au retour d'un voyage on n'aime pas à paraître désenchanté, mais ils le disent bien ici.

Il n'y a guère que l'église du Saint-Sépulcre qui mérite quelque attention dans toute la Palestine, encore a-t-elle été déparée par des reconstructions ou des réparations inintelligentes. On a fait tout ce qu'on a pu pour éveiller les souvenirs en recouvrant partout de pavements, de lambris, d'ornements sans goût, les lieux vénérés par les fidèles, qui aimeraient mieux sans doute y voir la place historique dans sa simple et vraie nudité ; ainsi on ne voit réellement ni Saint-Sépulcre, ni Calvaire, ni trace de croix, ni quoi que ce soit, mais des constructions ou des lambrissages de mauvais style. Il paraît qu'il a fallu en agir ainsi pour soustraire les lieux saints à la piété des pèlerins qui, à force d'en enlever des fragments, auraient fini par les détruire, mais en faisant ce qu'on a fait c'est tout comme s'ils n'existaient pas.

Jérusalem qui est pour les chrétiens, les musulmans et les juifs une cité sainte, a néanmoins un caractère tout autre que religieux, et je crois qu'il faut une grande force de contemplation intime pour y trouver le recueillement. Les vingt-cinq

ou trente sectes, religions ou rites, établis autour des saints lieux qu'ils se disputent par l'intrigue et par la violence, sont un spectacle continuel et des plus désolants. Tous vont faire leurs cérémonies aux mêmes endroits, chacun à ses heures et quelquefois tous ensemble, s'entrecroisant, se disputant et souvent se battant; de sorte qu'il faut à tout instant l'intervention de la police turque pour mettre ordre. Cela a presque toujours bien plus l'air d'une foire que de toute autre chose. Ajoutez les tours de bateleurs que les Grecs et autres schismatiques d'Orient offrent à leurs crédules pour faire croire aux miracles et soutirer l'argent des sots, les simagrées et les concussions sans nombre, les trames de sectes à sectes, les intrigues des consulats qui font servir la religion de prétexte à la politique, le stupide fanatisme des sectes d'Orient, le protestantisme qui distribue ses bibles par l'intermédiaire des agents consulaires et achète à prix d'argent la conversion des derniers misérables, pour pouvoir en faire parade, vous aurez le tableau de Jérusalem.

Quant à la ville elle-même, elle est assez propre pour une ville d'Orient, bien bâtie, bien tenue et n'a pas cet aspect d'abomination de la désolation que lui prêtent les écrivains qui recherchent moins la vérité que les couleurs frappantes pour leurs tableaux. Ce qui rend la ville ennuyeuse et triste, ce n'est pas la ville elle-même, mais l'égoïsme isolé et les haines, les intrigues qui sont la vie de ses habitants.

Il est fâcheux de devoir le dire, le catholicisme des nations civilisées de l'Europe est loin d'être représenté d'une manière convenable à Jérusalem par les capucins qui ne sont pas, je crois, les religieux les plus éclairés parmi les ordres religieux. Ce sont presque tous des Italiens ou des Espagnols, et l'on sait que le clergé de ces pays est loin d'avoir les lumières et le décorum du nôtre, par exemple; ce sont généralement des hommes de basse extraction, d'une éducation commune et d'une ignorance complète. Ils ont la bonne intention de recevoir de la manière la plus hospitalière les pèlerins, mais il

faudrait d'avantage pour donner aux populations du Levant une haute idée du clergé européen. Quelques prêtres français qui sont autour du patriarche latin font exception, seulement ils sont en petit nombre, ne desservent aucune église et sont très peu en rapport avec la population. Il est très regrettable que les jésuites qui sont en général des hommes bien élevés et instruits, à la hauteur du meilleur monde, ne soient pas en Palestine au lieu des capucins. Je suis persuadé que leur présence produirait sur toute la population le meilleur effet ; tous les prêtres éclairés de la Palestine sont de cet avis.

Le patriarche latin, auquel je fis une visite, est un homme de la plus haute distinction, de connaissances très étendues, qui a une longue expérience de l'Orient et parle toutes ses langues. C'est un Génois, Mgr. Valerga. Mais ses moyens et son influence sont restreints, surtout par les capucins, qui, indépendants du patriarcat, le voient d'un air jaloux, refusent de s'unir à lui pour conserver leurs paroisses et leurs ouailles dans un esprit d'amour-propre mal entendu dont le patriarche et les missionnaires de la Propagande se plaignent amèrement, parce qu'ainsi toute possibilité d'apostolat leur est enlevée.

Les capucins seraient plus excusables, si, accaparant l'apostolat de la Palestine pour eux seuls, ils cherchaient au moins à l'exercer convenablement ; mais ils sont à ce sujet d'une telle négligence qu'il n'y en a pas un sur dix qui sache un mot d'arabe, seule langue parlée dans le pays par les gens de toutes les religions. C'est donc parfaitement comme s'ils n'y étaient pas. Le voyageur qui a des rapports forcés avec eux, regrette de ne trouver dans leurs vastes et nombreux couvents pleins de religieux, ni une bibliothèque ni un homme instruit, ni quelqu'un à qui il puisse demander un renseignement même sur l'histoire ou les antiquités religieuses du pays. Des prêtres français et autres, voyageurs comme moi, avec lesquels je me suis trouvé ont éprouvé les mêmes impressions que moi . . . . . .

J'ai appris qu'entre Beirout et la Belgique il y a des relations commerciales assez fréquentes. J'ai pris quelques objets de dévotion du couvent du Saint-Sépulcre que j'ai remis à mon passage à Beirout à M. de Turck, consul de Belgique, qui vous les expédiera par un navire en partance pour Anvers. J'y ai joint quelques photographies, mais je n'ai pu y ajouter aucun dessin, car il n'y a rien à dessiner sur les lieux consacrés par l'histoire sainte . . . . . .

La Syrie, au contraire de la Palestine, est un pays on ne peut plus pittoresque, avec de superbes montagnes et de magnifiques vallées. J'ai fait le voyage de Beirout à Damas en traversant l'Anti-Liban et le Liban. Le Liban est d'une beauté unique; ses flancs sont couverts jusqu'à une grande hauteur de riches plantations de vignes, de mûriers et d'oliviers; partout des jardins d'orangers et de grenadiers, des torrents dont le lit est masqué par des myrtes et des lauriers roses en fleurs. Plus haut sont de belles forêts de pins et plus haut encore des sommets neigeux. Entre le Liban et l'Anti-Liban est la belle vallée de la Coelé-Syrie entourée de majestueuses montagnes qui en font un des plus beaux sites que j'aie vue.

Damas. Damas est une ville immense de 250,000 âmes, parmi d'énormes vergers de toutes variétés d'arbres fruitiers; elle présente un magnifique aspect quand on l'aperçoit, ainsi que sa plaine immense et sans borne vers l'Est, des sommets de l'Anti-Liban..... Je n'ai jamais rien vu de comparable au luxe de ses maisons dans aucune ville d'Europe ni d'Orient. A l'extérieur elles paraissent misérables; elles sont bâties de briques crues et platrées avec de la boue, sans fenêtres ni ornements. Mais à l'intérieur on trouve presque toujours une belle cour en marbre blanc, pavée de mosaïque, avec de riches parterres, et au milieu une vigne avec jet d'eau. Les salons donnent sur cette cour et sont éblouissants de marbres, de glaces, d'arabesques dorées, depuis le pavé qui est de fine mosaïque jusqu'au plafond qui imite l'effet d'un riche châle de Perse. Le bazar de Damas, aussi grand que tout Bruges, est formé

de belles et larges galeries couvertes où il fait constamment frais, et où l'on voit le spectacle du mouvement considérable d'une foule pittoresque du Levant ainsi que de riches étalages. La vue de Damas seule mérite un voyage en Orient.

Autour de la ville on trouve d'admirables promenades, toutes plantées de jardins et arrosées d'une quantité de rivières et de ruisseaux.....

Je rencontrai Abd-el-Kader à Damas. Nous nous fîmes des adieux assez mélancoliques, car selon toute probabilité nous ne nous reverrons plus.....

D'ici à peu de jours je ferai une excursion vers Balbek et les Cèdres, mais j'attends que j'aie trouvé une occasion pour acheter une couple de chevaux. Avec deux chevaux, un pour moi et un pour mon domestique, et un chameau portant ma tente, mon lit et mes effets, je voyagerai à moindres frais. ..... Je compte me rendre à Tripoli et de là je retournerai en Égypte en longeant la côte de Syrie qui offre beaucoup de points d'un haut intérêt.....

(..... 1858 ?)

Damas est l'un des points de passage les plus importants des pèlerinages d'Orient.

La loi impose à tout musulman qui n'en est point légitimement empêché, de faire le pèlerinage de la Mecque, mais déclare aussi sacrilège, quiconque se met en route pour la ville sainte avant d'avoir acquitté ses dettes; aussi voit-on des pauvres turcs, car les plus pauvres sont partout les plus attachés à leurs pratiques religieuses, travailler des années pour payer leurs dettes et amasser un pécule de 6000 piastres au moins que doit leur coûter le pèlerinage. Ils abandonnent tout alors pour le périlleux voyage, où tant de pèlerins périssent dans le désert d'Arabie avant d'avoir contemplé la ville sainte ! Et souvent ceux qui sont revenus se remettent au travail dans le seul but de pouvoir recommencer le pèlerinage quelques années plus tard.....

Les Grecs aussi, surtout ceux de la plus basse classe, tiennent

beaucoup à faire le pèlerinage de Jérusalem pour obtenir le titre glorieux de *Hadji ;* ils se ruinent, s'endettent et commettent des escroqueries de tous genres pour en faire les frais, différant en ce point des Turcs.... Ils se rendent de tous côtés en Palestine vers l'époque de la semaine sainte, mais la bande principale est celle du Nord de la Roumélie, augmentée des pèlerins russes et de ceux du Nord de l'Asie Mineure ; celle-ci se réunit à Brousse et se rend à Jérusalem par voie de terre. On fait une bourse commune; chacun verse 4 ou 5000 piastres entre les mains des popes directeurs de la caravane. Cependant le pèlerinage revient beaucoup plus cher aux pauvres gens, car outre les dépenses que leur zèle religieux leur fait faire en Palestine pour toutes sortes de pratiques de dévotion, ils sont indignement exploités par le méprisable clergé de leur secte.

Une des pratiques de leur pèlerinage consiste à se rendre en masse et sous la conduite d'une escorte fournie par l'autorité turque, à Jéricho dans le désert et sur les rives du Jourdain, où ils vont se baigner.

La Palestine est assez riche de souvenirs émouvants pour que l'on puisse se dispenser d'y débiter une infinité de fables aux pauvres pèlerins, mais les popes ignorants et stupides ont presque partout remplacé par de plates inventions, la touchante simplicité des faits évangéliques. Ainsi ils enseignent aux Hadji qu'à peu de distance de Jérusalem est située la Galilée, pays où *la terre a le goût de la viande,* où *les arbres sont de sucre candi,* et où *coulent deux rivières, l'une de lait, l'autre de vin.* Je demandai à un Hadji pourquoi les popes ne conduisaient pas les pèlerins en cet endroit; il me répondit parce qu'il est tellement infesté de brigands qu'on ne saurait le traverser. Ailleurs on fait voir aux Hadji une plaine semée d'une infinité de cailloux. — Jésus, dit-on, passant par cette plaine, aujourd'hui stérile, mais alors cultivée, vit un paysan qui semait des pois chiches. — « Que sèmes-tu là dans ce champ? » lui demanda le Christ. — « Je sème des cailloux » répondit le

paysan. — Eh bien, puisque tu sèmes des cailloux, tu récolteras des cailloux ! » répliqua le Christ. — En effet le champ produisit une moisson de cailloux et depuis il est devenu stérile. Les Hadji ne manquent pas de se remplir les poches de ces cailloux miraculeux. Je ne dirai rien du célèbre feu sacré ni des autres miracles exploités par les popes grecs à Jérusalem.....

Les Hadji rapportent tous de Jérusalem de grands tableaux à compartiments, peints sur toile, dans le style de l'Église grecque qui s'est peu écartée de la tradition byzantine. Le sujet principal qui occupe le grand compartiment du milieu représente quelque fait religieux du choix du pèlerin qui le fait exécuter, et une inscription rappelle son nom et l'époque de son pèlerinage. Les autres compartiments représentent les saints lieux, des scènes tirées de l'Évangile, ou les histoires légendaires des principaux saints de l'église grecque, histoires dans lesquelles des diables crochus aux doigts armés de griffes et aux pieds fourchus ne manquent jamais de jouer le principal rôle. Des inscriptions mêlées aux personnages et des paroles qui sortent de leur bouche sur des banderoles servent d'explications . . . . . .

Hamath, 20 juillet 1858.

..... Je compte me diriger d'ici sur Tripoli, puis je m'embarquerai à Jaffa pour regagner le Caire par l'isthme de Suez. Je choisis cette route comme la plus économique.....

Le 16 septembre 1858 notre voyageur était rentré au Caire.

Afin de permettre de juger l'importance qu'il faut attacher aux appréciations du voyageur, il n'est pas hors de propos de reproduire une lettre qu'il écrivait de Malte en 1861 après un court voyage à travers de l'Italie et qui résume les impressions qu'il recueillit dans ce pays :

Malte, 6 juillet 1861.

..... J'ai tant d'occupations de tous genres que je ne sais

plus au juste d'où je vous ai écrit ma dernière lettre; de Marseille ou de Rome.... Profitant des correspondances et des facilités de débarquer, j'ai passé une semaine à Rome que j'ai très bien vu ainsi que tous les environs, grâce à mon habitude de faire rapidement un voyage, me levant à quatre heures du matin et courant sans interruption jusqu'au soir. Depuis Marseille jusqu'à Rome j'ai voyagé en compagnie de deux prêtres belges : M. Knaden, curé de St.-Pierre, à Huy, et M. Wynants, curé de Moha, près de Huy. Le premier est un homme très instruit et de très bon ton dont la compagnie m'a été fort agréable.....

Gênes, Livourne, Pise, Florence, sont des villes parfaitement tenues et qui paraissent bien administrées. Le Nord de l'Italie est en général fort bien. Malheureusement à partir de Civita-Vecchia c'est tout le contraire. Ce qui impressionne désagréablement les étrangers c'est l'abus de la police dans les États Romains, abus qui contribue à désaffectionner les populations. Depuis le moment où l'on met le pied à terre on ne cesse d'être entouré de gendarmes, de *policemen*, d'espions qui avec la multitude de mendiants, d'estropiés, de filous et de cicerone vous font un perpétuel et insupportable cortège. On ne peut bouger d'un pas sans exhiber son passeport, faire viser, obtenir des permis, etc., un vrai régime de galère. A aucune station de chemin de fer on ne délivre de billets sans présentation de passeport ou d'une autorisation de police. La douane que l'on trouve à chaque pas est une autre tracasserie, et tout cela administré comme en plein moyen âge.....

Rome est une ville horriblement sale et mal tenue, sauf le *Corso* et la rue *del Babuino*, qui encore ne valent pas les beaux quartiers d'Anvers par exemple ; sauf une vingtaine de palais princiers, la ville est plutôt laide que belle. Il y a une profusion d'églises, mais trois ou quatre seulement sont remarquables : St.-Pierre, Ste.-Marie majeure, St.-Jean de Latran, et St.-Paul hors des murs. Elles le sont plus par la proportion gigantesque et l'extrême rareté des marbres que

par le style qui est médiocre et loin des effets religieux de nos cathédrales gothiques. St.-Paul hors des murs, bâti sous Grégoire XVI et Pie IX, presque aussi grand que St.-Pierre et moins chargé d'ornements, est en somme celle que je préfère. L'immense quantité d'autres églises en style des XVII[e] et XVIII[e] siècles, ressemblent plus ou moins à Ste.-Walburge, au Finistère de Bruxelles et à toutes les églises des jésuites.

Rome a de belles ruines, surtout le *Colisée* et le Panthéon qui sont uniques au monde. En somme il est resté relativement peu de chose de l'ancienne capitale du monde et plusieurs villes que j'ai vues en Asie Mineure, Hiérapolis, Laodicée, Cremina, Sagalamus sont sous le rapport des ruines très supérieures à Rome, parce que ces villes étant restées solitaires on n'en a pas utilisé les matériaux pour des constructions plus modernes. A plus forte raison, Athènes, Balbeck et Thèbes sont beaucoup plus remarquables au point de vue des monuments antiques.

Ce que Rome a d'unique, ce sont ses musées : le musée des antiques du Vatican et celui du Capitole, où sont l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, l'Antinoüs, le Torse, l'Apollon Sauroctone, la Vénus Anadyomène, les Discoboles, le Persée, le Gladiateur mourant, sont ce que j'ai vu au monde de plus beau, le tout parfaitement disposé dans de magnifiques et immenses galeries. Le musée de peinture a peu de tableaux, mais tous des plus beaux : des Raphaël, des Pérugin, des Corrège, des Guido Reni, des Fra Angelico. Tout près sont les loges et les fresques de Raphaël et la chapelle Sixtine peinte par Michel-Ange où est le fameux Jugement dernier. Il y a sur un petit espace bien des choses à admirer.

Le Vatican a encore d'autres musées : le musée hébraïque, le musée égyptien, le musée des tapisseries, la bibliothèque, le tout bien entretenu. Il n'y a que le Vatican et quelques tableaux disséminés dans les églises qui valent le voyage de Rome, mais certainement ils le valent bien dix fois.

La campagne de Rome, à quatre ou cinq lieues autour, est

une triste plaine aride et peu habitée. Les montagnes qui entourent cette plaine depuis les monts Albains jusqu'au mont Soracte, sont tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus pittoresque, surtout les innombrables cascades de l'Ario près de Tivoli. Les villes Albano, Frascati, Palestrine et Tivoli, sont insignifiantes et horriblement malpropres.....

Après Rome ce qui m'a plu davantage c'est Pise, où sont rassemblées la cathédrale, la tour penchée, le baptistère et le Campo-Santo, quatre des plus beaux édifices que je connaisse et qui se touchant, forment un ensemble des plus grandioses.

Naples n'a que son panorama et le musée Bourbon. La Chiaja et la rue de Tolède ne peuvent être célèbres qu'en comparaison des autres rues qui sont comme des antres infects.

Messine ne signifie rien.

Le Vésuve et l'Etna donnaient à peine une imperceptible fumée, par contre le Stromboli était magnifique. Toute la nuit il nous éclairait comme un phare gigantesque..... .....

Table des Matières.

Pages.

CHAPITRE I. LA GRÈCE 1

Départ de Marseille (1854). — Malte. — Ile Cérigo. — Syra. — Le Pirée. — Athènes. — Sunium. — Égine. — Salamine. — Éleusis. — Mégare. — Isthme de Corinthe. — Corinthe. — Sicyon. — Némée. — Mycènes. — Argos. — Lerne. — Tyrinthe. — Nauplie. — Épidaure. — Spezzia et Hydra. — Athènes. — Les Cyclades. — Chios. — Tchechmeh Smyrne.

CHAPITRE II. SMYRNE 47

CHAPITRE III. CONSTANTINOPLE ET BROUSSE . 84

Dardanelles. — Gallipoli. — Constantinople. — Bosphore. — Brousse.

CHAPITRE IV. L'ASIE MINEURE ET LES ILES . . 147

Mételin (Lesbos île). — Aïvali (terre ferme). — Pergame. — Mételin (île). — Tchechmeh (terre ferme). — Alitza — Alatzata. — Tchechmèh. — Chio (île). — Lagarda. — Cardamyle. — Campos. — Nea-Mene. — Lithi (pays du mastic). — Pyrgi. — Kalamati. — Campos. — Samos (Vathy île). — Chora. — Scala

nova (terre ferme. Éphèse). — In-Ovasi (Magnésie). — Aïdin-Guzel-Hissar. — Priène. — Milet. — Yerouta (Branchides). — Akbouki (Tichiussa). — Baffi (Héraclée). — Mandalia (Labranda). — Karpouzli (Alinda). — Aïdin. — Denisly. — Laodicée. — Pambouk-Kalé (Hiérapolis). — Konas (colosse). — Le désert. — Bouldour. — Isbarta (Baris). — Girme-Kalessi (Cremna). — Egerdir (Séleucie). — Isbarta. — Karajukbazar. — Denisly. — Kadikoï. — Karadja-Sou. — Aïdin. — Scala nova. — Candie (île). — Casos (île). — Chalkia (île). — Rhodes (île).

CHAPITRE V. LA BASSE-ÉGYPTE, LA PALESTINE ET LA SYRIE 257

Alexandrie. — Suez. — Palestine. — Jérusalem. — Damas. — Retour en Europe.

G
58
S5
t.3

Société royale de géographie
d'Anvers
Mémoires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY